

2633
1962

Revue de Kartvélogie

BEDI KARTLISA

(ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES)

VOLUME
XIII - XIV

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(No 41 - 42)

Paris 1962



**ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

15, quai Anatole France — PARIS 7^e

C.C.P. PARIS 9061-11

Tél. : SOLférino 93-39

(EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL)

- Œuvres de Adrian LE ROY.** — Tome III. Psaume, 22 pages de texte,
60 pages de musique in-4° raisin, broché 18 NF
- Mélanges Georges JAMATI.** — Création et vie intérieure, 322 pages,
in-4°, relié toile 13 NF
- Visages et perspectives de l'Art moderne (peinture-musique-poésie)**
Préface d'Étienne Souriau, 212 pages, 10 planches, in-4°, relié
toile 12 NF
- VEINSTEIN A.** — Bibliothèques et Musées des Arts du Spectacle dans
le monde, 764 pages, in-4° coq., relié toile 58 NF
- LES CAHIERS DE PAUL VALÉRY (écrits de 1894 à 1945)**
- volumes reliés 2.000 NF
- volumes sous étuis 2.200 NF

BEDI KARTLISA

(Le Destin de la Géorgie)

Revue de Kartvélologie

VOLUME
XIII - XIV

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(No 41 - 42)

Paris 1962

DIRECTEUR :

Kalistrat SALIA, Membre de l'Accademia del Mediterraneo, de la Société Asiatique de Paris, de la Société d'Histoire.
8, rue Berlioz, Paris 16^e. Tél. : PASsy 75-35.

CONSEIL SCIENTIFIQUE :

- Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Directeur de la Revue d'études orientales *Le Muséon*.
François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la *Patrologia Orientalis*.
René LAFON, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'Université de Bordeaux.
Irène MÉLIKOFF, Dr ès Lettres de l'Université de Paris, chargée de Recherches au Centre National de la Recherche Scientifique.
Joseph MOLITOR, Rector magnificus der Hochschule Bamberg, Herausgeber des *Oriens Christianus*, Direktor der georgischen Abteilung des *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*.
Karl Horst SCHMIDT, Dozent an der Universität Bonn.
Robert H. STEVENSON, de l'Université de Cambridge, philologue.
Michel TSERETHÉLI, ancien Professeur de la langue et de la littérature géorgiennes aux Universités de Bruxelles et de Berlin.
Hans VOGT, Doyen de la Faculté des Lettres à l'Université d'Oslo, Membre des Académies des Sciences et des Lettres de Norvège et de Danemark.

SOMMAIRE

Gérard GARITTE. — Remerciement au Centre National de la Recherche Scientifique	5
Hans VOGT. — Korneli Kekelidzé (1879-1962)	6
Nino SALIA. — Le Catholicos-Patriarche de Géorgie au Congrès du Conseil œcuménique des Églises à Paris	10
— Les chefs de l'Église géorgienne depuis l'origine (335) jusqu'à nos jours	14
Claude CAHEN. — Une campagne du Seldjukide Alp-Arslan en Géorgie	17
René LAFON. — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne . .	21
Arnold ČIKOBAVA. — Les types fondamentaux de la conjugaison des verbes et leurs relations historiques dans les langues ibéro-caucasiennes	26
G. B. MURKELINSKY. — Les particularités de structure dans les langues des montagnards du Daghestan	34
K. SALIA. — L'origine de la dynastie des Bagration. Achot le Grand (780-826), premier roi Bagration de Géorgie	40
G. I. IMEDAŠVILI. — Poésie et langage des cantiques géorgiens de la période classique	47
P. INGOROKVA. — La musique géorgienne	56
M. TARCHNIŠVILI. — Les manuscrits géorgiens du Vatican	61
Irène MÉLIKOFF. — Notes turco-caucasiennes : Bābek le Ḥurrāmī et Seyyid Baṭṭāl	72
Al. NIKURADSE. — Historiographische Betrachtungen über Albanien und seine Nachfolgestaaten von Altertum bis zum hohen Mittelalter	82
Joseph MOLITOR. — Die syrische Grundlage der altgeorgischen Evangelienübersetzung nach Aussage ihrer Harmonismen . .	98
Jaromir JEDLIČKA. — Georgische Etymologien und Vergleichenungen	106
K. H. SCHMIDT. — Zum Passivum im Georgischen und in indogermanischen Sprachen	116
Grigol ROBAKIDSE. — Aus dem Reich der Poesie	127
W. E. D. ALLEN. — A note on the princely families of Kabarda . .	140
Al. GRIGOLIA. — Milkrelationship in the Caucasus, its function and meaning	148
R. H. STEVENSON. — Didmouraviani; a narrative poem of the seventeenth century	168
D. M. LANG. — The Oxford edition of Proclus Diadochus	171

COMPTES RENDUS

Gérard GARITTE. — Une édition critique de la version géorgienne de l'Apocalypse	173
V. NOSADZÉ. — Corpus Areopagiticum. Petrus Iberus-Pseudo-Dionysius Areopagita (éd. Enukašvili)	177
N. TOKADZÉ. — <i>Les résultats des fouilles archéologiques de Mtskheta</i> d'après l'ouvrage du Professeur T. Tchoubinišvili	182
Fr. GRAFFIN. — The Old Georgian Version of the Prophets	189
D. M. LANG. — Cities and urban way of life in feudal Georgia	190
G. GARITTE. — La Passion de S. Élien de Philadelphie ('Amman)	192
— Les récents catalogues des manuscrits géorgiens de Tbilisi	195
G. MORGENSTIERNE. — E. Benveniste. Études sur la langue ossète	196

Comité de Soutien :

Nino SALIA, Michel GATSERELIA, Simon ZAZADZÉ

Abonnements :

N. SALIA, 8, rue Berlioz, Paris (16^e)
Tél. : PASSy 75-35

Compte 45.410 A. Crédit Lyonnais, 61 ter, avenue de la Grande-Armée, Paris

Prix du numéro : 12 NF.

REMERCIEMENT AU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Le Conseil scientifique de la revue d'études géorgiennes et caucasiennes *Bedi Kartlisa* tient à exprimer au Centre National français de la Recherche Scientifique sa vive reconnaissance pour l'appui qu'il veut bien accorder à cette revue.

La générosité éclairée du Centre National fournit à la Rédaction le moyen de continuer la publication d'un organe qui est indispensable au progrès des études géorgiennes dans le monde occidental.

Bedi Kartlisa est le seul périodique scientifique publié en Occident qui ait pour objet propre la langue, la littérature et l'histoire de la Géorgie et des autres pays du Caucase. Il est agréable aux spécialistes de ces études de constater que c'est en France que cet organe a pu naître et trouver auprès d'une institution officielle l'aide qui assure sa subsistance.

Ils n'oublient point, en effet, que ce fut un Français, l'illustre Marie-Félicité Brosset (1804-1879) qui, au début du XIX^e siècle, fit connaître à l'Europe la langue et l'histoire de la Géorgie. La Société Asiatique de Paris, dès ses origines, encouragea ces études ; dans l'*Introduction* de ses *Éléments de la langue géorgienne*, « ouvrage publié aux frais de la Société Asiatique » (Paris, 1837), Brosset écrit : « La Société asiatique comptait à peine quelques mois d'existence, lorsque parmi les diverses langues de l'Orient comprises dans son programme scientifique elle jugea que celle de la Géorgie méritait de recevoir ses premiers encouragements » ; sur un rapport de l'arméniste Saint-Martin, daté du 6 janvier 1823, la Société « arrêta qu'un corps de caractères géorgiens serait gravé et qu'immédiatement serait commencée l'impression du vocabulaire » (de J. Klaproth, Paris, 1827).

En accordant son appui à *Bedi Kartlisa*, le Centre National de la Recherche Scientifique rend un éminent service aux études caucasiennes et continue une tradition glorieuse dont la France a pris l'initiative il y a près d'un siècle et demi.

Pour le Conseil Scientifique :

Gérard GARITTE

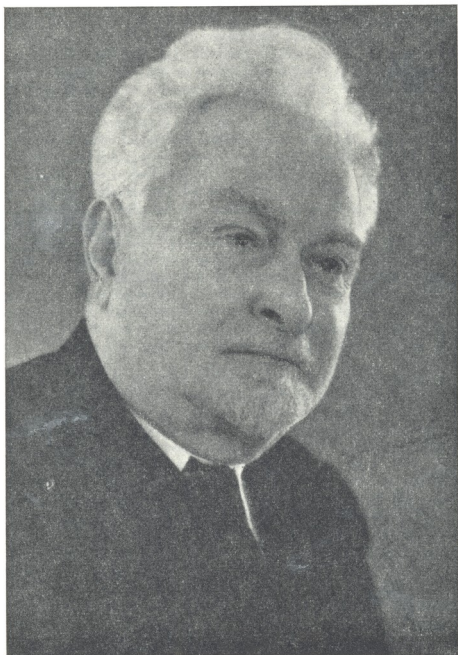
KORNELI KEKELIDZE

Korneli Kekelidzé est mort le 7 juin 1962, à l'âge de 83 ans. En lui, la Géorgie a perdu un de ses grands fils, le monde de la recherche un grand savant.

Né le 18 avril 1879 à Tobanieri, district de Vani en Imerétie, il termine ses études dans les séminaires de Koutaïsi et de Tbilisi, puis entre en 1900 à l'Académie Théologique de Kiev, où il s'oriente rapidement vers la recherche historique. Il attire bientôt l'attention de ses maîtres par sa thèse sur les anciens textes liturgiques géorgiens, dont la valeur était à cette époque peu connue. Sous une forme révisée, cet ouvrage de débutant est publié en russe en 1908. Ce travail inaugure une série de publications sur l'ancienne littérature religieuse de la Géorgie, travail que seule la mort interrompra. Nous ne saurions en mentionner que quelques-unes, parmi les plus importantes.

Sur l'initiative de l'historien T. Žordania il entreprend, en 1911, dans des conditions très difficiles, un voyage en Svanethie, où, dans des vallées presque inaccessibles, les Géorgiens avaient autrefois mis à l'abri des ravages des guerres une partie de leurs trésors manuscrits. L'année suivante déjà, en 1912, il peut faire connaître au public savant le résultat de sa mission, par l'édition du texte du *Ierusalimskiy Kanonar'*, vieux calendrier liturgique très important, et la même année, comme suite à sa thèse de doctorat, le *Archieratikon*, un texte du XI^e siècle qui éclaire les rapports importants existant entre la Géorgie et la Palestine du VII^e au XI^e siècle, ouvrage qui fut ensuite traduit en anglais et en allemand. Par l'étude des manuscrits du monastère de Guelati, il a pu tirer de l'oubli l'activité de l'élève de Siméon Logothète, l'auteur byzantin Ioannes Ksifilinos, dont on ne connaissait jusqu'alors que le nom. Le résultat de ces recherches de littérature byzantine fut publié en de nombreux articles dans le journal *l'Orient Chrétien (Xristianskiy Vostok)*, qui venait d'être fondé par l'Académie Russe, journal dont il devint, avec Benešević, Bartold, Džavaxišvili, Kratskovskiy, Marr, Qipšidze et Tourayev, l'un des collaborateurs les plus éminents, connu du monde international des byzantinistes. En même temps il put poursuivre son travail d'éditeur de manuscrits des IX^e-XI^e siècles de la plus grande importance, entre autre le célèbre *Mravaltavi* du mont Sinaï, copié à Jérusalem en 864, apporté par la suite au Monastère de Sinaï, en Egypte, par des ascètes géorgiens (premier manuscrit daté de la vieille littérature géorgienne). Le premier volume fut publié en 1918, le deuxième en 1946.

Lorsqu'en 1918 fut fondée l'Université de Tbilisi, Kekelidzé était tout indiqué pour occuper la chaire de littérature géorgienne. En dépit de lourdes charges administratives - il fut prorecteur de 1924 à 1926 - et d'un enseignement écrasant, il put préparer les matériaux d'un exposé d'ensemble, *l'Histoire de la Littérature Géorgienne* dont le premier volume, consacré à la littérature religieuse du V^e au XVIII^e siècle, fut publié en 1923, suivi en 1924 d'un deuxième volume consacré à la littérature séculière, ouvrage monumental maintes fois réédité. La doctrine de l'ouvrage a été approfondie et précisée dans ses importantes *Etudes sur l'histoire de la littérature géorgienne*, dont



KORNELI KEKELIDZÉ
1879-1962

7 volumes ont paru jusqu'en 1961. Pour la première fois, nous possédons une histoire systématique et critique de la littérature géorgienne, écrite de main de maître, fondée sur une connaissance de première main des manuscrits et de la tradition manuscrite, et où l'auteur, grâce à sa très large connaissance des langues et des littératures des pays voisins au Moyen âge, a pu voir tous les faits dans des perspectives vraiment internationales.

Parmi ses éditions de textes il faut mentionner particulièrement celle de *l'Histoire de la reine Tamar*, labeur rendu très difficile par la mauvaise qualité des manuscrits, copiés par des scribes incompetents. Un minutieux travail de comparaison entre les manuscrits existants lui a permis de reconstituer dans une large mesure le texte original. Il ne faut pas non plus oublier les services qu'il a rendus au public non-géorgien par ses excellentes traductions russes de martyrologies anciennes, celle de Sušaniki, de Abo (ou Habo) de Tbilisi et de Sérapion de Zarzma.

Par ses activités incessantes d'historien et d'éditeur, Kekelidzé a acquis dans son domaine une autorité internationale incontestée, et nombreux sont les savants étrangers qui ont pu profiter de ses conseils et de son assistance; les Belges Peeters et Garitte, l'Américain Blake, pour ne mentionner que les plus connus. Le maître de la linguistique géorgienne, M. Akaki Šanidze, son ami et collègue depuis la fondation de l'Université de Tbilisi, a pleinement raison en disant, dans un article du *Zarya Vostoka*, à l'occasion de son 80^e anniversaire, que, par l'étendue de ses travaux, par l'édition des anciens monuments littéraires et par ses études critiques, Kekelidzé s'est révélé un des grands savants et des grands érudits de notre époque, qui aurait fait honneur à toute Académie.

D'autres, plus qualifiés que moi, en particulier ses brillants élèves de Tbilisi, sauront apprécier à leur juste valeur les nombreux témoignages de son inlassable activité. Dans bien des domaines, il a été le pionnier, et il en est peu dans l'histoire littéraire de la Géorgie où il n'ait apporté des contributions de première valeur. Seul l'avenir saura mesurer l'influence immense qu'il aura exercée sur les études du passé littéraire de son pays.

Tous les amis de la Géorgie, et parmi eux les lecteurs de *Bedi Kartlisa* s'associent à l'expression de la douleur de ses compatriotes, de ses collègues et de ses élèves. Au nom du conseil scientifique de cette revue je me permets d'apporter un dernier hommage au grand savant que fut Korneli Kekelidzé.

HANS VOGT
Oslo

SA SAINTETÉ EPHREM II,
CATHOLICOS-PATRIARCHE DE TOUTE LA GÉORGIE,
AU CONGRÈS DU CONSEIL OECUMENIQUE DES EGLISES,
À PARIS

C'est la première fois dans l'histoire de l'Eglise géorgienne que l'un de ses chefs se rend en France.

Le Patriarche de Géorgie est venu à Paris pour assister au Congrès du Comité central du Conseil oecuménique des Eglises, qui s'est tenu à la Cité Universitaire du 7 au 17 août 1962.

Nous donnerons ultérieurement un compte-rendu de cette importante réunion, groupant les représentants de 200 Eglises du monde entier, orthodoxe, vieille-catholique, anglicane et protestante.

Parmi les personnalités participant à la session figuraient bon nombre de dignitaires ecclésiastiques : archevêques, évêques, prêtres, pasteurs et théologiens, de tous les pays. Mais comme le fit remarquer le secrétaire général, le Dr Visser't Hooft, c'est la première fois qu'un patriarche honorait de sa présence les travaux du Conseil oecuménique.

Sa Sainteté Ephrem II avait demandé l'admission de l'Eglise géorgienne en tant qu'Eglise indépendante, et c'est pour appuyer de son autorité cette demande qu'il effectua le déplacement. Le Catholicos de Géorgie suivait ainsi l'exemple de ses illustres prédécesseurs, qui défendirent jalousement, à travers les siècles, l'autonomie de l'Eglise géorgienne, malgré les vicissitudes subies par le pays tout au long de son histoire.

De toutes les Eglises orthodoxes de l'Union soviétique, seul le Patriarcat de Moscou faisait jusqu'à présent partie du Conseil oecuménique des Eglises.

Le 11 août, le Comité central aborda la question figurant à l'ordre du jour : admission de cinq Eglises de l'Union soviétique, l'Eglise évangélique luthérienne de Lettonie, l'Eglise évangélique luthérienne d'Esthonie, l'Eglise orthodoxe de Géorgie, l'Eglise apostolique arménienne, l'Union des Chrétiens baptistes évangéliques d'U.R.S.S.

Après avoir entendu le rapporteur et l'intervention des orateurs soutenant la candidature de chacune des Eglises (le parrainage de celle de Géorgie étant assuré par trois représentants de différentes Eglises orthodoxes), toutes les candidatures furent admises à l'unanimité.

Cependant l'un des orateurs qui parrainaient l'Eglise géorgienne avait, vraisemblablement par ignorance des faits historiques, déclaré que cette Eglise n'était indépendante que depuis la révolution de 1917 ; il avait dit en outre que le nombre des croyants s'élevait à un million seulement.

Ayant eu connaissance des termes de cette déclaration, Sa Sainteté Ephrem II (qui, comme d'autres représentants des Eglises candidates, n'assistait pas à cette séance) jugea utile de faire une mise au point. Dans son discours de remerciement, il rappela tout d'abord l'origine de son Eglise : d'après la tradition, la Géorgie avait été l'apanage de sainte Marie, qui lui avait voué une protection éternelle ; le premier apôtre envoyé en Géorgie fut saint André, accompagné de Simon le Cananéen ; ce dernier, mort en Géorgie, fut enterré



SA SAINTETE EPHREM II,
139^e Catholicos-Patriarche de toute la Géorgie.

près de Soukhoum en Abkhazie. C'est Sainte Nino de Cappadoce qui christianisa définitivement le pays en 325 sous le règne du roi Mirian.

Le Catholicos évoqua ensuite le rayonnement de l'Eglise géorgienne à l'étranger, par ses fondations religieuses qui constituaient des centres culturels importants, en Palestine, en Égypte, en Grèce, en Bulgarie, etc... « Le peuple géorgien combattit depuis sa conversion les redoutables ennemis de la Chrétienté, avec la croix de Jésus qui resplendit depuis 1600 ans sur la terre géorgienne, cette terre dont chaque parcelle est imprégnée du sang de ses martyrs », poursuit le Catholicos.

« Durant cette période de seize siècles, dit - il, l'Eglise géorgienne fut privée de son indépendance de 1811 à 1917, lors de l'annexion du pays par la Russie tsariste. Elle fut alors dirigée par les exarques russes du Saint-Synode, dont l'autorité ne fut cependant jamais reconnue par l'Eglise géorgienne. En 1917, la Géorgie ne fit que restaurer l'autocéphalie de son Eglise. Depuis, grâce à la compréhension du Patriarche Serge de Moscou, les relations entre les Eglises géorgienne et russe sont normales.

Quant au nombre de croyants, sur quatre millions d'habitants chrétiens que compte la Géorgie, en admettant qu'il y ait au maximum un million d'incroyants, il reste cependant trois millions qui demeurent fidèles à la foi chrétienne.

Septième Catholicos-Patriarche depuis la révolution de 1917, je suis le cent-trente-neuvième depuis la fondation de notre Eglise », conclut le Primat de Géorgie.

L'intervention de sa Sainteté produisit une profonde impression sur l'assistance qui, debout, salua d'une salve d'applaudissements prolongée la déclaration du chef de l'Eglise géorgienne.

Après la séance, chacun tint à féliciter parsonnellement le Catholicos, visiblement ému, et lui exprimer sa sympathie.

Le 16 août, jour de la clôture du Congrès, Sa Sainteté Ephrem II fit à 13 heures la déclaration suivante, en langue géorgienne, au micro de la Radio-diffusion française :

« L'Eglise orthodoxe géorgienne, ayant pris connaissance de la mission du mouvement œcuménique, persuadée que ce grand mouvement chrétien, s'appuyant sur la vérité évangélique, apportera à l'humanité toute entière une grande aide pour l'organisation de sa vie spirituelle et terrestre, exprime sa joie et sa profonde reconnaissance à l'occasion de son admission au sein du Conseil.

L'Eglise géorgienne est convaincue de pouvoir apporter sa contribution sur l'autel du mouvement œcuménique.

Elle manifeste au Gouvernement et au peuple français sa gratitude pour le chaleureux accueil qui lui a été réservé ».¹

¹ La France, fidèle à sa tradition, avait organisé en l'honneur du Congrès de brillantes réceptions : à l'Hôtel de ville, par la municipalité de Paris, au château de Versailles, par le Ministère des Affaires Culturelles, à Saint-Germain en Laye, par Son Excellence Monsieur Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères, qui salua l'ouverture du Congrès au nom du Gouvernement français.

Nous tenons nous-mêmes à exprimer les souhaits les plus vifs pour que le Conseil oecuménique des Eglises et l'Eglise catholique romaine parviennent à réaliser l'unité de tous les chrétiens, tant désirée.

Le 11 août, à 19 heures, Sa Sainteté se rendit à l'église géorgienne de Paris, en compagnie de son secrétaire, M. Zourab Guemazachvili et du directeur de cette revue. Il y fut reçu par le Père Ilia, revêtu de son étole, et portant le plateau sur lequel reposait la Croix. Le Catholicos prit et baisa la Croix et après avoir salué l'assistance, entra par la Porte royale, s'inclina et baisa l'autel, puis ordonna au Père Ilia de commencer à célébrer les vêpres.

Les répons étaient chantés par l'assistance. Soudain Sa Sainteté entonna les répons d'une voix chaude et ferme, qui provoqua une émotion bouleversante. Tous les regards étaient fixés sur ce moine auguste, symbole vivant de la Géorgie éternelle, de cette Géorgie pour laquelle la Croix du Seigneur fut l'emblème de l'héroïsme et l'arme puissante de sa défense.

Après un sermon émouvant, il bénit les fidèles venus en masse apporter leur humble hommage à celui qui est pour eux l'évocation du glorieux passé historique.

L'office terminé, Sa Sainteté resta longtemps dans la cour de l'église, distribuant paternellement la bonne parole à ses compatriotes.

Tous ceux qui ont eu la chance de l'approcher ont été profondément touchés des son extraordinaire simplicité et de son infinie bonté.

Le 19 août, à 13 heures, le souverain spirituel de la Géorgie nous a quittés. Mais son séjour à Paris, ce grand événement, ne saurait jamais s'effacer de notre mémoire.

La voix puissante et nostalgique du Catholicos - Patriarche Ephrem II résonnera longtemps encore dans la petite église géorgienne de Sainte-Nino.

NINO SALIA

LES CHEFS DE L'EGLISE GÉORGIENNE DEPUIS L'ORIGINÈ JUSQU'À NOS JOURS

(d'après le Calendrier de l'Eglise géorgienne publié par le Patriarcat, Tbilisi, 1962)

Archevêques :

1. Ioané 335-363.
2. Iakobi 363-375.
3. Iobi 375-390.
4. Elia 390-400.
5. Svimon I 400-410.
6. Mossé 410-425.
7. Iona 425-429.
8. Ierémia 429-433.
9. Grigol I 433-434.
10. Basili I 434-436.
11. Mobidani 436-443. (D'origine persane).
12. Iovel I 443-452.

13. Mikhel I 452-467.

Catholicos-Archevêques :

14. Petré I 467-474.
15. Samoël I 474-502.
16. Gabriel I 502-510.
17. Tavpetchag I 510-516.
18. Tchirmag 516-523.
19. Saba I 523-552 (Premier Catholicos géorgien élu à Mtskhèta ; les prédécesseurs étaient Grecs ou Syriens).
20. Evlavi 533-544.

21. Samoël II 544-553.
 22. Makari 553-569.
 23. Svimon II 569-575.
 24. Samoël III 575-582.
 25. Samoël IV 582-591.
 26. Barthlomé 591-595.
 27. Kirion II 595-610. (Pendant son catholicosat a eu lieu la séparation des Eglises arménienne et géorgienne).
 28. Ioané II 610-619.
 29. Babyła 619-629. (Fondateur de l'Eglise d'Antchishati à Tbilisi).
 30. Thabori 629-634.
 31. Samoël V 634-640.
 32. Evnoni 640-649.
 33. Tavpetchag II 649-664.
 34. Evlalé 664-668.
 35. Iovel II 668-670.
 36. Samoël VI 670-677.
 37. Ghiorghi I 677-678.
 38. Kirion II 678-683.
 39. Izid-Bozidi 683-685.
 40. Theodoré I Theodosi 685-689.
 41. Petré (Sivmon) II 689-720. (De Tavpetchag II jusqu'à Petré II les Catholicos étaient mariés).
 42. Thalalé 720-731.
 43. Mamaï 731-744.
 44. Ioané III 744-760.
(Dernier Catholicos sacré à Antioche).
 45. Grigol II 760-767.
 46. Sarmeané 767-774.
 47. Mikhel II 774-780.
 48. Samoël VII 780-790. (A son initiative est due la « Vie du martyr Saint Abo de Tbilisi », par Jean Sabanisdzé).
 49. Kyrillé 791-802.
 50. Grigol III 802-814.
 51. Samoël VIII 814-826.
 52. Ghiorghi II 826-838.
 53. Gabriel II 838-850.
 54. Ilarion 850-860.
 55. Arsen I 860-887.
 56. Evsoukhi 887-908.
 57. Klimentos 908-914.
 58. Basili II 914-930.
 59. Mikhel III 930-944.
 60. Davith I 944-955.
 61. Arsen II 955-980. (Auteur de la Vie des Saints Géorgiens).
 62. Okropiri (Ioané) I 980-1001.
 63. Svimoni III 1001-1012.
- Catholicos-Partriarche :
64. Melkisedek 1012-1030, 1039-1045 (Restaurateur de Svetitskoveli).
 65. Okropiri (Ioané) II 1031-1039, 1045-1049.
 66. Ekvtimé I 1049-1055.
 67. Ghiorghi III de Tao 1055-1065.
 68. Gabriel III de Saphara 1065-1080.
 69. Dimitri 1080-1090.
 70. Basili III Karitchisdzé 1090-1110.
 71. Ioané IV de Saphara 1110-1142.
(A présidé le célèbre concile de Rouis-Ourbnisi convoqué par le roi David le Constructeur).
 72. Svimon IV Goulaberidzé 1142-1146.
 73. Saba II 1146-1150.
 74. Nicoloz I Goulaberidzé 1150-1178.
 75. Mikhel IV Mirianisdzé 1178-1186.
(A couronné la Reine Tamar).
 76. Théodoré II Mirianisdzé 1186-1206.
 77. Basili IV 1206-1208.
 78. Ioané V 1208-1210.
 79. Epiphané 1210-1220.
 80. Ekvtimé II 1220-1222.
 81. Arseni III 1222-1225.
 82. Ghiorghi IV 1225-1230.
 83. Arseni IV Boulmaisdzé 1230-1240.
 84. Nicoloz II 1240-1280.
 85. Abram I 1280-1310.
 86. Ekvtimé III 1310-1325.
 87. Mikhel V 1325-1330.
 88. Basili V 1330-1350. (Contemporain du roi Georges le Brillant)
 89. Dorotheós I 1350-1356.
 90. Chio I 1356-1364.
 91. Nicoloz III 1364-1380.
 92. Ghiorghi V 1380-1399.
 93. Elioz Gobirakhisdzé 1399-1411.
(Témoin de l'invasion de Timour Leng)

94. Mikhel VI 1411-1425.
 95. Davith II 1425-1430.
 96. Théodoré III 1430-1435.
 97. Davith III Gobeladzé 1435-1439.
 1443-1459.
 98. Chio II 1440-1443
 99. Markoz 1460-1466.
 100. Davith IV 1466-1479.
 101. Evagré 1480-1492.
 102. Abram II Abalaki 1492-1497.
 103. Ephrem I 1497-1500.
 104. Dorothéos II 1503-1510 1511-1516.
 105. Dionissé 1510-1511.
 106. Basili VI 1517-1528.
 107. Malakhia 1528-1538.
 108. Melkisedek II Bagration 1538-1541.
 109. Ghermané 1541-1547.
 110. Svimon V 1547-1550.
 111. Zebedé I 1550-1557.
 112. Domenti I 1557-1562.
 113. Nicoloz IV Baratašvili 1562-1584.
 114. Nicoloz V, fils du roi Léon de Kakhétié 1584-1591.
 115. Dorothéos III 1592-1599.
 116. Domenti I 1599-1603.
 117. Zebedé II 1603-1610.
 118. Ioané VI Avališvili 1610-1613.
 119. Zakharia Djordjadzé 1613-1630.
 120. Evdemoz I Diasamidzé 1630-1643. (Il a été précipité du haut d'un rocher à cause de sa résistance farouche à l'Islam).
 121. Kristéphoré Amilakvari 1643-1660.
 122. Domenti II Kaihosro Moukhran-Batoni 1660-1675. (Il restaura Antchishati et construisit le campanile).
 123. Nicoloz VI Amilakhori 1675-1676.
 124. Nicoloz VII Amilakhori 1676-1687. 1691-1696.
 125. Ioané VII Diasamidzé 1687-1691, 1696-1700.
 126. Evdemoz II Diasamidzé 1700-1703.
 127. Domenti III, fils du Dauphin Leon 1704-1729, 1735-1742, (Prisonnier des Turcs durant 13 ans; composa « la vie des Saints Géorgiens »).
 128. Bessarion Orbeliani 1730-1735.
 129. Nicoloz VIII Kherkheoulidzé 1742-1744.
 130. Anton I le Grand, fils du roi Iessé 1744-1756, 1763-1788. (Savant-philosophe).
 131. Iosseb Djandieri 1756-1763.
 132. Anton II, fils du roi Irakly 1788-1810. (mort en l'ixil le 21-XII-1827 à Nijni-Novgorod).
 Remarque : De 1811 à 1917 l'auto-céphalie de l'Eglise géorgienne fut supprimé par la Russie, qui avait annexé le pays en 1801 en violant le traité de 1783. L'Eglise géorgienne était alors dirigée par les exarques russes du St Synode. La restauration de l'indépendance de l'Eglise eut lieu le 25 mars 1917.
 133. Kirion III Sadzaglišvili 1917-1918.
 134. Leonide Okropiridzé 1918-1921.
 135. Ambrossi Khelaïa 1921-1927.
 136. Kristéphoré II Tsitskišvili 1927-1932.
 137. Kalistraté Tsintsadzé 1932-1952.
 138. Melkisedek III Phkaladzé 1952-1960.
 139. Ephrem II Sidamonidzé 20 février 1960.

UNE CAMPAGNE DU SELDJUKIDE ALP-ARSLAN EN GÉORGIE

par Claude CAHEN (Sorbonne).

Les auteurs arabes dont les œuvres nous sont conservées ont vécu en général trop loin de la Géorgie, avec laquelle les rapports de ses voisins musulmans n'avaient d'importance que régionale, pour nous avoir souvent parlé d'elle. C'est ce qui fait le léger intérêt du récit inédit et jusqu'ici inutilisé que transmet, d'après une source bagdadienne contemporaine des faits, l'historien damasquin plus tardif (XIII^e siècle) Sibṭ ibn al-Djauzi, de la deuxième campagne du Sultan seldjukide Alp-Arslan sur les confins géorgiens (1067-1068). Il se trouve en effet que, sans que nous voyions bien pourquoi, alors qu'il existe, sur sa première expédition (1064), un grand nombre de récits en toutes langues¹, de la deuxième il n'est fait mention que dans la Chronique Géorgienne et, en dehors de notre nouvelle source, en arabe, seulement dans l'*Histoire de Bâb* et dans les *Akhbar al-Saldjuqiyya*²; le récit dont nous donnons ci-après la traduction et le commentaire a donc une valeur d'appoint et de contrôle, même si, comme on le constatera aisément, il ne révolutionne en rien nos connaissances. Le voici donc :

« En rabî^c 1^{er} (460)/janvier-février (1068) on apprit que le Sultan avait assiégé Gandja et que Nizâm al-Mulk³ avait été trouver Fadlûn b. abî l'Aswâr, seigneur de cette ville⁴, et l'avait amené à venir se prosterner sur le tapis du sultan, qui lui conféra des vêtements d'honneur; Fadlûn retourna dans son pays, et fit hommage au Sultan de mille chameaux, cinquante chevaux, cinq cents vêtements variés, des lits (?) revêtus d'or et d'argent, et un jardin d'arbres d'or à fruits d'hyacinthe et de bijoux pesant cent mille mithqals (environ 450 kilograms). Alp Arslan pénétra alors dans le pays des Alains, il tomba une grosse

¹ Voir GROUSSET, *Histoire de l'Arménie*, p. 610 sq., et Cl. CAHEN, *La première pénétration turque en Asie Mineure*, dans *Byzantion* XVI/1948, p. 24, n. 1. Sibṭ précise que, dans une ville conquise, le Sultan massacra trente mille hommes et fit cinquante mille captifs.

² L'*Histoire de Bâb al-Abwâb* elle-même a été découverte seulement il y a quelques années par Vl. Minorsky sous la forme de citations ou d'adaptations dans des chapitres jusqu'ici négligés de l'historien ottoman Munadjjim Bashi (XVII^e s.), qui avait encore pu la consulter. Quant aux *Akhbâr al-dawlat al-Saldjuqiyya* (*Zubdat al-Tawârîkh*) attribués sans preuve à un certain 'Alî b. Nâsir, ils n'ont été signalés qu'au début de ce siècle, et n'ont été rendus accessibles que par l'édition de M. Iqbâl, Lahore 1933. C'est dire qu'aucune de ces deux sources n'a pu être connue des historiens classiques de la Géorgie. L'*Histoire de Bâb* a été publiée, traduite et commentée par Minorsky dans ses *Studies in Caucasian History*, 1953, en ce qui concerne les Shaddâdides de l'Arrân et quelques-uns de leurs voisins, et dans sa *History of Sharvan and Darband*, 1953, en ce qui concerne les pays du Caucase oriental: Bâb al-Abwâb = Darband, sur la Caspienne.

³ L'illustre vizir seldjukide.

⁴ De la dynastie shaddâdide.

neige, qui causa de lourdes pertes à l'armée, aux bêtes, aux campements ; le Sultan décida alors de retourner à Gandja. Là il reçut l'hommage de l'émir de Tiflis Ibn Dja'far qui lui apporta argent et bêtes de cavalerie. Mais Fadlûn offrit de l'argent pour recevoir Tiflis, que le Sultan lui livra, tandis que l'émir était retenu à la Porte. Le Sultan avait épousé une fille de la sœur de Baqrât, roi des Abkhâz ; il avait consommé le mariage à Hamadhân, et emmena la princesse, mais ensuite il la maria à Fadlûn, auquel il la fit conduire ».

La date donnée par notre auteur pour la réception à Bagdad des premières nouvelles de la campagne signifie que celle-ci avait commencé pendant l'automne 1067. L'*Histoire de Bâb* (Minorsky *Studies* p. 23, cf. 65) précise qu'Alp Arslan était arrivé en Arrân en dhu'l-hidjja 459/octobre-novembre 1067 et avait pénétré en territoire « infidèle » le mois suivant. La même source confirme l'hommage de Fadlûn d'Arrân, auquel elle ajoute celui de Fariburz de Sharvân. Seul Sibt nous détaille les cadeaux de Fadlûn, dont l'*Histoire de Bâb* dit qu'il remit les clés de ses trésors.

D'après les *Akhbar al-daulat al-Saldjuqiyya* et la *Chronique de Géorgie*⁵, Alp Arslan, ayant franchi le Kur, envahit le Shakki et le Kakhet, dont le roi, Akhsatan, non seulement se soumit, mais, pour conserver ses Etats, embrassa l'Islam⁶. A la place de ces noms Sibt ibn al-Djauzi nous parle du « pays des Alains ». A proprement parler les Alains habitaient sur le flanc nord du Caucase, où il est exclu qu'Alp Arslan soit allé. Mais à plusieurs reprises tout récemment les Alains avaient débordé vers le sud, et leur influence était grande sur le versant méridional où ils avaient en général partie liée avec le roi des « Abkhâz » Bagrat ; selon l'auteur des *Akhbâr*, ce serait leur raid de 1065 en territoire d'Arran qui aurait déterminé la campagne d'Alp Arslan⁷ : ce qu'implicitement sans doute confirme la confusion ou extension du terme par Sibt b. al-Djauzi. Alp Arslan eut affaire non seulement à la neige, mais à la forêt, dans laquelle, nous assurent les *Akhbâr*, il se fit frayer un chemin par ses spécialistes du *naft*.

A en croire Sibt b. al-Djauzi, c'est directement de ce raid qu'Alp Arslan serait revenu à Gandja, où il reçut l'hommage d'Ibn Dja'far. Mais nous savons d'après les *Akhbâr* qu'il passa sur le territoire relevant de Bagrat, et conquit Tiflis, où il « construisit » une mosquée (apparemment simple restauration, car Tiflis, jusque très récemment centre d'un émirat musulman, en avait sans aucun doute possédé une). Alp Arslan serait resté cinq mois en Géorgie. D'après l'*Histoire de Bâb* il arrêta pendant cette expédition les deux seigneurs de Tiflis, Abû Mansûr et Abû'il-Haydja ; mais la *Chronique Géorgienne* met cette arrestation plus tard, en relation avec les faits qu'on va voir, et montre « l'émir de Tiflis » (au singulier) accompagnant, avec Akhsatan et le roi arménien de Tashir Kiurikè I, le raid du Sultan en territoire bagratide, en décembre 1067 (corriger évidemment ainsi la *Chronique Géorgienne*, qui dit 1068 par confusion avec le fait que la campagne se termine en effet en 1068), C'est encore en territoire conquis que la *Chronique Géorgienne* semble placer le don que fit

⁵ Dans BROSSET, *Histoire de Géorgie*, I, 331-332. *Akhbâr* p. 43-44.

⁶ Dans la *Chronique*, cette conversion survient plus tard ; mais la même date est affirmée aussi par Bar Hebraeus (sur lequel voir *infra*).

⁷ Cf. MINORSKY, *Studies*, 20 et 22, et 59.

alors de Tiflis à Fadlûn Alp Arslan — motivant l'arrestation des émirs, ou de l'émir à qui cette ville avait appartenu. Pour Sibt c'est seulement au retour à Gandja que l'émir de Tiflis Ibn Dja'far aurait fait son hommage. Sans doute suivit-il ou vint-il retrouver là le Sultan. C'est seulement à ce moment qu'Alp Arslan fit le cadeau à Fadlûn, qui le paya ; et l'émir antérieur fut « retenu » à la Porte. Chronologie qu'on peut admettre, sans qu'elle ait rien de certain⁸. De cet émire, ou de ces émirs, on sait peu de chose ; on connaît mieux leur père, Dja'far b. 'Alî, l'un des patrons du poète adharbaydjanais Qatrân Tabrizî ; il était mort en 1046 (?), et, en 454/1062, selon l'*Histoire de Bâb*, ses deux fils susnommés s'étant disputés, les habitants avaient fait appel à Fadlûn, qui n'avait pas alors osé accepter, puis à Akhsatan, qui avait vendu la ville à Bagrat (Minorsky *Studies* 19-20 et 57) ; Bagrat avait dû la défendre contre son compatriote Lîparit, mais finalement l'avait gardée (Minorsky *ibid.* 43, 46, 56-57). La veuve de Dja'far avait épousé Lashkarî de Gandja, le prédécesseur, bien que le neveu, d'Abu'l-Aswâr, le père de Fadlûn, et Lashkarî avait protégé les fils de Dja'far ; mais on ne peut savoir si après lui les bons rapports avaient subsisté entre les familles. En tous cas les Banu Dja'far avaient perdu Tiflis, et on peut penser qu'ils espéraient d'Alp Arslan une restitution, que son alliance avec Fadlûn ne lui permettait pas de leur accorder.

A la suite du départ d'Alp Arslan, Bagrat devait cependant reprendre la ville, tout en la concédant à un vassal musulman, et des hostilités qui ne nous regardent plus ici se produisent entre eux (Minorsky 67). Un arbitrage sera tenté entre eux par le principal commandant qu'Alp Arslan avait laissé pour s'occuper de sa frontière caucasienne en général, Savtegin, qui désormais pour longtemps jouera dans toute la région un rôle important. L'*Histoire de Bâb* (Minorsky, *A History of Darband and Shirvan*, 1958, p. 35-38 et 65-66), met plus ou moins tous ces faits en rapport avec l'intervention, depuis muharram 459/nov. 1066, d'autres chefs turcs, surtout Qarategin, sur le territoire de Sharvân et de Bab al-Abwâb.

Pour ce qui est de la femme chrétienne d'Alp Arslan, il s'agit d'une fille de Kiurikè de Tashir/Lori, beau-frère de Bagrat, que le Sultan avait épousée lors de sa précédente campagne ; Fadlûn et Kiurikè étaient parents, la mère de Fadlûn étant une tante de Kiurikè : donner la princesse à Fadlûn était d'une certaine manière, tout en soulignant l'alliance de Fadlûn avec Alp Arslan, la remettre à sa famille. L'historien de langue syriaque de la fin du XIII^e siècle, Bar-Hebraeus, qui a connu la même source que Sibt b. al-Djauzî, dit seulement que le Sultan la maria « à un de ses nobles »¹⁰ ; cependant une autre version, transmise par Bundârî (adaptateur de Imâd ad-dîn al-Isfahâni)¹¹, veut que la princesse, une fois répudiée par Alp Arslan, ait été mariée au vizir Nizâm al-Mulk. On sait qu'à la mort d'Alp Arslan (fin 1072) son successeur Malik-Shah enleva sa principauté à Fadlûn, qui mourut peu après¹², il se pourrait

⁸ Les choses peuvent évidemment s'être passées au lendemain même de la prise de Tiflis.

⁹ GROUSSET, *Loc. cit.* et MINORSKY, *Studies*, 66, n. 3.

¹⁰ Trad. angl. E. W. BUDGE, Londres 1932, p. 218.

¹¹ Ed. HOUTSMA, *Recueil de textes relatifs aux Seldjucides*, II, 31.

¹² Pour plus de détails, MINORSKY, *Studies*, 24 et 67-68, et Cl. CAHEN, *Pénétration*, 49-50.

que ce fût alors que la princesse géorgienne ait été recueillie par le vizir, et que Bundarî eût sauté un intermédiaire.

Ce n'est pas, dans cette revue, le lieu de nous étendre sur la politique du Sultan Alp Arslan. On notera cependant d'un mot le contraste qu'il y a entre les Turcomans, qui multiplient, à titre privé, si l'on peut dire, les incursions à l'intérieur du territoire byzantin, et le Sultan qui, ayant au lendemain de la prise d'Ani (1064), conclu une paix avec l'Empereur, paraît s'y tenir : j'ai exposé ailleurs les raisons de cette opposition, ou de cette complémentarité.¹³ Dans la présente campagne, Alp Arslan, pour assurer son emprise sur le nord-ouest iranien, apparaît comme reprenant à son compte les intérêts shaddadides dans le chassé-croisé des conflits régionaux auxquels sont mêlés princes chrétiens et princes musulmans (il avait, on le sait, installé aussi un prince shaddadide à Ani¹⁴, qu'il ne gardait donc pas pour lui-même). Au Sharvan on pouvait installer des Turcomans ; on le pouvait mal en Géorgie¹⁵ : Alp Arslan se sert donc d'eux, plutôt qu'il ne les sert, là comme ailleurs. Il ne souhaitait d'ailleurs pas faire plus contre la Géorgie, et son successeur ne le fera pas plus. Si, bien entendu, des hostilités locales sont encore signalées entre Géorgiens et Turcs dans les années suivantes, plus jamais aucun Sultan seldjukide ne mettra les pieds sur leur territoire¹⁶.

¹³ *Pénétration*, passim.

¹⁴ MINORSKY, *Studies*, 75 sq.

¹⁵ Alp Arslan paraît avoir hésité entre l'alliance de Bagrat, d'abord préférée, puis, après qu'il eût pris Tiflis et adopté une politique favorable aux Alains, celle de Kiurikè, plus voisin et normalement vassal des Shaddadides.

¹⁶ Ma traduction de Sibṭ b. al-Djauzi, dont je prépare une édition, a été faite provisoirement sur le seul ms. de Paris, Bibl. Nat. Arabe n° 1506. Pour un extrait voisin, voir ma contribution, sous presse, aux *Mélanges H. Massé* (Téhéran).

POUR FAIRE MIEUX CONNAITRE LA LANGUE GEORGIENNE

(suite)

On trouvera ci-dessous, classées par conjugaisons, par séries, par temps et modes, et analysées, les formes verbales personnelles qui figurent dans le conte de Vaja-Pchavéla. Tous les temps et modes sont représentés, sauf la 1^{re} subjonctif (1^{re} série), le conditionnel (1^{re} série), le 3^e subjonctif (3^e série) et le passif statique, ou d'état. Les deux derniers types sont d'ailleurs rarement employés en géorgien. K. Tschenkéli a donné (II, p. 492-495) une liste de la plupart de ces formes, dans l'ordre où elles se présentent dans le texte, ainsi que les formes fondamentales des verbes auxquels elles appartiennent.

Comme c'est une source qui est censée parler d'elle-même et de sa vie, on trouve dans ce texte des formes à sujet ou à complément d'objet direct de 1^{re} personne qui ne sont pas employées normalement, comme *vidino* « que je coule » et *msmen* « ils me boivent ».

Nous suivons la classification des verbes exposée par Chanidzé au § 414 de sa grammaire. Si l'on prend pour principe essentiel le rapport qui existe entre les trois séries de formes au point de vue de leurs factures respectives, on doit opposer à la conjugaison des verbes à la voix active celle des verbes au passif dynamique, et à toutes deux celle des verbes moyens et statiques. Cette dernière n'est pas elle-même homogène. Il y a d'un côté les verbes médio-actifs et de l'autre les médio-passifs. Les verbes statiques (passif d'état) vont avec les médio-passifs.

1^{er} type de conjugaison : conjugaison des verbes à la voix active. Leur principale caractéristique est qu'ils font leurs formes de la 3^e série par inversion. En outre, ils sont les seuls qui peuvent avoir un complément direct.

2^e type : conjugaison des verbes au passif dynamique. La différence essentielle avec celle du 1^{er} type se manifeste dans la 3^e série : elle ne connaît pas l'inversion. De plus, les formes de cette série s'obtiennent de façons différentes selon qu'elles ne contiennent qu'une seule forme, celle du sujet, ou qu'elles en contiennent deux, celle du sujet et du complément indirect. En outre, les verbes de ce groupe se distinguent du premier par l'emploi de l'élargissement *-od-*. Voir aussi le § 383.

Les verbes moyens expriment une action qui n'est pas subie comme celle des verbes passifs, mais qui ne porte pas sur un objet comme celle des verbes actifs (§ 274). Les uns, les médio-actifs, suivent la conjugaison des verbes actifs, les autres, les médio-passifs, celle des verbes passifs. Les verbes moyens ne possèdent en propre que des formes du cercle du présent. Les autres sont empruntées à d'autres verbes de même racine (§ 404).

3^e type : conjugaison des verbes médio-actifs. On obtient les formes de la 2^e et de la 3^e séries en recourant à des verbes transitifs actifs de même racine, à la version subjective et à la version objective. De plus, c'est la 1^{re} série de formes de ces verbes qui fournit le futur des médio-actifs.

4^e type : conjugaison des verbes médio-passifs et des passifs statiques (ou

d'état, de situation). Un trait commun les unit : le manque de certaines formes (ou de la 2^e série en entier, ou de l'imparfait et du 1^{er} subjonctif). En outre, au présent, ils s'adjoignent un verbe auxiliaire à la 1^{re} et à la 2^e personnes.

On peut, croyons-nous, présenter la classification de Chanidzé sous la forme du tableau que voici :

1 ^{er} type de conjug. : voix active	}	I. Verbes transitifs
2 ^{er} type de conjug. : passif dynamique		
3 ^{er} type de conjug. : médio-actifs	}	II. Verbes moyens et passifs d'état
4 ^{er} type de conjug. : médio-passifs et passifs statiques		

FORMES VERBALES DU CONTE

Conjugaison active

1^{re} série de formes

Indicatif présent-futur

Du verbe *sma* « boire » (rac. *sv-*), deux formes sans préverbe : *svamen* « ils la boivent (mon eau) », 1^{er} alinéa ; ils boivent, mais non jusqu'à épuisement de cette eau ; le sujet, *ramdeni nadiri* « combien de bêtes ! » est en géorgien au singulier ; *msmen* (1) « ils me boivent » (mais non intégralement), forme bipersonnelle. De la racine *lev-*, la forme bipersonnelle à préverbe *damlevs* (3) « il me boit (intégralement) ». Chanidzé, dans sa grammaire de 1955, § 423, p. 265, cite *sma* et *daleva* parmi les verbes qui ne peuvent pas exprimer les deux aspects « achevé » (*sruli*) et « inachevé » (*usruli*) : les formes sans préverbe de *sma* expriment l'aspect inachevé ; pour exprimer l'aspect achevé on emploie d'ordinaire *daleva*. Le « présent » de ce dernier verbe a d'ordinaire valeur de futur ; mais ici il exprime l'accomplissement intégral de l'action dans le présent.

Autres formes sans préverbe, indiquant que l'action se poursuit sans que l'on envisage un terme : *angrevs dedamic'as*, *gledžs xeebsa* (3) « il désagrège la terre, il arrache les arbres » des verbes *ngrev-a*, *gledž-a* ; *ra bednierad vgrđznob čems tavš* ! (2 et 5) « que je me sens heureuse ! » (verbe *grđzn-ob-a*, moyen selon Tschenkéli, actif selon Chanidzé, § 374, p. 222, et § 431, p. 273) ; *salamš madzlevs* « il me donne un salut » (forme tripersonnelle) ; si l'action de donner quelque chose à quelqu'un est considérée comme aboutissant à un terme, on emploie au lieu de *dzleva* le verbe à préverbe *micema* (Chan., § 423, p. 265). Autre forme à indice d'objet indirect : *zed mapurtzebs* (1) « il me crache dessus » ; le verbe *purtx-eb-a* ne s'emploie qu'avec des indices d'objet indirect et la voyelle *a* (Tschenkéli, *Einf.*, II, p. 490). Même verbe, avec le préfixe de direction *mi-* : *me veravis mivapurtzeb* (1) « je ne peux cracher sur personne ».

Sans préverbe, version objective (*sasxviso*) : *k'abas mik'eravs* (5) « il coud pour moi une robe », du verbe *k'er-v-a* ; *ušveben* (2) « ils (ne) lui permettent (pas) (de venir jusqu'à moi) », de *šv-eb-a*.

Avec préverbe : 1^e *čamnkams* (3), précédé de *damlevs* cité plus haut, « il m'avale » ; l'action s'accomplit intégralement, et elle est dirigée vers le bas ; du verbe *ntk-m-a* ; 2^e *miatrevs* (3) « il les entraîne » ; le préverbe *mi-* indique que le mouvement se fait en s'éloignant du sujet parlant ; la source parle du fleuve qui l'a engloutie comme d'un personnage qui lui est étranger ; verbe *trev-a* ; 3 *moit'ans* (1) « il l'apportera » ; le préverbe *mo-* indique l'action se fait dans la direction de l'endroit où se trouve le sujet parlant ; verbe *mo-t'an-a* ; cette forme a valeur de futur ; « il l'apporte » se dit *moakvs*, forme avec laquelle ce qui est apporté se met au nominatif et celui qui apporte au datif (Chanidzé, § 422, p. 265) ; *mo't'ana* n'a que des formes de *sataviso* (*moit'ans* « il l'apportera ») et de *sasvivo* (*mout'ans* « il le lui apportera ») ; il n'a pas de formes de *saarviso*, sans *i ni u* ; dans *moit'ans* la voyelle *i* a perdu la valeur qu'elle a dans les formes de *sataviso* auxquelles font pendant des formes de *saarviso*.

Avec préverbe, version objective : *tavs damik'ravs* (4) « il me fait signe de la tête », du verbe *k'r-v-a* ; *davulbob* « je les leur amollis » (5), avec deux compléments au datif, l'un direct, l'autre indirect ; verbe *lb-ob-a* (cf. l'adjectif *lbili*, *rbili* « mou ») ; ici *da-* indique sans doute que l'action est faite avec intensité et porte sur plusieurs objets (Chanidzé, § 261, p. 152-153).

Indicatif présent de verbes causatifs. Sans préverbe, avec deux compléments au datif : *apuč'ebineb* (5) « tu le lui fais anéantir, tu le fais anéantir par lui », de *puč'-in-eb-a*, causatif de *puč'-eb-a* « anéantir », tiré de *puč'i* « vide, vain ».

Avec préverbe de direction : *maghla avaxedvineb* (5) « je leur fais lever leurs regards vers le haut », de *xed-v-in-eb-a* « faire regarder » causatif de *xed-v-a* « regarder » ; *a(gh)-*, qui indique la direction vers le haut, est renforcé par l'adverbe *maghla* « haut, en haut ».

Rogorc unda, ise matamašebs (3), litt. « il me fait jouer comme il veut » ; causatif de *tamašoba* « jouer », verbe médio-actif qui peut être employé intransitivement ou transitivement (Chanidzé, § 409, p. 249). Le causatif *atamašebs* à la version neutre signifie « il le fait jouer » et « il joue avec lui » (Tschenkéli, I, p. 331). La version subjective correspondante, *itamašebs* fournit son futur à *tamačobs* « il jouera ». Voir aussi Tschenkéli, I, p. 430.

Sur le causatif *čamadeninebs* « il me le fait faire », voir la fin de notre article précédent (*Bedi Kartisa*, n^o 36-37, p. 26).

Indicatif imparfait

Sans préverbe : *xedavdi amas* (6) « je le voyais », de *xed-v-a* ; action passée qui durait. Le verbe *xedva* ne possède que des formes de la 1^{re} série. Il est remplacé partout ailleurs par *našva* ou *danaxva*. Avec indice d'objet indirect : *mac'vidnen* (7) « ils me le présentaient », de *c'vd-a* / *c'od-a*.

2^e série Aoriste

Toutes les formes d'aoriste expriment un procès passé considéré comme n'ayant pas occupé de durée, un procès ponctuel.

Sans préverbe : *c'uxel ra cudi sizmari vnaxe!* (6), litt. « quel mauvais rêve

je vis la nuit dernière ! » ; *vnaxe, vitom vighup'ebodi* (6) », litt. « je vis, comme si je périssais ». La forme correspondante de présent du verbe *naxva, vnaxav*, a en géorgien moderne valeur de futur : « je verrai ». *Vtkvi* « je (1e) dis » (9) est l'aoriste de *tk-m-a*, qui ne fournit que des formes de la 2e et de la 3e séries (Chanidzé, § 422, p. 263, v).

Avec préverbe indiquant la direction : *avixede* (8), à la version subjective, « je regardai en l'air », de *a-xedva*, où *a-* indique la direction vers le haut.

Toutes les autres formes d'aoriste avec préverbe contiennent le préverbe *da-*, et ce préverbe y exprime seulement l'aspect perfectif : *daaxéo* (4) « elle l'a noyé », de *xrč-ob-a* « étouffer, noyer », *daagho* (7) « (la terre) ouvrit (la bouche) », de *gh-eb-a* « ouvrir », prés. *aghebs* ; cette forme verbale est précédée de la particule *vitom*, qui indique que le sujet parlant doute de la réalité de ce qu'il dit (Chanidzé, § 485, p. 306) et est ici construite avec l'indicatif ; on peut la rendre par « à ce qui me semble » ; *dalia* « il but » (9), qui sert, comme nous l'avons déjà dit, de perfectif à *sma*. Le § 8 contient trois aoristes à préverbe *da-* : *t'ol'ebi damk'ra, ak'vani damirc'ia da damduduna*, litt. « il m'appliqua ses branches, me balança le berceau et me murmura » ; ils appartiennent aux verbes *k'r-v-a, re'ev-a* et *dudun-i* ; ce dernier est un verbe médio-actif ; les trois contiennent un préfixe d'objet de 1re personne du singulier, la seconde à la version objective, les deux autres à la version neutre. Deux formes à la version subjective : *daisvela* (6) « il les mouilla », de *svel-eb-a* « mouiller » (cf. l'adjectif *sveli* « mouillé, humide »), exprime une action faite par le sujet sur son propre corps ; mais dans *daic'q'o* « il commença (à pleurer) », de *c'q'-eb-a* « commencer », qui vient tout de suite après, l'*i* de la version subjective a perdu sa valeur propre.

Impératif

Amixdine (6) « réalise-le pour moi ! » ; cette forme pourrait être dans un autre contexte une forme d'indicatif aoriste, version objective, préverbe *a-*, de *xden-a* « produire, réaliser, faire arriver », causatif de *xd-om-a* « arriver, se produire ».

2e subjonctif

Ra vkna ? (1) « que dois-je faire ? » (proposition indépendante), de *km-n-a*, version neutre, sans préverbe. Version subjective, prév. *mo-* : *moik'las*, précédé de *unda* « il faut » (1) : « (il faut) que (tout le monde) étanche (sa soif) ; *k'l-va* signifie proprement « tuer » ; en basque également on emploie le verbe *hil* « mourir » ou « tuer », selon l'auxiliaire qui l'accompagne, pour exprimer l'idée d'apaiser la soif ou la faim. En proposition indépendante, avec valeur d'impératif : *me mapurtxon !* (1) « qu'ils me crachent dessus ! », avec préfixe d'objet indirect, version superpressive, cf. plus haut *zed mapurtxebs* « il me crache dessus » ; version objective, sujet indéterminé, *gaumardžos* plus datif (5) « vive ... ! », de *gamardžv-eb-a* « vaincre ».

3e série

1er résultatif

Dauc'esebia (1) « Dieu l'a (ainsi) établi », de *c'eseba* cf. *c'esi* « loi » ; le *tur-*

meobiti a ici toute sa valeur ; la source exprime un fait auquel elle n'a pas assisté et dont elle ne peut parler que par conjecture, d'après ses effets : une décision prise par Dieu. Dans la phrase qui signifie « ils ont inséré leurs épaisses racines, tordues comme des serpents, dans mon sein et mes flancs », *čauc'q'viat* « ils l'ont ou les ont insérés », de *c'q'-ob-a* « placer, ranger, disposer », exprime aussi un fait qui s'est produit sans que le narrateur s'en aperçoive ; *ča-* indique un mouvement vers le bas ». Avec négation : *araperi codva miknia* (1) « je n'ai commis aucune faute », de *km-n-a*, sans préverbe. L'aoriste *ukeni* signifierait « je n'ai commis consciemment et volontairement aucune faute ».

2e résultatif

Quatre formes du 2e résultatif, exprimant le regret, commandées par *net'avi* « plût au ciel que », se trouvent dans une même phrase composée de quatre propositions indépendantes (5) : *net'avi dambadebels ase ar daec'esebina da sul asruleblad medina, merc'q'o mcnareni, dedamic'is lamazi guli, momek'la k'acta da cxoveltatvis c'q'urvili!* (5) « plût au ciel que le Créateur n'eût pas décidé ainsi et que je coulasse indéfiniment, que j'eusse arrosé les plantes et le beau cœur de la terre, que j'eusse étanché la soif des hommes et des bêtes ! » *Medina* « que je coulasse » ou « que j'eusse coulé » appartient au verbe moyen *dena* « couler », ou plutôt se rattache à lui ; les trois autres formes de 2e résultatif, appartiennent aux verbes transitifs *c'es-eb-a rc'q'-v-a*, *k'l-v-a* (cf. plus haut le 2e subjonctif *moik'las c'q'urvili*). Les idées d'arroser et de couler étant considérées ici sans aboutissement à un terme, les verbes qui les expriment sont employés sans préverbes. Par contre, les idées d'établir, de décider, et d'apaiser, d'étancher, sont considérées comme comportant un terme où l'on aboutit ; les formes verbales qui les expriment sont pourvues d'un préverbe sans valeur concrète, mais qui sert à leur donner l'aspect perfectif. On notera que le 2e résultatif *daec'esebina*, qui, s'il n'était pas accompagné de *net'avi*, signifierait « il'avait établi, à ce qui semble », présente un *n* entre l'*i* et l'*a*, à la différence du 1er résultatif *dauc'esebia* « il l'a établi, à ce qui semble ». Il s'agit d'une particularité que présentent les verbes dénommatifs, c'est-à-dire tirés de substantifs ou d'adjectifs, et les causatifs.

(à suivre)

RENÉ LAFON

LES TYPES FONDAMENTAUX DE LA CONJUGAISON
DES VERBES ET LEURS RELATIONS HISTORIQUES
DANS LES LANGUES IBERO-CAUCASIENNES

(OU CAUCASIQUES)

par Arnold ČIKOVA

Pour les langues ibéro-caucasiennes, il y a une catégorie caractéristique de classes grammaticales, mais non de genres. Lorsque, dans une langue, on distingue des genres, les noms d'animaux, ainsi que les noms d'objets, peuvent figurer au genre masculin (aussi bien qu'au genre féminin). Mais en présence d'une catégorie de classes grammaticales, les noms d'animaux (et, à plus forte raison, les noms d'objets) ne se trouvent jamais dans une même catégorie avec les noms de personnes, et ne peuvent être reportés à la première classe grammaticale (au genre masculin) : les animaux se trouvent invariablement dans la catégorie des objets. C'est en cela que se manifeste la distinction essentielle entre la catégorie des classes grammaticales et celle du genre grammatical. Cette distinction est importante, non seulement sur le plan de l'analyse descriptive du système morphologique de la langue, mais surtout du point de vue des recherches historiques : dans les noms d'animaux (resp. d'objets), la présence d'exposants conservés de la première classe grammaticale (noms de personne, masculin) est en principe exclue. Dans la langue avare, actuellement on distingue trois classes : 1) les hommes ; 2) les femmes ; 3) tout le reste. Il serait inexact de comparer ces trois classes aux trois genres masculin, féminin, et neutre. Les notions de genre grammatical et de classe grammaticale sont très différentes : à leur base se trouvent des critères différents (principia divisionis).

Il y a deux classes grammaticales fondamentales dans les langues ibéro-caucasiennes : 1) une catégorie humaine (de personne) et 2) une catégorie d'objets. La catégorie humaine peut produire une bifurcation : il y a une distinction entre les groupes d'hommes et de femmes, ce qui n'est évidemment pas identique à la distinction de genres masculin et féminin. La catégorie des objets peut également se différencier en formant une 3^e et une 4^e classe grammaticale. Dans différentes langues ibéro-caucasiennes parlées dans les régions des montagnes, les noms se répartissent entre ces classes de différentes façons.

Dans aucune des langues citées, on ne trouve plus de 4 classes grammaticales ni au singulier, ni au pluriel. Si dans quelques textes particuliers, on en trouve plus de 4, ce fait repose sur les combinaisons des indices du singulier et du pluriel. Ainsi, par exemple, dans la langue bats, il y a quatre classes

au singulier (v-, j-, b-, d-), et trois au pluriel (b- j-, d-). En les combinant, nous obtenons : 1) v- -b-; 2) j- -d-; 3) j- -j-; 4) b- -d-; 5) b- -b-; 6) b- -j-; 7) d- -d-; 8) d- -j-; en tout, 8 classes.

Mais les indices du pluriel ne sont pas pris en considération pour la détermination du nombre de classes, lorsqu'un indice collectif est employé pour toutes les classes grammaticales (par exemple, r- dans la langue avar au lieu de v-,j-, b au singulier).

L'exposant de classe v- (1^{re} cl.) n'est pas employé au pluriel, si les exposants de classe sont employés pour marquer le pluriel. L'exposant de la classe grammaticale des personnes (1^{re} cl.) laisse la place à l'exposant de la classe des objets b- : au pluriel il se produit une *dépersonnalisation* (A. Dirr).

La classe grammaticale du nom se répartit suivant les exposants des mots s'accordant avec le nom : le verbe, l'adjectif, le pronom, l'adverbe. Dans les noms mêmes, (avec de rares exceptions, comme par exemple, en avar, *vas* « le fils », *jas* « la fille », *vac* « le frère », *jac* « la sœur »), les exposants de classe ont disparu. Mais auparavant, ils existaient. Dans certains cas, les *classificateurs* de noms se sont conservés dans la composition de bases (ainsi par exemple, en avar : *refel* « la robe », « le vêtement », *rec* « la louange », *ray* « le combat », *ruq* « la maison », *baq* « le soleil », etc.).

Le système des classes grammaticales s'est mieux conservé dans les langues des Nakhčuo (le čeečen, l'inguš, le bats), et de même dans la majorité des langues du Daghestan (dans les langues du groupe avar-ando-dido, dans le lak', le dargwa, l'arč'i, ...)

Actuellement les classes grammaticales n'existent pas dans les langues kartvéliennes. Dans les langues du groupe abkhaz-adyghe, les classes grammaticales sont personnelles à la langue abkhaz; mais ni les langues adyghe, ni l'ubykh ne les distinguent.

La situation est analogue dans le groupe lesghien des langues du Daghestan : le lesghien, l'agul, l'udi ne possèdent pas de classes grammaticales; mais dans des langues du même groupe, qui leur sont très proches, le rutul, le tsakhur, de même que dans le budukh, le khinalug, le qryz, apparaît clairement une catégorie déterminée. Mais dans la langue t'abasaran, la catégorie des classes grammaticales est en voie de disparition (elle se maintient encore dans le dialecte du nord, dans celui du sud, elle a disparu).

La catégorie des classes grammaticales dans les langues ibéro-caucasiennes (de même que la catégorie du genre grammatical dans les langues indo-européennes), a déjà disparu dans de nombreux cas, tandis que dans d'autres langues le nombre des classes diminue.

Dans les langues où l'on ne distingue plus les classes grammaticales, en règle générale les exposants de classe ont également disparu; mais on peut constater les traces des classes grammaticales dans les formants conservés dans la formation de bases actuellement simples, ou bien dans les formants aux fonctions modifiées (réinterprétation de la fonction).

Les formants conservés des classes grammaticales peuvent être constatés dans les langues lesghienne¹, udi², les langues kartvéliennes³ et l'adyghé⁴.

¹ M. M. Gadžiev, Sledy grammatičeskich klassov v lezgin'skom jazyke, Učenyje zapiski Instituta IJAL imeni G. Čadasa Dagfiliala AN SSSR, Machačkala, t. V (1958).

² E. F. Džejranišvili, Okamenelye elementy grammatičeskich klassov v glagol'nych

Il apparaît, par exemple, que dans les langues du Kharthvel, non seulement on distinguait les classes grammaticales (« homme » et « objet »), mais elle déterminaient, en grande partie, la structure grammaticale, modifiaient toute la morphologie.

Les classificateurs grammaticaux existaient aussi dans la formation des noms simples (géorgien anciens : *s-ze*, géorgien moderne : *r-ze* « le lait », ...*ce-cxl*-I. A. Kipšidze) « le feu », *ži-n-čv-el* (...*di-n-čv-el*-) « la fourmi », čan. *di-m-čku* « la fourmi »...

Les classes grammaticales déterminaient la préfixation : 1) dans les noms dénominatifs du type *me-gr-e* « le pâtre des bœufs », (« celui qui fait paître les bœufs »), ... *sa-gr-e* « le bâton, avec lequel on mène les bœufs » (« ce, avec quoi on mène les bœufs » ...), 2) dans les noms adjectifs déverbatifs (*m-kerav-* « le tailleur », « celui qui coud »), *sa-kerav* « ce que l'on coud », « ce avec quoi l'on coud » ..., dans les noms déverbatifs d'action *sa-xareb-a-* « l'évangile », « la bonne nouvelle », cf. *xareba* « annoncer une bonne nouvelle », etc.

Dans les langues kartvéliennes on trouve les formants conservés : *d-*, *n-*, *l-*, *r-*, *s-*, *b-* de la catégorie des objets, *m-*, *v-* de la catégorie de la personne ⁵.

S'appuyant sur un matériel de linguistique comparée, M. M. Gadziev a trouvé dans la langue lesghienne, les exposants de classe conservés *v-*, *d-*, *r-*, *j-*; à cette occasion, l'auteur fait remarquer que « les traces des classes grammaticales qui se sont conservées, peuvent être décelées dans toutes les parties du langage » ⁶.

Dans les langues où la catégorie des classes grammaticales a disparu et n'a pas laissé de traces sur la morphologie, les classes grammaticales continuent à être perçues en tant que catégorie lexico-sémantique : la question « qui? », dans toutes les langues ibéro-caucasiennes, ne peut se rapporter qu'à l'homme (conformément, pour les animaux, on emploie la question « quoi? »).

Les classes grammaticales s'expriment non seulement dans la formation

osnovach i otglagol'nych imenach udinskogo jazyka, — « Iberijsko-Kavkazskoe jazykoznanie », UŠ (1956).

³ I. A. Džavachišvili, Pervonačal'naja priroda i rodstvo gruzinskogo jazyka s kavkazskimi, Tbilissi, 1937 (voir le compte rendu de H. Vogt, *La parenté des langues caucasiennes*, — dans la revue « *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* », B. XII (1942), Oslo; Arn. Čikobava, Drevnejšaja struktura imennych osnov v kartvel'skich jazykach, Tbilissi, 1942.

⁴ G. V. Rogava, K voprosu o strukture imennych osnov i kategorijach grammatičeskich klassov v adygskich (čerkeskich) jazykach, Tbilissi, 1956 (voir le compte rendu de G. Deeters, *Gab es Nominalklassen in allen Kaukasischen Sprachen?* — « *Corolla Linguistica, Festschrift F. Sommer zum 80. Geburtstag* », hrsg. von H. Krahe, Wiesbaden, 1955. Voir également : G. Dumézil, *Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du nord*, Paris, 1933. — N. L. Andguladze, Kategorija grammatičeskich klassov v iberijsko-kavkazskich jazykach, Tbilissi, 1954 (référence de l'auteur). — L. Žirkov, Sprjaženie glagola v laskom i darginskom jazykach, Dokl. i Soobšč. Instituta jazykoznanija AN SSSR, Moskva, 1955.

⁵ Arn. Čikobava, Drevnejšaja struktura imennych osnov v kartvel'skich jazykach, pp. 274-279.

⁶ M. M. Gadziev, op. cit., « Učenyje zapiski », p. 226.

des mots (le dénominatif, le déverbatif), dans la déclinaison des noms⁷, mais aussi dans la *conjugaison des verbes*, pour autant que ces derniers sont nuis aux noms.

Actuellement, dans les langues ibéro-caucasiennes, on rencontre trois types différents de conjugaison des verbes : 1) de *classe*, 2) *personnelle de classe*, 3) *personnelle*. Une place particulière est occupée par un type de conjugaison *sans classe et impersonnelle*. Les deux premiers types sous-entendent naturellement la présence de classes grammaticales dans les langues correspondantes, le troisième type suppose l'absence de ces classes.

Nous trouvons la conjugaison purement de classe dans les langues : čečen, inguš, avar, dans le groupe ando-dido; la conjugaison personnelle de classe dans les langues : lak', dargwa, t'abasaran, bats, avkhaz; la conjugaison personnelle dans les langues : adyghé, kartvéliennes, udi. Ni les classes, ni les personnes ne sont distinguées dans la conjugaison des verbes en lesghien et en agul. *Les aires de diffusion des (premier et second) types de conjugaison correspondent aux aires de diffusion des classes grammaticales dans les langues ibéro-caucasiennes. Nous trouvons la conjugaison personnelle dans la zone des langues qui ne possèdent pas de catégorie de classes grammaticales*, bien que soient aussi possibles des cas où le verbe ne se conjugue ni selon les personnes, ni selon la classe (lesghien, agul).

Les aires de diffusion de l'un ou l'autre type ne coïncident pas avec la répartition des langues ibéro-caucasiennes en groupes : dans le groupe abkhaz-adyghe, nous avons, à côté d'une conjugaison personnelle — de classe (abkhaz), une conjugaison personnelle (dans la langue adyghe : le bas adyghe : le qaberdey); dans le groupe čečen, nous avons une conjugaison de classe (čečen, inguš), et une conjugaison personnelle — de classe (bats); dans les langues du Daghestan se trouvent tous les types : conjugaison de classe (avar, ando), personnelle — de classe (lak', dargwa), personnelle (udi); enfin, dans les mêmes langues du Daghestan, le lesghien et l'agul, le verbe ne se transforme ni selon les classes, ni selon les personnes.

Dans les langues indo-européennes, le verbe ne se conjugue que selon la personne du sujet : personnel signifie « du sujet » (c'est pourquoi on dit telle « personne », et non telle « personne du sujet »). Dans les langues ibéro-caucasiennes, dans le verbe peut s'exprimer la personne du sujet et de l'objet. En l'absence de cela, la *conjugaison de classe* peut être *subjective ou objective*. Selon le premier cas, dans le verbe s'exprime la classe grammaticale du sujet, dans le second cas, le verbe ne se transforme que suivant les classes grammaticales de l'objet :

Avar. v-ugo je suis, tu es, il est,	I ^e classe grammaticale
j-igo » » » » » »	II ^e » »
b-ugo » » » » » »	III ^e » »

Avar. r-ugo nous sommes, vous êtes, ils sont, I, II, III classes grammaticales.

⁷ Les formes de classes de l'accusatif dans la langue ando (A. Dirr), les formes de classes du datif dans l'avar et dans son dialecte, l'antsu (I. Čerévadze, Anéuchskij dialekt avarskogo jazyka, — « Iberijsko-kavkazskoe jazykoznanie », t. II, 1948), se sont conservées jusqu'à nos jours.

v-ačuna je l'amène, l'amener, il l'amène (lui) (objet I^e classe gr.)
 j-acuna je l'amène, tu l'amènes, il l'amène (elle) (II^e classe gr.)
 b-ačuna j'amène, tu amènes, il amène (quelque chose), III^e classe grammaticale).

r-ačuna j'amène, tu amènes, il amène (I, II, III classes grammaticales du pluriel).

Dans les verbes transitifs, *il n'y a aucun indice* de la personne du sujet : la personne du *sujet* est déterminée par la place des noms correspondants (ou pronoms). Le verbe transitif, dans la conjugaison de classe, ne peut concerner que l'*objet*, sa *classe*, (ainsi que son nombre). La conjugaison de classe, objective, des verbes transitifs présente par son « aloge » un intérêt pour la linguistique générale.

La conjugaison de classe, subjective ou objective, est préfixative : les exposants de classe apparaissent dans le verbe sous forme de préfixes.

Dans la conjugaison personnelle — de classe, le verbe exprime la classe, de mêmes que la personne — du sujet dans les verbes unipersonnels intransitifs, le sujet et l'*objet* (resp. les objets) dans les verbes transitifs (ainsi que dans les verbes intransitifs bipersonnels).

En langue lak' :

ur-a je suis, tu es, I^e classe grammaticale.
 d-ur-a je suis, tu es, II^e classe grammaticale.
 ur-i il est, tu es, I^e classe grammaticale.
 d-ur-i il est, tu es, II^e classe grammaticale.
 b-ur-i il est, tu es, III^e classe grammaticale.

En langue abkhaz :

sə-qoup je suis (indépendamment de la classe).
 u-qoup tu es, I^e classe grammaticale (masc.)
 bə-qoup tu es II^e classe grammaticale (fém.)
 də-qoup il, elle est, I, II classes grammaticales (hommes).
 qoup c'est, III^e classe grammaticale (quelque chose).

Le verbe auxiliaire ne se transforme que conformément au sujet. Le tableau de conjugaison est incomparablement plus complexe, lorsque sont exprimées la classe et la personne du sujet, ainsi que de l'*objet*. A cause du manque de place, nous sommes obligés d'examiner le principe de la conjugaison personnelle — de classe sur le matériel très simple de la conjugaison du verbe auxiliaire.

Dans le verbe lak', comme dans le verbe abkhaz, ainsi qu'on le remarque d'après les exemples, sont exprimées les deux catégories — la classe et la personne du sujet, mais non de la même manière. Dans le verbe lak', la première et la deuxième personnes ont une forme commune (ur-a), et ne se distinguent ici que par les classes grammaticales. Dans le verbe abkhaz, la deuxième personne se différencie par les classes, tandis que la première personne ne les distingue pas. A la troisième personne, aussi bien dans le lak' que dans l'abkhaz, on distingue des formes de classes : en lak', trois, en abkhaz, deux (dans ce cas, la catégorie des humains

n'a pas de différenciation, et s'oppose à celle des objets).

Mais la divergence dans la façon dont s'expriment les personnes (par préfixes ou par suffixes) est plus essentielle pour nous. Conformément à cela, nous obtenons deux variantes de la conjugaison personnelle — de classe. La première variante nous est donnée en abkhaz : là, les *exposants de classe* et les *formants personnels* sont des *préfixes*. La seconde variante appartient au lak' : les *classes grammaticales* s'expriment par des *préfixes*, les *personnes* par l'*intermédiaire de suffixes*. Excepté le verbe lak', à ce principe se plie la conjugaison des verbes dans les langues daggwa, t'abasaran, bats.

Les données de la seconde variante permettent de résoudre le problème de la *continuité historique* de la formation des conjugaisons personnelle — de classe : les formes *personnelles* du verbe sont *secondaires*, les formes de classe sont *primaires*. Ceci découle nécessairement d'une situation qui joue pour toutes les langues ibéro-caucasiennes : la *préfixation dans ces langues est antérieure à la suffixation*.

La conjugaison personnelle — de classe s'est développée comme un résultat de la complication de la conjugaison de classe. La conjugaison personnelle — de classe s'est d'abord développée dans les langues dans lesquelles les personnes sont exprimées par des préfixes (dans le cas présent, en langue abkhaz), et plus tard dans les langues où les formants personnels sont des suffixes (lak', dargwa, t'abasaran⁸, bats).

En géorgien et dans les autres langues kartvéliennes, comme on l'a dit plus haut, il y a une conjugaison personnelle : personnelle subjective, personnelle subjectivo-objective (M. Brosset, D. Kipiani, N. Marr, A. Shanidze). Nous trouvons aussi une conjugaison personnelle sur les monuments géorgiens anciens du V^e-XI^e siècle. Mais si, dans la langue géorgienne, on a très tôt distingué les classes grammaticales des noms, il est naturel de s'attendre à la présence d'indices de classe conservés dans la conjugaison des verbes. V. Topuria a mis en évidence de tels formants dans la constitution de bases verbales *d*-ga-s « il est debout », t-kw-a (→ *d*-kw-a) « il a dit »⁹.

Dans la base du verbe te-s-a- (→ de-s-a) « il semait », l'exposant de classe te ... de, est mis en évidence par le moyen de l'étude du matériel comparé (G. V. Rogava). En langue svane, apparaissent des préfixes fonctionnellement analogues rā-kw- « il a dit » (V. Topuria) l- dans les verbes svane la-l-em « il a mangé », dans le dialecte laze la-l-əš « il a bu » (N. D. Andguladze).

Les préfixes r-, l-, variantes phonétiques des préfixes *d*-, n-, se rencontrent plus tôt dans la constitution des bases *nominales* des langues kartvéliennes. Ils sont connus dans le système morphologique actuel des langues čėčen, bats et d'autres langues du Daghestan, où ils ont le rôle d'indice de la

⁸ Dans le verbe t'abasaran, les *suffixes* peuvent exprimer non seulement la personne du sujet, mais aussi celle de l'objet (A. Magometov, Mestoimennaja affiksacija v glagolach tabasaranskogo jazyka, — « Iberijsko-kavkazskoe jazykoznanie », t. VII, 1955, pp. 375 et suiv. Ibid., voir l'indication aux travaux correspondants de L. I. Žirkov et M. M. Gadziev).

⁹ V. Topuria, Glagoly s prefiksom d- v gruzinskom jazyke, — « Trudy Tbilisskogo Gosudarstvennogo universiteta », XXX, 1943.

classe grammaticale des objets. Ils apparaissent aussi avec cette même fonction dans le verbe géorgien. Dans le verbe intransitif d-ga-s « il est debout », le préfixe d- indiquait la classe du sujet (« quelque chose est debout »), dans les verbes transitifs, la classe de l'objet : t-kw-a « il a dit quelque chose », te-s-a « il semait quelque chose »; la-l-em « il a mangé quelque chose »... Dans les verbes géorgien et svane, les exposants de classe étaient utilisés avec la même fonction qu'ils ont maintenant dans les langues ibéro-caucasiennes dans la conjugaison de classe. En d'autres termes : la conjugaison personnelle dans les langues kartvéliennes apparaît comme le résultat de la simplification de la conjugaison personnelle — de classe.

A la lumière de cet état de faits, deviennent compréhensibles des « singularités » qui attiraient sur elles l'attention des chercheurs du verbe géorgien. Par exemple, dans la forme verbale, en présence de deux préfixes, subjectif de la 1^e personne (v-) et objectif de la 2^e personne (g-) ou bien subjectif de la 2^e personne (h-//x-) et objectif de la 1^e personne (m-), les préfixes objectifs sont invariablement conservés, les préfixes subjectifs « tombent », bien que des fusions analogues (v-g-, hm-//xm-) soient phonétiquement tout à fait possible en géorgien, et que, dans d'autres cas, il ne se simplifient pas. La raison de la disparition des formants subjectifs n'est apparemment pas d'ordre phonétique : la primarité de l'objet sur le sujet se détermine par le principe fondamental de la conjugaison de classe.

De plus, en se basant sur l'analyse du géorgien ancien, A. G. Shanidze, a établi que la troisième *personne* de l'objet ne peut être indiquée dans le verbe que dans le cas où l'objet se trouve au *datif* (et même, elle ne l'est pas toujours!) ; la troisième *personne* de l'objet ne s'exprime pas au *nominatif*, dans le verbe géorgien ancien. Dans les verbes transitifs cités plus haut, t-kw-a « il a dit quelque chose », te-s-a « il semait quelque chose » (en svane, la-l-em « il a mangé quelque chose »), l'objet se trouve au nominatif, et non au datif, et c'est tout à fait régulier : sa classe, c'est justement le nominatif, qui trouve son expression dans les verbes avec la conjugaison de classe¹⁰.

Les singularités de la conjugaison du verbe géorgien deviennent compréhensibles en tenant compte de la puissance de développement de la conjugaison des verbes dans les langues ibéro-caucasiennes : de classe, personnelle — de classe, personnelle, se sont les trois étapes du processus de développement de la conjugaison dans les langues ibéro-caucasiennes.

Dans la conjugaison personnelle du verbe adyghé, on voit de même une translation de la conjugaison de classe (G. V. Rogava).

La conjugaison personnelle peut être *préfixative*; c'est la conjugaison *personnelle préfixative* (dans les langues adyghé et kartvéliennes). La conjugaison personnelle peut être *suffixative*, comme apparaît la conjugaison *personnelle suffixative* dans la langue udi. La conjugaison personnelle préfixative s'est formée plus tôt, lorsqu'il y avait encore les classes grammaticales. La conjugaison personnelle suffixative s'est formée plus tard, semble-

¹⁰ Au sujet de quelques autres « singularités » dans la conjugaison personnelle du verbe géorgien, voir Arn. Čikobava, *Kategorija grammatičeskich klassov i nekotorye voprosy sprjaženija glagolov v gruzinskom jazyke*, — « Iberijsko-kavkazskoe jazykoznanie », V, 1953.

t-il, après la disparition de la catégorie des classes grammaticales dans les langues correspondantes. Avec cette relation, on comprend la structure de la langue lesghienne, dans laquelle le verbe ne se modifie ni selon les classes grammaticales (il n'y a pas de catégorie déterminée en lesghien), ni selon les personnes. Le lesghien a perdu les classes grammaticales, la conjugaison selon la classe a disparu, mais les formes personnelles ne se sont pas encore élaborées.

Tirons une conclusion générale. Nous avons examiné dans les limites de la possibilité (et évidemment de façon schématique), le développement de la conjugaison personnelle à partir de la conjugaison personnelle — de classe, et de la conjugaison personnelle — de classe à partir de la conjugaison de classe. Mais les langues possédant une conjugaison *personnelle* sont désormais liées à celles qui ont une conjugaison de *classe* par un lien qui est plus qu'un *processus unique* de conjugaison dont les différentes étapes trouvent en elles leur expression. Le lien entre elles se trouve aussi être matériel : un seul et même formant, le préfixe d-, et ses variantes phonétiques, existe dans les langues du Daghestan, dans les langues du groupe Nakhčuo et dans les langues du Kharthvel. Par suite, les données du verbe, ainsi que sa conjugaison servent encore de preuve au lien génétique des langues ibéro-caucasiennes.

L'histoire ancienne des langues kartvéliennes ne peut être suffisamment comprise qu'en tenant compte des données apportées par les langues des montagnes ibéro-caucasiennes.

LES PARTICULARITES DE STRUCTURE DANS LES LANGUES DES MONTAGNARDS DU DAGHESTAN

par

G.B. MURKELINSKIJ*

Le Daghestan est depuis longtemps connu pour le grand nombre de ses langues. Sur un territoire relativement peu étendu, vivent des peuples qui parlent 30 langues différentes par leur expansion ; il y a aussi une grande quantité de dialectes et de parlers locaux.

Les langues des montagnards du Daghestan constituent le groupe le plus important et le plus complexe des langues ibéro-caucasiennes, qui se divise lui-même en les sous-groupes suivants : a) avaro-ando-didien, b) lesghien, c) dargwa, d) lak'. Une telle division du groupe du Daghestan découle des principes de la classification généalogique des langues.

Ces sous-groupes se divisent, à leur tour, en langues moins importantes ; au groupe avaro-ando-didien appartiennent l'avar écrit, les langues ando orales (l'ando proprement dit, le qarata, le t'indi, le čamalal, le botlikh, le godoberi, l'akhwal, le qanada) et les langues dido (le dido proprement dit, ou tsez, le begit, le gunzi, le ginukh, le khwaršji).

Au groupe lesghien se rapportent les langues du lesghien et du t'abasaran, écrites depuis peu, l'agul oral, le rutul, le t'akhur, le budukh, le qryz, et par convention le khinalug, l'arči et l'udi.

Les langues écrites du dargwa et du lak' constituent chacune une branche spéciale des langues du Daghestan. (E. A. Bokarev, *Kratkie svedenija o jazykakh Daghestana*, Makhačkala, 1949).

Ces temps-ci, quelques savants (A.S. Čikobava et S.G. Gaprindašvili), ayant remarqué la parenté particulière des langues dargwa et lak', les réunissent dans un seul groupe de langues dargwa-lak' (S.G. Gaprindašvili, *o Laksko-dargvinskich zoukovykh sootvetstvijač*, dans « Iberijsko-Kavkazskoe jazykoznanie », t. VI, Tbilissi, 1954). Cependant, beaucoup de savants caucasologues ne trouvent pas assez de raisons pour inclure ces deux langues dans un seul sous-groupe. Et ce problème reste définitivement sans solution. Pour ce qui concerne les autres langues du Daghestan, l'arči, le nbači et le kajtag, dont la nature a également provoqué des discussions parmi les caucasologues, il est établi que le kajtag et le kubači ne semblent pas, dans leur nature, être des langues individuelles, mais se présentent comme des dialectes de la langue dargwa ; tandis que l'arči se rapporte aux langues du groupe lesghien, bien qu'il se soit fortement modifié sous l'influence des langues voisines de l'avar et du lak'.

Comme on le sait, les langues des montagnes du Caucase, et parmi elles, les langues du Daghestan, renferment leurs propres particularités de struc-

* Communication faite au XXVe Congrès International des Orientalistes à Moscou. Traduction de Mlle Souja Mélikoff-Sayar.

ture (phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales), qui les distinguent des langues d'autres systèmes.

Chacune des langues du Daghestan possède, au même rang que des traits caractéristiques communs à d'autres langues voisines, ses particularités propres, appartenant à elle seule. Nous nous bornerons ici à la caractéristique des particularités distinctes fondamentales qui s'avèrent communes à toutes les langues des montagnes du Daghestan.

1) *Le système phonétique* des langues des montagnes du Daghestan se distingue avant tout par un consonantisme largement développé, qui se caractérise par la présence de séries de consonnes, telles que les uvulaires (*k', g', kh, kh'*), les pharyngales (*khl, gl*), les laryngales (*gj, 'j*), les gutturales occlusives ou abruptives (*pl, tl, kl, kj, cl, ěl*), renforcées (ou longues), ou géminées (*ss, u, cc, ěě, kk, etc.*) et labialisées (*kv, klv, ěv, ělv, etc.*).

Outre cela, dans les langues du groupe avar (ou dans les langues avaro-didiennes), les consonnes latérales sourdes (*l', ll', ll, k'*) se trouvent être des sons spécifiques.

De cette manière, le système des consonnes dans les langues des montagnes du Daghestan apparaît comme très complexe et se caractérise par la présence d'un grand nombre de spirantes et d'affriquées, de consonnes que l'on forme très en arrière, c'est-à-dire, comme on les appelle, des uvulaires, des pharyngales et des laryngales qui sont formées beaucoup plus loin dans la cavité buccale, que, par exemple, les consonnes les plus gutturales de la langue russe, des gutturales occlusives, géminées, labialisées, et des consonnes latérales qui n'existent pas dans d'autres langues.

Les consonnes géminées (ou renforcées) du phonétisme de la plupart des langues du Daghestan sont systématiquement opposées aux nongéminées correspondantes.

Le vocalisme dans les langues du Daghestan se présente, dans son ensemble, comme relativement pauvre. Cependant, dans des langues particulières, on rencontre un assez grand nombre de voyelles ; par exemple, dans la langue gunzi, le système des voyelles, comme le montrent les savants E.A. Bokarev et E.A. Lomtadzé, atteint 20 unités. Dans les langues du Daghestan, on rencontre des phonèmes vocaliques longs, nasaux et labialisés, ainsi que des voyelles « pharyngalisées », qui se trouvent en lak', dans le dialecte du dargwa, le kubaĉi, dans les langues tsakhur et tsez. Ces dernières voyelles, par leur articulation, sont proches des diphtongues *ea* (gutturale, ajn+a), *eu* (gutturale, ajn+u), *ei* (gutt., ajn+i). Dans beaucoup de langues du Daghestan, les voyelles *o, e*, n'existent pas.

Dans le système vocalique, *a, i, u* jouent le rôle principal et donnent lieu à de nombreuses variantes de combinaisons.

Presque toutes les langues du Daghestan possèdent un accent d'expiration qui, dans la plupart des cas, est si faible qu'il est difficile de le saisir. Seul, le leshgien se caractérise par un accent d'expiration assez fort qui, le plus souvent, tombe sur la deuxième syllabe du mot et exerce une grande influence, non seulement sur les voyelles, mais aussi sur les consonnes.

2) *Le système morphologique.* Un des traits les plus caractéristiques de la morphologie des langues des montagnes du Daghestan se trouve dans le fait que, dans presque toutes ces langues (à l'exception du leshgien et de l'agul), s'est conservée la division des substantifs en classes grammaticales, comme étant le plus ancien système de classification des substantifs ; c'est un phé-

nomène analogue aux genres grammaticaux russes. Cette répartition des noms par classes trouve son expression dans différents éléments du langage qui, s'accordant avec les substantifs, prennent les affixes correspondants que l'on appelle indices de classe. De cette manière, la classe grammaticale, ou nominale, dans le système morphologique des langues de Daghestan, apparaît pour ainsi dire comme une catégorie grammaticale universelle qui s'étend à presque tous les éléments du langage.

Le nombre des classes grammaticales et les principes de la répartition des substantifs dans ces classes, sont différents dans les langues citées ; le plus grand nombre de classes grammaticales se rencontre dans les dialectes du khwarsi (six), cinq dans les langues ando et čamalal ; le nombre le plus bas (deux) dans le t'abasaran. La plupart des langues du Daghestan possèdent un système de quatre ou de trois classes : quatre, par exemple, dans le système du lak', du tsakhur, du rutul, du kryz, du khinalug, du dido ; le système de trois classes est celui de l'avar, du botlikh, de l'akhwal, du qarata, du bagulal, du godoberi, du t'indi.

Dans les langues à système de trois classes, à la I^{ère} classe se rapportent les êtres doués de raison du sexe masculin, à la II^{ème} les êtres doués de raison du sexe féminin, à la III^{ème} les noms d'animaux, d'objets inanimés et de notions abstraites.

Dans les langues à système de quatre classes, la répartition des noms, (à l'exception des classes d'êtres doués de raison), se forme d'une manière très incohérente. Les relations entre les III et IV^{èmes} classes (en lak' et dans d'autres langues), offrent un tableau assez complexe. Il est impossible de séparer la III^{ème} classe de la IV^{ème}, selon la sémantique des mots, en face de la situation actuelle des langues, bien que dans certaines langues, on aperçoive une tendance à rationaliser le système de ces classes du point de vue de la sémantique. Les noms d'objets inanimés se répartissent entre les II, III et IV^{èmes} classes suivant un principe qui n'est pas encore très clair.

Tandis que, dans les langues à système de cinq ou six classes, les principes de la répartition des noms sont encore plus incohérents.

Dans la langue t'abasaran, où existent deux classes grammaticales, on voit une opposition précise entre les classes des êtres doués de raison et celles des êtres qui ne le sont pas, des objets et des faits.

Dans toutes les langues du Daghestan, comme on l'a remarqué, seuls, le lesghien et l'agul ne connaissent pas de classes nominales. Cependant, il est facile d'y trouver des traces de classes nominales, sous la forme d'indices de classe conservés, qui indiquent qu'auparavant, elles existaient aussi.

Chaque classe nominale, dans les langues du Daghestan, se caractérise fondamentalement par un ou deux indices de classe, sous forme de consonnes (l'une pour le singulier, l'autre pour le pluriel). En qualité d'indices de classes, dans les langues du Daghestan, nous trouvons *b, v, r, d, j, m, n*, qui peuvent se trouver au début, au milieu, où à la fin des mots ; de plus, dans un seul et même mot, il peut y avoir deux ou plusieurs indices. Tous ces indices de classe (dans les éléments suivants du langage : adjectifs, pronoms démonstratifs, adjectifs numéraux, verbes, adverbes), représentent dans ces mots leur accord en genre et en nombre avec les substantifs auxquels ils se rapportent ; par exemple, en lak' (où *v* est l'indice des I, III^{èmes} classes, *b* celui de la III^{ème}, et *d* celui des II et IV^{èmes}) on dit : *wklssa adimina*,

« l'homme arrivé », *buvklssa duš*, « la jeune fille arrivée », *durklssa ščarssa*, « la femme arrivée ».

3) Par leur structure morphologique, les langues du Daghestan apparaissent fondamentalement comme agglutinativo-flexionnelles. La formation et la transformation des mots s'y produisent par le moyen de l'adjonction, à la fin de la base, de suffixes, et dans une série de cas, par le moyen de la flexion des bases ou de la fin des mots. En plus, pour la formation des mots, la composition des mots et l'itération (redoublement de la racine) ne sont pas moins caractéristiques.

4) Par les particularités caractéristiques de la morphologie des langues du Daghestan, la déclinaison et la conjugaison se trouvent très développées. Le système de la déclinaison dans les langues du Daghestan, bâti sur les mêmes principes, se distingue par le grand nombre de ses cas, déterminés essentiellement par l'abondance des formes de locatifs, qui expriment principalement les relations spatiales, et qui par le sens, correspondent en russe à la composition du nom avec l'une ou l'autre préposition. La plupart des nuances exprimées en russe et dans d'autres langues indo-européennes à l'aide de prépositions, sont rendues dans les langues du Daghestan, au moyen de formes casuelles spéciales.

Le plus grand nombre de cas se trouve dans les langues lak' et t'abasaran où ils sont près de 40. On peut diviser tous les cas dans les langues du Daghestan, selon leur sens, en deux groupes fondamentaux : le premier est constitué par les cas au sens relativement abstrait, qui expriment les relations subjectives-objectives, le second par les cas locatifs qui expriment les relations spatiales (parfois aussi les relations objectives).

Les cas locatifs dans les langues du Daghestan se répartissent, par leur formations et leur sens, en séries qui sont déterminées par des indices casuels correspondants, exprimant l'état ou le mouvement des objets dans des situations différentes dans l'espace.

Ainsi par exemple, dans la langue lak' les formes casuelles *k'atlwv*, « dans la chambre », *k'atlwva*, « hors de la chambre », *k'atlwvun*, « dans la chambre » (avec mouvement), *k'atlwvukh*, « à travers la chambre », *k'atlwvunaj*, « en direction de la chambre », sont réunis par l'indice commun, *v*, qui constitue une série, à la différence des formes casuelles, *k'atluj*, « sur la chambre », *k'atluja*, « au-dessus de la chambre », *k'atlujn*, « sur la chambre » (avec mouvement), *k'atlujkh*, « à travers le haut de la chambre », *k'atlujnaj*, « en direction de la chambre », qui sont réunis par l'indice commun, « *j* », qui constitue déjà une autre série.

Le nombre des séries, dans les différentes langues, est variable : en avar, il y en a 5, en lak' 6, en t'abasaran, 8. De même, il y a des différences dans le nombre des cas qui entrent dans chaque série. La quantité totale de ces cas se répartit, dans l'une ou l'autre langue, selon le nombre des cas et des séries.

5) De toutes les catégories grammaticales des langues du Daghestan, le verbe constitue, sans aucun doute, la catégorie la plus complexe et la plus difficile à étudier. Ayant un système assez compliqué de temps, de formes et de constructions morphologiques différentes, le verbe, dans les langues du Daghestan, présente beaucoup de différences essentielles avec les verbes des autres langues des montagnes.

Dans les langues du Daghestan, (à l'exception du lak', du t'abasaran, et

du dargwa), le verbe ne se modifie pas selon les personnes, mais seulement selon le nombre et les classes. Par le moyen des indices de classe est indiqué l'accord du verbe avec le sujet ou l'objet.

Le verbe dans les langues du Daghestan possède ces même particularités spécifiques qui caractérisent ce qu'on appelle la structure ergative de la proposition dans les langues ibéro-caucasiennes. A cela est également liée l'absence, dans les langues des montagnes du Daghestan, des voies active et passive. Le verbe est par signification neutre. C'est pourquoi, en présence du nominatif qui exprime aussi bien le sujet grammatical que l'objet grammatical, le verbe se trouve à la même forme. Le sujet n'a pas une seule forme de désignation. Devant des verbes intransitifs, le sujet est au nominatif, tandis que devant des verbes transitifs, il s'exprime à l'aide d'un cas spécial l'ergatif ou actif.

Il est encore indispensable de noter que la base verbale de toutes les langues du Daghestan est, la plupart du temps, monosyllabique; toutes les bases polysyllabiques peuvent être considérées comme des dérivés; dans toutes ces langues, les racines verbales ne sont constituées que par une consonne. Si même, il y a des exceptions à cette règle, on peut les expliquer par la fusion d'anciennes racines, ayant une seule consonne, avec certains préfixes, dont la fonction morphologique initiale s'est perdue.

6) On peut noter un très grand nombre de phénomènes particuliers dans la structure syntaxique des langues du Daghestan.

Dans une proposition simple, certains aspects de construction de la proposition et avant tout, la « construction ergative », par laquelle les langues ibéro-caucasiennes se distinguent des autres langues, et de même, la construction nominative et affective (au datif) nous paraissent spécifiques.

La nature de la construction ergative consiste dans le fait que le sujet, devant des verbes transitifs, s'exprime habituellement par un cas spécial, ergatif ou actif, et le complément direct, devant ces mêmes verbes, par le nominatif.

La construction nominative se caractérise par le fait que, devant des verbes intransitifs, le sujet se trouve au nominatif.

La construction au datif exige que le sujet soit au datif, devant les verbes « de perception sensible » : *aimer, voir, désirer, vouloir*, etc... Dans certaines langues (avar et autres), devant de tels verbes le sujet se met au locatif.

Il est même indispensable de noter le phénomène spécifique de la construction ergative dans des langues particulières; ainsi, en lak', en présence d'un verbe transitif au présent, le sujet peut apparaître aussi à la forme du nominatif.

Dans le cas d'une proposition complexe, on trouve des particularités beaucoup plus caractéristiques dans les propositions subordonnées qui se forment, dans les langues du Daghestan, de façon tout à fait différente du russe ou d'autres langues indo-européennes. Si en russe, nous trouvons, comme moyen fondamental de construction d'une proposition subordonnée, les conjonctions et les mots de coordination, dans les langues du Daghestan, ce rôle est tenu par des formes particulières du verbe. Dans les langues du Daghestan, il n'y a presque pas de pronoms relatifs, et de conjonctions, par conséquent il n'y a pas encore de forme élaborée de la proposition subordonnée, qui est rendue à l'aide de pronoms relatifs et de conjonctions. De cette manière, à la différence du russe, dans lequel les conjonctions, les mots de coordination

et les pronoms relatifs s'avèrent être l'élément de lien fondamental entre les propositions principale et subordonnées, dans les langues du Daghestan devant le peu de développement du système de conjonctions et de mots de coordination, et devant l'absence de pronoms relatifs, le rôle principal est joué par les formes de participes, de gérondifs, de mazdar et d'autres formes du prédicat. Les constructions avec les formes verbales du prédicat remplacent aisément les propositions subordonnées correspondantes, et les rendent, dans les langues du Daghestan, sans difficultés particulières.

Non seulement dans des langues différentes par leur système, mais aussi dans des langues proches l'une de l'autre, peuvent exister différents moyens et tournures pour la construction d'une proposition complexe, formes variées de l'expression d'une pensée complexe. On peut rendre, dans une langue quelconque du Daghestan, sans difficultés particulières, n'importe quelle proposition russe et même un texte périodique complexe. Mais cela ne veut pas dire que les façons de rendre la proposition subordonnée doivent être identiques dans les deux langues, et que tous les aspects doivent se former semblablement.

Les langues du Daghestan, comme les autres langues ibéro-caucasiennes, usent de moyens particuliers pour construire les propositions subordonnées. C'est pourquoi, il ne doit y avoir aucun doute dans le fait que, dans les langues du Daghestan, il existe des aspects différents de propositions subordonnées et il serait faux de penser que dans ces langues il n'existe pas de propositions subordonnées.

Dans ce court exposé, nous nous sommes seulement arrêtés sur la caractéristique des traits fondamentaux de la structure des langues du Daghestan. Ces langues, par suite de la présence d'une série de phénomènes qui leur sont propres, en morphologie, et en syntaxe, de particularités phonétiques, etc., présentent un matériel très abondant pour des recherches de tout ordre. Selon notre opinion, l'étude des particularités de structure dans les langues des montagnes du Daghestan présente, sur le plan de la comparaison historique, une très grande valeur, non seulement pour la linguistique ibéro-caucasiennes, mais aussi pour la connaissance générale des langues.

LA TAO-KLARDJETIE ET SES MONASTERES

II

L'ORIGINE DE LA DYNASTIE DES BAGRATION ACHOT LE GRAND (780-826), PREMIER ROI BAGRATION DE GÉORGIE

L'histoire de la maison des Bagration, qui a régné en Géorgie durant 12 siècles, présente un intérêt non seulement pour la Géorgie elle-même et l'Arménie, mais aussi pour tous les peuples du Caucase, dans la vie politique desquels cette dynastie a joué un rôle si important.

L'origine de la maison des Bagration est directement liée à la contrée de Tao-Klardjéti, dont l'histoire fait l'objet de notre étude. C'est pourquoi nous en donnons ici un bref aperçu, d'autant plus nécessaire que la question de l'origine de cette glorieuse maison a souvent donné lieu à des points de vue erronés, d'où il résultait une fausse interprétation de certains événements de l'histoire des peuples du Caucase.

La source principale de renseignements relatifs à l'origine de cette maison est constituée par les chroniques de Soumbat Davithisdzé et Džouancher, la « Vie de Vakhang Gorgasal » et la chronique de Moïse de Khorène, historien de la maison des Bagration d'Arménie. Mais l'un des documents les plus intéressants est l'œuvre célèbre de Ghiorghi Merçule « la vie de Grégoire de Khandzta », dans laquelle nous trouvons une description très précise et véridique de la vie géorgienne des 8^e-10^e siècles. Cette œuvre, éditée par les soins de l'académicien Marr en 1911, a été analysée à fond par le savant géorgien Pavlé Ingorokva dans son œuvre monumentale « Ghiorghi Merçule » (Tbilisi, 1954).

Il convient de mentionner aussi les inscriptions découvertes par l'archéologue E. Takaïšvili dans les monastères de Tao-Klardjéti : ces inscriptions constituent un précieux apport à l'étude de cette question et des questions annexes.

Après un examen objectif et complet de tous les documents, anciens et nouveaux, il apparaît que la maison des Bagration est de pure souche géorgienne (Tchane ou Laze), originaire de la plus ancienne province géorgienne, le Speri (actuel Ispiri) ; leurs possessions principales étaient les provinces de Meskhétie, Klardjéti, Djavakhétie, jusqu'au moment où ils vinrent ristavi de Kartlie (Ibérie), puis rois de Kartlie. Ils portaient déjà le titre de *Pitiakch* des pays de Meskhétie, avec résidence en Klardjéti ; c'est pourquoi cette dynastie se nommait « maison de Klardjéti ».

D'après les documents existants, le domaine des Bagration, à l'origine, s'étendait sur la Meskhétie et la Klardjéti¹ ; nous trouvons notamment cette indication dans la chronique de Džouancher¹, qui énumère les principales possessions des premiers Bagration : la province de Klardjéti, couvrant à l'époque les territoires de la mer Noire jusqu'au mont Arsiani, et la province de Dja-

¹ Džouancher, p. 407/190. Kartlis Tskovreba, Variante de la reine Anne, p. 143.

vakhétie (districts de Djavakhétie, Samtzhé et Artahani). C'est encore la chronique de Džouancher² qui nous renseigne sur Stephanos I^{er} et ses héritiers - qui réintégrèrent leur ancienne possession, la Djavakhétie, lorsque la souveraineté de la Kartlie leur fut enlevée.

D'après la tradition historique, notée dans la « Vie de Vakhtang Gorgasal³ », les domaines des eristavi du Samtzhé appartenaient à la famille Bagration. Les « Annales de Kartlie »⁴ mentionnent comme possessions d'Adarnasé Bagration toutes les contrées de Meskhétie.

L'ouvrage de Pavlé Ingorokva « Anciennes annales géorgiennes, conversion de la Kartlie et nomenclature des rois d'Ibérie aux temps anciens »⁵ confirme le fait que les Bagration appartenaient dès l'origine à la maison de Klardjétié. Les annales du 8^e siècle, (« chronique » de Džouancher), content le transfert en Kartlie-Eretie d'une branche des Bagration, de l'un des neveux d'Adarnasé « aveugle », sous le règne du roi Artchil (au milieu du 8^e siècle). La seconde branche des Bagration demeure alors dans l'ancienne principauté, dans le défilé du Tchorokhi, où elle édifie la forteresse de Kalmakhi⁶. Les sources historiques arméniennes rattachent également les Bagration à la vallée du Tchorokhi. Faustus de Byzance considère Speri, à la source du Tchorokhi, comme étant province « héréditaire » des Bagratides⁷.

Nous avons signalé, dans notre précédent article sur la Tao-Klardjétié, que la Klardjétié et les régions voisines de la Meskhétie étaient, du 6^e au 8^e siècle, la possession de deux grandes dynasties féodales de Géorgie : a/ la branche cadette de la famille de Vakhtang Gorgasal (Gorgasal-Mirdat) b/ la branche de la famille des Bagratides de Klardjétié, qui portait le titre de « pitiakch »⁸. Lors de l'insurrection contre la tyrannie des Iraniens, vers les années 70 du 6^e siècle, on trouve à la tête du pays Gvaram I^{er} Bagration (575-600), puis son héritiers Stephanos I^{er} (600-619). Quand au début du VIII^e siècle, s'abattit sur la Meskhétie l'expédition punitive des Arabes, conduits par Mourvan le Sourd, en Klardjétié se trouvait un représentant de la branche principale de la famille des Bagratides de Kartlie, le prince Adarnasé, père d'Achot I^{er} le Grand (780-826) et fils de l'eristavi de Kartlie Nersé I^{er}, qui régna dans le deuxième tiers du 7^e siècle et mena de grandes luttes contre les Arabes.

Lorsque fut reconstitué, sous le règne du roi Artchil, le royaume d'Ibérie, Adarnasé devint gouverneur des provinces de Choulaveri et d'Artahan. D'après les annales géorgiennes⁹, Adarnasé Bagration s'empara de la Klardjétié, de la Chavchétie, de l'Adjara, du Nigali, de l'Arsisphori, d'Artahan, du Tao inférieur et de ses forteresses, que détenaient les descendants du roi Vakhtang Gorgasal ; sa résidence se trouvait en Klardjétié.

C'est le fils d'Adarnasé, Achot I^{er}, qui fut le premier Bagration portant le titre de roi, reçu dès le début (809-813), lorsqu'il réoccupait ses anciennes

² Idem p. 411/196.

³ Vie de Vakhtang Gorgasal, p. 322/134, 371/166, note 5, 377/170, 394/181, 399/185.

⁴ P. 441/218-219.

⁵ P. 298, note 3 et plus bas p. 79.

⁶ Kartlis Tskovreba, Variante de la reine Anne, p. 432/210-211 et note 5.

⁷ Faustus, The Russian translation, v. p. 44.

⁸ Bedi Kartlisa, N° 36-37, 1962, p. 51.

⁹ Džouancher, p. 411, 218-219.

possessions, mais le titre de curopalate ne lui fut conféré que dans les dernières années de son règne.

Nous accordons ici une attention particulière au fait que l'histoire a longtemps adopté un point de vue erroné quant à l'époque de la restauration du royaume géorgien : est considéré comme premier roi de la dynastie des Bagration le roi Adarnasé, fils de David curopalate et petit-fils de Bagrat curopalate, qui accéda au trône en 887. Ce qui reviendrait à dire que la restauration du royaume n'eut lieu qu'à la fin du 9^e siècle, ce qui ne correspond nullement à la réalité.

« D'après les nouvelles sources historiques, écrit P. Ingorokva,¹⁰ il s'avère que le premier mouvement de restauration eut lieu au 8^e siècle, à l'époque d'Artchil II ; le royaume fut alors reconstitué pour une courte période, mais la restauration ne fut cependant définitive qu'au début du 9^e siècle, sous le règne d'Achot I^{er} le Grand. Ce fait est confirmé par l'une des plus anciennes œuvres de l'époque, de Grigol Khandztheli, dont les indications concordent avec celles d'autres documents de la même époque ».

P. Ingorokva remarque ensuite qu'on mentionne souvent à tort le royaume d'Ibérie restauré sous Achot le Grand sous le nom de royaume de Tao-Klardjéti, ce qui peut induire les historiens en erreur. Sous Achot I^{er}, en effet, eut lieu la restauration de l'indépendance d'Ibérie, ce qui ne constituait pas la restauration d'une quelconque entité provinciale, telle la Tao-Klardjéti, mais bien celle du « royaume de Kartlie, état d'Ibérie » selon les termes mêmes des chroniqueurs géorgiens, autrement dit « royaume de Géorgie ». C'est pour cette raison que les chefs de cet état portait officiellement le titre de « roi des Géorgiens, curopalate des Géorgiens » (et non pas « roi de Tao-Klardjéti » ou curopalate).

D'après Ingorokva, l'appellation même « Tao-Klardjéti » ne convient ni du point de vue politique, ni du point de vue territorial d'un état féodal. Ce royaume géorgien, pendant la première période de la restauration (à l'époque d'Achot I^{er}) englobait dans ses limites, ainsi qu'il a été démontré, les contrées principales de l'Ibérie : Meskhétie, ou Haute-Kartlie (notamment les provinces de Samtzhké, Djavakhétie, Artahan-Kola, Chavchétie, Adjara, Nigali, Klardjéti, Taoni, Speri) et les provinces de Kartlie proprement dite (Kartlie intérieure, Basse-Kartlie, Haute-Kartlie). C'est pourquoi, du point de vue de la constitution de cette unité étatique, nous devons la nommer « état féodal de Kartlie-Meskhétie » ; mais si nous demeurons dans le cadre de la terminologie historique, nous lui appliquerons le terme de Royaume Ibérien ou de Kartlie, ou Royaume des Kartvèles. La conjoncture politique qui nécessita le transfert de la capitale du royaume de Kartlie intérieure en Haute-Kartlie ne change rien à l'affaire¹¹.

Comme nous l'avons fait remarquer dans notre dernier article¹², c'est l'idée de la continuité de la conception politique de la royauté qui guidait tous les rois géorgiens, qui se considéraient comme les héritiers de la tradition politique de l'Ibérie, état indivisible.

Cette idéologie se trouve clairement exprimée non seulement dans l'œuvre de Ghiorghi Merçule, mais elle s'impose aussi à l'étranger : tous les auteurs

¹⁰ Ghiorghi Merçule, p. 110.

¹¹ Ghiorghi Merçule, p. 111-112.

¹² Bedi Kartlisa, N^o 36-37, p. 48.

des 9-10^e siècles — époque qui nous intéresse — et parmi eux Constantin Porphyrogénète, comme les historiens arméniens, ne mentionnent pas l'état géorgien sous la dénomination « Tao-Klardjéti » mais lui appliquent le nom de « Royaume d'Ibérie, Royaume de Géorgie ».

C'est évidemment cette conception de l'état géorgien qui guidait Achot I^{er}, se déclarant comme le continuateur des traditions étatiques de l'ancienne Ibérie.

Nombre de documents authentiques mentionnent Achot I^{er} en tant que porteur du titre royal.

Ghiorghi Merçule le cite toujours comme « roi Achot le curopalate ».¹³ Selon ce même historien, il est aussi « Roi, fils du prophète David. David ayant été sacré par Dieu et son règne béni par le Christ »¹⁴. Les annales de Kartlie indiquent : « Tout d'abord s'est agrandi le royaume d'Achot, devenu souverain de Kartlie (Ibérie) dans ses frontières » ; il est ensuite relaté que l'empereur de Byzance conféra à Achot le titre de curopalate¹⁵.

« Thus the first Bagratid ruler in Georgia was Ashot I Kuropalat, écrit le professeur E. Takaišvili¹⁶, who for his services was surnamed the Great. It is probable that his coming to power served as the era of Georgian chronology, and although Wakhush't assigns the beginning of his reign to the year 786, it is evident that Ashot came to the throne in 780. According to Wakhush't, Ashot's father, Adarnase, died a year earlier ». Sur ce point, les inscriptions d'Opiza, déchiffrées par E. Takaišvili, apportent un témoignage probant.

Il est connu qu'Achot se livra à de grandes restaurations à Opiza, où il fit reconstruire la laure pour la deuxième fois. L'inscription de la grande salle indique : « moi, roi Achot, fis durant quatre ans œuvre de reconstruction ». Signalons également un autre monument d'Opiza, un bas-relief célèbre représentant au centre Jésus-Christ, à droite Achot, à gauche le prophète David. Achot est représenté là comme un symbole : « roi par la volonté de Dieu » et « descendant de David le prophète »¹⁷.

La légende de ce lien unissant la famille Bagration au prophète David se développe certainement après la restauration sous l'égide des Bagration du royaume des Géorgiens.

Elle a vraisemblablement été créée pour justifier l'indépendance politique de la Géorgie, dans la mesure où les chefs du royaume géorgien seront proclamés descendants directs du roi David le prophète. L'empereur de Byzance Constantin Porphyrogénète, dans son « De administrando Imperio » (952), relatant le récit de cette légende par les Ibériens, dit combien ceux-ci étaient fiers de cette appartenance. « Il faut savoir que les curopalates ibériens se vantent de descendre de la femme d'Urie, séduite par le prophète-roi David : ils prétendent se rattacher à David, l'un des enfants nés de cette femme, par-là parent du prophète-roi David, et conséquemment de la Sainte-Vierge, issue

¹³ La vie de Grigol Khandzteli, p. 38.

¹⁴ Idem, p. 40.

¹⁵ P. 141/142, 219.

¹⁶ Georgian Chronology and the Beginnings of Bagratid Rule in Georgia, *Georgica*, 1935, vol. I, N° 1, p. 25.

¹⁷ E. Takaišvili, Excursions archéologiques, II, 1905, p. 56-59.

elle-même de la race de David... Ils disent encore qu'ils tirent leur origine de Jérusalem... »¹⁸

Comme nous l'avons dit, c'est des 9-10^{me} siècle que date la plus ancienne source littéraire mentionnant cette légende. Peut-être celle-ci avait-elle déjà trouvé avant cette époque une expression sporadique, mais son aspect définitif, marquant la consolidation de l'indépendance du royaume géorgien, à l'époque d'Achot I^{er}, doit être attribué à Grégoire de Khandzta et son école.

L'historien de la vie des rois géorgiens, Soumbat s'attache également à démontrer la parenté de la dynastie des Bagratides avec David, rois des Hébreux. Mais — selon E. Takaïšvili — la légende citée par Constantin Porphyrogénète est plus logique que celle de Soumbat. D'après Porphyrogénète le premier Curopalate Ibérien serait Bagrat - d'où le nom de Bagration.

L'histoire des Bagration est à l'origine exclusivement liée au défilé du Tchorokhi, à la Klardjéti, au Tao et à l'Ispiri », dit Takaïšvili¹⁹ qui, citant divers documents à l'appui de sa thèse, affirme : « If we abandon the legend of the foreign origin of the Bagratides, both the Armenian and Georgian, we must assume that they are rather of native Chano-Laz origin, just as their eternal rivals, the Mamikonians and the co-types of the Mamikonians, the Georgian Orbelianis, were. And Professor Adontz rightly recognizes the Chanian origin of both the Mamikonians and the Orbelianis ». Mais d'après le professeur M. Tseretheli qui admet l'origine géorgienne des Bagration « the name Orbeliani is purely Svanian, as the suffix « iani » indicates. All other names with this ending, which may be encountered in Georgia, are of Svanian origin...

There is no evidence whatsoever that they come from the Chans or from Tao-Klardjeti. Whereas the Bagratids do indeed come from there and are to be met with for the first time there, the Orbeliani are nowhere and never appear there. The interpretation of Djam-Bakur as alledegly meaning « Chan ruler » is quite erroneous. Djam-Bakur (Djan-Bakur) is simply a Persian epithet, meaning « ruler of country » and has nothing in common with the origin of the Orbeliani »²⁰...

Il convient de remarquer que l'affirmation de Pavlé Ingorokva relative à l'Onomasticon des Bagration contient certaines erreurs, notamment en ce qui concerne l'origine du nom Bagrat,* qui est le Bagadat persan et signifie « donné par Dieu ». Il est possible que Achot et Soumbat soient aussi des noms d'origine persane. Mais les noms persans étaient très largement répandus au Caucase et leur emploi ne permet pas d'en tirer des conclusions quant à l'origine des Bagratides.

Dans les sources arméniennes elles-même se trouvent d'importants témoignage de la tradition historique indiquant l'origine géorgienne de la maison des Bagration et donc également la même origine de la branche arménienne de cette famille ; parmi elles l'Introduction aux Annales de l'historien Sebeos (7^e siècle) contient des additifs comportant la généalogie des Bagration, qui

¹⁸ De administrando Imperio, ed. Bonnae, t. iii, p. 197.

¹⁹ E. Takaïšvili, *ibid.*, p. 21. Adontz, L'Arménie à l'époque de Justinien, p. 412-43.

²⁰ G. Magalašvili, *Armenian-Georgian Relations*, « United Caucasus », N° 10, 1953, Munich.

* Cette erreur a aussi été relevée par le prof. C. Toumanoff, qui tente vainement depuis longtemps de prouver l'origine non-géorgienne des Bagration, en émettant différentes hypothèses.

remonte à Pharnavaz, roi géorgien²¹. Plus loin, les représentants de la maison arménienne des Bagration sont mentionnés comme « Pharnavaziani » (ancienne dynastie géorgienne).

L'historien de la cour des Bagration d'Arménie, Moïse de Khorène, relève l'opinion répandue dans la société arménienne de l'époque au sujet de l'origine des Bagration, qui se nomment en Arménie Bagratouni. Et Moïse de Khorène met en garde les Arméniens: ces Bagratides ne sont pas d'origine arménienne. Il dit: « Certaines personnes, nullement dignes de foi, affirment arbitrairement sans tenir compte de la vérité que les tenants de la couronne royale des Bagratides sont des descendants de Haïk. A cela je répons: ne croyez pas ces dires stupides; il n'y a dans ces paroles aucun indice de vérité. C'est de façon absurde et incohérente que ces gens parlent de Haïk et des similitudes »²².

Dans les paragraphes 37 et 63 du tome II, il écrit: « Il est évident que les possessions primitives des Bagratides se trouvent en Speri et leur résidence principale dans la forteresse de Baibert (actuelle Baïbourt, en Turquie). Quant aux domaines des Bagratides d'Arménie, ils se trouvent à l'ouest de la limite de l'Arménie, là où l'on n'entend pas la langue arménienne »²³. Ce fait est confirmé par l'écrivain arménien Stepanoz de Siunie, qui dit « La langue arménienne n'était pas répandue dans le Speri »²⁴.

La séparation des Bagration en branches géorgienne et arménienne s'est précisément produite dans les possessions du Speri, première résidence principale de la famille Bagration. A l'époque, la Géorgie perd une partie du Speri, qui est rattachée à l'Arménie. L'administration de cette partie devenue arménienne, demeure cependant entre les mains de ceux des Bagration qui y résident; ensuite leur influence grandit petit à petit; ils se rapprochent du peuple arménien et deviennent en 885 rois d'Arménie, ou ils régneront jusqu'au 11^e siècle.

Mais la population de la partie du Speri annexée par l'Arménie (redevue géorgienne au 9^e siècle) demeure essentiellement géorgienne. « La masse autochtone des provinces de Tao-Klardjétié était, depuis des temps immémoriaux, géorgienne par la langue et la culture, dit l'académicien Džanašia, et s'il se trouvait là des Arméniens, ils étaient des nouveaux-venus, arrivés en tant qu'émigrés à la recherche d'un asile sûr, durant une période particulièrement pénible — le temps des Perses et des Arabes au long des 5^e et 7^e siècles. Leur assimilation fut d'autant plus facile qu'ils étaient numériquement très inférieurs aux autochtones. C'est ce qui fait dire aux historiens arméniens que la langue arménienne n'est pas répandue dans les possessions des Bagration d'Arménie en Speri »²⁵.

« Déjà aux 8^e-9^e siècles, époque supposée de l'apparition de l'Histoire de Moïse de Khorène, les Arméniens cultivés tiennent pour acquis le fait que les Bagration ne sont pas d'origine arménienne, de même que n'étaient pas d'origine arménienne les habitants des provinces situées dans les cours supérieur et moyen du fleuve Tchhorokhi » écrit S. Džanašia²⁶.

²¹ Sebeos, 1939, p. 6-7, 9. Anonyme II.

²² Moïse de Khorène, livre I, chap. 22, Histoire d'Arménie.

²³ Idem, livre II, ch. II.

²⁴ Stepanoz de Siunie, édition Adontz, 1915, p. 187.

²⁵ S. Džanašia, Sur un exemple de déformation de la vérité historique, Voprosy Istorii, 1947, Moscou, p. 77.

²⁶ Idem, p. 79.

Les mêmes idées se retrouvent dans les sources byzantines faisant mention de l'origine des Bagration. « L'empereur Constantin, poursuit Džanašia, a consacré deux chapitres de son œuvre « Sur les peuples » à la Géorgie méridionale et à la dynastie qui y régna vers l'an 950. On y lit : « Les Bagration sont Géorgiens - ou Ivériens - et leurs sujets aussi sont Géorgiens. Leur pays est la Géorgie, ou Ivérie ».

Constantin atteste la grande conscience nationale des Bagration de Tao-Klardjéti et relate comment l'empereur romain Léon et lui-même sollicitèrent des Bagration la cession de la forteresse de Ketzi, afin de ne pas permettre à la base de Theodosopol (Erzeroum — à l'époque entre les mains des Arabes) de s'y procurer du pain. Il dit comment les autorités byzantines tentèrent de persuader le curopalate géorgien et ses frères que cette forteresse leur serait restituée après la prise de Theodosopol. Mais les Géorgiens, craignant que la ville soit endommagée, ne voulurent pas céder, et répondirent à l'empereur romain : « Si nous commettons une pareille action, nous serons déshonorés aux yeux des souverains d'Abazghi, Vaspourakan et des Arméniens, qui diront que l'empereur Constantin n'accorde aucune confiance aux Géorgiens (Ivériens), au Curopalate et à ses frères »²⁷.

Le savant allemand Marquart partage aussi l'opinion selon laquelle les Bagration sont des Géorgiens (Lazes), du défilé du Tehorokhi, province de Speri²⁸.

Dans « l'histoire de Géorgie », œuvre de trois académiciens réputés : I. Džavakhišvili, S. Džanašia et N. Berdzenišvili, nous lisons : « La célèbre lignée des Bagration était originaire de la province de Speri, (actuel Ispiri, en Turquie) la plus vieille commune de Géorgie. Par leur actions, toutes de sagesse et de prévoyance, les Bagration acquirent une très grande influence au 6^e-8^e siècles. L'une des branches s'installa en Arménie, la deuxième en Géorgie et toutes deux accédèrent à la royauté ; la branche géorgienne conserva le pouvoir royal jusqu'au début du 19^e siècle »²⁹.

Par lui même, le problème de la dynastie, qu'elle soit nationale ou étrangère, ne présente guère d'importance. Seul compte l'œuvre accomplie. Mais déformer la vérité pour une interprétation tendancieuse de la conjoncture historique d'une nation est le plus mauvais service que l'on puisse rendre à la cause de la science.

K. SALIA

²⁷ Idem, p. 79.

²⁸ Marquart cité par Sanders dans *Kaukasien*, p. 122.

²⁹ Histoire de Géorgie, Tbilisi, 1948, p. 147.

POESIE ET LANGAGE DES CANTIQUES GEORGIENS DE LA PERIODE CLASSIQUE

par

G.I. IMEDAŠVILI

L'étude des cantiques géorgiens de la période classique et de leur relation avec les autres œuvres de la littérature géorgienne ainsi qu'avec l'hymnographie mondiale touche à de nombreux problèmes de poésie et de littérature. Ces cantiques sont extrêmement riches en figures de rhétoriques poétiques, en expressions, comparaisons et épithètes pittoresques et originales; elles présentent toute une série de particularités de la phraséologie rythmique, des motifs, thèmes et mélodies nationaux.

Le cantique est un élément organique de la culture païenne antique de Géorgie. Il a également servi le développement général de la langue géorgienne, comme toute œuvre littéraire profane. La désignation même du cantique et ses conditions d'exécution imposaient une communion directe avec le peuple et, à un certain stade, le cantique a exprimé les intérêts et les goûts d'une large société. Cela s'explique par le haut degré de maîtrise artistique que la langue géorgienne atteint dans le cantique sans lequel celui-ci ne pouvait devenir un phénomène saillant du langage géorgien littéraire. Les figures poétiques, images artistiques, métaphores, épithètes, expressions diverses et parfois les motifs caractérisant les cantiques, remaniés en fonction des goûts profanes, se retrouvent dans une vaste littérature. L'importance particulière de ce genre s'explique au moins parce que de nombreuses formes artistiques littéraires de la poésie profane, en particulier les racines du langage poétique de Rousthveli, se manifestent précisément dans les cantiques. De cette façon, la création hymnographique n'a pas été restreinte par un processus étranger au développement général de la langue géorgienne. Au contraire, elle a influé notablement sur le langage poétique. Il faut également noter que l'hymnographie a directement joué, semble-t-il, un rôle important dans le transfert de certaines images littéraires et d'idéaux culturels depuis la littérature religieuse vers la littérature profane. Il ressort que les cantiques ont laissé dans la littérature géorgienne une double trace: dans le domaine de la forme s'est manifesté le fini de leur style, et dans les thèmes l'idéal de la conscience nationale.

En assimilant la culture chrétienne le milieu géorgien a adapté au caractère national les règles de vie ecclésiastique, la liturgie et les cantiques. Les hymnographes géorgiens ont créé des thèmes originaux étroitement liés à la réalité. Le pivot essentiel de ces sujets était l'idée nationale. Dans les cantiques se manifeste clairement le sentiment national, la foi dans la haute destinée de

la nation géorgienne et l'origine divine de la dynastie princière géorgienne. Cela fut favorisé par une légende très répandue en Géorgie depuis les temps les plus reculés selon laquelle le peuple géorgien serait un apanage de la Vierge. En outre, les thèmes de l'hymnographie ne se limitent pas seulement à des motifs religieux. L'emphase religieuse y est souvent recouverte par l'emphase patriotique. Les thèmes et sentiments religieux y avoisinent les idéaux nationaux.

Le motif principal des cantiques : la lutte contre le mal, s'étend dans des thèmes sur la crucifixion et la résurrection du Christ, mais dévie souvent vers la lutte contre les ennemis de la patrie.

L'apparition, en plus des sujets panchrétiens, de données sur la vie géorgienne a été provoquée par le sentiment national luttant contre l'expansion politique et idéologique musulmane.

Dans l'hagiographie, les idéaux nationaux ont reçu leur expression la plus éclatante dans la forme d'un martyr national sous les traits d'un héros ; dans les odes, sous forme d'un héros combattant et pendant la Renaissance dans les poésies épiques. Ce thème littéraire nouveau du héros national, observé en premier lieu dans l'hagiographie, se retrouve ensuite dans l'hymnographie. Antérieurement prédominait dans la littérature panchrétienne une forme humaine conventionnelle, car seule l'idée de Dieu importait.

Une des manifestations de l'idéologie nationale dans l'hymnographie a été le caractère humain du thème de la création poétique. De cette façon, tout en restant rattachés à l'image des martyrs et saints nationaux, les cantiques géorgiens ont pris une orientation indépendante et ont rapidement trouvé des thèmes propres. Le cantique est devenu non seulement un moyen d'expression des sentiments religieux, mais un genre littéraire éminent reflétant directement la vie religieuse nationale. A ce point de vue, on pourrait dire que si l'hagiographie est un poème épique national particulier, l'hymnographie est une martyrologie nationale sous forme lyrique.

La tendance nationale se fait jour non seulement dans les cantiques autochtones, mais aussi dans ceux qui ont été traduits. Nous faisons allusions à la pénétration dans les traductions d'éléments caractéristiques de la vie géorgienne. L'hymnographie a attribué une nouvelle forme et un nouveau sens aux motifs et images empruntés à la Bible et à l'Évangile. S'y rapporte, par exemple, la notion d'émanation divine du langage poétique exprimée dans l'hagiographie, l'hymnographie, les chroniques ainsi que les odes ; chez Rousthveli, dans la littérature de la Renaissance et même jusqu'au XIX^e siècle. A ces thèmes sont liés aussi des motifs de reconnaissance d'une impuissance créatrice, des doutes sur les facultés poétiques propres, des prières à Dieu pour qu'il consente le don de poésie, diverses formes d'invocation à l'objet de vénération, un appel vers la gloire.

Un trait caractéristique du cantique géorgien est la polyphonie, qui est une particularité du chant populaire géorgien. Par cela le cantique se distingue des traditions de l'église chrétienne, tant orientale qu'occidentale. Les cantiques géorgiens étaient joués à l'aide d'une notation musicale particulière, écrite dans le texte des cantiques au-dessus et au-dessous des lignes (voir manuscrit du recueil de Michel Modrekili S 425, ainsi que les manuscrits Q 298, A 526, A 603, A 190, H 157, H 912 etc.).

Le répertoire musical des cantiques géorgiens est très riche. Par exemple dans l'un des manuscrits conservés au mont Sinaï contenant un recueil des cantiques exécutés pendant une année entière, tous les textes sont notés. P. Ioseliani a signalé un témoin de l'exécution à Jérusalem en 1573 des mélodies de cantiques géorgiens notés : le savant allemand A. Rauchwolf. P. Uspenski indique que dans les monastères géorgiens de Jérusalem furent composés, non seulement de nouveaux cantiques mais aussi de nouvelles mélodies écrites à l'aide de notes (Histoire d'Athos. 1892, p. 404).

Avec l'extinction progressive de la vie monastique géorgienne, l'exécution des cantiques géorgiens notés a sombré dans l'oubli aussi bien en Géorgie même que dans les monastères géorgiens étrangers. La tradition de l'exécution orale a survécu plus longtemps jusqu'à nos générations. Au dix-neuvième siècle, on se souvenait encore de chanteurs connaissant des centaines de cantiques. Les mélodies des cantiques conservées par tradition orale sont transcrites à notre époque ; leur nombre total atteint cinq mille. En général, étant donné l'impossibilité de lire la notation géorgienne, les paroles des cantiques anciens se sont perdues et la musique de mélodies notées n'a pu encore être reconstituée.

Les traditions les plus parfaites du langage poétique des cantiques sont contenues dans le recueil connu par le nom de Michel Modrekili (S 425 Institut des manuscrits). Ce recueil, daté de 978-988, contient actuellement 544 pages. On pense qu'il en avait 1.264 à l'origine. Les cantiques que nous citons se réfèrent essentiellement à ce recueil (en particulier édition de P. Ingorokva, 1913).

Dans le riche répertoire des cantiques géorgiens, on retrouve en particulier l'héritage des hymnographes du dixième siècle, où la puissance créatrice originale a atteint son sommet, époque que l'on appelle à bon droit classique dans l'histoire de la littérature géorgienne. L'hymnographie de cette période est illustrée par les noms éminents de Michel Modrekili, Jean Mintchkhvi, Jean Mtbevari, Stéphane Sananoïdze, Jean Konkozisdze etc, dont les œuvres ont donné aux cantiques géorgiens un caractère hautement artistique. Ces auteurs ont été les porte-parole des meilleures traditions de ce genre. Mais bien antérieurement, encore avant Jean Damascène, la poésie géorgienne a évolué dans des cantiques originaux : elle a rassemblé un vocabulaire, des motifs et images spécifiques avec des expressions, métaphores et épithètes adéquates, si bien que toutes les nuances possibles de la pensée poétique ont pu être artistiquement rendues dans la poésie ecclésiastique nationale.

L'assez riche terminologie hymnographique qui s'est formée conformément à la structure et à l'exécution des cantiques et conditionnée par les exigences de la liturgie géorgienne prouve la durabilité de la tradition de ce genre.

Le cantique chrétien géorgien a pris son essor par suite de sa distinction de principe avec le cantique païen. Par ailleurs, vu la forte différence métrique entre versifications géorgienne et grecque, le vers blanc byzantin n'a pu créer aucune forme nouvelle dans le langage poétique géorgien. Les poèmes étrangers n'ont pu imposer à la littérature géorgienne des formes de versification qui ne lui convenaient pas. Le cantique géorgien n'a pas adopté la métrique gréco-byzantine, car celle-ci ne correspond pas au rythme de la langue géorgienne. C'est pourquoi un problème important de la versification géorgienne a été l'établissement de la mesure des cantiques. L'absence d'une mesure nettement caractérisée provient, d'une part des conditions historiques et

de l'autre de la destination et du mode d'exécution des cantiques. Il est important de savoir dans quel but a été créé et dans quelles conditions s'est développé le cantique, quelle forme poétique il a exigée par ses traits spécifiques. La même question s'est posée pour l'hymnographie gréco-byzantine où l'on connaît des cantiques, écrits sous plusieurs formes de versification et en prose. En définitive, l'hymnographie n'a pas adopté les traditions poétiques de la poésie classique comme une enveloppe superficielle d'une idéologie religieuse d'opposition. Ici un point assez important est que la mesure et la rime ont été éliminées des vers comme les embellissements que l'église considérait comme une particularité de la culture païenne. Il s'en est suivi une répugnance envers les traditions de la poésie classique et la question de savoir s'il fallait adopter véritablement une forme poétique dans les cantiques s'est posée avec acuité dans le sein même de l'église. Les cantiques non seulement n'ont pas adopté une mesure traditionnelle mais n'en ont pas créé de propre à eux. En Géorgie, à ce point de vue c'est la psalmodie qui a joué un rôle décisif dans l'établissement d'une exécution traditionnelle de la prose des cantiques géorgiens traduits ou autochtones, malgré la préexistence de cantiques païens anciens dont on peut supposer qu'ils possédaient une mesure propre. Là git peut-être la raison de l'antagonisme métrique des cantiques chrétiens et païens.

La distinction entre le cantique et le chant a consisté avant tout dans les particularités rythmiques. Le chant profane se caractérise par une cadence plus rapide comparée à l'exécution solennelle et pathétique des cantiques religieux. Le texte du cantique est dépourvu d'une structure métrique rigide et adopte essentiellement une rythmique improvisée commandée par la mélodie. Il est important de noter que le rythme de la parole du texte sacré est déterminé essentiellement par des dactyles à la différence de la poésie profane où l'on rencontre bien plus souvent des trochées.

Il semble que la structure typique des cantiques soit la prose, pour laquelle le parler s'organise d'après la quantité totale de syllabes, car dans ce rythme les vers définis par des pieds font défaut et c'est ce qui représente justement une métrique vocale improvisée, obéissant à des règles, qui remplace la métrique poétique.

Les traits spécifiques d'exécution de la mélodie des cantiques ont résolu de façon originale les problèmes des strophes, vers, césure et de l'alternance des pieds, de l'accentuation, de la rime et du refrain. L'exécution musicale a engendré les strophes du cantique conformément aux divisions de la mélodie. Par suite, le cantique s'est trouvé séparé en une introduction, un thème fondamental et une conclusion. La plupart des cantiques se composent de trois strophes et contiennent à peu près le même nombre de syllabes dans chacune. Les strophes se composent de vers différents les uns des autres par leur longueur. Malgré cela, le cantique n'est pas resté enserré dans une métrique rigoureuse bien qu'il ait pu mettre à profit les mesures de la poésie géorgienne ou les développer indépendamment comme cela eu lieu dans de rares cas isolés il est vrai. Dans le cantique, la mélodie coule avec le texte. Quelle que soit la forme de ce dernier, son rattachement à la mélodie le transforme en un langage rythmé. Dans une phrase de la prose d'un cantique, une fonction métrique est en fait imposée à la structure rythmée. Nous voyons donc que les vers sacrés, vu les traits spécifiques de leur exécution musicale, n'avaient certainement pas besoin d'une forme métrique rigoureuse et les

auteurs des cantiques n'ont pas cherché à donner à ces vers une mesure définie, d'autant plus que la mesure et la rime étaient interdites à l'église. C'est pourquoi la particularité du cantique a été l'indétermination du nombre de pieds dans les vers, l'absence de césure, de rime et d'une répartition rigoureuse de pieds.

L'unique forme de versification du cantique est ce que l'on appelle « iambe » dans lequel un assez grand nombre de cantiques géorgiens ont été écrits. L'« iambe » est dans la poésie sacrée géorgienne la seule mesure présentant une forme de versification stable et on l'a souvent utilisé dans la poésie profane. Il s'agit d'une strophe composée de cinq vers divisés par une césure en cinq et sept syllabes. Mais, étant donné le caractère trop lourd et artificiel de cette forme de versification pour la langue géorgienne, l'introduction de cette mesure dans la poésie profane avait un caractère un peu forcé et en fin de compte elle ne s'est pas imposée dans la poésie géorgienne, surtout parce que la force rythmique de l'iambe est très faible, le caractère de sa césure et la répartition des pieds dans le vers sont en contradiction avec le rythme du langage géorgien poétique, bien que l'iambe possède des éléments métriques précis, un nombre déterminé de syllabes, une césure, des pieds et une structure en strophes.

L'utilisation dans les textes des cantiques de toutes les mesures autres que l'iambe présente un caractère fortuit, si bien qu'il ne peut être question d'une règle. Cependant, l'absence d'une métrique précise dans les cantiques et de rimes a été compensée par un développement extrême des artifices poétiques tels que l'allitération, la paronomase, la tautologie, de nombreuses variétés d'acrostiche, le refrain, la comparaison, la métaphore, l'épithète etc.

L'acrostiche a rempli dans les cantiques, outre un effet artistique, également une fonction pratique : il constitue un procédé sûr pour se rappeler le début de la strophe ou des vers lorsque le cantique est exécuté de mémoire. Le plus souvent, on utilise les variétés alphabétiques de l'acrostiche; l'acrostiche a également été construit sur une désignation ou un fait rappelé dans l'hymne lui-même, sur l'introduction dans son ensemble, sur le refrain, sur le nom de l'auteur ou de quelque personnalité, sur le thème, ou bien sur les lettres du premier vers du cantique. De cette façon, la forme et l'importance de l'acrostiche déterminent souvent la teneur et le volume du cantique. Le développement de l'acrostiche semble avoir été dû aussi aux traits spécifiques d'exécution de la mélodie du cantique. L'acrostiche sépare nettement le début des strophes et des vers sur lequel l'attention est toujours attirée. Il s'agit donc d'un moyen original déterminant l'importance du cantique.

Le refrain, en tant que forme figée de la tautologie vocale dans le langage, attirant l'attention sur le thème du cantique, est, semble-t-il, avec l'acrostiche une particularité générique de l'hymnographie. Le refrain est directement lié à l'exécution vocale. Étant un procédé d'euphonie avec recours à un vocabulaire spécialement sélectionné, il souligne encore une idée importante exprimée poétiquement et divise le texte en strophes.

On ne rencontre dans les cantiques que des rimes embryonnaires très pauvres car il n'incombe à celles-ci aucun effet artistique, étant donné les conditions d'exécution et la désignation même du cantique. Elles n'ont donc qu'un caractère occasionnel. Le plus souvent, on rencontre dans le cantique une rime simple sur une seule syllabe ou une seule lettre. Il est évident que cette forme

de rime rudimentaire ne distingue nullement un vers poétique et ne sert pas du tout de terminaison à l'élément de versification. Remarquons, à ce propos, que les chants populaires géorgiens, par exemple « Mtbluri » et les cantiques païens swane ne possèdent pas de rime.

Le cantique géorgien a joué un rôle important dans l'histoire de la littérature ancienne, car il a engendré un nouveau courant littéraire. Les particularités de style du cantique géorgien de la période classique se sont manifestées par la création d'un certain système de formes de rhétorique, constituant un symbolisme original de la réalité perçue. Les figures en question : formes riches, métaphores, épithètes, formules de vocabulaire n'ont pas moins de charme que dans les œuvres littéraires profanes.

La poésie des cantiques est imagée et riche et elle se distingue surtout de la littérature profane par le thème.

Dans le domaine du langage, les littératures spirituelle et profane ont servi de façon identique la pensée artistique. Elles n'ont pas constitué deux camps dissidents et la priorité de la littérature sacrée, de l'hymnographie surtout, dans la création de certaines figures poétiques est assez évidente.

Les traductions de la Bible et des Évangiles ont accéléré le processus d'élaboration du langage poétique, en y imprimant une empreinte indélébile. La littérature ecclésiastique a pu, dans son développement interne, engendrer des normes de style définies car son processus de création a eu historiquement un caractère plus continu que la littérature profane. C'est pourquoi, le langage ecclésiastique géorgien surpasse incomparablement le style profane du point de vue de l'intégrité et de l'unité. Le style artistique du cantique classique s'est perfectionné dans des règles. Il présente un système défini de procédés artistiques où l'on peut remarquer une liaison interne entre les procédés et les idées.

L'hymnographe fuit les formes abstraites et cherche à ne pas éclipser l'idée principale du thème par des expressions isolées brillantes. Dans la littérature sacrée, la primauté du thème a en général favorisé le monolithisme du style, si bien que la réalité a été parfois mieux rendue que dans la littérature profane.

La parenté visible des artifices de style religieux et profane est due à ce que le sujet en a souvent une même réalité objective. Par exemple, le martyr, le héros ou le prince dont on écrivait artistiquement le cantique et la vie ou la chronique, n'a pas toujours pu être exempt du vocabulaire, des images ou figures de rhétorique qui lui étaient déjà attribués par les goûts littéraires de la société. C'est pourquoi, la plupart des épithètes apparues dans la littérature sacrée ont été assimilées aussi par la littérature profane.

Étant donné cette réciprocité entre les langages poétiques sacré et profane la parole spirituelle n'a pas tourné le dos au goût artistique de la société. Le style du cantique géorgien a reflété toutes les créations de la langue au stade correspondant. De ce fait, sa beauté poétique atteint souvent les hauteurs de la poésie profane et sert même parfois de modèle à celle-ci.

Le langage des hymnes est généralement pittoresque, il devient parfois ampoulé par outrance des expressions. L'exaltation religieuse y prend la forme d'une emphase poétique accentuée par les épithètes et les métaphores hyperboliques.

Dans le langage poétique des hymnographes, un rôle particulier a été joué par les épithètes dont de nombreuses étaient communes aux styles sacré et

profane. Les sept planètes, le soleil, les étoiles, la foudre, le tonnerre, les règnes animal et végétal, les pierres précieuses ou autres objets et phénomènes naturels servent d'épithètes en hymnographie. La diversité de la nature se manifeste dans le langage des hymnographes par une correspondance originale avec le vocabulaire poétique. L'attribution aux mots d'une signification métaphorique tout à fait nouvelle est principalement accomplie grâce à une métamorphose sémasiologique et sert, en général, de source d'épithètes symboliques dans le langage poétique.

Sous l'influence des épithètes et des métaphores des livres bibliques et en particulier du Nouveau Testament avec leur style allégorique, toute une série d'épithètes et de formules de vocabulaire se sont implantées dans la littérature chrétienne. On peut en dire tout à fait autant sur l'hymnographie géorgienne.

Un certain nombre d'épithètes et de métaphores provient du fond commun des cantiques byzantins, russes, arméniens et géorgiens. Il s'agit particulièrement du Christ et de la Mère de Dieu et en général des épithètes divines qui sont devenues traditionnelles sous une forme fossilisée.

L'étude des épithètes de la divinité et du Christ montre que le répertoire n'est pas seulement limité par la substance religieuse. On note ici une tendance à exprimer les idéaux proprement dits par analogie avec l'existence réelle. Le règne végétal, les pierres précieuses, les phénomènes naturels les plus importants, la vie des astres célestes, tout cela s'exprime en épithètes, si bien que le langage artistique avec ses traits et marques réalistes s'est mis aussi à satisfaire aux nécessités du style profane. Ce fait est au moins confirmé par l'assimilation de la plupart de ces épithètes par la littérature profane conformément à sa désignation propre.

Pour refléter la vie géorgienne, le cantique, en plus du fond général du langage poétique, a élaboré aussi des expressions originales au coloris national constituant une étape logique dans l'histoire de la culture géorgienne. Ces épithètes et métaphores originales se rencontrent dans les cantiques, par exemple dans les motifs de la vigne et du vin très communs dans l'Évangile et dont l'adaptation à la langue a pris pour ainsi dire un tour original. La culture des cepes, le pressage des grappes, le parfum et la couleur du vin, sa douceur et sa force sont doués ici d'une expression particulière. Nous voyons que les métaphores s'appuient essentiellement sur la perception directe de la réalité. La recherche d'une analogie avec les objets et phénomènes réels est conforme au répertoire des cantiques dans les thèmes desquels la première place est occupée par l'expression des émotions humaines, quoique revêtues de la parure de l'extase religieuse. C'est pourquoi l'introduction de l'homme dans les sujets de l'hymne a débordé le cadre artistique du langage pratique et a créé un vocabulaire, des expressions imagées et une phraséologie plus proches de la réalité. On comprend donc que la tendance progressive vers la réalité dans le langage poétique se soit directement manifestée dans la représentation du milieu humain. Le cadre des figures de rhétorique s'est notablement élargi. Tous les artifices du langage poétique se sont enrichis et ont été mis à profit de plus en plus extensivement. La métaphore est devenue plus convaincante, les hyperboles et les variétés de métonymies plus naturelles et compréhensibles. Les différents procédés euphoniques sont devenus spécifiques dans le langage hymnographique.

Une place particulière est tenue dans les comparaisons par les astres et phénomènes célestes, principalement le soleil, la lune, les étoiles, la nuit et l'aurore, que l'on rencontre fréquemment sous forme d'épithètes et symboles. L'épithète « soleil » se voit attribuer une grande importance pour exprimer les idéaux chrétiens. Le soleil symbolise généralement le bien et la foi, son coucher ou son obscurcissement la victoire de la mort ou du mal, et son lever : le triomphe de la vertu. Le rôle particulier du soleil dans le langage poétique est dû à son rôle d'épithète de la divinité et, lumière impérissable, il symbolise la pérennité du bien. Le rayonnement du soleil est dans l'imagination humaine une manifestation divine englobant l'ensemble des représentations du bien et du beau. C'est pourquoi le bien accompli en ce monde est perçu comme une beauté qui s'exprime le mieux sous la forme du soleil.

D'où et par quelle tradition se sont implantées dans la poésie géorgienne sacrée les épithètes astrales si importantes pour caractériser le divin ? Bien entendu, à part les textes bibliques où le lever et coucher du soleil, son rayonnement sont mis à profit dans des métaphores à variantes artistiques, l'une des sources de ce phénomène réside dans le vocabulaire hérité du culte des astres préexistant en Géorgie. Il apparaît clairement que l'âme attribuée aux astres, reliquat du sabéisme, a subi dans la pensée artistique géorgienne chrétienne une élaboration principalement fondée sur les traditions locales antiques. Le soleil, la lune, les étoiles ont vécu sous forme de superstitions populaires en Géorgie depuis les temps les plus reculés, bien avant que le christianisme ait pu s'accommoder aux idéaux du monde astral avec lesquels il s'est trouvé tout d'abord en conflit, en tant que vestige de la pensée païenne.

Bien que la culture chrétienne géorgienne ait été liée à Byzance, il ne faut pas exagérer le rôle des centres culturels chrétiens qu'ont été la Grèce et Byzance dans le développement de la culture géorgienne. L'avis de Marr est radicalement erroné affirmant que la littérature géorgienne sacrée et l'élaboration de la langue littéraire ont seulement dépendu de Byzance.

Le langage des cantiques assez profondément enraciné dans le sol national n'a pas emprunté, en utilisant les procédés artistiques, un vocabulaire quelconque sans relation complète avec le contenu et la forme. C'est pourquoi les cantiques ont pu jouer un grand rôle dans le développement de la langue littéraire et ont influé sur les règles du langage artistique de toute la Géorgie, se répercutant ultérieurement sur le développement de la littérature profane. Nous avons déjà indiqué que l'histoire générale du langage géorgien littéraire n'est pas complète, car les œuvres littéraires sacrées et profanes nous sont inégalement parvenues. La création linguistique dans la littérature sacrée se présente de façon bien plus complète, car un nombre plus considérable des œuvres en question a échappé à la destruction. En outre, toutes les œuvres existantes de la littérature géorgienne n'ont pas été étudiées aussi complètement les unes que les autres. Il reste encore beaucoup d'investigations à faire dans les couches païennes qui en sont la source, pour découvrir la vie culturelle et sociale dont ces œuvres conservent les traces et pour déterminer l'importance de chacune dans l'histoire du langage littéraire.

A ce point de vue, un certain intérêt est présenté par l'étude de l'influence bienfaisante des cantiques géorgiens de la période classique sur le langage poétique profane. Leur importance dans l'histoire de la littérature géorgienne antique a également été conditionnée par le rôle important qu'a joué dans la

vie culturelle du pays l'initiative de l'Eglise. Le fait le plus saillant dans la formation de la conscience nationale a consisté en l'unification des peuplades géorgiennes disparates, favorisée par la propagation d'une langue géorgienne unique et le caractère national accentué du développement de la culture chrétienne. Voilà pourquoi nous rencontrons aussi bien dans les cantiques religieux que les odes profanes des idéaux, motifs et figures poétiques apparentés. La cause en réside peut-être dans l'utilisation égale des images de la mythologie biblique et de l'hymnographie gréco-byzantine. Cependant, le cantique géorgien n'est pas resté fermé à l'imitation byzantine de même que la poésie panégyrique géorgienne à la poésie persane : leur apparition s'est faite sur le sol géorgien, ils ont été élaborés par la succession de nombreuses générations et de genres littéraires et sont donc étroitement liés à l'ensemble de l'évolution prolongée de la langue géorgienne.

Le développement du langage littéraire géorgien et de la pensée artistique est un processus unique où deux courants interdépendants : les créations sacrée et profane empruntent constamment l'une à l'autre les idéaux et motifs ainsi que les formes littéraires.

Avant l'apparition et le développement de la poésie hymnographique, il existait en Géorgie une certaine culture poétique, dont les oeuvres écrites ne nous sont pas parvenues. Avec les épopées et les fragments conservés des cantiques populaires, nous connaissons des formes poétiques anciennes présentant des traits archaïques prouvant l'existence antérieure d'une culture littéraire. Par ailleurs, si l'on en juge par les faits connus, une tradition littéraire sacrée préexistait historiquement, où le style poétique profane a puisé de nombreux artifices. Remaniant les thèmes religieux, la poésie sacrée a donné un tour littéraire à de nombreux motifs et ensembles d'expressions artistiques pittoresques qui a été assimilé et développé ensuite par la littérature profane.

Les traits caractéristiques du langage hymnographique poétique apparaissent dans presque toutes les oeuvres de la littérature classique, jusqu'à la poésie, la prose artistique, les chroniques ou l'hagiographie. Dans les premières oeuvres de la poésie géorgienne profane, aussi bien chez les auteurs d'odes que chez Rousthveli, nous rencontrons souvent les éléments du langage poétique des hymnographes. Les traces de la littérature ecclésiastique s'observent surtout chez Chavteli, en particulier dans les mots, comparaisons et motifs bibliques.

LA MUSIQUE GEORGIENNE

Depuis fort longtemps, la musique vocale populaire de Géorgie pose aux musicologues de tous pays un problème ardu. En particulier, l'énigme de l'ancienne notation musicale est l'une des plus irritantes, et nombre de savants géorgiens ou étrangers se sont attachés à la résoudre, dont l'archéologue E. Takaïchvili, A. Saradjichvili, D. Arakichvili, I. Djavakhichvili et un éminent spécialiste européen, l'abbé Groult.

Le professeur Djavakhichvili écrivait notamment : « Au XVIII^e siècle (si ce n'est déjà avant) les Géorgiens avaient perdu l'usage de l'ancienne notation, et avaient créé un nouveau système très complexe, comprenant 24 notes, dénommées *tjrelebi*... A l'examen, l'on remarque immédiatement que la mélodie n'est pas transcrite note à note, comme l'a fait Michael Modrekili dans son recueil d'hymnes, mais que l'auteur des *tjrelebi* se livre à une description de chaque partie du cantique... » I. Djavakhichvili qualifiait cette nouvelle notation de rébus, et concluait, après avoir comparé en détail la notation *tjrelebi* et celle de Modrekili, que le déchiffrement de cette dernière et l'explication des nombreux termes utilisés fournira dans l'avenir une remarquable documentation pour l'histoire de la musique géorgienne ; il confiait cette tâche aux futurs savants, linguistes et musicologues.

Quelque vingt ans se sont écoulés. Et nous avons avec joie appris que l'éminent savant Pavlé Ingorokva avait résolu l'énigme : le « *Literatourouli Gazethi* » (N^o 35, 1962) publie le texte intégral de la communications de P. Ingorokva, dont une traduction partielle, que l'on lira ci-après, a paru dans le « *Courrier de l'Unesco* » (mai 1962). Il convient de remercier cette organisation pour la publication de cet article ; bien que ne reflétant pas l'immense effort fourni par P. Ingorokva, il a néanmoins le mérite de mettre l'accent sur l'importance de cette découverte pour l'histoire de l'une des plus anciennes musiques du monde, et pour l'histoire de la musique en général.

NDLR.

La musique occupe une place considérable dans l'héritage culturel de l'ancienne Géorgie. Ses origines remontent à la plus haute antiquité. Des manuscrits sont parvenus jusqu'à nous ; ils renferment des hymnes dont les versets sont accompagnés de signes de notation musicale, placés au-dessus et en-dessous de chacune des lignes du texte. Les signes musicaux sont tracés en vermillon, très distincts du texte écrit lui-même en noir.

Les neuf manuscrits que l'on possède sont du X^e et du XI^e siècles. Il y en a cinq en Géorgie, un autre en Grèce, au monastère du mont Athos, et trois au couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï.

Les deux plus importants sont ceux que détient l'Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Géorgie. L'un est un recueil d'hymnes copié dans les années 978-88 sous la direction de Michael Modrekili, compositeur et

poète géorgien du X^e siècle. Pour l'essentiel, les hymnes recueillis sont des VIII^e IX^e et X^e siècles, mais la notation musicale est beaucoup plus ancienne. Cette notation a longtemps gardé ses secrets. Or, on vient de la déchiffrer.

Les manuscrits contiennent en tout 1300 hymnes et antiennes, ce qui constitue un répertoire considérable.

La musique transcrite dans ces anciens manuscrits et le système de notation lui-même avaient longtemps tenu les érudits en haleine. Nul n'avait réussi à percer le mystère, On savait cependant que la musique géorgienne était tout à fait différente de la musique occidentale, et de la musique grecque en particulier.

Un texte du IX^e siècle mentionne deux sortes de musique vocale, la grecque et la géorgienne; la première homophonique, la seconde chantée à trois voix. Or, il faut souligner que, depuis l'époque la plus reculée, les populations voisines de la Géorgie ne connaissaient que la musique homophonique. Ainsi la musique grecque de l'Antiquité et du Moyen Age était homophonique comme elle l'est encore dans la plupart des pays d'Orient. Aussi bien, la musique géorgienne, polyphonique à la fois dans le chant populaire et dans la musique d'église et pourvue d'une harmonisation originale était une exception — une île, en quelque sorte — dans un océan d'homophonie. L'Eglise chrétienne avait hérité cette polyphonie des cultes païens.

Lorsqu'on traduisait les hymnes du grec en géorgien, il fallait recomposer la musique, car, dit un manuscrit du XII^e siècle, « la mélodie grecque est étrangère à notre peuple ».

Avant de déchiffrer l'ancienne notation musicale géorgienne, on avait fait dans le domaine de la poésie une découverte importante qui allait aider à élucider le problème.

Au cours de mes recherches relatives à l'histoire de la littérature géorgienne j'avais étudié les hymnes religieux, c'est-à-dire les textes accompagnés de signes musicaux. Au début, je m'attachais à l'étude des hymnes en tant qu'œuvres littéraires.

Il faut noter que ces hymnes avaient toujours été tenus pour des ouvrages de prose, parce que dans les manuscrits les vers n'étaient pas séparés les uns des autres. En fait, à cette époque, on n'écrivait jamais les poèmes en allant à la ligne après chaque vers.

Or je découvris un rythme dans les textes des hymnes, qui, je m'en aperçus alors, avaient bel et bien une structure métrique fixe. Du même coup, je compris que les points accompagnant les textes ne pouvaient être tenus pour des signes de ponctuation. Ils devaient avoir un autre rôle. En comptant le nombre de syllabes entre ces points, je découvris un schéma précis. Dans la première strophe de l'un de ces hymnes, le nombre des syllabes entre les points apparaissait comme suit : 7, 7, 7, 11, 7, 7, 5; la strophe suivante avait la même structure, et ainsi de suite jusqu'à la fin du premier chant. Un autre texte faisait apparaître une cadence sur le schéma : 5, 10, 5, 11, 5, 8, 10, qui se répétait exactement dans toutes les strophes.

Tous les hymnes, sans exception, obéissaient à cette loi. On pouvait en conclure avec certitude que les points indiquaient la forme métrique du texte — c'est-à-dire des versets sans rimes distinctement articulés en strophes. Chacune des strophes était suivie d'une antistrophe, répétant avec une fidélité absolue la structure métrique de la strophe précédente.

Cet agencement par strophes homologues est semblable à celui des anciens chœurs grecs, par exemple dans les tragédies.

Ceci ouvrait des perspectives insoupçonnées dans un riche domaine de l'ancienne poésie géorgienne : l'hymnique.

La découverte de la forme métrique des hymnes allait me conduire à un autre problème. Comment déchiffrer la notation musicale ? On sait qu'il y avait autrefois un lien étroit entre le rythme musical et la métrique. Or, dans les textes étudiés, la complexité, la richesse et la diversité du schéma rythmique, autant que la similitude rigoureuse de la strophe et de l'antistrophe, indiquaient l'existence de ce lien entre les vers et l'accompagnement musical. Le problème était donc de découvrir le secret de cette musique, dont on pouvait sentir la vibration dans la texture même des vers.

J'indiquerai rapidement comment je parvins à déchiffrer la notation.

J'en avais compris le caractère parfaitement original avant même de m'atteler à l'étude du texte. Chose remarquable, en effet, tous les points en noir dans les textes correspondaient à un point rouge de la notation musicale. Il y avait là une coïncidence constante, si bien que l'on en pouvait déduire que chacun des points rouges avait lui-même une fonction métrique.

Pour commencer, je recopiai et classai tous les signes (y compris les variantes). J'en trouvai dix-huit. Une comparaison minutieuse avec les signes utilisés dans la notation de l'Europe médiévale montrait qu'ils étaient tout à fait différents et, chose révélatrice, que les signes géorgiens étaient moins nombreux que les signes européens. Il était donc évident que les signes géorgiens étaient « autres », non seulement dans la forme graphique, mais aussi dans la représentation structurelle.

Mais pourquoi les signes géorgiens étaient-ils moins nombreux que les signes européens ? Après de longues méditations j'aboutis à une conclusion qui allait me mettre sur la bonne voie.

J'avais fini par comprendre que si les signes géorgiens étaient moins nombreux, c'était que la notation musicale était basée sur un alphabet musical tout différent des autres systèmes médiévaux de notation, lesquels n'étaient pas alphabétiques mais hiéroglyphiques.

Mon premier travail consista à établir la fréquence des signes utilisés dans la notation, combien de fois chaque signe était utilisé dans tous les chants des manuscrits à notation musicale, et le nombre de syllabes correspondant à chacun des signes.

Cette comptabilité révéla qu'il y avait huit signes de base dans le système de notation, les autres étant apparemment secondaires et d'ailleurs rarement utilisés. Les signes supplémentaires n'avaient pas de valeur propre, ils n'étaient qu'une variante graphique des signes de base.

Mes conjectures se vérifiaient : s'il y avait huit signes musicaux de base c'est que la notation géorgienne était alphabétique, et ce nombre de huit semblait indiquer avec certitude que la notation reposait sur l'octave, autrement dit que les huit signes représentaient huit notes d'une gamme, la dernière donnant le redoublement de la tonique.

Un pas considérable était franchi. Mais il fallait savoir comment s'ordonnaient les notes de l'octave.

On sait que l'octave comprend d'une part le tétracorde inférieur, ou série diatonique de quatre tons, et d'autre part le tétracorde supérieur, qui comprend également quatre tons.

Or, la notation géorgienne présentait bel et bien la même division de huit notes en deux séries. Une série de quatre signes était écrite en-dessous de la ligne, et en conséquence correspondait évidemment aux séries basses de l'octave ; une autre, de quatre signes également, était écrite au dessus de la ligne, et donnait la plus haute série de l'octave. Restait à résoudre l'ordre des signes dans chacune des deux séries.

Cet ordre ressortait de la graphie même des signes. Comme on pouvait s'y attendre — et comme on le vérifia ultérieurement — les notes ne se confondaient pas avec une suite accidentelle de signes, mais obéissaient à un système précis, qui révélait que l'aspect graphique des notes géorgiennes était lui-même conçu pour épouser la structure de l'octave. En somme, l'ordre des signes de la notation se dégageait du lien graphique entre chacun des signes en tant que tel, et de la transition progressive de l'un à l'autre. Mais la coïncidence des signes et du schéma musical ne se bornait pas là.

Les signes terminaux, c'est-à-dire, le premier de la série inférieure, et le dernier, huitième de la série supérieure, étaient apparentés quant au tracé. Le huitième signe avait le même tracé que le premier, avec l'adjonction d'une banderole. Parallélisme fort logique, puisqu'il s'agit du redoublement de la tonique.

Quant à la succession de signes, elle pouvait être vérifiée de différentes manières. On avait remarqué que le signe attribué à la cinquième note de l'octave apparaissait beaucoup plus souvent que la tonique, la quinte étant devenue le centre de la mélodie dans la musique d'église, ce qui justifiait d'ailleurs son nom : la dominante.

D'autre part, la tonique, c'est-à-dire la première ou la huitième note de l'octave, devait sonner à la mesure finale de chaque hymne. Ceci apparaissait parfaitement dans la notation.

Ainsi, mes efforts pour établir la suite des signes musicaux dans la notation étaient couronnés de succès. Le second pas était franchi, le but était proche. L'étude des documents m'avait permis de trouver le nom des signes et les notes de l'octave, qui corroboraient les conclusions que j'avais tirées du déchiffrement.

Restait une dernière difficulté, et non la moindre : déterminer le son que représentait chaque signe particulier, en un mot trouver la « clef » de lecture des notes de l'octave.

Dans les premières phases de mes recherches, j'avais remarqué qu'à la première ligne de chaque hymne était indiquée la « voix » qui devait la chanter. Or, huit « voix » étaient nommées au total, ce qui indiquait de façon probante la tonalité diatonique typique de la musique chrétienne ancienne. Chacune des « voix » indiquait avec précision la façon dont les signes de la gamme à l'octave devaient être lus. Par conséquent, les « voix » dans l'ancienne notation géorgienne jouaient le rôle de la clef dans la notation musicale d'aujourd'hui.

Ainsi la dernière difficulté était vaincue. L'inscription relative à la « voix » prouvait évidemment l'existence de huit tons de l'octave pour chaque « voix ». Or, huit signes avaient été déchiffrés dans les manuscrits ; tout cela corroborait parfaitement nos conclusions.

L'expression mélodique des hymnes devenait donc intelligible. Exactement comme dans la musique de l'Église catholique romaine, où jusqu'au XIII^e siècle on n'écrivait que la partie principale — ténor ou « cantus firmus »

— la mélodie directrice seule était notée dans les manuscrits géorgiens : celle du « dzlispiri », le « conducteur des voix », et les voix d'accompagnement suivaient le modèle établi de l'harmonisation géorgienne populaire, pour soutenir la mélodie.

Désormais, on était en mesure de lire les textes musicaux. J'avais entrepris de transposer la notation du X^e siècle dans notre notation moderne, et commencé par un hymne en l'honneur de la Vierge Marie, intitulé Gikharoden (Ave Maria). Je puis difficilement exprimer l'émotion qui m'étreignit quand j'entendis ces mélodies vieilles de plus d'un millier d'années. Si le déchiffrement avait été erroné, ce n'eût été que cacophonie. Or, j'obtenais une mélodie d'une beauté saisissante. Il en alla de même pour les huit autres hymnes que je transcrivis ; la musique attestait la rectitude et la profondeur de l'inspiration.

Je voulus alors savoir ce qui subsistait de la tradition ancienne dans la musique religieuse chantée en Géorgie au XIX^e et au XX^e siècle, et quel rapport on pouvait discerner entre le style ancien et le style moderne.

Diverses bibliothèques de Géorgie me fournirent les éléments de comparaison. J'étudiai nombre de recueils de musique d'église du XIX^e siècle, et découvris plus de 300 hymnes à trois voix, dont les textes étaient les mêmes pour ceux de mes manuscrits du X^e siècle. Ils avaient été notés au XIX^e siècle par la Société géorgienne de musique religieuse. La comparaison entre les mélodies du X^e siècle et celles des chorals du XIX^e siècle devait donner des résultats surprenants.

Bon nombre de chorals recueils au XIX^e siècle offraient des analogies frappantes avec les hymnes que j'avais déchiffrés. Trente et un hymnes étaient étroitement apparentés, et les versions modernes ressemblaient à celles du X^e siècle comme des filles à leurs mères.

On découvrit des similitudes particulières dans sept hymnes et deux neumes. Ce qui témoignait assez de la permanence des traditions de l'Église géorgienne. Dans nombre de cas, en effet, la musique du X^e siècle avait été maintenue dans son intégrité, et c'était là une preuve supplémentaire de l'exactitude du déchiffrement.

Ceci montre que la notation géorgienne remonte à une haute antiquité. Il semble que la notation géorgienne soit issue de l'ancien système grec, et ait évolué indépendamment au début de notre ère. Elle présente donc historiquement le plus grand intérêt, puisque par rapport au système grec archaïque, elle offre une phase nouvelle et plus raffinée de l'évolution musicale.

L'innovation du système géorgien résidait dans l'application du principe fondamental de l'octave, qui permettait une expression plus précise des notes, et la réduction du loud système grec de vingt-trois signes de base à un système précis de huit notes.

De plus, la notation de l'Antiquité utilisait des lettres, ce qui permettait d'écrire facilement une mélodie, mais rendait malaisée la lecture à vue. Le système géorgien remplaça les lettres par des signes montants et descendants dont le tracé facilitait la perception visuelle et guidait la voix, exactement comme dans la portée moderne où un système défini de signes aide à visualiser et à régler la voix, alors que dans l'ancien système de notation grec tous les signes étaient placés horizontalement au-dessus du texte. C'était là une innovation capitale.

LES MANUSCRITS GEORGIENS DU VATICAN

Au nombre des manuscrits conservés dans la Bibliothèque du Vatican se trouvent dix-sept textes géorgiens : deux au Fonds du Vatican, quinze autres au « Fonds Borgia ». A l'exception de deux ou trois livres, comme on le verra plus loin, presque tous ces textes sont des manuscrits.

A. Le « FONDS DU VATICAN »

I. — Le N^o 1 Iberico du Vatican est un manuscrit de tétraévangile, écriture ecclésiastique (hucuri), 305 feuillets 22 × 16,5 cm, en parchemin, texte mesurant 15 × 10 cm, en deux colonnes, 24 à 26 lignes par page, bien relié. A l'exception du début de l'évangile de St. Mathieu, qui est en majuscules (asomtavruli), le reste du texte est en minuscules (nusxuri), d'écriture anguleuse. Sont également en majuscules les titres des chapitres et les lettres initiales, calligraphiées en couleur rouge-bleu, ornées de décors dorés, débordant les colonnes du texte. Au recto de la première page, une croix calligraphiée avec inscription monogrammée. Les huit feuillets suivants, non numérotés, contiennent le Canon de St. Eusèbe, précédé d'une courte introduction ; les pages sont encadrées de décors fleuris et ornées de miniatures polychromes.

Le ms. doit appartenir au X^{me} siècle. Lors de la reliure on a quelque peu interverti les feuillets (32 et 39 devraient être remis à leur place, avant le f^o 40 et le f^o 289 doit être placé avant le f^o 112).

En marge se trouvent de nombreuses suscriptions, aussi bien en écriture ecclésiastique qu'en chevaleresque-mhedruli (ou civile), elles ne sont pas toutes d'égal intérêt, ni au même degré de conservation : à côté de notes lisibles, d'autres demandent encore à être déchiffrées.

Les inscriptions suivantes se rapportent à l'origine du manuscrit et à son histoire ultérieure :

1. Au verso du f^o 1 suscription en ecclésiastique minuscules :

« Moi, le plus indigne des humains (« adamites ») pécheur et misérable, nommé prieur des prieurs du monastère de Palati, Georges de nom, j'ai acquis par mon propre pécule ce tétraévangile très saint, illumination de l'esprit, inestimable et orné de toutes les beautés, à titre de prière pour mon âme amèrement pénitente et implorant la miséricorde, priant pour les parents et demandant une longue vie et pardon des péchés pour mon fils Michael, élevé par moi. A la grâce des Saints. Que ceux qui liront (cela) prient pour nous auprès du Dieu Eternel. Et que le Seigneur, par l'intermission de sa très Sainte Mère vous pardonne également et vous reçoive dans son Royaume céleste. Amen ».

Écrit d'une autre main : « Que Dieu pardonne à David et à ses parents. Que Dieu pardonne à mon père, Prieur Georges » « Par la Grâce de ce tétraévangile que Dieu ait pitié de l'âme de ma mère Sagadane (?). A ses enfants Marcala et Mindi, et Michael, et Jean et Mathieu, que Dieu ait pitié d'eux ».

2. Trois suscriptions de la même main que le manuscrit, en ecclésiastique majuscules : « Jésus, ayez pitié de votre serviteur Simon » (f^o 90 v.) « Christ, ayez pitié de Simon » (f^o 92 r. et f^o 221 r.).

3. Au f° 222 r. une autre note en minuscules : « Seigneur et la très sainte N.-D. d'Arhli (ou Parhali ?) protégez et ayez en votre garde, dans cette vie et dans la vie future le Roi patron Alexandre, qui a retrouvé ce saint tétraévangile, - perdu jadis sans espoir, - qu'il consacre et offre à nouveau à la très sainte N.-D. de Arhal. Très sainte Mère de Dieu protégez et intercédez auprès de votre Fils pour le Roi Alexandre, pour le pardon de ses péchés et pour une longue vie. Amen ».

4. Note du copiste : f° 279 « Seigneur, est terminé ce saint tétraévangile, par la main du diacre indigne Michael, pour le bon frère en esprit Simon, que Dieu fasse intervenir les saints Evangélistes : qu'il soit fait usage de cet Evangile selon ta volonté. Amen. Saints de Dieu, priez que pour cette œuvre il me soit accordé le pardon des péchés que je ne puis expier. Et que Jésus-Christ vous pardonne aussi vos péchés. Amen ».

5. F° 92 r. inscription en ecclésiastique, dont l'auteur demande que l'on prie pour le moine digne de pitié David. Une autre suscription, plus loin (en écriture civile) demande des prières pour le miséreux David.

6. Des suscriptions importantes, contemporaines du ms. lui-même se trouvent encore au f° 280 (inscription patristique), au f° 281 v. une longue note du copiste donne probablement la date de la copie, au f° 289 l'annotation de Simon déjà mentionnée. Ces suscriptions sont peu lisibles ou quelquefois complètement effacées.

Les textes sont ordonnés comme suit dans le reste du ms. :

A. pages 9 à 90 v. « Saint-Evangile, Chapitre de Mathieu » - contenant la totalité de cet Evangile.

B. pages 91-92 v. - contiennent le Sommaire de l'Evangile selon St. Marc, suivi (pages 93 à 141 v.) de l'Evangile complet « Chapitre de St. Marc. ».

C. pages 142-144 v. Sommaire de l'Evangile de St. Luc (le dernier feuillet, en caractères civils, écrit à l'encre noire jaunie). Pages 145-221 r. contiennent l'Evangile selon St. Luc, dont le début manque : le texte commence au verset 5 du chap. I : « jours de sacrificeur de la classe d'Abiah et de sa femme d'entre les filles d'Aaron ».

D. pages 221 v. à 222 r. le Sommaire de l'Evangile selon St. Jean, suivi (pages 223-279) de l'Evangile selon St. Jean complet.

E. pages 279 v. 281 v. 283 r. 285 r. 288 v. 290 r. 305 v. comprennent le calendrier-ménologe.

En résumant les suscriptions ci-dessus l'on obtient le schéma suivant : le tétraévangile aurait été recopié par le nommé diacre Michael, pour son frère en esprit, le bon moine Simeon, qu'il confie en deux ou trois endroits à la mansuétude de Jésus-Christ. Comme acquéreur de ce tétraévangile apparaît un certain « Guiorgui, appelé Prieur des Prieurs du monastère de Palati ». La 3^{me} suscription nous apprend que ce tétraévangile fut la propriété de l'église ou du monastère de N.-D. d'Arhal (auquel appartenait peut-être le moine Simeon, mentionné plus haut). L'Evangile fut perdu, probablement lors de la grande tourmente consécutive à l'invasion de Timour-Leng et à la mise à sac de tout le pays, si nous devons identifier le Roi-patron Alexandre comme Alexandre le Grand de Géorgie. Alexandre aurait ainsi retrouvé l'Evangile et l'aurait de nouveau offert à N.-D. d'Arhal.

L'on peut toutefois supposer également que la 3^{me} annotation, (dans l'ordre de cet exposé) qui paraît plus archaïque que la première, est chronologique-

ment antérieure. Dans ce cas le Prieur des Prieurs Guiorgui pourrait être acquéreur de l'Évangile à une date plus récente.

Malheureusement, aucune personne mentionnée dans ce qui précède, à l'exception du Roi Alexandre (1412-1443) ne peut être identifiée; en particulier le Prieur des Prieurs Guiorgui. Le titre et la juridiction de Prieur des Prieurs furent connus en Géorgie (cf « Le Règlement de la Cour » par le Prof. Euth. Takaïchvili) mais en ce qui concerne son identité, son rang et ses fonctions l'incertitude reste très grande. Il semblerait même que l'existence en Géorgie du monastère de « Palati » et le fait qu'il était régi par un « Prieur des Prieurs » étaient pratiquement inconnus jusqu'à présent dans la littérature historique. Le nom de Arkhal m'est également inconnu. Il serait peu probable qu'il s'agisse ici de « Parkhali » car le nom figurant dans les deux suscriptions est bien « Arkhal ». Ce nom ne figure, non plus, dans la Géographie du Prince Vakhoucti.

En ce qui concerne le texte même de l'Évangile, il existe en géorgien deux rédactions principales, l'une du Mont-Athos, qui est considérée comme valable encore de nos jours, l'autre plus ancienne. C'est cette ancienne version qui est plus significative pour la bibliologie. Les recherches bibliques prennent comme objet de recherches cette seule rédaction. Les versions connues jusqu'à présent étaient :

1. Celle d'Adyš (année 897)
2. d'Ourbnissi
3. d'Opiza,
4. de Žrouči
5. du Mont-Sinaï (N^o 9)
6. de Ckaros-Tavi
7. de Ksani
8. de Parhali,
9. du Mont-Sinaï (N^o 8)
10. de Tbeti
11. du village de Skva (Ratcha)
12. de Bert'ai

toutes ces versions du X^{me} siècle.

A mon avis il faudrait ajouter à cette liste la version vaticane, car son texte se rapproche davantage des versions antérieures que de celle d'Athos. Comme preuve il suffirait de comparer le texte du début de l'Évangile selon St. Marc (I-1 à I-3) où il est dit « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Selon ce qui est écrit dans Esaïe, le prophète : voici que j'envoie devant toi mon messager qui préparera ton chemin ; c'est la voix clamant dans le désert : préparez le chemin du Seigneur et aplanissez ses sentiers ». Si l'on compare ce texte à celui généralement adopté aujourd'hui, l'on voit qu'au lieu de « selon ce... dans l'Esaïe, le Prophète » le texte actuel est « clamant dans le désert » : « la voix de celui qui clame dans le désert » conforme au deuxième original grec. Ces deux seules citations (confirmées par beaucoup d'autres) caractérisent formellement la version plus ancienne géorgienne, différente de celle du Mont-Athos, plus récente. Puisque la forme voix « clamant dans le désert »

ne peut pas provenir de la traduction d'un original grec, les bibliologues concluent que les premières traductions en géorgien des évangiles auraient été faites à partir non du texte grec, mais du syriaque, soit directement, soit par l'intermédiaire de la traduction arménienne, car dans le texte arménien figure également « clamant dans le désert » au lieu de « la voix de celui qui clame dans le désert ».

De nombreuses autres particularités du texte géorgien montrent clairement l'origine syriaque de la traduction. Il suffirait de rappeler le verset (qui se retrouve d'ailleurs également dans la version du Mont-Athos) de l'Évangile selon St. Jean (XI 2) où l'on trouve « c'était cette Marie... dont son frère Lazare était malade ». Ce double possessif (surabondant et inutile) ne pouvait pas exister en version grecque et ne serait aucunement justifié ou explicable en géorgien si la traduction était faite directement du grec. Par contre, il est très caractéristique pour le syriaque où il est indispensable à la bonne articulation du pronom possessif. L'ancien assyrien raisonnait et s'exprimait approximativement comme le faisait le géorgien son contemporain : il ne lui suffisait pas de réaliser un accord logique entre les termes d'une proposition mais il lui fallait aussi en lier formellement les éléments comme le sujet et l'attribut, etc... La structure de la proposition à l'européenne ne permet pas, à notre regret, d'illustrer cette particularité, mais pour la mettre en évidence par un exemple comparons les formes anciennes géorgiennes aux formes modernes : comme « pour les clés du trésor » - (ancien) « kliteni sačourčlet'ani » - (moderne) kliteni sačourčlet'a - ou encore : « je contemple la cime de la montagne » qui s'écrivit aujourd'hui « včvret mcvervals mt'issa » s'écrivait jadis « včvret mcvervals mt'issas ». La nouvelle forme est plus européenne que géorgienne, et le « mt'issa », sans « s » final ressemble bien à un château « suspendu en l'air » que seul un saut prodigieux de Amirani et son coup de sabre permettraient de faire descendre sur la terre ferme. Selon les règles et le génie de la langue géorgienne, il faut que les éléments d'une proposition soient reliés entre eux non seulement par le sens mais également dans leur forme même. Par exemple, dans l'Évangile selon que l'on parle de l'envoi par Jésus de son ou ses apôtres, le texte dit « Iesso tsaravlina mocik'ouli t'vissi » ou, respectivement « tsaravlina mocik'oulni t'vissni ». Il serait oiseux de vouloir revenir en arrière et de ressusciter la manière d'écrire ancienne (bien que plus proche du génie de la langue et de la pureté de ses sources). Mais il faudrait au moins veiller à conserver à la langue géorgienne contemporaine sa logique limpide, qui fait toute sa valeur, et la préserver de la dégradation par l'excès de simplification sans discernement.

2. - Vatican Iberico N° 2, est un manuscrit sur papier, relié, contenant 75 feuillets de 14,5 × 9,5 cm, écrit en caractères civils, à l'encre noire. Il contient le Psautier de David, texte habituel. Des deux suscriptions, la première (f° 175 v) sans intérêt, la deuxième (f° 176) est une formule d'incantation astrologique, en caractères civils, qui débute ainsi : « Au nom du Christ, ici de la main : (poignée ?) saignée : au premier : . de la lune : . bénéfique : . premier et troisième : . non bénéfique : . malade : . qu'il devienne : . le quatre : . le cinq : . le six : . que l'homme sec (maigre) (soit) saigné : . que la maladie s'ajoute le septième - non bénéfique...

B. « *Le FONDS BORGIA* »

Dans le Fonds Borgia de la bibliothèque vaticane sont conservés quinze textes géorgiens, notamment :

1. Borgia georgiano N° 1. La Chronique géorgienne du Prince Vakhoušti, manuscrit d'une belle main, en gros caractères civils, à l'encre noire sur papier de teinte verdâtre, sous bonne reliure. La reliure en planche habillée de cuir. Les feuillets sont de 33 × 21 cm, le texte de 24 × 14,5. Pas d'indication ni du nom du copiste ni de la date. Toutefois, il n'est pas difficile de déterminer l'époque d'exécution du ms. En effet, le papier porte en filigrane la marque ronde surmontée d'une couronne : au centre d'une guirlande fleurie un ours debout, une hache à long manche à l'épaule. Et on connaît d'ailleurs que ce filigrane est la marque de la fabrique de papier de Sava Yakovleff de Yaroslavsk, au millesime 1781 (Cf. P. Likhatsheff : « L'importance des filigranes des papiers dans la paléographie, » 2^{me} partie, Sankt Peterbourg 1899, p. 281, N° 3578). Également en filigrane du papier apparaissent par endroit des lettres majuscules russes et des millesimes, 1789, 1792, p. e. L'on peut donc conclure que le manuscrit fut réalisé à la fin du 18^{me} siècle.

Ce manuscrit aurait été donné au Cardinal Borgia pour le Fonds du Musée de la ville de Veletri. Borgia l'aurait placé dans les Archives de la Propagande, d'où il est passé, avec l'ensemble du Fonds Borgia, à la bibliothèque du Vatican.

Le texte comporte 477 pages numérotées en chiffres arabes. A la suite de ces pages sont cousues 5 grandes feuilles (de 41 × 32 cm), avec texte disposé en colonnes et donnant la chronologie de divers rois, ducs et papes.

Le texte du manuscrit comporte « La Géographie du Prince Vakhoušti » accompagnée de la Chronique (« La vie de la Géorgie ») ; la description de chaque pays précède la chronique à lui consacrée. La première page porte le titre en majuscules entrelacées de couleur rouge : « Les peuples et les origines des Géorgiens ». Le texte comprend les parties suivantes :

1. Introduction : pp. 1-18, 23-25 : de la géographie de Vakhoušti, des mœurs, des idoles, des rois, des lois... (Cf. M. Brosset, géographie éditée en 1842 p. 4-52 reproduisant le même texte original).

2. pp. 25-188 « de la formation et de la re-division » (Cf. M. Brosset « La Vie de la Géorgie, édit. française pp. 15-19).

3. pp. 189-195 : „avis aux lecteurs” « la biographie du brillant roi Georges et de ses successeurs n'a pu être retrouvée » (en rouge) - (voir le même texte dans l'édition géorgienne de D. Tchoubinachvili, de la « Vie de la Géorgie », 2^{me} partie, 1854, pp. 1-10 etc.).

4. pp. 196-229 : « Description de K'art'li d'aujourd'hui, avec ses frontières, fleuves et localités (bâties) (Cf. La Géographie de Vakhoušti, p. 135).

5. pp. 230-295 « A la suite du partage du royaume en trois royaumes et cinq principautés - la vie, l'œuvre des rois géorgiens » (rouge) (Cf. Tchoubinašvili, p. 11 et suivt.).

6. pp. 296-344 « Description de Herethi, Kahet'i ou Kouhet'i, ainsi que de T'oušet'i et de Didoet'i (r.) » (voir la Géograph. de Vakh. p. 283).

7. pp. 345-354 : « Description d'Ovset'i d'aujourd'hui » (Cf. Géographie de Vakh. p. 424).

8. pp. 354-392 : « Description des parties remarquables de Samtzkhé-Saat'abago » (Cf. Géorg. de Vakh. p. 424).

9. pp. 939-459 : « Description du pays d'Egrissi ou d'Aphkhazet'i ou d'Iberet'i (r.) » (Cf. Géograph. p. 336).

10. pp. 460-477 « Chronikon ; qu'est-il arrivé en telle ou telle année ». Commence à la mort de la Reine Thamar et se termine par l'histoire du roi Solomon. « Solomon : 1753, le roi Solomon Vanadzé des Imères - il a fait entrer dans le pays le Pacha et conquiert l'Imérethi ».

A titre d'exemple et à l'intention du lecteur clairvoyant, citons un passage p. 188 : « Mais le Roi Georges régissant ce qui restait du pays était profondément affecté par cet état de fractionnement du royaume. Il s'efforça toujours de re-unifier le pays et d'accroître la Géorgie, mais n'y arriva pas. Le roi Georges décéda et fut enseveli à Mtsketha ».

II. N° 2 « L'enfer ouvert ». Oeuvre des missionnaires catholiques.

III. N° 3 Le Nouveau Testament - imprimé en caractères civils à S. Peterbourg en 1818. Maintenant transféré de la section des manuscrits à la bibliothèque.

IV. N° 4 Enseignement des Pères (de l'Eglise). Comprend sept sermons de St. Jean Chrisostome, et un resp. : de Epiphane de Chypre, de Gregoire de Nysse, de Cyrille d'Alexandrie, de Ephrème le Syrien, de Sophrone de Jérusalem, de Théodore de Cyr : « La Confession de la vraie et Sainte (Immaculée) religion chrétienne », et deux fragments du Martyre de St. Panteleimon.

Est attribuée à Théodore la « Confession » qui n'apparaît nulle part en texte grec. Il est possible que l'original de cette confession vienne de Grèce. Le texte lui-même représente probablement l'antique credo géorgien, car nous trouvons déjà une variante d'une partie de cette confession dans la vie de Maxime le Confesseur, composée par Euthyme Mt'atmideli, bien que dans les manuscrits la « traduction » de cette Confession est attribuée à l'Ieromoiné Théophile qui œuvrait à la fin du XI^{me} siècle et au début du XII^{me}. Cette œuvre est importante non seulement comme reflétant la croyance religieuse mais également comme un monument littéraire géorgien, plein de renseignements d'ordre philosophique et théologique.

Ce manuscrit est important encore à un autre titre : en effet, à la page 59b-60a figure un « Récit abrégé d'une Basylographie des dates, dès l'origine des temps passés » Il commence à « Adam » et se termine ainsi (p. 60) : « et quand ceci a été écrit il était l'an de « Chronikon » Trois-cent quarante-trois. En cette année fut brûlée Tbilisi, la ville fondée par David le Grand, dont la mémoire et la bénédiction soient aux siècles des siècles ». Le manuscrit fut donc composé en l'an de « Chronikon » 373, c.à.d. (780 + 343) = 1123, et dans la même année David le Restaurateur prit et brûla Tbilisi. Selon la Chronique géorgienne, la ville fut prise en 1122, selon les historiens étrangers ce fait se situe en 1121, en 1122 ou 1123 (voir l'Histoire de la Géorgie de M. Brosset, page 3467 ; également ses Addit. et éclairciss. p. 236-241). En prenant en considération toutes les données l'on peut conclure que la ville fut assiégée en 1122, mais ne fut prise qu'en 1123, car dans cette même année fut composé le manuscrit considéré ci-dessus et il n'est donc pas possible de douter de la véracité du fait rapporté par un témoin aussi direct. A noter qu'aucun autre historien géorgien ou étranger (à l'exception d'un historien arabe au 14^{me} s. El-Ain) ne parle de l'incendie de Tbilisi. Ici également on doit ajouter foi à notre manuscrit.

Ce manuscrit fut étudié par M. Arn. van Lantschot, vice-prefet de la Bibliothèque vaticane, qui en publia la description .

V. N° 5 « La grammaire géorgienne abrégée éditée par Solomon Dodaëff, Tbilisi 1830, dans la Typographie du Comité-éditeur ». Autorisée à imprimer le 26 août 1832 par le censeur S. Senkovski (pages 1-80).

Ce Dodaëff est le même S. Dodachvili que les Russes déportèrent en 1832 pour avoir participé à l'insurrection de cette année; il fut déporté en Sibérie où il décéda en 1836. A remarquer déjà ici la russification du nom de l'auteur. Ce livre fut donné à l'Archive de la Propagande par l'élève géorgien Glakov.

VI. N° 6 Tétrévangile. Ms; en écriture civile, sur papier, à l'encre noire. Reliure en bois, habillé de cuir noir, 404 pages de 21,5 × 15 cm. Probablement du 17-18^{me} siècle. Le texte ordonné en chapitres et versets, suivant la manière actuelle. Il est en deux colonnes. Les titres des quatre parties sont en majuscules ecclésiastiques fortement entrelacées entre elles. La lettre initiale du premier chapitre de chaque Evangile est en caractères ecclésiastiques, majuscules, et est inscrite dans un rectangle orné de fleurons, de couleur rouge ou noire. Chaque Evangile est précédé d'un éloge à son auteur. A la dernière page, non numérotée, figure une poésie latine. Le texte de ce tétraévangile est le même que celui décrit plus haut. Il fut remis à la Propagande le 3 mai 1841 par Ant. Glakov.

VII. N° 7 « Le Rituel («Kourt'hevani») » Manuscrit en ecclésiastique-minuscules. Très endommagé. Transcrit probablement au 13-14^{me} siècle. Est déjà succinctement décrit dans « Les Liturgies géorgiennes très anciennes » publiées par moi à Louvain, Belgique, en 1950 (p. II).

VIII. N° 8 « Enseignement de Theodore le Studite » Manuscrit sur parchemin, en ecclésiastiques-minuscules, 186 feuillets de 19,5 x 15 cm sous reliure rouge. Manque le début. Du premier cahier il ne reste que le début. Aux feuillets 186 a-186 b se trouve une suscription: « Au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit et de la Très Sainte Mère du Seigneur, Vierge Marie et de la Croix Sainte et vivifiante et de St. Théodore Prieur des Studites l'enseignement à ses élèves, est transcrit ce livre par la main de très indigne Elie, sur l'ordre du moine de l'église de St. Georges de Djuri prieur. Que Dieu pardonne à nos frères et sœurs en esprit. » D'après cette suscription l'Enseignement fut copié par l'indigne pécheur Elie, probablement pour le prieur-recteur de l'Eglise de St. Georges.

Le contenu est évident: « Les Leçons de Carême » de Théodore le Studite, prieur du couvent des Studites à Constantinople, décédé en 826. Ses leçons furent traduites en géorgiens par Georges Mt'atsmideli (mort en 1065). Dans le manuscrit restent les sermons des jours de semaine du Carême: de la première semaine à partir du mardi, (car du sermon du lundi il ne reste que la fin); les leçons de la deuxième à la cinquième semaines sont conservées en totalité (feuillets 1 à 150a), de la sixième semaine les leçons du lundi au vendredi des Rameaux (feuillets 150b-72); suivent les leçons du lundi de la Passion (172 b-176 b), du mardi (176b-180a), de Pâques (180a-183b)-(183b-186a): « pour l'Accolade suivant Pâques que soit lu ce sermon pour les fidèles, dit par notre saint Père Père Jean le Chrisostome, Bénissez-nous. » Nous avons ici en tout quarante leçons de Theodore le Studite (sauf la première) et une de St. Jean Chrisostome.

A titre d'exemple: la leçon pour mardi de la première semaine (p. 2a) débute ainsi: « Frères et pères. A toute heure et tous les jours n'est-il utile de se souvenir de la mort. Et il sied qu'à toute heure jusqu'à notre départ de ce monde et ensuite pour en rendre compte de faire examen pénitent de nos actes. Et plus particulièrement convient-il de le faire en cette saison du Carême. »

IX. N° 9 Manuscrit en écriture civile, broché. Comprend 14 sermons en géorgien actuel. Egalement remis à la Propagande le 3 mai 1841 par Ant. Glakov, en même temps que la Grammaire de Dodaev et une autre grammaire russo-géorgienne.

X. N° 10. « L'Imitation du Christ par Thomas de Kempis; N° 11 Commentaire du Miserere; N° 12 et N° 13 Le Cœur de Marie; N° 14 La Croix légère; N° 15 Le Cœur contrit.

Ces six manuscrits doivent être des Œuvres de missionnaires catholiques du 18-19^{me} siècles.

XI. Nouvellement reçu par la bibliothèque vaticane, un court fragment du Menologe. Manuscrit en ecclésiastique-minuscules. Feuilles épars. Comprend les parties du rituel des messes (incomplets) d'Abbakoum, de Benephore le Sage, de l'Apôtre Barnabé et de Amos le prophète.

Sont également conservés ici les livres liturgiques imprimés, le Missel (« Kon-daki »), les heures canoniques, la gènesè. en 2 volumes, Tbilisi 1774, 2 exemplaires.

Egalement reçu de la Propagande, un Apostolaire, sous le titre : " A la gloire de la Sainte consubstantielle et indivisible Trinité... au temps d'Heraclius II le Très Glorieux, Très Pieux et Très Haut Roi de toute la Géorgie et de son épouse la Reine Daredjan née Dadiani, la Reine Très croyante et des enfants royaux très croyants, avec la bénédiction de Sa Béatitudo Très Saint Patriarche Antoine, fils du roi Heraclius II (Antoine II) - ce livre fut imprimé dans la ville Tbilisi du royaume saint et apostolique. Palais Royal.

L'an du début du monde 7299 et l'an 1791 de l'incarnation de la parole de Dieu, le 26 du mois de février, Le livre est imprimé conformément aux lois de la grammaire par l'Ykonome-recteur de Sion Johan fils d'Ossè des mains de Romanoz fils de Zoubal Razmadzé. Tandis que régisseur et superintendant de l'imprimerie était le recteur de la chapelle du Palais de Sa Majesté, le prêtre Christophe Kegérašvili de Martkhophi ».

C'est de façon presque identique que sont établis les « certificats d'édition » des livres imprimés par le Roi Heraclius II.

ARCHIVES DE LA PROPAGANDE

Dans ces archives il n'y qu'un seul manuscrit géorgien. Tous les autres textes sont des livres imprimés.

I. - Le manuscrit : Lettre de Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes à Timothée évêque d'Ephèse « De Divinis Nominibus ». Ecrit sur papier, en caractères civils, à l'encre noire. En une seule colonne. Reliure en papier mince. Dimensions 35 × 22 cm. Nombre de lignes par pages très variable, des pages incomplètement remplies, parfois toutes blanches. Marges grandes, avec indication des commentateurs du texte : « Maxime », « Germanos ». Le texte est accompagné de commentaires d'Ephrem le Mineur (Mc'ire), extrait des œuvres de Maxime et de Germanos. L'introduction du texte par Ephrem le Mineur occupe trois premiers feuillets non numérotés. Sur la première page du 3^{me} feuillet, suscription en italien, indiquant que ce manuscrit, propriété de Ant. Glakov fut offert par celui-ci le 17 août 1867 à la Propagande. Sur la dernière page (284^{me}) du manuscrit le testament du copiste : Gloire à toi, Dieu, Sainte Trinité, qui a permis l'achèvement de ce saint livre de Denys. Par la

main de moi, indigne prêtre Antoine Thoumanov, visitant de la paroisse catholique de la ville de K'out'aisi, missionnaire apostolique : transcrit à partir du texte en ecclésiastique par le recteur Johan de l'Eglise de la Croix de Tbilisi le 6 juin 1757 et par moi, en civil le 20 juin 1836, commencé le premier février.

Comme c'est connu, la traduction de la lettre de Denys est l'œuvre d'Ephrem Me'ire. Ne devrions-nous pas être confus qu'une telle grande œuvre reste à ce jour non imprimée?*

II. Parmi les livres imprimés il faut noter :

1. La Bible — complète, comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, en ecclésiastique. Livre de très grandes dimensions ; 1093 pages. Imprimé à Moscou en 1843 par ordre et aux frais des fils du roi de Géorgie Bak'ar Vahtang. Caractères civils : « Offrez cette Sainte Genèse à Nicoloz, fils de Garcevan, in memoriam du Roi de Géorgie Bak'ar ». Cette Bible est rare en Géorgie; il n'en existe probablement pas d'autres exemplaires que celui-ci en Europe.

Dans le livre est ajoutée une note historique en italien, écrite par un prêtre arménien de Gori (en Géorgie) Don Stephane Avt'andil, traduisant le point de vue arménien. Sur cette note se trouvent deux annotations en marge, en géorgien : « a. Vu, lu et appris la vérité moi, Damien Saakov, ayant séjourné à la Propagande du 1883 au 1890 » (Ce Damien fut plus tard prêtre catholique en Géorgie à K'out'aisi). « b. J'ai lu, mais n'ai pas trouvé tout vrai, surtout ce qui se rapporte au récit pris dans l'histoire mensongère du Moïse de Khorène, historien arménien, Prêtre Michel T'amarati d'Ahalc'ihé 1902. » C'est M. T'amarishvili, auteur bien connu.

2. « Triodion », ce qui est à chanter, en ecclésiastique. Imprimé à Moscou 1863.

3. Un autre « Triodion », acéphale. Apparemment plus ancien que le précédent. A la page 548, une remarque importante pour l'histoire de la littérature : avis à tous : "que ce chant à l'honneur du Baptiste, dont la fête est en carême, du jour précédant l'Annonciation, et du dimanche suivant l'Annonciation, avec les chants pour archanges n'existait pas ni dans la liturgie du Carême grec, ni russe et comme en Géorgie même il y avait une pénurie de recueils de chants et il ne s'en trouvait pas, moi, aumonier de Sa Majesté (probablement Heraclius II) Christophe fais imprimer ceci, dans le triodion de carême pour le salut de mon âme pénitente ».

4. « Parakliton » en ecclésiastique, imprimé à Tbilisi en 1772 par ordre de Heraclius II et de la Reine Daredjan, avec la bénédiction de Antoine I, le Catholicos-Patriarche. L'image de la Sainte Trinité à la page 22 est accompagnée de la légende suivante : Sainte Trinité, fait prospérer le roi de toute la K'art'li et de Kahet'i Heraclius II, qui te glorifie, qui a fait imprimer pour la deuxième fois (ce livre) ». Dans ce Parakliton (livre liturgique pour toutes les semaines de l'année) Antoine a rassemblé tout ce qui existait de textes en géorgien ; il a complété par des traductions du grec et même du slavon, avec l'aide d'autres personnes. Ce texte aurait été composé par Antoine I lors de son exil de Géorgie (à cause de ses tendances « pro-catholiques ») quand il était archevêque de Vladimir et de Yeropol.

5. - Un autre Parakliton, imprimé à Moscou en 1861.

* Dix ans après, ce vœu du Père M. Tarchnichvili fut exaucé par S. Enoukachvili; voir dans ce numéro *Corpus Arcopagiticum*. (NDLR).

6. - « Les Bénédiction », abrégé, imprimé à Moscou en 1861. Ce livre pour l'église contient les rituels des divers services et des sacrements.

7. le « Missel » qui comprend les Liturgies de Jean Chrisostome, de Basile le Grand et « des Présanctifiés ». Imprimé à Tbilisi le 12 août 1783 de l'ordre du Roi Irakli et de la Reine Daréjdjan, avec bénédiction du Catholicos Antoine. La suscription du roi a ici une autre formulation : « Trinité, fais prospérer Irakli Roi de toute la Géorgie, qui te glorifie ». Probablement à la suite de la signature du traité du 24 juillet 1783 avec la Russie.

8. « Les heures canoniales » par les soins et aux frais du Métropolit de Tbilisi Athanase, Prince Amilakhori - imprimé ce livre ecclésiastique sous la surveillance du Prince Dimitri C'ic'ianov, à Moscou en 1768. Il contient 826 pages. A la page 790 les armes du Métropolit, entourées de l'inscription : « Métropolit de Tbilisi Athanase prince Amilakhorov ». Ici également le nom a déjà subi la déformation le russifiant.

9. - Un autre livre « d'Heures » édité à Tbilisi en 1872.

10. - « Du Damascène ». Au temps de l'Impératrice Elisabeth Petrovna « par l'ordre du Roi Bak'ar, fils de Vak'tang... aux frais de l'archevêque Joseph, fut imprimé ce livre de Jean le Damascène ». Moscou 1744. Le texte est en ecclésiastique. Livre endommagé. En tout 421 pages. Le contenu : « De la vraie croyance » de Jean le Damascène. Traduction de Arsène de Iqalt'o.

11. - « Livre sans maître » qui comprend la grammaire, l'éthique, la conversation et le lexique de langues russe et géorgienne - composé par le fonctionnaire du Collège des affaires étrangères, conseiller de la Cour, Goderji P'iralov, Sankt-Peterbourg, dans l'imprimerie de Joseph Ionessov, 1820 ; contient 187 pages.

12. - La grammaire géorgienne par l'Archiprêtre Eusebius, fils de David Tchoubino. Aumônier des tsars de la Géorgie Heraclius et Géoerge. B. E. A. Rottiers, imprimé à Tiflis, 1818 - offert par la préfet de la mission catholique, le Père Philippe au Capucin Forano. - C'est un petit opuscule de 128 pages, mais imprimé en très jolis caractères civils et ecclésiastiques.

Annexe :

Les missionnaires capucins ont rendu des services à la Géorgie, au point de vue culturel. Entre autres il faut nommer le Père Bernado-Maria Cioffi qui a vécu dix ans en Géorgie ; le Père T'amarišvili aurait vu de ses manuscrits en géorgien qui étaient conservés autrefois à Torre del Greco, et maintenant ce qu'il en reste serait dans la bibliothèque populaire de Naples. A noter parmi ces textes : le conte « Baama », histoire d'aventures d'un roi d'Iran en 113 p. Avec ce livre serait relié un fragment de quarante pages de la Chronique « La vie de la Géorgie » : l'histoire des événements de l'année 1250, transcrite par le Père Bernardo d'un original plus vieux, endommagé, et le tétraévangile en caractères civils (voir l'histoire du catholicisme en Géorgie, par Père T'amarišvili, éditée à Tbilisi en 1902, pp. 255-682).

Naturellement, ce renseignement m'a beaucoup intéressé. Je me suis procuré le catalogue des manuscrits orientaux en Italie de Giuseppe Gabrielli, (Florence 1930, P. 87-89), mais mes espoirs furent déçus : je n'ai trouvé dans ce catalogue pas même de mention des monuments cités plus haut.

J'ai adressé une lettre à la Direction de la Bibliothèque Nationale de Naples. Dans la réponse du 29 Novembre 1952 m'a été donnée la liste des livres du père Bernardo, conservées dans la bibliothèque : 1. Petit lexique géorgien -

2. Lexique géorgiano-italien, 3. Un livre de contenu religieux, 4. un écrit polémique au sujet du Saint-Esprit - 5. la Philothée de St. François de Sales, en géorgien - 6. Correspondance, dont une partie publiée dans le livre du Père T'amarisvili - 7. Catéchisme succinct de Bellarmin, en géorgien - 8. Les actes des Apôtres (probablement tout l'Apostolaire, transcrit d'un autre original). C'était tout. J'ai appris toutefois qu'une partie des manuscrits du P. Bernardo fut acquise par l'Institut Orientaliste de Naples.

† P. M. TARCHNIŠVILI

NOTES TURCO-CAUCASIENNES : BĀBEK LE HURRAMĪ

ET SEYYID BAṬṬĀL

Dans la première moitié du IX^e siècle, l'Azerbayğān, terre de prédilection des fermentations religieuses iraniennes, fut le théâtre d'un drame poignant : l'insurrection de Bābek le Hurrāmī. Retranché dans sa forteresse de Bezz, au milieu de défilés inaccessibles, soutenu par l'amitié des dehğāns de l'Azerbayğān et de l'Arménie, tenant en échec les armées des Califs Ma'mūn et Mu'tasim, Bābek prêcha la doctrine des Hurrāmīnān. C'est dans ce décor sauvage, à quelques 145 km au N.O. d'Ardebil, que se joua la tragédie dont le dernier acte, celui de la trahison du dehğān arménien Sahl ibn Sunbāt et de la capture du chef, eut lieu sur la rive gauche de l'Araxe, dans la forteresse de Sakkī, située dans les montagnes, près des rivières Bazarçay et Ağaraçay¹.

Le mouvement de Bābek est un des anneaux de la longue chaîne de révoltes fomentées en territoire iranien contre le pouvoir du Calife et l'orthodoxie islamique et où la religion servait de couvert à la lutte du peuple iranien pour son autonomie spirituelle et politique². Pourtant, l'insurrection de Bābek qui se déroula entièrement dans le cadre géographique de l'Azerbayğān, devait, en entrant dans le domaine de la légende, dépasser largement les frontières de son pays d'origine. Son chef auquel ses contemporains accordaient déjà un pouvoir surnaturel, renaît, dans la tradition légendaire, revêtu d'un caractère diabolique qui lui est confirmé par le pacte qu'il signa avec l'Esprit du Mal. C'est sous cet aspect à la fois mystérieux et fascinant, qu'il surgit, de façon assez inattendue, dans la plus populaire des épopées turques : La Geste de Seyyid Baṭṭāl.

La geste turque de Seyyid Baṭṭāl, légendaire champion arabe des guerres omeyyado-byzantines, que les Turcs, après leur conquête de l'Anatolie, adoptèrent comme héros national, se cristallisa sous la forme que nous lui connaissons, à l'époque des Seldjoucides de Rūm³. Cependant, ce roman dont le héros turquisé, transféré à travers le temps jusqu'à l'époque 'abbasside, ennobli par une ascendance 'alide, se présente comme une mosaïque où se sont amalgamés des éléments d'époques et de provenances différentes. Au canevas initial se sont mêlés des substrats de croyances folkloriques turques,

¹ Les deux places-fortes de Bezz et de Šakkī, résidences de Bābek et de Sahl ibn Sunbāt, ont été identifiées par Z. M. Bunijatov, *O mestonachozhdenii srednevekovykh gorodov-krepostej Bazz i Šaki, Kratkie Soobščeniia Instituta Narodov Azii*, XLVII, 1961, 89-93; voir aussi V. Minorsky, *Caucasica IV*, BSOAS, XV, 1953, 505-514.

² Cf. G. H. Sadighi, *Les mouvements religieux iraniens aux II^e et III^e siècles de l'Hégire*, Paris 1938; M. Azizi, *La domination arabe et l'épanouissement du sentiment national en Iran*, Paris 1938; E. M. Wright, *Bābak of Badhāh and al-Afshūn during the years 816-841 AD — symbols of Iranian persistence against Islamic penetration in North Iran*, *The Muslim World*, XXXVIII, 1948, 43-59, 124-131. Voir, ci-dessous, note 24.

³ Sur la Geste de Seyyid Baṭṭāl, voir, en dernier lieu, E. I., nouvelle édition, s.v. *Baṭṭāl* (articles de M. Canard et I. Mélikoff), et aussi notre *Geste de Melik Dānişmend*, Paris 1960, I, 44-50, 64, 161-170, etc.

des thèmes tirés des contes de fée iraniens, des motifs de romans historiques à idéologie hétérodoxe, le tout formant un récit confus, parfois même incohérent, évoluant dans un monde fantastique peuplé de démons anthropophages et d'êtres surnaturels. Pourtant, dans ce labyrinthe, il est un morceau qui se détache du reste du roman par son fond historique qui demeure évident sous le merveilleux de la légende : c'est le livre qui relate l'insurrection et la capture de l'hérésiarque, Bâbek le *Hurrāmī*⁴. Dans ce récit, le nom de Seyyid Baṭṭāl est substitué au véritable héros de cette campagne, Ḥaydar bin Kāvus, *afšīn* de la principauté d'Ustrūšana en Transoxiane, connu dans l'histoire sous le nom d'*Afšīn*⁵. Originaire d'un pays où régnait une grande liberté de conscience et où Bouddhisme, Nestorianisme, sectes dualistes coexistaient, sans qu'il y ait de religion officielle, Afšīn entra au service du Calife et se convertit à l'Islam en apparence, ce qui lui permit de conserver son titre et le gouvernement de sa principauté. Qu'il ait été un Turc de culture iranienne ou un prince iranien travaillant en secret à l'anéantissement de la domination arabe en Iran⁶, Afšīn représente un milieu sogdien encore mal assimilé à l'Islam. Quelles que soient ses origines, ses rapports avec les Turcs furent très étroits: déjà du vivant de son père, lorsque les Arabes envahirent la principauté d'Ustrūšana, c'est aux Turcs Toḡuz-Oğuz que l'*afšīn* Kāvus fit appel pour les repousser; plus tard, les principaux auxiliaires d'Afšīn, lors de sa campagne contre Bâbek, furent des Turcs : on trouve à ses côtés Boğa le Turc escorté de trois cent soldats turcs, Itaḡ le Turc, Bešir le Ferghanien avec mille Turcs du Ferghana, Boḡara-Ḥodā, commandant des troupes de Transoxiane. Lorsque Muṭtašim voulut l'honorer pour sa victoire, il lui accorda, entre autres récompenses, la main de la fille d'Ašinas, chef du contingent ture du Calife, qui avait reçu un fief dans la région de Samarrā. C'est encore avec Ašinas, Boğa et Itaḡ que nous voyons Afšīn partir en campagne contre l'empereur Théophile. La capture de Bâbek et la victoire qu'Afšīn remporta la même année contre l'empereur Théophile et qui permit la prise et le sac de la célèbre place-forte byzantine d'Amorion, le portèrent au sommet de sa gloire. Le Calife le combla de faveurs et des panégyristes composèrent en son honneur des vers et des ouvrages célébrant sa campagne contre Bâbek. Mais la fortune se détourna brusquement de lui et ceux qui l'avaient glorifié, le laissèrent mourir de faim dans sa prison pour suspendre ensuite son cadavre auprès de celui de son ancienne victime, Bâbek, et de celui du patrice grec,

⁴ L'histoire de Bâbek *Hurrām Kešīš* est racontée dans les livres V et VI du *Menākīb-i Ġazavāt-i Seyyid Baṭṭāl Ġāzī*, édition de Kazan.

⁵ Sur Afšīn, cf. Ṭabarī, III, 1231-1256, 1302-1318; Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, VII, 123-139; Maḡdisī, *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, VI, 112-117; W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, Oxford 1928 (2e ed.), 167-168, 211; G. H. Sadighi, *op. cit.*, 287-305; M. Azizi, *op. cit.*, 202-217; E. M. Wright, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁶ D'après le témoignage des sources citées à la note précédente, Afšīn travaillait en secret à l'anéantissement de la domination arabe en Iran; conformément à ceci, M. Azizi, G. H. Sadighi et E. M. Wright l'ont rangé parmi les Iraniens qui ont provoqué des soulèvements nationalistes, tandis que W. Muir (cf. *The Caliphate, its rise decline and fall, from original sources*, Oxford 1892, 2e ed., 510) le classe parmi les « généraux turcs » du Calife; c'est également l'opinion des savants turcs : cf. Zeki Velidi Togan, *İslâm Ansiklopedisi*, Istanbul 1942 sq., s.v. *Azerbaycan*, 100 a.

Aetius, pris pendant la campagne d'Amorion. On venait, en effet, de déceuvrir que, sous le couvert de l'Islam, Afšīn était resté fidèle à sa religion⁷ et qu'il soutenait des mouvements anti-arabes. Désormais, son nom fut proscrit et les ouvrages écrits en son honneur, disparurent. Mais dans tout naufrage, il y a des épaves et c'est un de ces ouvrages qui a survécu, amalgamé à la Geste de Seyyid Baṭṭāl, et qui nous livre le personnage d' Afšīn, maquillé en Baṭṭāl, mais qui a néanmoins conservé le caractère de cruauté dont il fit preuve dans la chasse impitoyable qu'il livra à Bābek. En effet, dans tout le livre consacré à Bābek, le personnage de Baṭṭāl-Afšīn montre une cruauté implacable qui fait contraste avec la noblesse de caractère et la mansuétude de sa victime.

Nous savons, par le témoignage des sources, qu'il existait de nombreux récits contant l'insurrection de Bābek et sa capture par Afšīn, mais de tous ces Bābeknāme disparus, il en est un seul dont nous connaissions le nom de l'auteur, un certain Vāḳid b. 'Amr at-Tamīmī. Son *Aḥbār-i Bābek* qui a servi de source à Ibn an-Nadīm et à Maḳḳisī, était une compilation de récits anecdotiques basés sur des faits historiques, où le merveilleux jouait un grand rôle⁸. Nous ne connaissons pas la date de composition de cet *Aḥbār-i Bābek*, mais puisque Maḳḳisī écrivait quelques cent vingt ans après la mort de Bābek et Ibn an-Nadīm une vingtaine d'années plus tard, on peut en déduire que Vāḳid a composé son ouvrage dans les cent ans qui suivirent la mort de Bābek. Contrairement à d'autres traditions qui prêtent à Bābek une origine noble et, en particulier, à celle rapportée par Dinavarī qui voit en lui l'arrière petit-fils d'Abū Muslim⁹, la tradition dont s'est servi Vāḳid le décrit comme étant de naissance obscure. C'est la seule qui donne quelques détails sur son enfance et les premières années de sa prédication et c'est cette même tradition qui se retrouve dans le Bābeknāme qui a été incorporé à la Geste de Seyyid Baṭṭāl. De même que dans l'ouvrage de Vāḳid, le merveilleux a une grande part dans le Livre de Bābek de la Geste qui est marqué par la rencontre et le pacte de l'hérésiarque avec Satan. Cependant, contrairement au Dr Faust ou au moine Théophile de nos légendes, qui ont signé délibérément et en pleine connaissance de cause, le pacte avec l'Esprit du Mal en échange de biens terrestres, Bābek n'a été qu'une victime, car Satan lui est apparu sous la forme de l'Archange Gabriel et jusque dans

⁷ Au sujet de la religion d' Afšīn, les sources ne sont pas explicites : il ressort, d'une part, qu'il entretenait des relations avec Māzyār, ispahbad du Ṭabaristān, dans l'intérêt de leur religion commune et de leurs sentiments anti-arabes, d'autre part, on découvrit chez lui des idoles et des livres mazdéens qui furent brûlés devant son cadavre. Il a été supposé, à cause des idoles, qu' Afšīn était bouddhiste; c'était l'opinion de Cl. Huart (cf. Maḳḳisī, *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, VI, 117, note 1) et de G. H. Sadighi (*op. cit.*, loc., cit.); mais cette hypothèse mettrait en doute sa complicité avec le zoroastrien Māzyār au sujet de laquelle les sources sont formelles.

⁸ Les renseignements sur ce texte disparu, se trouvent dans le *Kitāb al-Fihrist* d'Ibn an-Nadīm, éd. G. Flügel, 343-344; cf. G. Flügel, *Bābek, seine Abstammung und erstes Auftreten*, ZDMG, XXIII, 1869, 531-542; E. G. Browne, *A Literary History of Persia*, I, Cambridge 1929, 323-336. Voir aussi Maḳḳisī, *Le Livre de la Création et l'Histoire*, VI, 112, note 1.

⁹ Cf. Dinavarī, *Kitāb al-Aḥbār at-Ṭiwāl*, éd. V. Guirgass, Leide 1888, 397. Cette même tradition se retrouve dans le *Siyāsetnāme de Nizām-ul-Mulk* (cf. trad. Ch. Schefer, 298).

son martyr, il demeure inconscient de la véritable nature de son maître. C'est le thème universel de la tentation de l'être de prédilection par l'Esprit du Mal qui prend la forme d'un ange pour mieux l'égarer vers une fausse route. Mais le merveilleux de la légende n'exclut pas le fond historique du récit : on peut suivre, dans le Livre de Bâbek de la Geste, les faits racontés par Maḳḳisī, Ibn an-Nadīm, Ṭabarī et Mas'ūdī, depuis son enfance de berger décrite dans les deux premières sources, jusqu'à la trahison de son allié, Sahl ibn Sunbāt qui, alleché par la récompense promise, le livra à Afšīn, et sa mort dans les supplices.

Bâbek appartenait à la secte *Hurramdīn* dont les partisans étaient désignés, par les historiens arabes, sous la dénomination de *Hurramī*. Le terme provient sans doute de l'adjectif persan *hurram*, « prospère, heureux » ; *hurramdīn* signifierait, par conséquent, « la religieuse heureuse ». C'est dans ce sens que l'entend la tradition populaire et cette hypothèse est confirmée par la Geste de Seyyid Baṭṭāl où Babek est surnommé *Hurram Kešīs*, « le Moine Joyeux ». Cependant, cette forme populaire de l'épopée turque suppose une déformation du terme *Hurram kīš*, P. *kīš* signifiant « doctrine, secte, religion ». Il se pourrait même que la forme *Hurram kīš* soit plus ancienne que *Hurramdīn*¹⁰.

La doctrine des Hurramdīnān est mal connue, car nous n'avons, pour nous documenter, que les descriptions vagues et partiales de leurs antagonistes. D'après le témoignage des sources, les Hurramdīnān se rattachaient, par leurs croyances, aux Mazdakites de l'époque sassanide, mais ils étaient divisés en sectes entre lesquelles il ne semble pas y avoir eu d'unité doctrinale¹¹. Šahrastānī nous apprend qu'ils professaient les doctrines les plus hétérogènes et que les éléments mazdakites, zoroastriens et islamiques s'y trouvaient côté à côté¹². Il semble toutefois qu'il y ait eu entre ces sectes un lien commun d'ordre politique : l'attachement aux croyances et aux traditions iraniennes et la haine de l'envahisseur arabe et de sa religion. Moḳanna' et Bâbek en ont fait preuve en proclamant licite le meurtre et le pillage, s'ils étaient dirigés contre les Musulmans. Cependant, la Geste de Seyyid Baṭṭāl ignore ce côté sanguinaire de Bâbek et c'est Baṭṭāl-Afšīn

¹⁰ Je dois remercier mon collègue et ami Gilbert Lazard qui, à la suite d'une communication que j'ai faite à la Société Asiatique sur « Bâbek le Hurramī dans la Geste de Seyyid Baṭṭāl », m'a envoyé, dans une lettre datée du 19/V/57, le renseignement suivant : « ... la dénomination de *Xurram-kīš* me paraît évidemment équivalente à *Xurram-dīn*, et comporter le mot *Kīš* que vous avez fort bien identifié, et qui signifie « doctrine, secte, religion ». Le mot est bien connu en pehlevi, et, sous la forme plus archaïque *tkaēša-*, il existe déjà en avestique. Je suppose, sans l'avoir vérifié, que *Xurram-dīn* n'est qu'une adaptation de *Xurram-kīš*... »

¹¹ Sur les doctrines des Hurramdīnān, cf. Maḳḳisī, *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, IV, 8, 24, 28-29 ; V, 140-141 ; Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, VI, 186-189 ; Nizām-ul-Mulk, *Siyāsetnāme*, trad. Ch. Schefer, 245-299 ; I. Friedlaender, *The Heterodoxies of the Shiites in the Presentation of Ibn Ḥazm*, *Journal of the American Oriental Society*, XXVIII, 1907, 35-37, 70 ; XXIX, 1908, 18-20, 118-124 ; G. H. Sadighi, *op. cit.*, 187-228 ; E. M. Wright, *op. cit.*, 47-49 ; Henri Laoust, *La classification des sectes dans le Farq d'Al-Baghdādī*, *Revue des Études Islamiques*, XXIX, 1961, 40-47, 55-58.

¹² Cf. Šahrastānī, *Religionspartheien und Philosophen Schulen*, trad. Th. Haarbrücker, I, 173, 219, 221-230 ; II, 408, 415, 419.

qui, dans son zèle de néophyte, nous apparaît odieux par sa cruauté. La secte à laquelle appartenait Bābek, se serait d'abord appelée, d'après le témoignage d'Ibn an-Nadīm, Hurramiyya-Gāvidāniyya, du nom du maître de Bābek, Gāvidān; mais, après la mort de celui-ci, lorsque l'esprit du maître fut passé dans son disciple, elle fut désignée sous le nom de Hurramiyya-Bābekiyya. La doctrine de ces sectaires reposait sur le dogme de l'incarnation de la divinité et de la transmigration des âmes. Nous savons également que pendant leurs réunions, ils faisaient usage de boissons alcooliques, que la musique jouait un grand rôle, qu'ils se livraient à des danses rituelles et que les femmes prenaient part aux assemblées.

Bābek naquit dans un village de l'Azerbayğān. Son père, d'après la tradition rapportée par Vākid, aurait été un marchand d'huile de Medā'in qui avait épousé une servante borgne du propriétaire de ce village. Devenu orphelin de père, Bābek commença à travailler à l'âge de dix ans en gardant les troupeaux du village. Un berger lui apprit à jouer du luth et il excella bientôt dans la pratique de cet instrument. A l'âge de dix-huit ans, il attira l'attention du chef des Hurramdinān de la région, Gāvidān, qui le prit à son service. Mais Gāvidān qui avait à combattre un chef rival, mourut peu de temps après, des suites d'une blessure, et sa veuve prétendit que sur son lit de mort, il lui avait révélé que son esprit entrerait en Bābek et que, grâce à lui, les Hurramdinān atteindraient la victoire et un pouvoir jamais encore acquis. Les Hurramdinān crurent en Bābek, il augmenta le nombre de ses partisans en prêchant une doctrine qui plaisait au peuple et fit régner la terreur parmi la population musulmane. Etabli dans la montagne, dans un lieu fortifié, il défiait les armées que le gouvernement envoyait contre lui. Cette situation dura pendant vingt ans. Il avait gagné l'amitié des dehķāns de l'Azerbayğān et de l'Arménie et entretenait une correspondance avec l'empereur Théophile qui s'apprêtait à faire cause commune avec lui contre leurs ennemis, les Arabes. Le Calife Mu'tašim décida de mettre un terme à un mouvement qui, en prenant de l'extension, présentait un danger croissant : tandis que l'Azerbayğān était secoué par l'insurrection, en Arménie, les émirs arabes Gahhafides profitaient de la situation pour essayer de se rendre indépendants¹³. Le Calife envoya contre Bābek une armée nombreuse et donna à Afšin le commandement de l'expédition. Pendant plus d'un an, Afšin temporisa, épiant son adversaire, détournant de lui ses alliés, les dehķāns locaux, et décimant ses troupes. Il put enfin assiéger Bābek dans son repaire, à Bezz. Le fort fut pris et rasé, ses partisans dispersés et sa famille resta entre les mains du vainqueur, tandis que Bābek prenait la fuite et gagnait les montagnes, au-delà de l'Araxe, où il se réfugia chez son allié, Sahl ibn Sunbāt¹⁴. D'après le témoignage de Ṭabarī, corroboré par celui de Michel le Syrien et de Bar Hebraeus, son intention aurait été de se rendre à Byzance où s'étaient réfugiés ses partisans et son chef militaire Nāšir, mais Sahl l'aurait détourné de ce projet en lui disant que

13 Cf. A. N. Ter-Gevondjan, *Arabskie emiraty v Armenii pri Bagratidach, Kratkio Soobščeniya Instituta Narodov Azii*, XLVII, 1961, 71.

14 Au sujet de Sahl ibn Sunbāt, cf. V. Minorsky, *Caucasica IV*, 504-514; C. J. F. Dowsett, *A neglected passage in the history of Caucasian Albania*, BSOAS, XIX, 1957, 456-468.

l'empereur ne tiendrait pas ses engagements quand il le saurait seul et vaincu¹⁵. Peut-être que Bâbek ne fit que retarder l'exécution de son projet en se laissant emmener dans le chateau-fort de Sahl. Quant à ce dernier, il avait déjà répondu à l'offre d'Afşin qui avait écrit à tous les dehğans des montagnes de l'Arménie, promettant cent mille dirhems de récompense à celui qui lui livrerait Bâbek¹⁶. Sahl viola les lois de l'hospitalité et livra son hôte. Bâbek fut conduit à Samarrā et mis à mort, en l'année 838. A la même époque, l'empereur Théophile attaquait Zibatra, puis Mélitène; il avait avec lui, dans l'armée byzantine, beaucoup de partisans de Bâbek et, d'après Ṭabarī, cette attaque eut lieu à l'instigation de l'hérésiarque¹⁷.

Ce sont ces faits que retrace la Geste de Seyyid Baṭṭāl, avec l'exagération propre aux ouvrages épiques et l'addition d'éléments légendaires. Le récit est à peu près le même dans les différents manuscrits contenant la Geste, ainsi que dans l'édition de Kazan et la traduction allemande de Hermann Ethé. L'analyse du Livre de Bâbek qui va suivre, a été faite d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc 318*, copié en 1504, complété par le récit du manuscrit *Ancien Fonds Turc 339*, copié en 1609¹⁸. Dans le deuxième manuscrit, le récit est attribué au narrateur Abū'l-Muḥsin Sāh, le récit du premier est anonyme, mais le contexte est exactement le même.

« Baṭṭāl apprend la mort du Calife Ma'mūn et l'avènement de Mu'taṣim, mais un homme menace la sécurité du Califat en se prétendant prophète. Cet homme est Bâbek, surnommé Ḥurram Keçış. Il a le pouvoir des miracles : il peut se rendre invulnérable, il sait lire les pensées, il prédit l'avenir et il sait trouver les trésors enfouis dans le sein de la terre. La religion qu'il professe rend licite l'usage des boissons alcooliques et de la viande de porc et permet les mariages incestueux. Invincible jusqu'à ce jour, il s'est emparé de beaucoup de forteresses, il a ravagé la région de Tabriz, soumis à sa doctrine toute la Perse et s'est attaqué deux fois à la Syrie. Baṭṭāl, ému par cette nouvelle, interroge le messager sur les origines de Bâbek : « Son père était un marchand pas trop honnête que le Calife avait chassé de ses territoires et qui avait émigré dans un village de la région de Tabriz où il avait épousé une servante borgne, au service du propriétaire de ce village.

¹⁵ Cf. Ṭabarī, III, 1222-1226; *ibid.* d'après Bal'amī, trad. Zotenberg, IV, 535-539; la mention du chef d'armée de Bâbek, Nāşir, qui avait fui à Byzance avec les partisans de l'hérésiarque et s'était converti au Christianisme, se trouve chez Michel le Syrien, *Chronique*, trad. J. B. Chabot, III, 88, 90, et Bar Hebraeus, trad. E. W. Budge, Oxford 1932, 135-136.

¹⁶ D'après Mosès Kalankavats'i (Livre III, ch. 20), il aurait également reçu en récompense la souveraineté sur l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie : C. J. F. Dowsett, *op. cit.*, 460, 463.

¹⁷ Cf. Ṭabarī, III, 1234-1235. Cette opinion est corroborée par Michel le Syrien, *op. cit.*, III, 88.

¹⁸ Dans le manuscrit *Ancien Fonds Turc 318*, le début de l'histoire de Bâbek manque, le manuscrit comportant une lacune entre les folios 161 v et 162 r. Au folio 162 r, Bâbek s'avance sur le champ de bataille et s'apprête à affronter Baṭṭāl pour la première fois; le récit prend fin au folio 175 r. Dans le manuscrit *Ancien Fonds Turc 339*, le récit commence au folio 180 r; il est introduit par la rubrique : *Ḥikāyet-i Bâbenk-i la'in*.

Resté orphelin de père et de mère, Bābek avait commencé à travailler à l'âge de sept ans en gardant les troupeaux du village. Il était très courageux et avait appris à jouer de tous les instruments de musique. Il fit la connaissance de Memlān de Tabrīz qui lui apprit à boire du vin et l'initia à toutes sortes de mauvaises pratiques. Puis, les deux hommes se disputèrent, se battirent et Bābek tua Memlān. Il rassembla une centaine de malchanceux qui crurent en lui et se livrèrent au brigandage.»

Le récit de la naissance de Bābek et de son enfance, est exactement le même que celui rapporté par Maḳdisi et Ibn an-Nadīm et qui provient du *Ahbār-i Bābek* de Vākid. Le nom de Memlān qui apparaît dans certains manuscrits, a été substitué à celui du chef ḥurramī Gāvidān qui fut le maître de Bābek. Memlān, nom d'un émir qui s'est rendu célèbre dans l'histoire de l'Azerbaygān au temps des incursions arabes, est entré, de ce fait, dans la tradition épique¹⁹; ceci expliquerait pourquoi ce nom a été substitué, dans la légende, à celui du maître de Bābek. Cependant, les faits relatant la mort de Gāvidān ont été déformés : le chef ḥurramī fut tué par un rival nommé 'Imrān à qui Bābek est ici substitué. De même, la veuve de Gāvidān grâce à laquelle Bābek a été reconnu chef des Ḥurramī, est complètement omise dans le récit de la Geste. C'est à Satan lui-même que le héros doit son initiation :

« Un jour, Bābek vit venir vers lui un vieillard inconnu à qui il demanda qui il était. Le vieillard répondit : « Je suis l'Archange Gabriel. Je suis venu t'annoncer une bonne nouvelle : tu es prophète et je vais t'enseigner les fondements de ta doctrine. Si tu m'obéis, tu domineras le monde. » « Comment puis-je être prophète, demanda Bābek, les prophètes ont le pouvoir des miracles et moi, quel miracle puis-je accomplir ? » Le vieillard lui répondit : « Tu seras insensible au fer et au feu. Je vais t'enseigner comment trouver dans la terre les trésors qui ont été enfouis et grâce auxquels tu pourras rassembler des partisans. » Bābek crut en l'Esprit du Mal, il augmenta le nombre de ses partisans et sa renommée s'étendit rapidement de par le monde. Le Calife lui envoya un ambassadeur, Esed-i Kūfi, mais Bābek le gagna à cause et en fit son vizir. Le Calife envoya alors contre lui Noḳṭay le Turc avec vingt mille hommes. Bābek s'avança seul et sans armure contre Noḳṭay et lui présenta son corps insensible aux coups d'épée. Noḳṭay et ses vingt mille hommes crurent en lui et passèrent de son côté. Maintenant Bābek qui avait cent mille partisans, avait pris le chemin de Bagdad et le Calife était en fuite. »

¹⁹ Memlān qui, d'après les dictionnaires persans, fut le nom du « premier roi de l'Azerbaygān » (cf. les dictionnaires : *Ferhenk-i Nafisy*, Johnson, Desmaisons, Steingass, s.v. مملان), était un émir de la famille des Ravvādī qui joua un grand rôle dans l'histoire de l'Azerbaygān; c'est notamment au temps de son fils, Vahsudān b. Memlān, qu'eurent lieu les premières incursions seldjoucides : cf. Zeki Velidi Togan, I. A., s.v. *Azerbaycan*, 94 b, 96 b, 101 a. Memlān était le héros de l'*Azerbaygānnāme*, roman épique inspiré des expéditions arabes au Caucase et qui se trouve mentionné dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, *Ancien Fonds Turc* 60, au folio 103 recto : voir notre *Abū Muslim, le « Porte-Hache » du Khorassan dans la tradition épique turco-iranienne*, Paris 1962, 77 (la forme *Mahlān* qui figure dans notre ouvrage, est à corriger en *Memlān*; elle est due à une erreur du copiste).

En apprenant cette nouvelle, Baṭṭāl quitta sa ville de Mélitène et se dirigea vers Bagdad. Il se lança contre l'armée des rebelles et tua à lui seul une centaine de personnes. Bābek s'avança alors sur le champ de bataille. Baṭṭāl vit venir vers lui un Guèbre de haute taille et de belle prestance : il avait le teint basané et le visage éclairé par des yeux verts; son aspect avait quelque chose de repoussant, mais il était à la fois beau et fort. « Baṭṭāl, dit-il, pourquoi tuer ces innocents? Je suis prophète, pourquoi te détourner du chemin de la Vérité? Je ne veux pas ta mort, mais ton salut. Si tu crois en moi, je te rendrai aussi puissant que l'était 'Alī auprès de Muḥammed, car le temps de Muḥammed est passé et je suis celui que l'on nomme le Prophète Ḥurram Kešīš. »

Mais Baṭṭāl ne crut pas en ses paroles et l'attaqua avec son épée d'abord, puis avec toutes ses armes tour à tour. Bābek était invulnérable. Cette situation se prolongea pendant plusieurs jours, malgré l'arrivée de l'armée du Calife. Baṭṭāl, désespéré, se réfugiait dans la prière. Enfin, une nuit, le Prophète lui apparut en rêve et lui révéla que c'était la présence invisible de Satan qui rendait Bābek invulnérable; pour faire fuir le Diable, Baṭṭāl devait inscrire sur son épée ce verset du Koran : « Il n'y a de pouvoir et de force qu'en Dieu. »²⁰ Baṭṭāl obéit et lorsque, le lendemain, Bābek s'avança comme d'habitude sur le champ de bataille, il ne vit pas à ses côtés celui qu'il croyait être Gabriel. Le charme était rompu, il perdit la bataille et prit la fuite. Il gagna la région de Zengān, puis son repaire dans les montagnes. Baṭṭāl et l'armée du Calife dressèrent leur camp à proximité de Zengān et allèrent mettre le siège au refuge escarpé du rebelle. Le fort fut pris et rasé, ses partisans dispersés et sa famille resta aux mains du vainqueur. Bābek prit le chemin de la fuite. Baṭṭāl s'élança à sa poursuite, le rejoignit et déjà il levait contre lui son épée, lorsqu'il vit apparaître un vieillard qui lui dit : « Surtout ne fais pas grâce, car il est de ceux qui ont tué Ḥasan et Ḥüseyn! » En entendant prononcer les noms des fils d'Alī, les yeux de Baṭṭāl se remplirent de larmes de sang; il les essuya, mais entre temps Bābek avait disparu et Baṭṭāl comprit qu'il avait été, lui aussi, victime d'une mystification de Satan. »

Malgré l'exagération des faits — Bābek n'a jamais quitté l'Azerbayğān —, le fond historique du récit est évident : jusqu'à présent, c'est un parallèle romancé de la campagne d' Afšīn, telle qu'on la trouve racontée par Ṭabari, jusqu'à la prise d'El-Bezz, le repaire de Bābek, lorsque sa famille tomba entre les mains du vainqueur et que lui-même, ayant pris la fuite, fut rattrapé par Afšīn qui fit cerner la forêt où il s'était réfugié et d'où il réussit à s'échapper pendant la nuit. Mais l'épisode qui va suivre est purement imaginaire : on y retrouve tous les éléments des contes épiques turco-iraniens où divs et perīs prennent part à l'action.

« Satan a transporté Bābek en Chine où il convertit à sa foi le roi et son peuple, tandis que Baṭṭāl, jeté à la mer par l'Esprit du Mal, séjourne quelque temps dans un royaume souterrain d'où il revient avec une armée de divs et de perīs, inflige à Bābek une nouvelle défaite et répare le mal qu'il a commis en Chine. Satan transporte alors Bābek en pays de Rūm où il a un allié, le gouverneur d'Istanbul, Neṣṭōr, qui professe une religion

20 لا حول ولا قوة الا بالله

secrète. Avec son aide, Bâbek rassemble de nouveaux partisans et va dévaster la ville de Mélitène. Battâl surgit de nouveau à Tarsus, avec ses divs et l'armée du Calife. Bâbek, définitivement vaincu, s'enfuit vers la Géorgie où il demande l'hospitalité de Suheyl b. Sunbât, melik de Կանդաբադ. Mais Battâl pénètre dans le fort pendant la nuit et s'empare de son adversaire, tandis que Suheyl b. Sunbât se fait musulman et accompagne jusque'à Bagdad Battâl et son prisonnier. Mais le malheur ne diminue pas la foi de Bâbek en sa doctrine : même chargé de fers, il continue à prêcher et à se proclamer prophète. Battâl lui fait successivement couper la langue, les deux mains et crever les yeux. En approchant de Bagdad, le Calife sort à la rencontre de Battâl et le traite avec honneur. Bâbek est brûlé devant la ville et ses cendres sont dispersées.»

Le fil historique a été retrouvé dans le dernier acte du récit, quand Bâbek demande l'hospitalité à Suheyl b. Sunbât dans le nom duquel on reconnaît le dehkân arménien Sahl b. Sunbât. Il est intéressant de noter que, dans la légende, il est précisé que Bâbek se réfugia en Géorgie. La mention de la Géorgie est particulièrement digne d'intérêt et impliquerait que les seigneurs géorgiens étaient solidaires de ceux de l'Arménie et de l'Azerbaygân dans leur lutte contre les Arabes. Il semble, en effet, probable que la Géorgie, étroitement liée, par sa position géographique, au destin des autres peuples caucasiens, et qui n'a pas cessé de lutter contre la domination arabe, ne se soit pas tenue à l'écart pendant l'insurrection de Bâbek. Mais c'est Battâl lui-même qui est devenu le bourreau de Bâbek et il lui fait subir en cours de route le supplice qu'il a en réalité subi à Samarrâ, par ordre du Calife. L'épisode précédant la mort de Bâbek et qui relate la prise et le sac de la ville de Mélitène, n'est pas dénué de fondement historique : pendant la campagne d'Afşin, l'empereur Théophile qui, d'après le récit de Դաբարի, avait été prévenu par Bâbek du départ pour l'Azerbaygân d'une grande partie de l'armée du Calife, attaqua aussitôt le territoire de Tarsus et dévasta la forteresse de Zibatra²¹; d'après le témoignage de Mas'ûdi, corroboré par celui de Michel le Syrien et de Bar Hebraeus, il dévasta également Mélitène et y fit régner la terreur²². Après la capture de Bâbek, le Calife dirigea contre Byzance une campagne de représailles qui se termina par la prise d'Amorion et dans laquelle Afşin acquit de nouveaux titres de gloire. La mention de l'allié de Bâbek en pays de Rûm, le gouverneur d'Istanbul, Nestôr, qui professait une religion secrète, est particulièrement digne d'intérêt, car elle soulève le problème des rapports de Bâbek avec les différentes sectes chrétiennes, les Nestoriens en particulier. Nous connaissons, par le témoignage de Michel le Syrien et de Bar Hebraeus, la conversion au Christianisme des partisans de Bâbek, réfugiés à Byzance, et de son chef militaire, Nâşir²³. Nous venons de voir, d'autre part, qu'il entretenait des rapports d'amitié avec les seigneurs arméniens et que l'empereur de Byzance avait avec lui des relations diplomatiques.

²¹ Cf. ci-dessus, note 17.

²² Cf. Mas'ûdi, *Les Prairies d'Or*, VII, 133; Michel le Syrien, *op. cit.*, III, 88-89; Bar Hebraeus, *op. cit.*, 132, 135.

²³ Cf. ci-dessus, note 15.

Il reste à savoir quand et comment s'est opérée la substitution de Baṭṭāl à Afšīn : serait-ce à l'intérieur de la tradition épique arabe, les exploits d' Afšīn, entrés de son vivant dans le domaine de la légende, se trouvant attribués, lorsque son nom fut proscrit, à un autre champion des guerres arabo-byzantines? Cette substitution aurait-elle joué dans le transfert à travers le temps qui a fait de Baṭṭāl, héros de l'époque 'omeyyade, un contemporain des Califes Ma'mūn et Mu'tašim? Ce fait qui rattache le compagnon de Maslama aux ferments religieux iraniens, a-t-il été pour quelque chose dans la vénération dont Seyyid Baṭṭāl fut l'objet dans certaines sectes de derviches à tendances hétérodoxes, tels les Bekṭāchis? Serait-ce pour cette raison que la légende d'Abū Muslim de qui Bābek prétendait descendre, d'après Dīnavarī, et pour qui il avait un véritable culte — ses disciples citaient le nom d'Abū Muslim dans leurs réunions secrètes²⁴ —, trouve sa place dans un chapitre de la Geste de Baṭṭāl où celui-ci reprend l'œuvre de vengeance du Champion des 'Abbāsides en poursuivant les Hérétiques-Mervanides qui ont échappé à son glaive²⁵? L'étude du Livre de Bābek ne permet pas, à elle seule, d'éclairer les côtés obscurs qui subsistent encore dans la geste turque de Seyyid Baṭṭāl, mais c'est certainement un des nœuds qu'il reste à démêler avant d'arriver à la solution du problème. C'est en tout cas un texte que ne saurait ignorer celui qui désire approfondir l'histoire de l'insurrection de Bābek le Ḥur ramī.

Irène MÉLIKOFF.

²⁴ Au sujet du culte professé par Bābek pour Abū Muslim, voir les sources citées, ci-dessus, note 9, 11 et 12. Durant le siècle qui suivit la mort d'Abū Muslim, les pays iraniens furent agités par une longue série d'insurrections politico-religieuses réclamant le prix de son sang; une des sous-sectes des Ḥurremdīnān prit le nom d'Abū Muslimiyya. Cf. notre *Abū Muslim, le « Porte-Hache » du Khorassan*, 55-56, 58-59.

²⁵ Sur les rapports entre la légende d'Abū Muslim et la Geste de Seyyid Baṭṭāl, cf. notre *Abū Muslim, le « Porte-Hache » du Khorassan*, 64-65.

HISTORIOGRAPHISCHE BETRACHTUNGEN ÜBER ALBANIEN UND SEINE NACHFOLGESTAATEN (SCHIRWAN-SCHEKI) VOM ALTERTUM BIS ZUM HOHEN MITTELALTER.

von
Alexander NIKURADSE

I. HISTORISCH-GEOGRAPHISCHE VORBEMERKUNGEN.

Im grossen Gang der weltgeschichtlichen Ereignisse leuchtet Kaukasien immer wieder als ein in sich geschlossener politischer Tatsachenbereich hervor.

Das Auf und Ab der historischen Gewalten, die über Kaukasien hereinbrachen, wurde zum gesamtkaukasischen Schicksal.

Hinter einem solchen Gesamtschicksal Kaukasiens steht eine Vielheit von völkischen Sonderschicksalen, welche ein anderes gesamtkaukasisches Schicksal ergeben : Der Aufstieg Kaukasiens zur eigenständigen Lebensmacht als Staat, in Kultur und Wirtschaft. Erst hieraus erwuchs die Schicksalsgemeinschaft Kaukasiens. Man würde den gesamtkaukasischen Problemen also nicht gerecht, wenn man das historisch gewordene Sonderdasein der kaukasischen Völker nicht hervortreten liesse. Erst die mannigfaltigen Bestrebungen dieser einzelnen Völker durchleuchten die gesamtkaukasische Geschichte von innen her. Es soll versucht werden, Beiträge zu einer solchen Gesichtsschau Kaukasiens zu liefern.

Überblickt man nun die Gesamtgeschichte Kaukasiens, so kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, als hätte ein jedes Sondergebiet Kaukasiens mit seiner historischen Sonderaufgabe jeweils eine Volkstumsbesonderheit im Gesamtkaukasischen erhalten und sie im Verlaufe der Geschichte mitgeprägt. Die vorliegende Abhandlung versucht, das Schicksal und den historischen Werdegang jener Stämme Kaukasiens in das Licht des historischen Bewusstseins zu rücken, die die Westufer des Kaspi-Meeres und die Unterläufe der Flüsse Kur und Araxes bewohnten und die sich bereits im Altertum zu einem Königreich Albanien konsolidierten, ihren politischen und volkstumsmässigen Namen im Mittelalter in Schirwan und Scheki und im 20. Jahrhundert in Aserbeidschan umwandelten

Ein Blick auf die Landkarte Kaukasiens deckt deutlich auf, unter welchen geopolitischen Gegebenheiten sich dieses Königreich entfalten konnte und vor welche historische Aufgaben es sich gestellt sah ; Aufgaben, die sich durch das oben erwähnte « Auf und Ab der historischen Gewalten » ergaben, die über Kaukasien hereinbrachen. Diese über Kaukasien von aussen hereinbrechenden Gewalten stellten dem Königreich Albanien immer wieder neue Aufgaben. Sie standen im Zusammenhang mit den politischen Bewegungen und Bestrebungen jener Machtbildungen, die sich nördlich und südlich Kaukasiens bildeten und Kaukasien von Norden nach Süden bzw. von Süden nach Norden zu überqueren trachteten. Sie standen ausserdem im Zusammenhang mit den Bemühungen der südlich Kaukasiens gelegenen Staatne,

sich vor Einbrüchen der vom Norden Kaukasiens herdrängenden Gewalten zu sichern. Auch Mächte, die sich nördlich von Kaukasien gebildet hatten, waren bemüht, sich vor den in umgekehrter Richtung in Bewegung geratenen Machtzusammenballungen zu sichern.

Die beste und bequemste Möglichkeit für diese von Norden nach Süden und von Süden nach Norden gerichteten Bewegungen, Kaukasien zu überqueren bzw. sich in Kaukasien durch Einnahme der Festungen bzw. bedeutender wehrstrategischer Stellen gegen Einbrüche der jenseits Kaukasien liegenden Gewalten zu sichern, bildeten die verkehrs- und wehrgeographischen Gegebenheiten Albaniens. Es fragt sich : welches sind diese verkehrs- und wehrgeographischen Gegebenheiten ?

Das Gebirgsmassiv Kaukasiens lässt am Ufer des Kaspischen Meeres einen ebenen Streifen Landes frei, der breit genug ist, um einen ungehinderten Verkehr zu gestatten. Der nördliche Teil dieses ebenen Landstreifens am Westufer des Kaspischen Meeres hat eine grössere historisch-geographische Bedeutung erlangt, als der südliche Teil. Geographische Bedingungen waren hierfür massgebend. Eine bequeme Strasse führte also vom Norden nach dem Süden am Westufer des Kaspi-Meeres entlang tief in das Land Albanien hinein. Sie fand ihre Fortsetzung in der Strasse, die über die Kur-Niederung und den mittleren Araxes und über die Ortschaften Djulfa-Marand nach Persien führte. Diese historisch-geographische Magistrale und die auf ihr hinüber und herüber rollenden historischen Bewegungen sind es, die das Gepräge des Volkes und Königreiches Albanien im Gange der Geschichte mitbedingten und mitbestimmten. Wir werden später erkennen, dass das Schicksal Albaniens, das durch diese « Hin- und Herbewegungen » der von ausserhalb Kaukasiens stammenden Gewalten herrührte, zugleich jedesmal zum gesamtkaukasischen Schicksal wurde.

Unter diesen Wellenschlägen der Geschichte hatte sich Albanien als Volk und Staat und als Glied im gesamtkaukasischen Verteidigungssystem zu bewähren. Ein zweiter wesentlicher geschichtsgeographischer Faktor würde fehlen, wollte man die Betrachtung der Geschichte Albaniens nur auf die historischen Bewegungen « Nord-Süd » und « Süd-Nord » beschränken.

Kaukasien — und in seinem Rahmen auch das Königreich Albanien — erscheint seit dem Altertum bis ins hohe Mittelalter als im System der welthistorischen Kommunikation eingegliedert. Nicht zuletzt verdanken die Völker Kaukasiens und unter ihnen auch Albanien den Aufgaben, die ihnen innerhalb des Weltkommunikationssystems erwachsen waren, ihren kulturellen und materiellen Reichtum. Weltverkehr und Welthandel brachten es mit sich, dass die Völker Kaukasiens mit anderen Völkern in kulturelle und wirtschaftliche Kommunikation traten. Diese Weltverkehrs- und Welthandelsstrassen verbanden drei grosse Wirtschafts- und Kulturkreise der Weltgeschichte : Europa, Indien und China.

Albanien lag an einer der Hauptmagistralen der Weltgeschichte im Altertum. Welches war diese Magistrale der welthistorischen Kommunikation, deren die Völker Kaukasiens teilhaftig wurden ?

Es ist kein Zufall, dass die alten Griechen ihre mythologischen Gestalten mit dem Kaukasus verbanden. Führte doch der Handelsweg der hellenischen Welt nach dem fernerer Osten, nach Iran und Indien vorwiegend über den Kaukasus - die Länder Kolchis-Iberien-Albanien (heute : Westgeorgien-Ost-

georgien-Aserbeidschan) längs der Flüsse Phasis (Rion) und Kyrus (Kur) und über das Kaspische Meer. Auch über Nordkaskasien verlief ein Handelsweg zwischen Griechenland und Indien bzw. China. Nach STRABO nahmen die am Tanais (Don), zwischen der Mäetis und dem Kaspischen Meer sitzenden Aorsen, die Vorfahren der späteren Ersanen, den über den Oxus (Amudarja), das Kaspische Meer bzw. den Kyrus und Phasis zum Schwarzen Meer¹ führenden Durchgangshandel auf, um die Güter im Westen mit grossem Gewinn abzusetzen². Nach Kolchis kamen auch Griechen, um Güter und Waren des Kaukasus und Asiens gegen die eigenen Erzeugnisse einzuhandeln. Von hier gingen die griechischen Waren nach dem Iran, nach Indien und dem Fernen Osten. Bereits in der ersten Hälfte des ersten Jahrtausends v. Chr. bestehen griechische Faktoreien und Kolonien rings um das Schwarze Meer. Es ist nicht verwunderlich, dass die Albaner an diesem Welthandel regen Anteil nahmen und es verstanden haben, daraus Nutzen zu ziehen.

II. ALBANIEN VOM ALTERTUM BIS ENDE DES 7. JAHRHUNDERTS N. CHR.

Dem historischen Tatbestand, dass Kaskasien in die Weltkommunikation einbezogen wurde, verdankt man die durch fremde Völker gemachten Aufzeichnungen, die direkt oder indirekt Auskunft über die Geschichte Albaniens vermitteln.

Die vielseitigen Wechselbeziehungen zwischen Kaskasien und Griechenland fanden ihren Niederschlag in den Werken der griechischen Schriftsteller. Es ist verständlich, dass hierbei der westliche Teil Kaskasiens, insbesondere Kolchis, ausführlicher und öfter behandelt wird als Ostkaskasien. Die wichtigsten dieser griechischen Autoren sind: HEKATAUS von Milet, auch LOGOGRAPH genannt, um 550 bis 476 v. Chr. Aus seiner Erdbeschreibung, von der nur Fragmente übrigblieben³, hat HERODOT geschöpft. HERODOT, der um 484-425 v. Chr. lebte, bringt Nachrichten über die Wanderungen der Kimmerier auf dem Rion-Kur-Weg durch Kaskasien, über die Grenz- und Vasallenstaaten des Iran, über die in Kaskasien lebenden Stämme usw., bis zu seiner Zeit, in seinem Werk Buch III, Kap. XCIII-XCVIII. XENOPHON, um 434-355 v. Chr., stand im Staatsdienst bei Kyrus dem Jüngeren, nach dessen Tod er 10.000 Griechen über den Südwesten Kaskasiens und Trapezunt nach Griechenland zurückführte, worüber er seine berühmte « Anabasis » schrieb, namentlich Kap. 6 und 7.

Vom Ende des 4. Jahrhunderts v. Chr. an, als Alexander der Grosse sein Reich schuf, beschäftigten sich die Griechen mit dem Iran und Armenien intensiver als zuvor; auch die Nachrichten über den Kaukasus fließen jetzt reichlicher, besonders jedoch vom 1. Jahrhundert n. Chr. an. Es seien erwähnt: STRABO, um 63 v. Chr. bis 19 n. Chr., stammte aus dem pontischen Amisus. Ein einmaliger Wert kommt seinen Bemerkungen über Kolchis, Iberien und Albanien zu. Er berichtet von einem geordneten Staatswesen, entwickelter politischer Macht, Wohlstand und Kultur dieser Länder. PLUTARCH, um 46 bis 120 n. Chr., ist besonders wichtig durch sein Buch « Pompeius » in den « Griechischen und römischen Heldenleben », worin er die Expedition des

¹ STRABO XI, 7, 3.

² STRABO XI, 5, 8.

³ S. MÜLLER, C. et Th., *Fragmenta historicorum graecorum* I, Paris 1841, 1-31;

Pompeius nach Albanien, Iberien und Kolchis beschreibt. PTOLEMAUS, der um Mitte bis Ende des 2. Jahrhunderts n.Chr. lebte, FLAVIUS ARRIANUS, um die Mitte des 2. Jahrhunderts n.Chr., römischer Administrator und Regent in Kappadokien.

Vom 1. Jahrhundert v.Chr. an tritt auch das Römische Reich mit den Kaukasusländern in nähere Beziehung. Die Römer brauchten aus politischen und wirtschaftlichen Gründen mehr Kenntnisse über geographische Beschaffenheit, politische Struktur und wirtschaftliche Möglichkeiten Kaukasiens. Deswegen findet man in den griechischen und römischen Quellen dieser Zeit genauere Angaben über den Kaukasus. Von den römischen Geschichtsschreibern seien genannt: TITUS LIVIUS, um 59 v.Chr. bis 17 n.Chr., POMPEJUS TROGUS, Zeitgenosse des ersteren, CLAUDIUS, römischer Kaiser, um 10 v.Chr. bis 54 n.Chr. PLINIUS berichtet von den Mitteilungen des Kaisers über das Projekt eines Kanals zwischen dem Schwarzen und dem Kaspischen Meer ⁴, eines Kanals, von dem man eine Steigerung des West-Ost-Welthandels erhoffte; POMPONIUS MELA, Geograph des 1. Jahrhunderts n.Chr., QUINTUS CURTIUS RUFUS, 1. Jahrhundert n.Chr. PLINIUS SECUNDUS der Ältere, geb. 23, gest. 76 n.Chr. bringt wichtige Angaben über den Kaukasus, die vor allem die Geographie und Geschichte Albaniens betreffen ⁵. TACITUS, P.C., 55-120 n. Chr. Seine Berichte über die Beziehungen der Parther zu den Albanen, die Einfälle der Nomaden aus dem Nordkaukasus in Albanien, den Einfluss Roms im Kaukasus u.a. sind von grösster Wichtigkeit ⁶.

Bei STRABO finden wir auch Nachrichten über Albanien ⁷. Auch dem griechischen Schriftsteller PTOLEMAUS (gest. 170 n.Chr.) verdanken wir Kenntnisse über Albanien. Auf Grund der Aufzeichnungen beider Schriftsteller sucht B. DORN ⁸ die geographische Lage Albaniens zu umreißen. « Albanien grenzte im Norden an Sarmatien, von dem es durch die Keraunischen Gebirge geschieden war; im Westen an Iberien, von dem es weiter im Süden der Alasan trennte; im Süden an Armenien, da, wo der Kyros und ein Arm des Araxes die Grenze bildeten; im Osten an das Kaspische Meer bis zum flusse Soanas ⁹ ».

JACOBY, F., Fragmente griechischer Historiker I, Berlin 1923; LATYŠEV, Izvestija drevnich pisatelej grečeskich i rimskich o Skifii i Kavkaze, Spb. 1893, I, 1-3. (Übersetzungen alter griechischer und römischer Quellen ins Russische.)

⁴ S. LATYŠEV, a.a.O. II, 115.

⁵ LATYŠEV, II, 167-200; C. v. HAHN (russ.: GAN), Izvēstija drevnich grečeskich i rimskich pisatelej o Kavkazē, Tiflis 1884, I, S. 101 f.

⁶ LATYŠEV, a.a.O. II, 231-246; v. HAHN, a.a.O. I, 115-123. Zu Beziehungen Rom-Kaukasien vgl. noch Th. MOMMSEN, C. v. HAHN, a.a.O. II: Lazika i Iverija, Tiflis 1890.

⁷ « Albanien » entspricht dem georgischen Alwan-i. Ein Teil Thuschetiens trägt diesen Namen. Im Armenischen hiess Albanien Aghwan. Daher die griechisch-römische Angleichung Albani.

⁸ DORN, B., Das alte Albanien nach PTOLEMÄUS, Mémoires de l'académie impériale des sciences de St-Petersbourg, VIIe sér., t. XXIII. Spb. 1877, S. 197.

⁹ EICHWALD A., Geogr. S. 435, meint, der Name des Flusses Soana möge mit Suani zusammenfallen, und dann könnte man wohl fragen, ob der Soanas nicht dem Namen nach die Sundscha sein könne, welche in den Terek fällt und welche letztere PTOLEMÄUS eben Saonas, d.i. Sundscha, genannt hatte. Nach WACHUSCHTHI (georgischer Geograph des 18. Jahrhunderts. Der Verf.) Geogr. S. 327, fällt die Soanna in den Terek (DORN, ebenda, S. 205).

Es umfasste nach der fast allgemein angenommenen Meinung die Lande von Scheki¹⁰ und Schirwan nebst einem Teil von Dagestan bis Derbent, welches letztere ja auch von den morgenländischen Geographen, z.B. JAKUT, Moses KAGHANKATWATSI u.a. zu Schirwan gerechnet wurde¹¹. Nach STRABO gehörte auch Kaspiane, eine Landschaft, die von den Kaspiern den Namen habe, zu Albanien¹².

Eine Vorstellung von der Grösse und Macht Albanien vermittelt uns die Angabe STRABOS, dass die Albaner 60.000 Mann Fussvolk und 22.000 Reiter zu stellen vermochten. STRABO¹³ berichtet auch, dass in Albanien sechsundzwanzig Sprachen gesprochen wurden. In diesem Zusammenhang ist noch daran zu erinnern, was uns STRABO über den Handel überlieferte, der vom Oxus aus zum Kaspischen Meer und durch Albanien dem Kyros (Kur) entlang zum Schwarzen Meer ging.

Als die Römer nach dem Kaukasus kamen, fanden sie nach der Eroberung Armeniens auf dem Boden Südkaukasiens drei weitere Königreiche vor: Kolchis, Iberien und Albanien. POMPEJUS eroberte im Jahre 67/66 Albanien, 65 Iberien und 64/63 v.Chr. Kolchis. Seitdem rücken alle diese Königreiche Südkaukasiens in das Blickfeld erhöhter Aufmerksamkeit der Römer, da diese bei den Auseinandersetzungen Roms mit den Parthern für die römischen Kaiser von Bedeutung waren.

Wir werden später erfahren, welche Bedeutung die Länder Albanien, Armenien und Georgien (Kolchis und Iberien) in späteren Jahrhunderten auch für Ostrom hatten. Diese Königreiche Kaukasiens standen in enger Beziehung zu Rom und später zu Ostrom: politisch, wirtschaftlich und nicht zuletzt auch kulturell. Um diese Beziehungen aufhellen zu lassen, seien 3 Tatsachenbereiche hervorgehoben: 1. die Ausbreitung des Christentums in Albanien, 2. die in Albanien im Umlauf befindlichen Münzen und 3. die Wandlungen der politischen Orientierung Albanien als Folge des Wechsels der machtpolitischen Verhältnisse zwischen Rom und Persien.

CHRISTENTUM IN ALBANIEN. Die christliche Mission begann in Georgien, Albanien und Armenien etwa zu derselben Zeit wie auch im Westen Europas. Nach PEETERS, der die Frage der Bekehrung Georgiens eingehend untersucht hat, vollzog sich diese von der Schwarzmeerküste aus. « Von Pizunda und ohne Zweifel auch von Dioscurias und anderen griechischen Niederlassungen aus, die zerstreut an der Küste liegen, sandte die christliche Propaganda ihre Ausstrahlungen nach dem Innern dieses Landes ».

Wertvolle Beiträge von älteren Autoren sind bei AGATHANGELOS dem Griechen, FAUSTUS von Byzanz, SOKRATES, ZACHARIAS von Iberien, EUSEBIUS von Cäsaräa, GELASIVS von Cäsaräa, MARKUS DIAKONUS, ZOSIMUS und RUFINUS zu finden.

Die neue Religion hatte in Kaukasien wie im übrigen Europa einen harten Kampf gegen das einheimische « Heidentum » zu bestehen. In Albanien, Armenien, und Georgien erschwerte den Siegeslauf des Christentums dazu

¹⁰ Die bei morgenländischen Schriftstellern vorkommenden Formen Seken oder Scheken u.a. = Schekier mögen in den Saecani des PROLEMÄUS vielleicht ihre Entsprechung haben (DORN, 201).

¹¹ DORN, S. 129 f.

¹² STRABO XI, S. 431.

¹³ STRABO XI, VIII, 3.

noch der Masdaiismus, der in diesen Ländern verbreitet war und sich gegen die neue Religion ebenfalls zur Wehr setzte.

MÜNZFUNDE IN ALBANIEN. Vor der Unterwerfung Kaukasiens durch die Römer befand sich Kaukasien im Bereich der arsakidischen Münzen. Die arsakidischen Drachmen breiteten sich über Albanien und von hier aus einerseits über Georgien längs des Rion-Kur-Weges und andererseits über Nordkaukasien auf dem Wege über Derbent aus (Fundstellen : Terek und Stawropolsches Gebiet). Bemerkenswert ist jedoch, dass die arsakidischen Tetradrachmen, die sonst in jenen Gebieten, die dem Einfluss der Parther unterstanden, in grosser Zahl vorkommen, in Transkaukasien überhaupt nicht zu finden sind.

Eine Änderung im Münzwesen Kaukasiens vollzog sich unter dem Einfluss der politischen Lage nach der Niederwerfung des pontischen Reiches. Nach der Niederlage des Mithridates drang POMPEJUS, 67 bis 63 v.Chr. in Kaukasien ein und bestätigte in Westgeorgien (Kolchis) Aristarchos als König. Kolchische Münzen aus der Regierungszeit dieses Königs sind aufgefunden worden.

Die römischen Denare aus der Zeit vom 1. bis 3. Jahrhundert n.Chr. sind zusammen mit den arsakidischen Drachmen und Kupfermünzen die gangbarsten Münzen dieser Zeit in Kaukasien. Vom Beginn des 3. Jahrhunderts an tritt ein Wandel ein.

ALBANIEN, (SCHIRWAN. SCHEKI) IM MACHTBEREICH DES SASSANIDISCHEN PERSIEN

Zu gleicher Zeit verschoben sich die Machtverhältnisse auch im Süden Kaukasiens von Grund aus. Im Iran war aus einem politischen Umsturz zu Anfang des 3. Jahrhunderts das Sassanidenreich hervorgegangen, in welchem dem Römischen Reich ein mächtigerer Gegner erwuchs, als es bisher die Parther gewesen waren. Die Macht der Sassaniden setzte dem Vordringen des Römischen Reiches nicht nur ein entschiedenes Halt entgegen, sondern warf Roms Einfluss im Osten noch zurück. So gerät z.B. auch Albanien in den politischen Machtbereich Persiens. Das macht sich bei den römischen Schriftstellern des 3. und 4. Jahrhunderts bemerkbar : Sie bringen über Albanien jetzt nur vereinzelte Nachrichten. Die Beziehungen Roms zu Kolchis-Iberien brachen hingegen nicht ab. Als das Weströmische Reich aber unter dem Druck der germanischen Kräfteverlagerung nach dem Westen Europas erlosch, blieb noch Ostrom (Byzanz) erhalten, das in den folgenden Jahrhunderten in Südosteuropa führend wurde und der Sassanidenmacht als erbitterter Gegner, jedoch nur schwach, die Waage hielt.

Wie schon darauf hingewiesen wurde, diente Albanien dank seiner Lage von alters her als Umschlagplatz der Handelsinteressen der benachbarten Länder. In der römischen Zeit stellte Albanien einen bedeutenden Staat dar, mit einem hauptsächlich kaufmännisch orientierten, gut eingerichteten Städtewesen und mit einer arteigenen Kultur. Der römische Einfluss, der vom 1. Jahrhundert v.Chr. bis zum 3. Jahrhundert n.Chr. dauerte, wurde in Albanien - wie bereits erwähnt - durch die Sassanidenmacht abgelöst. Im 6. Jahrhundert haben wir vom Standpunkt der weiteren Geschichte Albaniens aus, insbesondere zwei Gebiete zu berücksichtigen : *Schirwan und Scheki*.

Das Fürstentum Schirwan entstand an einer der wichtigsten Verteidigungsstellen Ostkasiens, und zwar an der Strasse, die vom Norden des Kaukasus der Westküste des Kaspischen Meeres entlang südwärts führte. Seine politische Entwicklung vollzog sich im Rahmen des von den Sassaniden regierten persischen Reiches und der machtpolitischen Interessen derselben. Schirwan im engeren Sinne umfasste die Gebiete von Baku und Kuba. In der Zeit seiner grössten Machtentfaltung breitete sich Schirwan auch über Scheki und über grosse Teile des heutigen Dagestan bis nach Derbent aus.

Persien musste sich die Sicherung der Kaukasusübergänge stets angelegen sein lassen. Nach der Schrift *Derbendnameh*¹⁴ soll bereits der Sassanidenherrscher KOBAD (401-532, auch KAWAD, KUBAD geschrieben) die Stadt Kabala erbaut haben. Grösste Aufmerksamkeit widmete der Sicherung gegen den Norden nach örtlicher (legendärer) Überlieferung auch sein Sohn Schah CHOSROW I. NUSCHIRWAN. Schon zu Lebzeiten seines Vaters erwirkte er sich zu diesem Zwecke die Genehmigung, befestigte Städte zu bauen. So erbaute er auch die Feste Schirwan. Nach dem arabischen Schriftsteller MASUDI und HAMSAH ISFPAHANI soll NUSCHIRWAN (532-579) auch die unter dem Namen des Tores der Tore (d.i. Derbent) bekannte Stadt und ihre berühmte grosse Mauer errichtet haben.

NUSCHIRWAN bestätigte in den verschiedenen Ländern des Kaukasus Fürsten, setzte sie als Feldherren ein und übergab ihnen das Kommando über die Heeresmacht ihrer Gebiete. Solche Fürsten waren z.B. der Filanschah, der Tabasaranschah und u.a. auch der Schirwanschah. Nach Angabe mehrerer Schriftsteller leitet sich das Geschlecht der Schirwanschahs von NUSCHIRWAN ab, d.h. - der von NUSCHIRWAN eingesetzte erste Schirwanschah muss ein Verwandter NUSCHIRWANs gewesen sein.

Über die Tätigkeit des ersten Schirwanschahs weiss man nichts Genaueres. Bekannt ist nur, dass er sich mit dem ihm verliehenen Gebiet nicht begnügte, sondern seinen Machtbereich bis nach Derbent hin ausdehnte. Die entsprechenden Unternehmungen dürfen in die Regierungszeit des NUSCHIRWAN verlegt werden.

Über Stadt und Gebiet von Scheki¹⁵ besitzen wir eingehendere Nachrichten erst wieder aus der Zeit, als sich unter der Herrschaft der Dynastie der Albanischen Arsakiden, der Eran-Schahs (oder Arran-Schahs), in Albanien das Christentum wieder zu festigen bestrebt war und sich auch gefestigt hatte.

Für die grosse Bedeutung der Stadt dazumal zeugt die Tatsache, dass sie der Sitz des albanischen Patriarchats wurde. Von der regen Bautätigkeit

¹⁴ Türkische Schrift nach einer persischen, verlorengegangenen Vorlage.

¹⁵ Das Gebiet von Scheki grenzte im Westen an Kachetien und im Osten an das Gebiet von Kabala. Die Stadt Scheki wird an dem Orte vermutet, wo heute Nucha steht. Auf den Namen Scheki weist noch heute das der Stadt Nucha benachbarte Dorf Schekili hin. In Scheki oder unweit davon suchte man das von STRABO beschriebene alte albanische Heiligtum des Mondes. Es war nach STRABO (XI. 4, 7) eine bevölkerte Priesterstadt in der Nähe Iberiens mit grossen politischen Vorrechten, und sein Herr, der Oberpriester, im alten Albanien der zweite Mann nach dem Herrscher selbst, der in Kabala seinen Regierungssitz hatte, Neuerdings hat I. DZAWACHISVILI dieses Heiligtum in Kachetien lokalisiert (DZAWACHISVILI, Geschichte des georgischen Volkes).

der schekischen Fürsten im 6. Jahrhundert hörten wir schon. Während des Einbruchs der Chasaren vom Norden her nach Albanien wurde Scheki schwer heimgesucht. Diese Ereignisse haben eine genaue Darstellung in einer Schrift gefunden, die dem damaligen albanischen Patriarchen-Katholikos WIRO oder jemandem aus seinem Kreise zugeschrieben wird.

ALBANIEN WIEDER IM MACHTBEREICHE OSTROMS.

Anfang des 7. Jahrhunderts kam Albanien unter die Herrschaft des oströmischen Kaisers HERAKLIUS (610-641). Die byzantinischen Quellen aus der Zeit (vom Ende des 6. Jahrhunderts bis zum 7. Jahrhundert) enthalten Nachrichten über Albanien¹⁶.

Wenn Albanien und Byzanz auch in späteren Epochen keine direkten politischen Beziehungen mehr unterhielten, so bestanden doch auf kirchenorganisatorischen und religiösem Gebiet gemeinsame Interessen, die gepflegt wurden und in byzantinischen kirchlichen Schriften einen Niederschlag fanden. Quellenkritische Untersuchungen dieses Materials könnten unsere Kenntnisse über das damalige Albanien überhaupt und über das für die Geschichte Aserbeidschans so wichtige albanische Christentum im besonderen bereichern.

Die Lage änderte sich, als HERAKLIUS Kaiser von Byzanz wurde (610-641). HERAKLIUS warf die Perser zurück, beseitigte ihre Herrschaft im Kaukasus und griff Persien selbst mit Erfolg an. Von Lasika aus drang er auch in Armenien ein. Auch Albanien wurde durch den Kaiser HERAKLIUS eingenommen.

Der siegreiche Kaiser trat als Verteidiger des Christentums im Osten auf und gab dem Kriege einen religiösen Charakter. Der Kampf um Kaukasien endete mit einem vollen Siege der Byzantiner. Albanien, Georgien und Armenien blieben nach HERAKLIUS' Sieg byzantinisch.

Vom 4. Jahrhundert an - nach der Einführung des Christentums in Kolchis, Iberien, Armenien und Albanien - trat in der Art der Einflussnahme der beiden südlichen Nachbarn Persien und Rom (Byzanz) auf die südkaukasischen Staaten überhaupt ein neuer wesentlicher Unterschied auf. Diese Staaten blieben fortan, wenn auch das sassanidische Persien die Oberhoheit über Armenien, Albanien und Iberien hatte, kulturpolitisch auf Ostrom ausgerichtet, und zwar durch das Christentum. Auch Ostrom war während seiner machtpolitischen Schwäche seinerseits immerhin bemüht, den Einfluss auf die südkaukasischen Staaten auf dem Wege über die Kirche aufrechtzuerhalten, wie wir das besonders auch an dem Beispiel Albaniens nach dem 7. Jahrhundert sehen konnten.

Die politischen Schicksale Kaukasiens zwischen dem 3. und 7. Jahrh. spiegeln sich auch für diese Periode in den Münzfunden wider. Vom Beginn des 3. Jahrhunderts an wird die arsakidische Drachme von der sassanidischen abgelöst und vom 3. bis 6. Jahrhundert verbreitet sich letztere nicht nur in Albanien, sondern in ganz Südkaukasien bis zum Küstengebiet des Schwar-

¹⁶ Literatur : 1. Prokopius von Cäsarea (6. Jahrhundert). 2. Agathias (6. Jahrhundert). 3. Menander (6. Jahrhundert) berichtet unter anderem auch über Expeditionen der Byzantiner nach Albanien, über Überfälle der nordkaukasischen Stämme auf Albanien. 4. Theophilaktus Simokatta (7. Jahrhundert). 5. Johannes Malala (6. Jahrhundert).

zen Meeres, obwohl sie uns hier und in Westgeorgien seltener begegnet. In Westgeorgien herrschten die byzantinischen Münzen vor. Es wurde eine Reihe von Münzen des sassanidischen Typs aus dem Anfang des 6. Jahrhunderts gefunden, die in Georgien selbst geprägt worden sein müssen. Sie tragen Monogramme der georgischen Herrscher in georgischer Schrift. Pachomow, der gründlichste Kenner dieser Frage, hält es für um so wahrscheinlicher, dass auch in Schirwan und Aran, die von ungeheurer wirtschaftlicher und militärischer Bedeutung für das sassanidische Reich waren, solche Münzen geprägt wurden. Ein wichtiges Zentrum war beispielsweise die *Stadt Berdaa* (*georg. Bardawi*), in der Statthalter aus der nächsten Verwandtschaft des persischen Herrscherhauses sassen, die die Regierungsgewalt im östlichen Südkaukasien und die Oberaufsicht über Ostgeorgien ausübten. Einzelne sassanidische Drachmen sind in Transkaukasien geprägt worden. Mit der byzantinischen Herrschaft unter Kaiser HERAKLIUS drangen in Georgien, Albanien und Armenien natürlich auch byzantinische Silbermünzen ein, die grösstenteils aus der Zeit des Kaisers HERAKLIUS selbst stammten. Vom Beginn des 7. Jahrhunderts an bis zum Aufkommen der Münzen arabischer Prägung kursierten in Albanien und Ostgeorgien sassanidische und byzantinische Münzen nebeneinander. Die byzantinischen Münzen des HERAKLIUS und seiner Nachfolger fanden hauptsächlich im Süden Albanien Verbreitung, seltener in den nordwestlichen Gebieten des heutigen Aserbeidschan.

III ALBANIEN ZWISCHEN SÜD UND NORD.

EINBRUCH DER ARABER UND CHASAREN

Nachdem die Araber Nordwestpersien erobert hatten, rückten Teile ihres Heeres in den verschiedenen Gebieten Kaukasiens ein, um sie zu besetzen. Auf Schirwan (Albanien) marschierte BAKIR BEN ABDULLAH. Schirwan wurde damals von einem gewissen SCHEHRIAR beherrscht, einem Blutsverwandten des persischen Königshauses. Dieser SCHEHRIAR unterstellte sich den Arabern und wurde bei Befreiung von Tributzahlungen verpflichtet, das Kalifat gegen Angriffe vom Nordkaukasus, d.h. vor den Chasaren zu schützen. Unter solchen Bedingungen wurden auch andere Fürsten Albanien verpflichtet. DORN bemerkt darüber: «OMAR genehmigte SCHEHRIARS Vorschlag und dies wurde ein Gesetz für alle Derbende (Engpässe), dass sie nämlich weder Tribut noch Abgaben entrichten, sondern dafür selbst Krieg führen und die Ungläubigen von dem Gebiet der Muselmanen zurückhalten sollten. Und als hierauf der Oberfeldherr SURRAKAH selbst ankam, machten alle Derbende (wie ARRAN, MUGHAN, GUSCHTASP usw.) auf jene Bedingung hin Frieden, so dass die Muselmanen nicht nötig hatten, in jenen Gegenden ein Heer zu unterhalten».¹⁷

Auch Georgien und Armenien teilten das Schicksal Albanien. Der arabische Heerführer HABIB-IBN-MASLAMA überschritt 643 die ostgeorgische Grenze und marschierte gegen Tbilissi. 645 brachte er dem byzantinischen Heer eine Niederlage in Armenien bei und eroberte es.

Die Bedingungen, die die Araber an die unterworfenen Gebiete stellten,

¹⁷ Bernhard DORN, Versuch einer Geschichte der Schirwanschahe, Mémoires de l'Acad. des Sc. de S. Pétersbourg, Sér. VI, Bd. IV, 1841, S. 537.

bedeuteten keinen gewaltsamen Eingriff in das Leben der Völker. Ihre Herrschaft nahm in Albanien eine andere Form an als in Armenien, und hier wieder eine andere als in Georgien. In Georgien war ihr Einfluss im Westen geringer als im Osten. Den Ostgeorgiern wurde die Freiheit des christlichen Bekenntnisses, die Unantastbarkeit der Kirchen und Klöster zugebilligt, dafür waren sie verpflichtet, den Arabern ein Drahkan als Abgabe zu entrichten und den Mohammedanern im Falle der Not Unterkunft und sonstige Hilfe zu gewähren. Für den Übertritt zum Islam wurde die rechtliche Gleichstellung mit den « Gläubigen » versprochen.

Nach der Unterwerfung Schirwans durch die Araber bemächtigten sich die Chasaren Derbents. Hierauf kam es zu harten Kämpfen zwischen den Arabern und den Chasaren, mit dem Ergebnis, dass Derbent in die Hände der Araber fiel. Die Araber trennten Derbent von Schirwan. Es wurde der Sitz eines arabischen Verwesers oder Statthalters. Die Kämpfe zwischen den Arabern und den Chasaren um Derbent wurden noch lange fortgesetzt und Schirwan mehr als einmal von den Chasaren durchzogen und verwüstet.

ALBANIEN WIEDER IM MACHTBEREICHE ROMS

Diese 643 begonnene arabische Herrschaft in Kaukasien erstreckte sich nur über eine kurze Zeit. In Ostgeorgien dauerte sie bis zum Jahre 657; in diesem Jahre waren im Kalifat Wirrnisse ausgebrochen. 678 kam es zu einem Frieden zwischen den Arabern und Byzanz, auf Grund dessen sich beide Seiten in bezug auf Ostgeorgien gleiche Rechte ausbedungen. In weiteren Kämpfen mit den Arabern gelang es JUSTINIAN II. in den Jahren 685-689, Armenien, Iberien und Albanien von der arabischen Herrschaft zu befreien und wieder dem byzantinischen Machteinfluss zuzuführen.

ARABER UND CHASAREN WIEDER IN ALBANIEN.

Als sich die arabische Macht von den Niederlagen erholt hatte, nahm sie den Kampf um die verlorengegangenen Positionen in Kaukasien wieder auf. Hierbei suchten die Araber auch wieder den Durchgang von Derbent zu gewinnen. Die Chasaren waren hier bis in die Gebiete südlich des Kaukasusgebirges vorgedrungen. In *Kabala* hatten die chasarischen Machthaber ihre Residenz. 712 bzw. 717 schickte der Kalif WALID (WELID) I. (705-715) seinen Bruder MUSLEMAH gegen Derbent, dem es, wenn auch durch Verrat, gelang, sich der Stadt zu bemächtigen.

Welche Bedeutung der Stadt *Derbent* damals in der Politik zukam, lesen wir in Dorns Quellenbericht: « Auf den Vorschlag Muslemahs, die Burg zu zerstören, weil doch nach Abzug des mohammedanischen Heeres die Chasaren zurückkehren, sich Derbents bemächtigen und die daselbst zurückgelassene Besatzung töten würden, stellte Abdulasis Bahely vor, dass dies nicht geraten sei, da die Burg, von den Chasaren bald wiederhergestellt, denselben Gelegenheit geben würde, ihre Verheerungen bis nach Irak und Aserbeidschan¹⁸ auszudehnen. Muslemah bestand auf seinem Vorsatz: die Festungswerke wurden zerstört; Abdulasis erhielt die Verwaltung Gand-

¹⁸ Gemeint ist hier die nordwestliche Provinz Persiens.

schas und Schirwans, und Muslemah kehrte nach Syrien zurück. Sogleich aber traf das von Abdulasis Vorausgesagte ein, die Chasaren kamen nach Derbent, stellten die Festungswerke wieder her und unternahmen jedes Jahr verheerende Einfälle in Irak und Aserbeidschan. Gandscha aber und Schirwan waren damals schwach und ohnmächtig». ¹⁹

Es folgte eine lange Zeit ständiger und hartnäckiger Kämpfe zwischen den Chasaren und den Arabern um den Derbentpass. Im Jahre 717/18 drang ein Chasarenheer in Stärke von 20.000 Mann über Schirwan nach Nordwestpersien ein, was mit einem Misserfolg für die Chasaren endete. 722/23 brach ein arabisches Heer im Chasarenland ein und wurde dort vernichtet. Darauf schickte der Kalif JESID II. (720-724) ein grosses Heer gegen die Chasaren, die den Arabern in Georgien, am Flusse Alasani, entgegentraten. Die Araber blieben Sieger, verfolgten die Chasaren bis in ihr Land und verwüsteten es. 728/29 hören wir, dass die Araber unter MUSLEMAHS Führung aufs neue in Schirwan einrückten und den Chasaren Derbent wegnahmen. Daraufhin erfolgte wieder ein Einfall der Chasaren, und zwar nach (Persisch-) Aserbeidschan über den schirwanischen Engpass (Derbent, Schirwan). Am Zusammenfluss von Kur und Araxes wurden die Muselmanen geschlagen. Kalif HISHAM rüstete ein neues Heer gegen die Chasaren aus. Trotz mehrfacher Siege über die Chasaren gelang es den Arabern aber nicht, eine klare Machtentscheidung an dieser Stelle Kaukasiens herbeizuführen. Jedenfalls sah man sich genötigt, MUSLEMAH noch einmal gegen die Chasaren zu entsenden. « Er rückte gerade auf Derbent los und empfing während seines Zuges die Huldigungen der verschiedenen Fürsten, des Schirwan-Schahs, Filanschahs und anderer ²⁰, woraus hervorgeht, dass sich die schirwanischen Fürsten noch zu erhalten gewusst hatten. » ²¹

Im Anschluss an den Einbruch der Araber bahnte sich in Kaukasien eine Entwicklung an, die für das Gesamtbild in Kaukasien bedeutungsvoll werden sollte : 733 wurde in Derbent, unter den Lesgiern, in Tabasaran und in Schirwan der Islam eingeführt. Im Jahre 737 finden wir den nachmaligen Kalifen MERWAN BEN MUHAMMED als Statthalter in Derbent. U.a. legte er den Schirwanen einen jährlichen Tribut von 12000 Mass Weisen (so nach dem Derbendnameh) auf. Ausserdem waren sie im Falle eines Krieges gegen die Chasaren zum Kriegsdienst verpflichtet. Über die weitere Entwicklung *Schirwans schweigen die Quellen* nun für lange Zeit.

ARABER IN SCHEKI

Als die Araber nach der Überwindung ihrer inneren Krise wieder in Kaukasien einbrachen, kam auch *Scheki* wieder unter ihre Macht. Im Zusammenhang mit diesen Ereignissen verlor die Stadt Scheki ebenso wie die frühere Residenz der chasarischen Machthaber, das alte Kabala, an Bedeutung (der Schwerpunkt der arabischen Interessen verlagerte sich nach den Gebieten des nördlichen Kaukasus). In den Quellen wird die Fruchtbarkeit und die gute Bestellung des Landes im Schekigebiet unterstrichen. Sehr interessant für die Kenntnis der kaukasischen Entwicklung sind die Nachrichten, die uns die arabischen Historiker und Geographen des 9. und 10. Jahrhunderts

¹⁹ DORN, Versuch, S. 540.

²⁰ D'OHSSON, 62 (S. DORN, a.a.O.).

²¹ DORN, Versuch, S. 541 (2).

über die Bevölkerung Schekis überliefern. Sie bezeichnen die Bewohner als schekisch. Zuweilen findet sich jedoch bei ihnen die Bezeichnung « Ud ». In diesem Namen ist das Volk der Udiner (ältere Bezeichnung Utiner) zu erkennen. Die Udiner leben auch heute noch in kleiner Anzahl nicht weit von Nucha und haben ihre alte besondere Sprache erhalten. Als Religion herrschte unter der Bevölkerung Schekis wie unter derjenigen Kabalas auch während der Araberherrschaft des 9. und 10. Jahrhunderts das Christentum. Auch die Verwaltung des schekischen Gebietes war gewissermassen autonom und lag in den Händen eines christlichen Herrn mit dem Titel « Melik ». Solcher Meliks gab es eine grosse Zahl zu beiden Seiten des Kur, besonders auf der nördlichen Seite des Flusses. Die Machthaber von Scheki begnügten sich nicht mit der Stellung eines « Melik » und strebten nach einer höheren Würde in Albanien. Dies glückte ihnen während des 9. und 10. Jahrhunderts mehrere Male.

IV ALBANIEN (SCHIRWAN-SCHEKI), IM BEREICHE DER KAUKASISCHEN ORDNUNGSMACHT.

POLITISCHE EINHEITSBESTREBUNGEN IN ALBANIEN VON SCHIRWAN AUS.

Wie schon gesagt, versiegen die Quellen für die Geschichte *Schirwans* im zweiten Drittel des 8. Jahrhunderts. Erst aus der Mitte des 10. Jahrhunderts besitzen wir wieder sichere Nachrichten über Schirwan. Der arabische Geograph und Schriftsteller MASUDI, der selber den Kaukasus bereiste, erzählt, dass zu seiner Zeit, d. i. im Jahre 948, in Schirwan ein Moslim MOHAMMED BEN JESID aus dem Geschlechte Bahramdschurs regiert habe. Dieser MOHAMMED BEN JESID war, wie seine Vorfahren, König von Aran. Nach dem Tode des Schirwan-Schahs ALI BEN HAITHAM hatte er sich dessen Gebiet zugeeignet. In MOHAMMED BEN JESID lebte der Ehrgeiz des ersten Schirwan-Schahs: Er begnügte sich nicht mit dem Erworbenen. Er bemächtigte sich auch der Stadt Bab-el-Abwab (d. h. Derbents). Ausserdem unterwarf er einen Teil der mohammedanischen Lesgier und das an diese angrenzende Gebiet von Mukaniah²². Damit hatte MOHAMMED BEN JESID einen stattlichen Bezirk unter seiner Herrschaft zusammengefasst. Zum Schutze des Landes legte er unter anderem die Festung Sawa an, die den Berichten zufolge von keiner Festung der Welt übertroffen werden konnte. Schirwan selbst umgab er mit zwei neuen Mauern, von denen die eine als die Lehmmauer, die andere (steinerne) als Barmekische bekannt war. MOHAMMEDS Versuch, ganz Albanien von Schirwan aus als selbständiges Staatswesen unter einen Hut zu bringen, blieb vereinzelt. Schirwan brachte es nicht mehr zu einem eigenen dauerhaften staatlichen Bau. DORN schreibt: « Von Mohammed an beobachten die mir zu Gebote stehenden Schriftsteller ein tiefes Stillschweigen, man musste denn die Nachrichten aus Schehrisadeh hierher ziehen, welche allerdings die Reihe der Beherrscher Schirwans bis zu dessen Eroberung durch die Georgier hinführen würden²³. »

Diese Eroberung gelang unter König DAWITH II. von Georgien (1089 bis

²² « Welches aber verschieden ist von der am Kaspischen Meer gelegenen Landschaft Mukaniah » (DORN).

²³ DORN, Versuch, S. 548.

1125) nach wiederholten harten Kämpfen gegen die Seldschuken. Schirwan wurde mit zahlreichen georgischen Besatzungen versehen. Als Verweser wurde der Erzbischof SIMON eingesetzt. Von da an wohl nannten sich die georgischen Könige auch «Schirwan-Schahs».

Politische Einheitsbestrebungen gingen in Albanien auch von *Scheki* aus. SACHL, der Sohn SANIBADS, der mit Hilfe seines Sohnes ADER-NERS den Eran-Schah MECHRID und alle männlichen Vertreter des Hauses der Mechriden umbrachte und deren Besitz an sich riss, unternahm 822 einen Einigungsversuch. ADER-NERS heiratete die Tochter des erschlagenen letzten Mechriden und gründete die neumechridische Dynastie. Das Oberhaupt der albanischen Kirche, der Patriarch-Katholikos, erteilte dieser Ehe seinen erzbischöflichen Segen.

Dieser neue Eran-Schah, d.h. der König Albanien, SACHL, nahm den Kampf gegen die Macht der abassidischen Kalifen auf und verband sich zu diesem Zweck mit BABEK, der seit mehreren Jahren in Persisch-Aserbeidschan und auch in Südkasien einen zähen Kampf gegen die Araber geführt hatte. SACHL nahm ihn zunächst unter seinen Schutz, lieferte ihn jedoch 837 dem Kalifen aus, um eine Legalisierung seiner eigenen Position durch die Araber zu erlangen. Schliesslich erteilten die Araber ihm ihre Anerkennung, doch nur, um ihn bald darauf (um 853) mit seinem Sohne ADER-NERS und einer Anzahl anderer südkaukasischer Fürsten gefangenzunehmen und für lange Zeit aus der Heimat, wahrscheinlich nach Bagdad, zu verbannen. Der erste politische Einigungsversuch, der von SACHL ausgegangen war, wurde auf diese Weise durch das arabische Einschreiten gewaltsam unterbunden.

Dreissig Jahre später, etwa um 885, richtete sein Enkel GREGOR HAMMAN die alte, von den Arabern zerstörte Herrschaft von neuem auf. Diese Wiedergeburt scheint sich zuerst im Gebiet südlich des Kur (Mechriden Territorium) vollzogen zu haben, von wo aus GREGOR HAMMAN dann in das nördliche übergriff. HAMMAN verlebte auch Scheki und Stadt und Gebiet Sanarien (bzw. Tsanarien, Dzanar) seinem Herrschaftsbereich ein. Ob er sich auch das Gebiet von Eran unterwarf, das im Laufe der Geschichte im allgemeinen zu Schirwan hinneigte, ist zweifelhaft.

Aber auch diese politische Zusammenfassung Albanien war von kurzer Dauer; sie löste sich wahrscheinlich gleich nach dem Tode HAMMANS wieder in ihre Bestandteile auf. Von nun an ging der westliche Teil des albanischen Gebietes südlich des Kur seinen eigenen politischen Weg. Aber auch die Verbindung zwischen Scheki und Sanarien hatte sich gelockert.

Von Scheki sollte noch einmal ein Versuch ausgehen, Albanien zu einigen, und zwar unternommen von einem Urenkel GREGOR HAMMANS, der mehrere Namen trug, darunter den christlichen Namen JOHANNES. SEWADA ISCHHAN, der Vater des JOHANNES, war um das Jahr 950 seinem Bruder (915-950) in der Herrschaft in Scheki gefolgt, während JOHANNES die Herrschaft in Sanarien übernahm.

Als SEWADA ISCHHAN etwa um 960 starb, wurde JOHANNES (auch OHANES SENEKERIM genannt) sein Nachfolger, so dass er nun Scheki und Sanarien in seiner Hand vereinigte.

Die Besitznahme von Scheki musste ihn in Gegensatz zu dem Schirwan-Schah MOHAMMED BEN AHMED AL-AZDI, dem Asdaraber (d.h. Araber aus Asdi) bringen. Der Asdaraber hatte seine Herrschaft von Schirwan aus auch

über Chorsan und Liran (Eran) ausgedehnt und die einheimischen vermuselmanischen Fürsten verdrängt. Die 983 verfasste persische Geographie « Chodud al Alem » sagt darüber, dass Schirwan, Chorsan und Liran drei Gebiete seien, die ein Ganzes darstellen, und dass der Herrscher in seinem Titel drei Titel vereinige : « Schirwan-Schah », « Chorsan-Schah » und « Liran-Schah ». Man muss annehmen, dass auch Scheki in politischer Abhängigkeit von dem Asdaraber gestanden hat; denn zum Unterschied von Sanarien führte der Fürst von Scheki, SEWADA ISCHHAN, wie aus den Aufzeichnungen des arabischen Geographen IBN-HAUKAL hervorgeht, seine Steuern nicht direkt an den Vertreter des Kalifats in Persisch-Aserbeidschan ab, sondern über den Asdaraber MOHAMMED, den Schirwan-Schah. Da der Fürst von Sanarien die Vorherrschaft des Asdarabers nicht anerkannte, durch die Übernahme Schekis durch JOHANNES von Sanarien aber die Entziehung Schekis aus dem Einfluß des Schirwan-Schahs nahelag, musste es zwischen JOHANNES und MOHAMMED zum Konflikt kommen.

Dieser Konflikt bedeutete nicht nur einen Gegensatz zweier Fürsten; dahinter verbarg sich vielmehr auch der albanische Einheitsgedanke der einheimischen Bevölkerung und einheimischer Fürsten, der sich gegen die arabischen Eroberer richtete. Es ist einleuchtend, dass sich die Macht des Asdarabers diesen, als albanische nationale Befreiungsaktion zu wertenden politischen Ereignissen entgegenstellte. In Anbetracht der von JOHANNES von Sanarien ausgegangenen Bestrebung, Albanien wieder politische zu einigen, konnte der Asdaraber gewärtigen, dass JOHANNES über Scheki noch hinausgehen würde. Hierbei musste die Aufmerksamkeit auf das kleinsunikische Territorium fallen (südlich des Kur), in dem noch Verwandte des JOHANNES, angehörige der neu-mehridischen Dynastie, sassen. Eine Einheitsbewegung Albanien konnte aber auch vor dieser Herrschaft der Verwandten nicht haltmachen. So trat der Gegensatz zwischen dem Asdaraber und JOHANNES von Sanarien auf breiter Front zutage. Aber auch eine solche Deutung des Gegensatzes zwischen JOHANNES von Sanarien und dem Schirwan-Schah würde nicht die ganze Fülle der Kräfte aufdecken, die dabei am Werke waren. In diesem örtlichen Konflikt sprach das ganze kaukasische Problem mit. Am sichtbarsten wird dies in der Krönung des JOHANNES von Sanarien. Durch die Krönung und Salbung sanktionierte der Patriarch-Katholikos der albanischen Kirche die territorialen Ansprüche des JOHANNES von Sanarien. Was aber die Angelegenheit zu einer gesamtkaucasischen machte, war das Auftreten des georgischen Königs DAWITH KUROPALAT († 1001). DAWITH KUROPALAT liess dem neugekrönten Herrscher des Georgien benachbarten Landes nach der Krönung « eine königliche Krone und einen herrlichen Purpurmantel zu Ehren des von Gott auserwählten Mannes, der zum König gesalbt wurde, mit der rechten Hand des Patriarchen zur Ehre Christi »²⁴ überreichen. Hinter dieser Handlungsweise des Kuropalaten dürfte wohl eine zielbewusste und weitsichtige Politik verborgen sein. Um jene Politik im vollen Lichte aufhellen zu lassen, wäre es erforderlich, die Persönlichkeit des Kuropalaten DAWITH darzustellen, sich seine systematisch geführten Befreiungskämpfe gegen die Araber und die Erfolge dieser Kämpfe zu vergegenwärtigen, seine erfolgreichen Bemühungen um die Einigung Georgiens klarzulegen, sein Ein-

²⁴ KRYMSKIJ, A., Stranicy iz istorii Azerbejdžana. Šeki, in Pamjati N. Ja. Marra, M.-L. 1939, S. 378.

greifen in die politischen Verhältnisse Armeniens zu schildern und die Grundzüge jenes Verteidigungssystems aufzudecken, die er nach und nach aufzubauen bemüht war. Diese Studien würden bald erkennen lassen, dass die Konzeption des Verteidigungssystems des geeinigten Königreichs Georgien zugleich die Konzeption des gesamtkaukasischen Verteidigungssystems sein musste. Unter der Herrschaft seiner Nachfolger König BAGRAT III (980-1014) und BAGRAT IV (1027-1072), die ganz Georgien unter sich vereinigt hatten, erhält diese gesamtkaukasische Konzeption politisch greifbare Gestalt, während unter König DAWITH II (1081-1125), dem Erbauerkönig, das gesamtkaukasische Verteidigungssystem zum gesicherten politischen, historischen Bauwerk wird. Es ist hier nicht der Ort, auf diese hier aufgeworfenen Fragen näher einzugehen. Das soll später in einem gesonderten Aufsatz erfolgen. Worauf es hier ankommt, ist die Aufhellung der Ziele des Kuropalaten, die er mit der Überreichung der Königskrone und des Königsmantels an JOHANNES von Sanarien verband : durch Stärkung und Sicherung des geeinigten Albanien die Schwächung der Macht der arabischen Eroberer und die Sicherung der Einfallstore im Norden (Derbent) und im Süden (Dschulfa und Aran) des befreundeten Albanien. Die Folgen dieser seiner Massnahmen in Scheki dürften doch zugleich die Sicherung des Königreichs Georgien im Osten bedeuten. Vergewenwärtigt man sich die Schätzung und Wertung, die Dawith Kuropalat seitens des Oströmischen Reiches genoss, so gewinnt die Überreichung der Königskrone an JOHANNES von Sanarien politisches Gewicht : sie bedeutete die Anerkennung der politischen Ansprüche des Königs JOHANNES und zugleich die Erhöhung und Festigung seines Ansehens und seiner Stellung im Aus- und Inlande.

Bestrebungen ähnlicher Art, die auf eine gesamtkaukasische Einigung abzielten und wohl von georgischer Seite getragen und inspiriert waren, traten in Scheki bereits vorher zutage. Wie die georgischen Annalen « Kharthlis Zchowreba » mitteilen, war die Mutter des SEWADA ISCHHAN eine georgische Prinzessin und eine leidenschaftliche Anhängerin des orthodoxen Glaubens. SEWADA ISCHHAN erlaubte ihr, das ganze von ihm beherrschte Land der orthodoxen Glaubensform an Stelle der bisherigen armenisch-albanischen zuzuführen. Damit hatte Albanien unter jenen Umständen einen weitgehenden kulturpolitischen Schritt auf dem Wege zur Einigung Kaukasiens vollzogen. Diese Nachricht des « Kharthlis Zchowreba » deutet darauf hin, dass der Schritt des Kuropalaten DAWITH nicht einen Anfang der georgischen Politik im Sinne der Einigung und Wiedergeburt des eigenständigen Königreichs und der eigenständigen Kirche Albanien darstellt. Er ist vielmehr als ein Abschluss langdauernder Vorbereitungsarbeiten zu begreifen.

Wie der Konflikt zwischen JOHANNES von Sanarien und MOHAMMED ausging, wissen wir im einzelnen nicht. Bekannt ist nur, dass im ersten Viertel des 11. Jahrhunderts auf dem Thron von Schirwan einheimische Fürsten erscheinen, die später wieder in verwandtschaftliche Beziehungen zum georgischen Herrscherhaus treten. Das besagt, dass auch nach der Krönung des Königs JOHANNES das schirwanisch-georgische Zusammengehen und ihre Interessengemeinschaft auch in Schirwan an Boden gewonnen hatte und realistische Gestalt anzunehmen begann. In der Zeit von BAGRAT IV (1027-1072), DAWITH II (Erbauer 1081-1125), DEMETRIUS II (1125-1156), GEORG III (1156-1184), THAMAR (1184-1213) und später wurde es zum massgebenden realpolitischen Faktor in und um Kaukasien. In einer Abhandlung über die Kon-

zeption der georgischen Königskrone, deren Veröffentlichung zu einem späteren Zeitpunkt beabsichtigt ist, soll in dem Abschnitt Mittelalter zu den hier erwähnten Fragen Stellung genommen werden.

Das 12. Jahrhundert bildet für Schirwan, Seheki, Gandscha und andere Nachfolgestaaten Albaniens die Zeit hoher kultureller Blüte. In *Schirwan* erfuhr die Dichtung eine bis dahin nicht gekannte Entfaltung. Doch kaum woanders in der mohammedanischen Welt erfreute sich die weltliche Dichtung einer so freien, von mächtigen und reichen Gönnern geförderten Stätte des Gedeihens wie im feudalen Schirwan des 12. Jahrhunderts, wenngleich sie in persischer Sprache Gestalt gewinnen sollte. Die Dichtung Schirwans steht mit der schon vorher hoch erblühten nationalen neupersischen Literatur in engstem Zusammenhang und stellt einen bedeutenden Abschnitt ihrer Entwicklung dar.

ATESCHKEDEH berichtet darüber: «Unter der Regierung der Fürsten von Schirwan hatte Abulala den Titel Dichterkönig. Diese Herrscher, wie Schirwan-Schah und seine Söhne Dschelaleddin Minutscher ... waren durch ihr weises Betragen ausgezeichnet und ereiferten sich, geistreiche und ausgezeichnete Männer zu ehren, so dass sich der Ruf ihrer Freigebigkeit und der Ruhm ihres Edelsinnes über die ganze Welt ausbreitete, wie man das aufgezeichnet findet in den Werken Abulalas, Nisamys, Chakanys, Felekys und anderer Vertrauten und Gesellschafter, die zu der Gesellschaft dieser erlauchten Fürsten Zutritt hatten».

Der Sitz dieser Fürsten war Schemacha. Schemacha und Schirwan waren zur Zeit MINUTSCHEHRS der Sammelplatz aller trefflichen Fürsten. Er scheint alle seine Vorgänger und Nachfolger an Liebe zu Wissenschaft und Dichtkunst übertroffen zu haben, daher wird ihm auch folgendes Lob gespendet: «Der König Minutschehr war die Leuchte der Herrscher von Schirwan. Er hielt die Dichter wert und die gelehrten und ausgezeichneten Männer standen bei ihm in hohen Ehren. Der Ruf seiner Freigebigkeit und seiner Größe verbreitete sich weit und breit, und die Dichter der verschiedenen Länder bezeugten die Neigung, in seinen Dienst zu treten. Mehrere der Ausgezeichneten trafen zu seiner Zeit in Schirwan zusammen, z.B. der grosse Scheich Nisamy von Gandscha, Abdula, Feleky, Chakany von Schirwan, Sulfikar und Schahfur».

Von dieser in persischer Sprache dichtenden Plejade, die den Hof zu Schirwan im 12. Jahrhundert zierte, sind CHAKANI (gest. 1199) und NISAMI (1140-1202) besonders berühmt geworden. NISAMIS romantisch-epische Dichtungen wie z.B. die Versromane «Chosrau und Schirin» oder «Leila und Medschnun» aus seinem, «Chämsä» (Fünferbuch) dürfen zu den kostbarsten Perlen der erzählenden Liebesdichtung des höfischen Mittelalters gerechnet werden.

DIE SYRISCHE GRUNDLAGE
DER ALTGEORGISCHEN EVANGELIENÜBERSETZUNG
NACH AUSSAGE IHRER HARMONISMEN.

Während das Glossar zum altgeorgischen Tetraevangelium und der Apostelgeschichte sich nunmehr im Druck befindet und der 1. Band noch dieses Jahr im Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium (Löwen) erscheint, geht auch das Manuskript der lateinischen Synopse zu den altgeorgischen Evangelien seiner Vollendung entgegen. Über die in diesen Evangelientexten noch deutlich feststellbaren syrischen Texttradition haben wir, wenigstens was das Johannesevangelium angeht, schon in dieser Zeitschrift gesprochen¹. Die in einer altgeorgischen Synopse zutage tretenden Harmonismen verlocken erst recht dazu, syrischem Einfluss nachzuspüren und den hohen textkritischen Wert der altgeorgischen Evangelienübersetzung noch klarer herauszustellen. Leider müssen wir uns hier auf einige Beispiele beschränken.

Wie bisher geben wir den griechischen Text in Umschrift und fügen eine wörtliche lateinische Übersetzung, die sich möglichst an den Wortlaut der Vulgata anschließt, in Klammern bei. — Für den georgischen Text bringen wir den genauen Wortlaut der lateinischen Synopse, so wie er demnächst im CSCO publiziert wird. Es handelt sich hier, wie bekannt, um das Hadischi-Tetraevangelium (= Ad), den ältesten Typ der vorathonitischen Evangelienübersetzung und um die etwas jüngeren Zeugen, nämlich das Tetraevangelium von Opiza (= Op) und dasjenige von Tbethi (= Tb), wie sie von R. P. Blake und M. Brière in der *Patrologia Orientalis* (Paris) publiziert worden sind². — Die armenische Vulgata (= arm) wird zitiert nach J. Zohrab, *Die Hl. Schrift des Alten und Neuen Testaments I-IV* (Venedig 1805). — Der Text der syrischen Vulgata, der Peschitta (= syp), wird dem von der Bibelgesellschaft herausgegebenen *New Testament in Syriac* (London 1905-1920) entnommen, einem Abdruck der Edition von G. Gwilliam, Oxford 1901 (Clarendon Press) und ebenfalls wie die armenischen Texte ins Lateinische übersetzt. Dasselbe gilt von den altsyrischen Evangelien, dem Sinaisyrer (= sys) und dem noch älteren Curetonianus (= syc), wie sie die Ausgabe von A. Smith Lewis, *Old Syriac Gospels* (London 1910), uns darbietet.

1. Matthäus 3,7-10 = Lukas 3,7-9.

a) Luk 3,7 hat baptisthenai hyp' autou (baptizari ab eo), Matth 3,7 aber epi to baptisma (ad baptismum). Unsere 3 altgeorgischen Zeugen (Ad + Op +

¹ Vgl. J. MOLITOR, *Eigenart und Bedeutung des altgeorgischen Hadischi-Tetraevangeliums* = Bedi Karthlisa, Nr. 30/31 (Nov. 1958) S. 60-63.

² Matthäus ed. Blake = PO 24, 1 (1933) S. 1-168; Markus ed. Blake = PO 20, 3 (1929) S. 439-574; Lukas ed. Brière = PO 27, 3 (1955) S. 279-457; Johannes ed. Blake-Brière = PO 26, 4 (1950) S. 455-599.

Th) lesen an *beiden* Stellen im Gegensatz zur obigen griechischen Fassung baptizari ex (= ab) illo, d. h. die Lukaslesart. Die heutige armenische Bibel dagegen kennt nach Zohrab keinen Harmonismus; sie liest Luk 3,7 zwar baptizari ex (ab) eo, Matth 3,7 aber wie der Grieche ad baptismum eius. Gehen wir nun über die armenische Zwischenschicht zurück zur syrischen Vorlage, so finden wir in der syrischen Vulgata (= syp) Matth 3,7 die verbale Wendung baptizari (wörtlich ad-baptizandum wie bei unsern Georgiern) ebenso wie Luk 3,7(!). Die Altsyrrer (syc + sys) bringen freilich Matth 3,7 ad baptismum eius (so jetzt noch der Armenier!) und Luk 3,7 der Sinaiticus (= sys) baptizari (ad-baptizandum, ohne eius!), während der Curetonianus (= syc) auch baptizari auslässt. Also ist hier die Peschitta der einzige Zeuge für den Harmonismus der Altgeorgier, der auf Tatians Evangelienharmonie zurückgehen könnte³. Weshalb sollte die syrische Vulgata, die auf bester altsyrischer Tradition fusst und nicht erst Bischof Rabula von Edessa († 435) ihre Entstehung verdankt, an dieser Stelle nicht die bessere Überlieferung verkörpern!

b) Luk 3,8 lesen wir beim Griechen karpous axious tês metanoias (fructus dignos paenitentiae), Matth 3,8 aber den Singular karpon axion tês metanoias (fructum dignum paenitentiae). Die Altgeorgier (Ad + Op + Th) unterliegen wieder dem gleichen harmonistischen Einfluss wie in Vers 7; sie bringen bei Matth und Luk gleichlautend: fructum dignum paenitentiae. Die Armenier haben nach dem Zeugnis der Zohrabibel Matth 3,8 im griechischen Sinne fructum dignum paenitentiae und Luk 3,8 fructus dignos paenitentiae; freilich ist bei der Lukasstelle angemerkt, dass « manche »⁴ auch den Singular fructum dignum paenitentiae wie unsere Georgier präsentieren. Die Peschitta (= syp) und ebenso die Altsyrrer (syc + sys) weisen an *beiden* Parallelstellen die Pluralform: fructus dignos paenitentiae auf, also auch einen Harmonismus; bei der Vorliebe der Semiten für den Plural ist das nicht besonders verwunderlich.

c) Der Versbeginn von Matth 3,10 lautet im griechischen Text êdê de hê axinê (iam autem securis), von Luk 3,9 aber: êdê de kai hê axinê (iam autem et securis). Unterschiedliche Wendungen treffen wir auch bei den Armeniern an: Matth 3,10 quia ecce securis und Luk 3,9 at ecce in securis. Bei unseren altgeorgischen Tetraevangelien aber finden wir fast übereinstimmend Matth 3,10 quia nunc (+ 30) in securis und Luk 3,9 quia nunc (+ 30) securis. In der syrischen Überlieferung erscheint Matth 3,10 in der Peschitta (*kein* Unterschied mit der Lukasparallele 3,9!): ecce autem securis und bei den Altsyrrern (syc + sys): et ecce securis (wieder *kein* Unterschied mit Luk 3,9!). Jedenfalls wirkt bei den Altgeorgiern (=georg) der syrische Harmonismus noch nach, wenn auch eine Beeinflussung durch das armenische Traditionsmedium nicht zu leugnen ist: quia findet sich bei arm und georg, während ecce auch bei arm der syrischen Vorlage entlehnt ist.

2. Matthäus 13,57 = Markus 6,4 (= Lukas 4,24) = Johannes 4,44.

Das tradierte Herrenwort lautet im griechischen Text bei Matthäus und Markus übereinstimmend: ouk estin prophêtês atimos (non est propheta

³ Vgl. A. STROBEL, *Der Begriff des « vierkapiteligen Evangeliums » in Pseudo-Ephräm C = Zeitschrift für Kirchengeschichte (Stuttgart 1959) S. 114-120.*

⁴ D.h. manche Handschriften, die leider bei Zohrab nicht näher gekennzeichnet sind.

inhonoratus), bei Lukas aber oudeis prophêtês dektos estin (nemo propheta acceptus est) und vollends bei Johannes : prophêtês... timèn ouk echei (propheta... honorem non habet). Bei arm finden wir einen ähnlichen Befund, nämlich bei Matthäus und Markus : non est propheta inonoratus, bei Lukas : *non est* (syrischer Einfluss !) propheta acceptus und bei Johannes : propheta... honorem non habet. Bei der syrischen Überlieferung können wir notieren : Die Peschitta liest an der Matthäus- und Markusstelle : non-est propheta *contemptus*; bei den Altsyrern (syc + sys) finden wir an der Matthäusstelle : non-est propheta qui contempatione-afficitur (= contemptus), während Mark 6,4 beide eine Lücke aufweisen. Luk 4,24 haben *alle* Syrer : *non-est* (vgl. arm!) propheta qui accipitur, und Joh 4,44 lesen wir bei syp : propheta... non honoratur und bei syc (sys hat Lücke) nur bei anderer Wortfolge : propheta non honoratur. Und erst nun hören wir auf die Stimme der Altgeorgier : Matth 13,54 : non est propheta *contemptibilis* (= *contemptus*) Ad + Op + Tb; Mark 6,4 : non est propheta *contemptibilis* (= *contemptus*) Op + Tb, dagegen Ad... inonestus (= inhonoratus; revidierte Lesart ?); Luk 4,24 nemo propheta acceptus est Ad⁵ + Op + Tb; Joh 4,44 : propheta... *contemptibilis* (= *contemptus*) est Ad, während Op + Tb... honorem non habet aufweisen. Durch die Verwendung von ზე-გრა-ცხო contemptibilis (= contemptus) ist der syrische Einfluss in den altgeorgischen Paralleltexten klar erwiesen. Am stärksten ist er bei Ad, dem wertvollsten Zeugen, wo sogar die Johannesstelle harmonisiert ist, während der altgeorgische Lukastext bei allen drei Georgiern (Ad + Op + Tb) die fortschreitende Gräzisierung zeigt. Aber auch die armenische Version (die altarmenische Prävalgata ist uns nur in gelegentlichen Schriftzitate greifbar) hat nicht ganz ihre syrische Vorlage verleugnen können; das beweist Lk 4,24 : non est statt griechisches nemo... est.

3. Matthäus 5,3 = Lukas 6,20.

Matth 5,3 lautet im griechischen Urtext : makarioi hoi ptochoi tōi pneu-mati, hoti autōn estin hē basileia tōn ouranōn (beati pauperes spiritu, quia eorum est regnum caelorum) und Luk 6,20 : makarioi hoi ptochoi, hoti hyme-tera estin hē basileia tou theou (beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei). Demgegenüber bieten unsere Georgier bei Matthäus folgenden Text : Beati (+ *erunt* = *sint* Op + Tb !) pauperes *spiritu*, quia eorum est regnum caelorum und bei Lukas : Beati *estis* pauperes *spiritu*, quia vestrum est regnum Dei (regnum caelorum Op !). Offenbar tragen unsere Texte ein harmonistisches, nach Matthäus ausgerichtetes Gepräge; pauperes spiritu (bei Ad + Op + Tb) und caelorum (nur bei Op) ausgerechnet bei Lukas sprechen dafür eine zu deutliche Sprache. Woher aber stammen diese Harmonismen ? Schauen wir uns zunächst die armenische Version als unmittelbare Vorlage des georgischen Textes an, so wie sie uns die Zohrabibel auf Grund ihrer Handschriften noch darbieten kann, so finden wir tatsächlich und zwar einhellig bezeugt bei Lukas pauperes *spiritu*; die uns bekannte syrische Überlieferung schweigt sich aus. Trotzdem

⁵ Nach S. Kakabadze und I. Imnašvili hat Luk 3,9-15, 17 und 17, 25-23, 2 eine sekundäre, weil überarbeitete Textgestalt (vgl. A. SCHANIDZE, *Two old Recensions of the Georgian Gospel* (Tiflis 1945), S. 57, 62).

ist diese Erweiterung (+ spiritu) nicht innerarmenischen Ursprungs. Denn in unserem altgeorgischen Text schimmert noch deutlich eine semitische, d. h. syrische Vorlage durch: die der ganzen armenischen Überlieferung fremde Kopula *erunt* = *sint* bei Matth 5,3 (Op + Tb) und *estis* bei Luk 6,20 (Op). Lesen wir nur in der Peschitta und bei den Altsyryern nach: Mt 5,3 haben alle Syrer (syc + sys + syp): tubaihon l-mekinê (beati *sunt* (erunt, sint) pauperes) und Luk 6,20 bringt die Peschitta tubaikon mekinê (beati *estis* pauperes) und der Sinaisyrer (= sys; syc hat Lücke) tubaihon l-mekine (beati *sunt* (sint) pauperes) wie an der Matthäusstelle. Vollends klar wird uns der syrische Ursprung der georgischen Fassung von Luk 6,20, wenn wir in der altsyrischen Überlieferung, beim Sinaisyrer (= sys; syc hat Lücke), aber nicht bei syp die nur von Op erhaltene unlukanische Lesart antreffen: regnum *caelorum*; ob nicht auch Ad⁵ ursprünglich wie Op regnum caelorum gelesen hat?

4. Matthäus 5,44 = Lukas 6,28.

Der letzte Teil von Matth 5,44 präsentiert sich im griechischen Wortlaut, wie folgt: *proseuchesthe hyper tōn diokōntōn hymas* (orate pro persecquentibus vos), und Luk 6,28 heisst es: *proseuchesthe peri tōn epērazontōn hymas* (orate pro calumniantibus vos). Die altgeorgische Version hat Matth 5,44: *eis-orate qui calumniabunt vos* bei Ad bzw. bei Op + Tb: *orate propter illos qui oppriment (= opprimant) vos* (vos-opp-*riment* Tb) et *persequentur vos* und bei Lukas 6,28 (Ad + Op + Tb): *orate propter illos qui oppriment (= opprimant) vos*. Der Harmonismus tritt klar zutage. Wir müssen wieder von der Lukasstelle ausgehen; *qui opprimunt* vos finden wir beim Altsyrer sys (syc hat leider wieder eine Lücke, während die Peschitta etwas umständlich liest: *qui ducunt vos cum vi*). Der mit *qui...* anhebende georgische Relativsatz ist nur aus dem semitischen Original zu erklären; die heutige armenische Bibel hat nach Zohrab ein Verbalsubstantiv: *orate pro oppressoribus vestris!* Trotzdem wird die altarmenische Vorlage unseres altgeorgischen Textes, vom Syrischen herkommend, einen Relativsatz mit dem im Armenischen gebräuchlichen Konjunktiv gehabt haben, also: *qui opprimant vos*. Wie verhält es sich nun mit der Matthäusstelle? Der Relativsatz ist wieder syrisches Erbe; steht aber auch noch in arm. Die Altsyrer (syc + sys) lesen aber (gegen Ad!): *qui persequuntur vos*. Die vollere Lesart von Op + Tb *qui opprimant vos et persequantur vos* steht zwar in ähnlicher Form noch in der armenischen Vulgata: *qui torquent vos et persequentur* (hier also ohne Konjunktiv!), findet sich aber in besserer Fassung noch in der Peschitta: *qui ducunt vos cum vi et persequuntur vos*. Also syrischer Einfluss auf der ganzen Linie!

5. Matthäus 6,9-10 = Lukas 11,2.

Der Anfang des Vaterunsers zeigt im altgeorgischen Text bei Matthäus und Lukas eine auffallende Übereinstimmung: Bei Matthäus lesen wir bei Ad + Op + Tb: *Pater noster, qui es in caelis, sanctum fiat (= arm) nomen tuum; veniat regnum* (სუფიქსი) *tuum, fiat voluntas tua* und bei Lukas: *Pater noster, (qui) <super>caelorum (= qui in caelis!), sanctum fiat (= arm) nomen tuum; veniat regnum* (სუფიქსი) *tuum (veniat... regnum fehlt bei*

Op + Tb !) + *fiat voluntas tua* (Ad + Op + Tb). Demgegenüber lautet der griechische Text bei Matthäus : pater hēmōn ho en tois ouranois, hagiasthētō to onoma sou; elthātō hē basileia sou; genēthētō to thelēma sou (Pater noster qui in caelis, sanctificetur nomen tuum, veniat regnum tuum, fiat voluntas tua) und an der Parallelstelle (Lukas) : pater, hagiasthētō to onoma sou; elthātō hē basileia sou (Pater, sanctificetur nomen tuum, veniat regnum tuum). Die armenische Vulgata (Zohrab) bringt als Matthäustext : Pater *noster* qui in caelis, sanctum fiat nomen tuum, veniet (= veniat) regnum tuum, fiat voluntas tua und als Lukastext : Pater *noster*, sanctum fiat nomen tuum, veniet (= veniat) regnum tuum. Das Zeugnis der Syrer ist aber wieder entscheidend : Die Peschitta, also die syrische Vulgata, hat Matth 6,9-10 : Pater *noster qui in caelis*, sanctificetur nomen tuum, veniat regnum tuum, fiat voluntas tua und Luk 11,2 : Pater *noster qui in caelis*, sanctificetur nomen tuum, veniat regnum tuum, *fiat voluntas tua*. Von den Altsyrern hat der Sinaiticus (= sys) bei Matthäus nur den Anfang das Paternosters : Pater *noster qui in caelis* sanctificetur nomen tuum; et veniat (veniet); er wird weiter fortgeführt durch den Curetonianus (= syc), der hier vollständig erhalten ist : regnum tuum et fiat voluntas tua; die Lukasparallele erscheint in folgender Form : Pater (abba), sanctificetur nomen tuum et veniat (veniet) regnum tuum (so der Sinaisyrer); der ältere Curetonianus (= syc) bietet den Text : Pater *noster qui in caelis*, sanctificetur nomen tuum et veniat (veniet) regnum tuum. Ziehen wir nun das Fazit, so müssen wir feststellen : Die Altgeorgier haben von der armenischen Zwischenschicht zwar die Wendung *sanctum fiat* angenommen, verdanken aber das armenisch heute nicht mehr nachweisbare Plus an der Lukasstelle, nämlich + *noster* (= syc + syp), + *qui in caelis* (= syc + syp) und + *fiat voluntas tua* (= syp) der nicht immer einheitlichen syrischen Überlieferung.

6. Matthäus 10,24 = Lukas 6,40 = Johannes 13,16.

a) Der Herrenspruch Matth 10,24 hat in Griechischen folgende Form : ouk estin mathētēs hyper ton didaskalon oude doulous hyper ton kyrion autou (non est discipulus super magistrum nec servus super dominum suum). Demgegenüber lesen wir in der Peschitta: non-est discipulus *maior* (wörtlich superfluous) quam magister (rabbi) *suus* nec servus quam dominus *suus*. Von den Altsyrern ist der Curetonianus (= syc) in dieser Partie nicht erhalten; der Sinaisyrer (= sys) kennt nur den ersten Teil des Spruches und zwar in der Fassung der Peschitta : non-est discipulus *maior* quam magister (rabbi) *suus*. Darauf geht auch die altgeorgische Version (Ad + Op + Tb) der Matthäusstelle zurück : non est discipulus *maior* magistro *suo* (genitivus comparationis = quam magister *suus*) nec (+ Ե Ad) servus maior domino suo (= quam dominus *suus*). In der armenischen Zohrabibel als der noch erhaltenen Wiedergabe der syrischen Vorlage finden wir : non est discipulus *magis* (= maior) quam magister (+ « manche » *suus*) nec servus (« manche » + *magnus*) quam dominus *suus*, so dass auch hier noch die syrische Einwirkung spürbar wird.

b) Die georgische Lukasparallele (6,40) hat den Wortlaut : non est discipulus *magis* (= plus ; vgl. arm bei Matth 10,24 !) magistro (= quam magister), die armenische Vulgata nach Zohrab : non est discipulus melior quam

magister *suus*. Die griechische Bibel bringt wörtlich den ersten Teil des Matthäuszitates : ouk estin mathêtês hyper ton didaskalon (non est discipulus super magistrum). Die Peschitta liest, sich selber treu bleibend, wieder : non-est discipulus *maior* quam dominus (rabbi) *suus*, während freilich der Sinaisyrrer — den syc-Text müssen wir auch hier schmerzlich vermissen - folgende Lesart zeigt : non-est discipulus perfectus sicut dominus (rabbi) *suus*. Hier zeigt die (sekundäre !) armenische Vulgata syrischen Einfluss, der den Georgiern, selbst Ad, das ja an dieser Stelle bereits überarbeitet wurde⁵, verloren gegangen ist.

c) Bei dem Zitat aus Johannes (13,16) heisst es sogar im Griechischen, die aramäische Muttersprache Jesu besser wiedergebend : ouk estin doulos nei-zôn tou kyriou autou (non est servus *maior* (!) domino suo); die präpositionale Wendung mit hyper ist also nicht verwendet worden. So erscheint auch in der altgeorgischen Überlieferung übereinstimmend (Ad + Op + Tb) der gleiche Wortlaut : non est servus *maior* domino suo. Die Syrer machen gleichfalls einen Unterschied und weichen von der Matthäus - und Lukasfassung ab, indem sie (nämlich Peschitta und Sinaisyrrer; der Curetonianus versagt sich wieder uns) lesen : non-est servus *maior* (wörtlich magnus!) quam dominus suus (sys + syp). Und genau so macht es die armenische Vulgata nach dem Zeugnis der Zohrabibel.

7. Matthäus 13,9 = Markus 4,9 = Lukas 8,8.

a) Bei Matthäus kommt im griechischen Neuen Testament die Weckformel « Wer Ohren hat zu hören, der höre » 11,15; 13,9 und 43 vor, immer im gleichen Wortlaut : ho echôn ôta akouetô (habens (= qui habet) aures audiat). Die altgeorgische Überlieferung, wie sie in Ad + Op + Tb verkörpert ist, liest überall : cui <positae> sunt aures *ad-audiendum* audiat. Dieses Plus stammt aus der syrischen Überlieferung : Von den Altsyrern bringt der Curetonianus (= syc) an allen drei Stellen + *ad-audiendum* (= georg) : cuicumque (13,9 omnis cui) existunt aures *ad-audiendum* audiat und der Sinaiticus (= sys) nur Mt 13,43 + *ut audiat*, sonst lediglich : cuicumque existunt aures audiat; die Peschitta hat überall : cuicumque existunt aures *ut audiat* audiat. Als Trägerin syrischer Überlieferung hat noch die armenische Vulgata (nach Zohrab) an allen drei Matthäusstellen : qui habeat (= habet) aures *audiendi* audiat.

b) Im Markusevangelium erscheint die Weckformel im griechischen Text in zweifacher Fassung : 1) hos echei ôta akouein akouetô (qui habet aures audire audiat) nur Mark 4,9; 2) ei tis echei ôta akouein akouetô (*si quis* habet aures *audire* audiat) Mark 4,23 und 7,16. In der altgeorgischen Version treffen wir an allen drei Markusstellen denselben Wortlaut an wie bei Matthäus : cui <positae> sunt aures *ad audiendum* audiat; nur wird Mark 7,16 lediglich von Op + Tb gebracht, während Ad den Vers nicht kennt. Der einzige altsyrische Vertreter an unseren Markusparallelen, der Sinaiticus (= sys) macht wie die Altgeorgier, und das ist für deren Vorlage sehr wichtig, die Variante Mark 4,23 und 7,13 « *si quis* » nicht mit, sondern setzt Mark 7,16 cuicumque (Mark 4,9 cui) und fährt jedesmal fort : existunt aures *ut audiat* audiat; vielleicht hat der fehlende Curetonianus (= syc) wie bei Matthäus *ad-audien-*

dum (statt : ut audiat) gelesen. Freilich vermessen wir beide Altsyrer an der Stelle Mark 4,23. Auch die Peschitta folgt nur Mark 4,23 der griechischen Variante : *si cui existunt aures ut audiat audiat* und hat an den beiden anderen Stellen : *cicumque existunt aures ut audiat audiat*. Die armenische Vulgata (Zohrabbibel) ist ein getreues Abbild der Peschitta; sie bringt Mark 4,23 *si quis habeat* (= habet) aures audiendi audiat, aber Mark 7,16 wie 4,9 *qui habeat* (= habet)...

c) Der griechische Lukastext hat Kapitel 8,8 und Kapitel 14,35 eine eigene Lesart des Weckrufes : *ho echōn ōta akouein akoueto* (habens (= qui habet) aures audire audiat). Unsere altgeorgischen Tetraevangelien bleiben konsequent bei ihrer alten aus Matthäus und Markus bekannten Ausdrucksweise : *cui <positae-> sunt aures ad-audiendum audiat*. Die syrischen Zeugen fördern nichts Neues zutage : *syc + sys + syp* lesen an beiden Stellen einmütig : *cui cumque existunt aures ut audiat audiat*. Das Gleiche gilt von der armenischen Zohrabbibel; wieder heisst es hier : *qui habeat* (= habet) aures audiendi audiat.

8. Matthäus 13,11 = Markus 4,11 = Lukas 8,10

Auch als letztes Beispiel diene ein dreifach überliefertes Logion :

a) Matth 13,11 heisst es im griechischen Text : *hymin dedotai gnōnai ta mysteria tēs basileias tōn ouranōn* (vobis datum est novisse mysteria regni caelorum). Dem entspricht in der altgeorgischen Überlieferung : *vobis commodatum est novisse* (wörtlich : *ad-noscendum*) *mysterium regni caelorum*. Alle Syrer (*syc + sys + syp*) lesen : *vobis est datum novisse* (wörtlich : *ad-noscendum*) *mysterium regni caelorum* (*sys* lässt *caelorum* aus). Die Zohrabbibel bringt allerdings den Text : *vobis datum est agnoscere* (Infinitiv!) *mysteria regni caelorum*; aber an der Parallelstelle Mark 4,11 haben noch « manche » *mysterium* und selbst *mysteria* könnte Singular mit deiktischem Affix -s = « dies Geheimnis » sein. Wir sehen also ganz klar : *mysterium* statt griechisches *mysteria* ist aus der altsyrischen Überlieferung zu den Georgiern gekommen.

b) Noch wertvollere Aufschlüsse gibt uns die Markusparallele. Mark 4,11 finden wir beim Griechen : *hymin to mysterion dedotai tēs basileias tou theou* (vobis *mysterium* datum est regni Dei). Die altgeorgischen Tetraevangelien zeigen : *vobis traditum est* (*Op + Th* : *commodatum est*) *novisse* (*ad-noscendum*) *mysterium* (+ *illud Ad*) *regni* (+ *illius Ad*) *Dei*. Das Plus *novisse* verdanken die Georgier wieder der syrisch-armenischen Tradition. Zwar liest der Sinaisyrer : *vobis est datum mysterium regni* (ohne *novisse*!), und der Curetonianus fehlt. Aber die Peschitta erweist sich als Zeugin bester syrischer Überlieferung, wenn sie uns den Text bietet : *vobis datum (est) novisse* (wörtlich : *ad-noscendum*) *mysterium regni Dei* und dies wieder an die Armenier weitergegeben hat, so dass in der Zohrabbibel steht : *vobis datum est agnoscere* *mysteria* (*mysterium*, so bestimmt « manche ») *regni Dei*. Und die charakteristische Wortfolge des griechischen Markus hat keiner eingehalten !

c) Luk 8,10 lautet beim Griechen (ähnlich wie bei Matthäus) : *hymin dedotai gnōnai ta mysteria tou theou* (vobis datum esse *novisse* *mysteria regni Dei*) und bei den Georgiern : *vobis commodatum est novisse* (*ad-noscendum*) *mysterium* (bei *Ad* zu ergänzen) *regni Dei*, was der syrischen Überlieferung entspricht : *vobis est datum novisse* (*ad-noscendum*) *mysterium regni Dei*.

Die Zohrabibel weist als armenischen Vulgatext auf : vobis datum est agnoscere mysteria (oder mysterium, wenn deiktisches s-Affix) regni Dei; das altarmenische Zwischenglied kennen wir ja nicht. Auf jeden Fall dominiert der syrische Einfluss!

Wir müssen damit unsere Beispielsammlung schliessen. Der Gesamteindruck genügt. Wenn die Synopse im CSCO im Druck erschienen ist, werden sich die Einzelbeobachtungen beliebig erweitern lassen, ohne dass das hier erzielte Resultat sich wesentlich ändern wird. Freilich ging nirgendwo die Rechnung ganz auf. Wieviel mag vom 5. bis 10. Jahrhundert am altgeorgischen Evangelientext verschlimmbessert worden sein! Wie dem auch sei : An seinem Anfang steht die altarmenische Version, die im Gegensatz zur altgeorgischen als Ganzes untergegangen ist; ihre geschichtliche Rolle erschöpft sich in der Vermittlung altsyrische Uebersetzungsgutes.

Joseph Molitor

GEORGISCHE ETYMOLOGIEN UND VERGLEICHUNGEN

I

dube, dubela; daba, udabno, dabali; tba, tbore; tevri

Alle diese Wörter scheinen von der indogermanischen Wurzel **dheub* abzustammen. Sie wurden wohl fern vom kaukasischen Boden gebildet und differenziert, aber sie trafen im georgischen Wortschatz wieder zusammen. Charakteristisch für die kartvelischen Verhältnisse ist, dass die ursprüngliche Gestalt dieser meist uralten Lehnwörter nur wenig verändert wurde.

Nicht nur wegen seiner lautlichen Gestalt, sondern auch semantisch steht das erste Wort der Grundform am nächsten. Die kurzgefasste Angabe der Bedeutung, die das akademische Erläuterungs-Wörterbuch vom Thesaurus des Sulchan-Saba Orbeliani übernimmt, ist offenbar verlässlich: *dabali adgili* « niedriger Ort »¹. Das Wort ist im Ortsnamen *Didube* erhalten geblieben, wo es aber als « grosser Sump » erläutert wird (*did dube*). Denn der Begriff der Tiefe und der damit zusammenhängenden Feuchtigkeit ist dauernder Bestandteil der verwandten Formen (vergl. angelsächs. *deop*, lit. *dubus* « tief », *duobe* « hohl »). Neben den einfachen Formen stehen diejenigen mit einer Erweiterung des Stammes um eine Liquida oder einen Nasal (-*r*/*l* oder -*n* Suffix). Hierher gehört kelt. *dubro*, ir. *dobur*- (nur in den Komposita) « Wasser », ano. *djuvr* « tief », aslav. *dupina*, russ. *duplo* « Höhlung », ahd. *tobal* « Wasserschlucht, Thal ».

Mit diesen Formen äusserlich nahe verwandt ist das georgische *dubela*, nach dem akademischen Wörterbuch *nelt'bili ugemuri (mdgari) cqali* « laues schlecht schmeckendes (stehendes) Wasser »². Wir können voraussetzen, dass das *u* in *dube* (< **dub-el*) *dubela* lang war und so den Veränderungen des kartvelischen *u* entging. Das -*el* in *dubela* ist ein kartvelisches Suffix -*el*/*-er*, das jedoch selbst schon merkwürdigerweise mit den keltogermanischen Suffixen übereinstimmt.

Der Stamm *dub* ist in den kartvelischen Sprachen auch in seinen späteren lautlichen und semantischen Entwicklungs-Stufen erhalten geblieben: altgeorg. *dab-a* (< *dab-an*) « Dorf » *κόμη*, « Ackerland » *ἀγρός*³. (kartv. *o* > georg. *a*), svanisches *dāb* « Feld »⁴, altgeorg. *u-dab-n-o* (*u-dab-an-o*) « unbe-

1 *K'art'uli enis ganmartebit'i lek'sikoni* (Erläuterungs-Wörterbuch der georg. Sprache [Erl. Wbuch], (bisher nur 6 Bände), tomi 3, T'bilisi 1953, Sp. 1930. — Sulchan-Saba Orbeliani, *Sitqvis kona* (Thesaurus) [Saba] (Neuausgabe), T'bilisi 1949, S. 17. — Deutsche Uebersetzungen im Texte vom Autor.

2 *Ibidem. Saba: cqali mot'bo da movdili.*

3 J. Molitor, *Altgeorgisches Glossar zu ausgewählten Bibeltexten*, Roma 1952, S. 42.

4 Vergl. Arn. Čik'obava, *Saxelis p'udzis udavelesi agebuleba K'art'velur enebši* (Aelteste Struktur des Wortstammes in den kartvelischen Sprachen) [Struktur], T'bilisi 1943, S. 27. — Wechsel *o* > *a* vergl. čan. *koč'-i*, georg. *kac'-i* « Mensch », čan. *gom-an* « gestern », georg. *gam-e* « Nacht », usw.

baut, einsam », « Wüste »⁵. (Denn nur der tiefgelegene Boden hatte Feuchtigkeit genug, um zum Ackerland werden und besiedelt werden zu können.)

Mit dem megrelischen *dob-er-a/dob-ir-a* « Ackerland » hängt zusammen georgisch (*m*-) *dab-al-i* « niedrig », das im Georgischen ursprünglich auch eine substantivische Bedeutung hatte, nämlich « Erde, das zu bearbeitende Land, Boden »⁶. (Die Bewegung der Wörter zwischen dem Abstrakt-adjektivischen und Konkret-substantivischen wird belegt z.B. durch das megr. *čʰx-e* — georg. *čʰx-el-i* — « heiss » — čan. *čʰx-e* « Fieber »). Iv. Džavachišvili leitet das Wort vom Praefix *do-*, georg. *da-* « hinunter » ab⁷. Das *-b* steht aber dieser Etymologie im Wege. Es mag jedoch die Existenz dieses Praefixes die Entwicklung und Verbreitung des Wortes begünstigt haben.

Wenn die erstgenannten Wörter eher zur westlichen Gruppe der Wörter gehören, die von der Wurzel *dwf* abgeleitet werden könnten, so scheinen die folgenden zwei auf eine parallele Wurzel *twf* zurückzugehen, die auch unter den ural-altäischen Synonymen des georgischen *tba* « See » zu spüren ist (vergl. ostjakisch *tow*, ungarisch *tó*, — Stamm *tav-a* ist aus Plural *tav-ak* ersichtlich). Von der Verwandtschaft der ural-altäischen und der kartvelischen See-Benennungen träumte übrigens schon B. Munkácsi⁸. Auch hier wird in den kartv. Sprachen die substantivische Bedeutung von einer adjektivischen begleitet. Tschikobava führt in seinem Vergleich. Lexikon bei den čanischen und megrelischen Formen (also den älteren) auch die Bedeutung « tief » auf⁹. Dagegen ist uns aus den ural-altäischen Sprachen eine adjektivische Bedeutung nicht bekannt. Die kartvelische Entlehnung mag früher sein als die ural-altäische.

Die zanische (čanisch-megrelische) Form des Wortes ist *tob-a* und daraus entstand die georgische Urform *taba*, die in den Ortsnamen *Tabachmela* (*taba-qʹmela*) « dürrer See » und *Tabasquri* (*taba-s-qur-i*) « See-Ohr », « Bucht » erhalten geblieben ist¹⁰. Diese Komposita entstanden wohl noch vor Synkopierung des Stammvokals, die wahrscheinlich durch die Länge des stambildenden Suffixes *-a(l)* verursacht wurde; der Stammvokal *-a-* muss damals seine Länge noch bewahrt haben.

Ausser *toba* gibt es eine čanische Form *tiba*, die dem im Megrelischen belegten *tuba* (*u > i*) entspricht¹¹. Die ursprüngliche Länge des Stammvokals spiegelt sich in einigen svanischen Formen wider¹². Ausser dem

⁵ ἔρημος, Altgeorg. Glossar, S. 170; *Struktur*, S. 16 f.

⁶ *Struktur*, S. 26 f.

⁷ Ekon. ist. II, S. 131 f. Zitiert nach *Struktur*, S. 27.

⁸ Árja és kaukázusi elmek ..., Budapest 1901.

⁹ Arn. Čikʹobava, Čanur-megrul-kʹartʹuli šedarebitʹi lekʹsikoni (Čanisch-megrelisch-georgisches Vergleichendes Wörterbuch) [*Vergl.-Wbuch*], Tʹpʹilisi 1938, S. 184.

¹⁰ *Vergl. Wbuch*, S. 184; *Struktur*, S. 14. — Ueber einen klein-asiatischen Beleg der Wurzel *tob* in gleicher Bedeutung und daraus gezogene Folgerungen siehe Akaki Schanidze, « *Topadis* » *etimologiasatʹvis*, Enimkis moambe (Bulletin de l'Institut Marr de langue, d'histoire et de culture matérielle) I, Tʹpʹilisi 1937, S. 79-88; Simon Džanašia, Tʹubal-Tibali, Tibareni, Iberi. ibidem S. 185-245.

¹¹ *Vergl.-Wbuch*, S. 184.

¹² Den Materialien des in Vorbereitung befindlichen svanischen Wörterbuches im Sprachwissenschaftlichen Institut zu Tbilisi sind die nachfolgenden svanischen Beispiele entnommen.

einfachen *tob* (bel. Dial.), *tuba* (lešk.) gibt es dort diphthongierte und nasalisierte Formen, wie *tvib* (obersvan.), *tōmb* (ušk., lešk. Dial.), *ōmbil* (lešk.). Dem georg. *tbore* (< *tob-or-*) « Pfütze, Sumpf » entspricht im Svanischen *tubar* « Schlucht, Tal » und *tvibra* « Quelle, Schlucht »¹³.

Das letzte Wort in unserer Reihe — georg. *tevri* — nähert sich den aus den slavischen Sprachen bekannten Formen : altsl. *dǫbrbъ* > *dǫbrbъ*, altpoln. *debrz*, russ. *debrъ*, tschech. *debr̂* « Schlucht, steiles Tal », (vergl. lit. *dubures* « wasservolle Höhlung »¹⁴). — Es stammt von der erweiterten Wurzel *dub-r* und steht semantisch dem mitteldeutschen *Tobel* am nächsten. Es wurde in das Ungarische verschleppt — *debre*, *debrö* bedeutet nach B'aresi *gödör*, *mély vízmosás* — « Grube, Höhle, tiefer Wasserwirbel »¹⁵. Das georgische *tevr-i* (< *debr-i*) wird als « grosser und dichter Wald » übersetzt¹⁶ — es ist offensichtlich ein « dichter Hain » gemeint — bei Meckelein steht « Dickicht »¹⁷. Die Bedeutungen — wasserreiche Niederung und dichter Hain — decken sich im dürren Süden mehr als anderswo.

Die Bedeutung der Wurzel, deren Verbreitung den Bereich des indogermanischen Sprachstammes weit überschreitet, war zuerst vielleicht ganz abstrakt, erhielt aber früh eine mehr konkrete Bedeutung, etwa « hohle Niederung », und entwickelte sich dann in zwei Richtungen : einerseits von blosser Feuchtigkeit zu einer grösseren Wasserfläche, und andererseits vom feuchten Boden zu einem mit dichtem Gewächs bedeckten Ort. Vereinzelt steht die Bedeutung, die diese Wurzel auf kartvelischem Boden gewann, nämlich die der vom Menschen zu bearbeitenden oder bearbeiteten und besiedelten Erde.

Im georgischen Wortschatz sind sämtliche in Frage kommenden Bedeutungen vertreten und verschiedene Formen sind in den phonetischen Rahmen der Sprache gewaltlos hineingewachsen.

P. S. A. Tschikobava verbindet čan. *tab-an-i* « Fusssohle » mit georg. *tb-a* (< *taba* < *toba*)¹⁸. Der Stammvokal ist hier *a* statt des zu erwartenden *o* und das Wort ist bestimmt eine Entlehnung aus dem Türkischen (vergl. türk. *taban* « Fusssohle »; « flach »)¹⁹.

¹³ Ein kleiner Exkurs : In der Ostslowakei, bei Streda nad Bodrogom, gibt es einen kleinen Natur-See namens *Tajba*.

¹⁴ Vergl. Václav Machek, *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského*, Praha 1957, S. 82; Al-Brückner, *Słownik etymologiczny jazyka polskiego*, Kraków 1927, S. 86. Dortselbst einige Ortsnamen; in Böhmen : *Debr̂*, *Debrný*, *Dobrná*. In Polen : Fluss *Dbra*, heute *Brda*. Tschech. Dial. Form : *dejbr̂í*. Andere Ortsnamen aus Böhmen : *Debrně*, *Debrník*, *Dobrný*.

¹⁵ Géza Bareqi, *Szófejtő szótár*, Budapest, 1941, S. 311.

¹⁶ *Saba*, Sp. 640; so auch Niko Čubinašvili, *K'art'uli lek'sikoni rusuli t'argmanit'urt*, T'bilisi 1961, S. 377. K'. Dat'kašvili, *K'art'ul-rusuli lek'sikoni*, II, T'bilisi 1948, S. 332 : georg. *tevr-i* — russ. *debr-i*. S. I. Ožegov, *Slovar' russkogo jazyka*, Moskva 1953, S. 132. Russ. *debr-i* — « Ort, der von einem undurchdringlichen Wald bewachsen ist ».

¹⁷ R. Meckelein, *Georgisch-deutsches Wörterbuch*, Berlin und Leipzig, 1928, S. 460.

¹⁸ *Vergl.-Wbuch*, S. 63 f. Es gibt auch noch eine andere čan. Form : *tab-u* und nach Marr, *Čan Gram.* S. 187, bedeutet das Wort *tabani* auch einen Teil des Pfluges.

¹⁹ *Turecko-russkij slovar'*, sost. D. A. Magazanik, Moskva 1945, S. 574.

II

(*tiki*); *t'ikani*, *c'ikani*, *batki*, *batkani*, *bati*, *vac'iki*, *vac'i*;
tqavi; *t'xa*; (*t'oxli*); (*t'ivt'iki*)

Das erste Wort ist eine Entlehnung aus dem Armenischen und erscheint meist nur in der Form eines Kompositums: *tikč'ora* (aus *tiki* und *čuri* « Gefäß » — bei Meckelein « Tongefäß ») « Weinschlauch ». Es ist der indogermanische Stamm *dig-* der aus angelsächs. *tikken*, ahd. *ziga*, lakonisch ὄζα « Ziege » bekannt ist. Zwischen den zwei Bedeutungen « Leder » und « kleines Haustier (meist Ziege) » besteht auch anderswo ein enges Verhältnis, z.B. russ. *koza* und *koža*, tschech. *koza* und *kuže*.

Die nachfolgenden Wörter stammen von einer parallelen kaukasischen Wurzel *t'ik*, *tik* mit einer etwas weiteren Bedeutung. Die unaspirierte Form ist im atinischen Dialekt des čanischen belegt und nicht als Grundform anerkannt²⁰. Georgisch ist *t'ikani* und *c'ikani* — der Unterschied ist nach Iv. Džavachišvili nur dialektisch²¹. Die einfache Form *c'ik* erscheint in Bibeltexten, und zwar in den Komposita *k'urc'ik* « Steinbock » Job 39, und « Gazelle » Hoheslied 2, 39.

Georg. *t'ikani* « Zicklein » hatte dieselbe Bedeutung — ζῖφος — schon in den altgeorg. Bibeltexten. Iv. Džavachišvili meint jedoch, dass jeder Unterschied von Alter und Geschlecht diesem Wort ursprünglich fremd war²¹, in den präfigierten Formen (*ba-*, *va-*) hingegen sieht er Neutra und Maskulina. Es scheint uns jedoch, dass diese auf einer Hypothese beruhende Verteilung nicht ganz verlässlich ist. Es ist wahr, dass *batk-i* « neugeborenes Zicklein » oder « im Herbst geborenes Haustier » bedeutet²², *batk-an-i* « Lamm bis zu sechs Monaten »²³, « Lamm von der Geburt bis zur ersten Schur (bis zum Heruntersteigen von den Bergen), bis zum Herbst, später heisst es *t'oxl-i* »²⁴. Dagegen ist *bot-i* (— es handelt sich nur um den Konsonanten, nur der mag ein Klassenzeichen — Geschlecht — darstellen) « Ziegenbock, der nicht zum Schlachten, sondern zur Zucht und zum Führen der Herde bestimmt ist »²⁵, also dasselbe wie *vac'i* « Ziegenbock ». Ausserdem gibt es noch die Form *vac'ik-i* « Zicklein, das zum Ziegenbock werden soll »²⁶, also eigentlich wiederum kein reifes männliches Geschlecht, sondern ein « Neutrum ».

E. Lomtadze²⁷ vergleicht mit *batkani* und *t'ikani* die ando-didoischen

²⁰ Vergl. *Wbuch*, I, S. 84; *Struktur*, S. 15.

²¹ *K'art'uli da kavkasiuri enebis t'avdapirveli buneba da nat'esaoba*, T'bilisi, S. 191.

²² *Erl. Wbuch*, I, Sp. 990; *Saba*: č'vili *t'ikani*. Ausserdem gibt es Formen *bat-i*, *bat-i-a*, *ba-tik-a* (also nicht *t'ik-*) Džav. S. 191. — *bati*, *batia*, *batki* « Büffelskalb » bei Kipside, Gram. mingr. Zt. S. 201.

²³ *Erl. Wbuch*, ibidem.

²⁴ St. Ment'esašvili. *K'iziquri lek'sikoni*. T'bilisi 1943 (*K'art'velur enat'a lek'sika* II), S. 14.

²⁵ *Erl. Wbuch*, I, Sp. 1111. *Saba*, Sp. 72: *t'xis erkemali*.

²⁶ *Erl. Wbuch*, 4, Sp. 36; *Saba*, Sp. 226: *vac'iki-t'ikani* (Zicklein).

²⁷ *Zogi saert'o-dziriani p'udze ibერიულ-კავკასიურ ენების*, Ibero-caucasica VII, T'bilisi 1955, S. 359-451.

Bezeichnungen der kleinen Haustiere und spricht die Meinung aus, dass das dentale Element in diesen Wörtern ein Klassenzeichen ist; die Wurzel reduziert er auf blossе Gutturale (*k*, bzw. *g*). Die Aehnlichkeit mit den georgischen Formen ist wirklich auffallend. Aber die Annahme, dass in georg. *t'ik-an-i*, *ba-tk-an-i* und bestimmten, wahrscheinlich verwandten daghestanischen Formen *t'i*, *tu*-, *du*-... ein Klassenzeichen ist, scheint uns gezwungen zu sein. Für die Grundform hält E. Lomtadze die Wurzel **di-g*²⁸. Wenn in *batkani* und *t'ikani* das *t/t'* ein Klassenzeichen wäre, so hätten wir in diesen Wörtern eine Häufung von gegenseitig sich ausschliessenden Klassenzeichen.

Semantisch stehen die Wörter *tq-av-i* «Haut, Leder, Fell, Rinde» und *t'x-a* «Ziege» sowohl den vorangehenden Wörtern als auch sich untereinander ziemlich nahe. Das *tq* ist im čanischen durch *tk* vertreten und das Erweiterungssuffix *-av* variiert mit *-eb* (georg. *tq-av-i*, čan. *tk-eb-i/t-eb-i*, megr. *tq-eb-i*). Varianten zwischen *tq* und *t'x* sind aus dem Georgischen bekannt (vergl. Wurzel *tqv*, *t'k'v* und *t'x-ar* «sagen, sprechen», *ve-tq-v-i*, *v-t'k'-v-i*, *v-u-t'x-ar-i*). Man könnte daher den Vergleich zwischen *t'ik* «kleines Haustier, besonders Ziege», *tq-av-i* «Haut, Fell» und *t'x-a* «Ziege» vielleicht wagen.

Zwischen den beiden Konsonanten in *t'x-a* gab es einen Vokal (vergl. svan. *dax-əl*). Die svanische Form hält Tschikobava für die Grundform und zitiert die von V. Topuria angedeuteten Entwicklungsstufen: *daq' > tq'a > t'x-a*²⁹. Das *l*-Suffix kommt auch im Zanischen zum Vorschein, jedoch nur vor der Pluralendung: čan. *t'x-al-ep'e*, megr. *t'x-al-ep'i*³⁰. Ungewissheit herrscht über die Dentale im Anlaut. Tschikobava hält es nicht für ausgeschlossen³¹, ja sogar für bestimmt³², dass *da-* ein Kategorie-Zeichen ist, so wie in georg. *da-t'v-i* «Bär», svan. *dä-šd-w*, dagegen čan. *m-t'u-t'i*, megr. *t'u-n-t'i*.

Es mag das *da-* ein erstarrtes und mit der Wurzel zusammengewachsenes Erweiterungs-Praefix oder eher eine stambbildende Komponente, es könnte aber auch ein svanisches phonetisches Aequivalent des anlautenden aspirierten Dentals sein. Diese Frage kann vielleicht durch weiteres Studium des kartvelischen Lautsystemes gelöst werden.

Die letzten zwei Wörter der Reihe sind Entlehnungen aus dem Türkischen.

Georg. *t'oxl-i* ist «Lamm von einem halben Jahr bis zum einem Jahr»³³, nach Saba³⁴ Synonym zu *buc-i*, also «einjähr. Lamm und etwas schwach». Bei Saba steht die Bemerkung: «aus fremder Sprache». Arm. *t'oxlu* ist «zweijähr. Lamm»³⁵. Beide Formen, die georgische und die armenische, sind Entlehnungen aus dem türkischen *toklu*, *tokly* «Lamm bis zu einem Jahre, auch Liebkosungswort»³⁶. Es ist ein ural-altaischer Wortstamm, vergl. ung. *toklyó* «einjähriges Lamm».

²⁸ Ibidem S. 450.

²⁹ *Struktur*, S. 16.

³⁰ *Vergl.-Wbuch*, S. 61.

³¹ *Vergl.-Wbuch*, S. 81.

³² *Struktur*, S. 16, ferner S. 175 f., auch 144.

³³ *Erl. Wbuch*, 4, Sp. 480.

³⁴ Sp. 245

³⁵ Malchasyanc, II, S. 116.

³⁶ J. Th. Zenker, Dictionnaire Turc-Arabe-Persan, S. 609.

Georg. *t'ivt'ik-i* «weiches und feines Haar einiger Tiere (Ziege, Schaf, Zobel, Marder), welches unter der dicken Wolle herauswächst»³⁷, bei Saba³⁸ mit der Bemerkung «Fremdwort» und Hinweis auf das georg. *t'xisuri*, ist das türkische *tiftiki*, «dünnes Angorahaar, Ziegenflaumhaar, Angoraziege»³⁹. Es ist eine Reduplikation mit einer Dissimilation des Endkonsonanten in der ersten Komponente (zum Wechsel *k > v* im Türkischen vergl. z.B. *şakul/şavul* «Schrotwaage») ⁴⁰.

Die georg. Wurzel *t'ik* (in *ba-tk-an-i*, *t'ik > tk*) bildet zwar eine Parallele zu der idg. Wurzel **dig*, ohne sich aber daraus erklären zu lassen, vielleicht wie das albanische *dika*. Etwas Aehnliches, jedoch in einem weit grösserem Ausmass, liegt in der Bezeichnung eines anderen Haustieres, der Katze, vor, die wir in vielen Sprachen finden, ohne die gegenseitigen Abhängigkeitsverhältnisse feststellen zu können ⁴¹.

Die nicht-praefigierten Formen behalten zum grössten Teil die ursprüngliche Bedeutung, «Ziege», dagegen verlagerte sich in den praefigierten Formen, welche die Altertümlichkeit dieser Wurzel beweisen, die Bedeutung auf andere mit Wolle bedeckte Haustiere, besonders Jungtiere. Wenn sich die Bedeutung noch weiter erstreckte, so könnte das ein Hinweis darauf sein, dass die Wurzel der Sprache fremd war und die ursprüngliche Bedeutung nicht gespürt wurde. Dabei könnte auch eine Verschmelzung mit einer uns unbekanntem einheimischen Wurzel eine gewisse Rolle gespielt haben.

III

mze, bžutva, bğvera; dje, bğuar, samxar, adre, dro, mara-
t've, mt'vare, t'vali*

Die Wortstämme, die die beiden grössten Himmelslichter bezeichnen, sind im ganzen Gebiet der kartvelischen und abchazo-anygäischen Sprachen in verschiedenen, miteinander verwandten Formen verbreitet, čan. *mž-or-a*, *mž-o-a*, *mž-ur-a*, *mž-u-a* mit megr. *bž-a* und svan. *miž*, georg. *mz-e* «Sonne» weisen auf einen Stamm *m/b*-Vokal-*ž* (*ž < ġ*) hin, zu dem es wahrscheinlich auch einen parallelen Stamm gab: *m*-Vokal-*r* (*r < ġ*). Dieser ist im Georgischen nur in *mar-a-dis*, *mar-a-dje* «tagtäglich, allzeit», *c'is-mara dje*, *c'is-mare dje* «den lieben langen Tag»⁴², «jeden Tag, tagtäglich» und vielleicht auch in *sa-mar-e* «Grab, Grabstätte» erhalten. Marr-Brière⁴³ geben folgende Bedeutungen: *mar* «(le ciel, donner la sépulture)»..., *mar-a* «tout, chaque» a. indéf. «tout, chaque», dans la loc.-pop. *c'is-mara-dje* «chaque jour» (litt. chaque jour du ciel) und an anderer Stelle steht die Bedeutung

³⁷ Erl. *Wbuch*, 4, Sp. 452 f.

³⁸ Sp. 241.

³⁹ Tur.-russ. slovar, S. 620.

⁴⁰ E. V. Sevortjan, *Fonetika tureckogo literaturnogo jazyka*, Moskva 1955, S. 124.

⁴¹ Vergl. V. I. Abaev, *Istoriko-etimologičeskij slovar ossetinskogo jazyka*, 1, Moskva-Leningrad 1956, S. 510, Schlagwort *gady*.

⁴² Meckelein, S. 584.

⁴³ La Langue Géorgienne, Paris 1931, S. 648.

« la main »⁴⁴. A. Schanidze⁴⁵ zeigte, dass es sich in *marad*, *maradis* nicht um das Adverbialsuffix *-d* handelt, sondern um ein Kompositum, das aus *mara* und *dje* « Tag » besteht, aber er gibt keine semantische Analyse des Wortes. Interessant ist, dass das *maradje* des Evangeliums von Adiš in den Handschriften von Džruči und Parchali durch *dgit'i-djed* ersetzt wurde. Wir sind der Meinung, dass *mara-dje* und seine Ableitungen ein im Georgischen so häufiges, aus zwei Komponenten bestehendes Synonymon ist⁴⁶, mit der Bedeutung « Tag (für) Tag ».

Die Bedeutung « Sonne » finden wir in dem von der zweiten Variante dieser Wurzel abgeleiteten abasinischen *mar-a* und in dem abchasischen *a-mr-a*. Hingegen finden wir den Stamm *mz*, der georgisch in *mz-e* in der Bedeutung « Sonne » erscheint, in abchas. *a-mz-a*, kabard. und adyg. *mz-e* « Mond, Monat »⁴⁷. Im Abasinischen hat das Wort zwei Formen: *mzə* « Mond, Bonat » und *mz-a* « Licht (Lichtquelle) »⁴⁸; (vielleicht eine Reminiszenz an den alten Gebrauch dieses Wortstammes). Die Verbindung dieser zwei Bedeutungen wird auch in unserer Etymologie der georgischen Bezeichnung des Mondes erscheinen.

Wir sind geneigt, das anlautende *m/b-* der Formen *mža/bža*, *mze*, *m(a)r* als eine stammbildende Komponente (Klassenzeichen?) zu betrachten, analog wie in den fast homonymen Formen čan. *m-dž-a/b-dž-a*, *m-ž-a/b-ž-a*, megr. *b-ž-a(l)*, georg. *r-dz-e < s-dz-e* « Milch » (die Wurzel ist *dz* vergl. georg. *dz-u-dz-u* « Saugwarze »)⁴⁹. [eine Differenz zwischen diesen zwei Wurzeln *m-ž/bž* und *m-dž b-dž* bildete vielleicht auch noch die Labialisierung (also *m-žw*, *b-žw*), die in den kartvelischen Sprachen teilweise verloren gegangen ist.] Dann ist der Stamm *m-ž/m-r* parallel dem Stamm *d-ğ/d-r*, den wir in georg. *d-ğ-e*, čan. *d-ğ-a*, megr. *d-ğ-a(l)*, svan. *la-değ* « Tag » finden, ja vielleicht sogar auch in čan.-megr. *d-ğ-ul* « tauen »⁵⁰, ferner in georg. *d-r-o* « Zeit », georg. *a-d-r-e* « früh, morgens », megr. *o-r-d-o* « Morgen » (*Metathesis*)⁵¹. In *d-r-o* und *o-r-d-o* erscheint wieder das alte *-o*, das wahrscheinlich ursprünglich zu der Wurzel gehörte (also *d-ğ/d-ğw/d-rw*).

Unter der Bedeutung « Sonne » ist dieser Stamm auch vom kabardischen *dəgbe* und adygäischen *təgbe* bekannt⁵². (Vergl. das ungarische Homonym *nap* « Sonne, Tag »). Enge semantische Beziehung zwischen Sonne, Tag und Zeit, auch Lebenszeit, erscheint auch im georgischen Synonym *mze-grdzeloba*

⁴⁴ Ibidem, S. 92.

⁴⁵ *mde t'andebulis genesisat'vis*, Sak. SSR akad. moambe, III (1942), Nr. 4, 372. S. 367-372.

⁴⁶ Beispiele: A. Šanidze, *K'art'uli gramatikis sap'udzvebi*, I, T'bilisi 1953, S. 158 f.

⁴⁷ Vergl. B. Džanašia, *Ap'razur-k'art'uli lek'sikoni*, T'bilisi 1954, Sp. 192 f., u. 190. Hieher gehört gewiss auch das abch. *a-mšj* « Tag » (*š > šj*). Mit den Bezeichnungen der Sonne und des Mondes in diesen Sprachen befasste sich auch schon P. Caraja, *Ob otnošenii abchazskogo jazyka k jafetičeskim*, S. Peterburg 1912, S. 29.

⁴⁸ Russko-abazinskij slovar, Moskva 1956, S. 446, Schlagwort *svet*.

⁴⁹ Vergl. *Wbuch*, S. 94; *Struktur*, S. 20.

⁵⁰ Vergl. *Wbuch*, S. 272. Hieher gehört auch georg. *dğv-eb*, « buttern », ibidem S. 271.

⁵¹ Vergl. *Wbuch*, S. 199 f. Ueber *adre-ordo* schon I. Kipsidze, *Gram. megr. jaz.*, S. 294.

⁵² *Kabardinsko-russkij slovar'*, Moskva 1957. *Russko-adygejskij slovar'*, Moskva 1960.

und *dje-grdzeloba* «langes Leben»⁵³, obwohl es sich hier eher um eine symbolische Bedeutung der Sonne als Gebers des Lebens handelt [vergl. arm. *arw* «sun; light; life; day»]⁵⁴,

Die Wurzel *ǰ*, mit einer labialen (und nicht dentalen) stammbildenden Komponente verbunden, finden wir in altgeorg. *b-ǰ-u-ar* (eher *b-ǰu-ar*) «Süden»⁵⁵. Auch die Wurzel *ž* erscheint in solcher Verbindung: georg. *b-žu-t-v-a* «glimmen, rauchen»⁵⁶, eher «qualmen», «mit Schwierigkeit angezündet sein und kaum leuchten»⁵⁷. (Bei beiden Wörtern wieder *w > u*). Gegenüber dem *bžutva* ist in *bǰvera* «jemand schief ansehen, anstarren» (Meckelein S. 51)⁵⁸ das *ǰ* erhalten geblieben. Die Variante *b-ǰ(u)* können wir noch um *m-x* (Desonorisierung) ergänzen, wenn wir die Etymologie von Tschikobava⁵⁹ annehmen: altgeorg. *sa-m-x-ar* «Mittag, Süden», *sa-mxr-eba* «Mittagessen», neugeorg. *sa-mxr-et'-i* «Süden»⁶⁰.

Die georgische Benennung des Mondes stammt wahrscheinlich von der Wurzel *t'*, die nicht nur im čan. *t'e* «Licht», sondern auch in manchen georgischen Wörtern erscheint: *t'-ev-a* «wachen», *n-t'-eb-a* «anzünden», *na-t'-el-i* «hell, Licht», *si-na-t'-l-e* «Licht» (*ga*)*t'-en-eba* «wach sein, hell werden, Morgendämmerung», *gan-t'-i-ad-i* «Morgen» vielleicht auch *t'-ov-a* «schneien», *t'-ov-l-i* «Schnee». Altgeorg. *t'-t'-ue* (*t'-t'u-e?*), *t'w-t'e* «Monat», *m-t'o-v-ar-e* «Mond» hat eine čan-megr. Parallele *t'u-t'a* «Monat, Mond», svan. *do-šd-ul* «Mond». N. Marr hielt *t'w-t'* für die Urform, dagegen versuchte V. Topuria zu beweisen, dass diese Form aus *du-t'e* durch Metathesis und Assimilation entstanden ist⁶¹. Iv. Džavachišvili spricht Zweifel daran aus⁶² und es wiederholt sich die Frage, auf die wir schon bei der Etymologie des Wortes *t'x-a* stießen, nämlich, wie weit wir die svanischen Praefixe (?) als ursprünglich betrachten dürfen. Die Form *t'u-t'e* können wir auch als eine Reduplikation der Wurzel *t'* (oder *t'w?*) betrachten; die Wurzel mag ursprünglich *t'/t'u* gewesen sein; die Variante *t'u* erscheint in georg. *t'u-al-i*. Auge.

Wir wollen hier eine kleine Uebersicht der behandelten kartwelischen Stämme geben:

Wurzel *ǰ*

Stamm *d-ǰ*: čan. *dǰ-a*, georg. *dǰ-e* «Tag»,

⁵³ Vergl. K^r. Lomt'atidze, *ǰ/r-s monač'vleobisat'vis k'art'velur enebši*, Ibero-Caucasia XI (1959), C. 71-76.

⁵⁴ H. Bedrossian, New Dictionary Armenian-English, Venice 1875-79, S. 77.

⁵⁵ Arn. Čik'obava, *Etimologia dzveli k'art'uli terminebisa «bǰuari», «samxari», Ibero-caucasia V*, 1953, S. 65-71. — In Ev. Adiši Mat. 12, 42.

⁵⁶ Meckelein, S. 46 «Süden».

⁵⁷ *Erl. Wbuch*, I, Sp. 1121.

⁵⁸ *Erl. Wbuch*, Sp. 1201. *avad šezedva* «übel ansehen».

⁵⁹ IC, V (1953), S. 68 ff.

⁶⁰ Meckelein: *samxari* «Vesper», E. Cherkezi, G.-English Dictionary, Oxford 1950, «midday-meal».

⁶¹ *Asimilacia da disimilac'is cesi k'art'ulsa da megruši*, Univ. moambe 1, S. 3.

⁶² V. T'op'uria, *P'onetikuri dakvirvebani k'art'velur enebši*. 1. *Bgerit' movlenat'a t'ananimdevroba. Mimoxilveli*, I, (1926), S. 212. Iv. Džavachišvili, *K'art'veli eris istoria*, I, T'bilisi, S. 133f. Die kartwelischen Formen siehe *Vergl. Wbuch*, S. 23 f. In *Struktur*, S. 144 Urform ist *du-t'e*.

b-ǰ(w) : altgeorg. *bǰu-ar* « Süden », georg. *bǰv-er-a* « schief ansehen »
m-x : altgeorg. *sa-mx-ar* « Mittag », neugeorg. *sa-mx-r-et'-i* « Süden » *

Wurzel (*ǰ >*) *ǰ* (Palatalisierung)

Stamm *m-ǰ(w)* : kartw. *mǰ-a*, georg. *mz-e* « Sonne », georg. *mǰ-av-e* « sauer »
 (d.h. brennend), čan. *mǰu-r-a* «-Sonne»,

b-ǰ(w) : megr. *bǰ-a* « Sonne », georg. *bǰu-t-va* « glimmen »

Wurzel (*ǰ >*) *r* (Rotazismus)

Stamm *d-r(w)* : georg. *a-dr-e* « früh », georg. *dro* « Zeit », megr. *o-rdo* (<
o-dro) « Morgen »

Stamm *m-r* : altg. *mar-a* (?) « Tag ».

Wurzel *t'(w)* : čan. *t'e* « Licht », altg. *t'u-t'e* « Mond », georg. *t'u-al-i* « Auge »

Stamm *m-t'w* : georg. *m'tu-ar-e* « Mond ».

IV

klva — *klde*

Georg. *kl-va* « töten », dessen Vollstufe *kal-* (< *kol?*) im Aorist erscheint, erinnert an altsl. *kolō klati*, russ. *kolju koloť*, tschech. (*kolu*) *kláti*, litt. *kalu kalti* — mit der ursprünglichen Bedeutung « etwas Spitziges in etwas hineinstossen und so den Tod eines Menschen oder Tieres verursachen »⁶³, daraus auch die Bedeutung « spalten », die auch in lit. *skellu, skelti* liegt⁶⁴. Auf diese Weise wird Verwandtschaft gesucht zwischen *kolju* und *skalà* Fels, analog zu lat. *rumpo, rupi* und *rupes*.

Die Bedeutung von *skala*, russ. *skalà*, tschech. *skála* war ursprünglich « abgebrochenes Stück eines Steines » (zum Unterschied vom Flusskieselstein, bzw. « eine durch Abbrechen eines Stückes entblösste Felsenrippe », also ein scharfes, zerklüftetes Felsenriff, zum Unterschied von einem runden, frei in der Erde ruhenden Steine »⁶⁵.

Wir glauben ein solches semantisches Paar auch im Georgischen gefunden zu haben. Georg. *kl-va* ist mit čan. *ǰvil/qvil/jil/il*, megr. *qvil* verwandt⁶⁶. Tschikobava spricht Zweifel an der Möglichkeit des Ueberganges von čan. *ǰ* zu georg. *k* aus, und der Verlust des *v-* in čan.-megr. *qvil* ist auch unerklärt geblieben und so steht das georg. *kl-va* isoliert da. Tschikobava meint, dass das *-al* in der georg. Form des Wortes nicht zur Wurzel gehört und verbindet die Wurzel *k* mit dem *k* der Wurzel *ku-ed*⁶⁷ (*kvd-om-a* « sterben », *v-kvd-eb-i* « ich sterbe », *si kvd-il-i* « Tod »). Also wieder zwei Varianten, eine ohne Labialisierung und eine zweite labialierte, so wie wir sie bei *t'/t'w* voraussetzen. Mit der Etymologie Tschikobavas scheidet aber die Möglichkeit der Existenz des Wortstammes *k-al* nicht aus.

* (Wir machen hier aufmerksam auf die Parallelen in anderen iberokaukasischen Sprachen, so z.B. eez., ehvarš., ginux. *bu-xə*, gunzab., bežit. *bo-xə* « Sonne ».)

⁶³ Machek, S. 201.

⁶⁴ Ibidem.

⁶⁵ Machek S. 445 f.

⁶⁶ Vergl.-Wbuch, S. 353 f.; Struktur, S. 122.

⁶⁷ Ibidem S. 306, k 3.

Das *-d-* in *kl-de* « Fels » ist ein Suffix, *ähnlich* wie in *zǰu-de* « Umzäumung, Mauer », *švil-d-i* « Bogen » und vielleicht auch *mkerdi* « Brust » und *gverdi* « Seite, Rippe »⁶⁸, in diesen Wörtern vokallos, sonst meistens mit einem Vokal (*-ed, -ad*). Die čanischen Formen sind uns nicht bekannt, aber megr. *kir-d-e/kir-d-a/ kər-d-e/kər-d-a* und svan. *kəl-d-e/kil-d-e* (lentsch. und laščischer Dialekt) und *kočkəčəb* (Ober- und unterbalisch)⁶⁹ weisen nichts auf, wodurch unsere auf eine Analogie gegründete Hypothese bestätigt oder widerlegt werden könnte.

Jaromír JEDLIČKA,
Universität zu Prag.

⁶⁸ Ibidem S. 99.

⁶⁹ Aus den Materialien des sprachwissenschaftlichen Instituts zu Tbilisi.

ZUM PASSIVUM

IM GEORGISCHEN UND IN INDOGERMANISCHEN SPRACHEN

Beim neugeorgischen Passiv unterscheiden die Grammatiker zwei Bildungen: *Zustandspassiv* (= ZP.) und *Vorgangspassiv* (= VP.). A. Schanidze¹ gibt diesen Gegensatz in georgischer Terminologie mit *mdgomareobiti vnebiti gvari* (= ZP.) und *mdinareobiti vnebiti gvari* (= VP.) wieder. Entsprechend findet man bei H. Vogt² die Termini *passif d'état* und *passif de procès*, während K. Tschenkéli³ mit leichter Modifizierung von *Zustandspassiv* und *Handlungspassiv* spricht. Vogts lateinische und französische Uebersetzungen der georgischen Beispiele — *šeria* (ZP.) scriptum est, c'est éerit : *ičereba* (VP.) scribitur, cela s'éerit — kommen in ihrer Art den beiden georgischen Passivbildungen näher als das die funktional entsprechende deutsche Wiedergabe — *es ist geschrieben : es wird geschrieben* — vermag. Besonders das Lateinische und die romanischen Sprachen hatten ja auch W. Meyer-Lübke⁴ dazu geführt, zwischen Zustandspassiv, z.B. lat. *occisus est*, und Vorgangspassiv, z.B. lat. *occiditur*, zu unterscheiden. Hier erhebt sich die Frage, inwieweit man den terminologisch gleichgefassten Unterschied zwischen den Passivbildungen im Lateinischen und in anderen indogermanischen Sprachen auf der einen Seite und im nichtindogermanischen Georgischen auf der andern Seite unmittelbar vergleichen kann.

Formal würde zu lat. *scriptum est* besser als das ZP. *šeria* eine georgische Bildung aus Verbaladjektiv und Verbum substantivum passen. Derartige Konstruktionen sind bereit für das Altgeorgische zu belegen. G. Deeters⁵ behandelt sie im Zusammenhang mit zwei weiteren, davon verschiedenen, Typen zusammengesetzter Tempora. Es ergeben sich somit folgende drei periphrastische Konstruktionen: 1. Präteritales (vielfach passives, da meist von transitiven Verben gebildetes) Partizip⁶ auf *-il/-ul* mit Verbum substantivum (Präs. *var*, Prät. *viqav*) dient zur Umschreibung eines Perfekts. Diese Periphrasen bilden besonders das passive Perfekt zu medio-passiven Präsentien und Aoristen: *vičerebi* « scribor », *davičere* « je fus éerit »: Perfekt *davčerilvar* (Vogt, l.c. § 224, Tschenkéli, l.c. 566 ff.). Auch die dem georgischen Perfekt eigene Nuance von « es zeigt sich » (vgl. unten Fussnote 22) kann dieser Periphrase anhaften. B. T. Rudenko⁷ übersetzt geo. *es kači kurdī qopila* mit « Etot čelovek, okazyvaetsja, vor

1 Kartuli gramaṭika I, morfologia (Tiflis 1930), 115 ff.

2 Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne (Oslo 1936), 147 (= NTS. IX-X).

3 Einführung in die georgische Sprache Bd. I (Zürich 1958), 252.

4 Die Neueren Sprachen, 6. Beiheft: Festgabe Luick (Marburg 1925), 158 ff.

5 Das kharthwelische Verbum (Leipzig 1930), 235 ff.

6 Sofern das Partizip dagegen zu intransitiven Verben gebildet wird, ist seine Bedeutung aktivisch; vgl. z.B. im folgenden *mosrula* « ist eingegangen », was zu *moslvaj* « kommen » gehört. Der gleiche Unterschied gilt grundsätzlich für die zu Partizipien gewordenen Verbaladjektiva (z.B. auf *to und *no) in idg. Sprachen.

7 Grammatika gruzinskogo jazyka (Moskau-Leningrad 1940), 242.

(oder okazalsja vorom) » = « This man has turned out to be a thief ». Das Prädikatsnomen steht hierbei im Casus indefinitus : Mt. 14²P *igi aydgomil ars mkudretit* « αὐτὸς ἠγγέροθη ἀπὸ τῶν νεκρῶν ». In der späteren Sprachentwicklung wurden die Formen des Verbums « sein » verkürzt (z.B. in der 3. Sg. *ars* > -a) und mit dem Partizip univertbiert. Dieser im Ageo. noch seltene Zustand — z.B. *šiši šeni araodes mosrula gulta čuenta* « Furcht vor dir ist nie in unsere Herzen eingegangen » — wird im Neugeo. zur Regel. Hieraus entstehen neue Paradigmen, die am Wortauslaut nach den Formen des Verbums « sein » flektiert werden : -*var* (1. Sg.), -*xar* (2. Sg.), -*a* (3. Sg.) usw.

2. Als weiteres umschriebenes Tempus führt Deeters (l.c. § 459) die Verbindung des gleichen präteritalen Partizips mit dem passiven Aorist von *kmnaj* « machen » für das Altgeorgische an : *uqčebul ikmna myudelisa mier* « er wurde durch den Priester belehrt ». Im Neugeorgischen wurde eine Umschreibung auch mit anderen Tempora von *kmnaj* möglich.

3. Für Sprecher moderner westeuropäischer Sprachen sehr vertraut ist als drittes die nichtpassivische « haben »-Konstruktion in Verbindung mit dem gleichen präteritalen Partizip : *moqluli mqavs* « ich habe ihn getötet », *sadyac hqavda naxuli* « er hatte ihn irgendwo gesehen », *avtors davičqebuli akvs is garemoeba* « der Verfasser hat den Umstand vergessen »⁸. Dieser Typus einer modern anmutenden Perfekt-Umschreibung ist indogermanisch bereits für das Hethitische zu belegen : *antuššan kuinki parā huittijan ħarmi* « ich habe irgendeinen Menschen bevorzugt »⁹.

Aber auch die hier mehr interessierende Verbindung aus Verbaladjektiv und Formen von « sein » hat ihre Reflexe weit über das Lateinische hinaus in den übrigen idg. Sprachen. Besonders häufig ist bei diesen Periphrasen das Verbaladjektiv wie im Lateinischen¹⁰ auf *to* oder auf *no*¹¹ gebildet. Diese Bildungen werden — mit oder ohne Kopula — gern zur Umschreibung von (bei trans. Verbalstämmen) passivischen « Perfekta » verwandt : z.B. altpersisch *ima tya manā krtam* « das, was von mir gemacht worden ist », altbulgarisch *vesě mbně prědana sptz oicmb moimv* : πάντα μοι παρεδόθη ὑπὸ τοῦ πατρὸς μου (Mt. 11, 27)¹², lettisch *dziēsma mana padziēdāta* « das Lied ist von mir gesungen worden »¹³ u.a. In den keltischen Sprachen wurde das Verbaladjektiv auf *-to* zum passiven Präteritum : altirisch *-breth* « er wurde getragen » < **bhr̥tos* u.a., während im Hethitischen, Tocharischen und Armenischen davon verschiedene Bildungen in der Funktion eines

⁸ *mqavs*, *hqavda* und *akvs* gehören verschiedenen Verbalwurzeln an. Der Unterschied ist bekanntlich durch das belebte bzw. unbelebte grammatische Subjekt bedingt. Vgl. Deeters, in : Sprachgeschichte und Wortbedeutung. Festschrift Albert Debrunner (Bern 1954), 109 ff.

⁹ J. Friedrich : Hethitisches Elementarbuch 1. Teil (2. Auflage Heidelberg 1960), 137.

¹⁰ Vgl. oben *scrip-tu-m* < **scrip-to-m*, *occisus* < **occid-to-s* usw. Ueber « Die mit dem Suffix *-to* gebildeten Partizipia im Verbalssystem des Lateinischen und Umbrisch-Oskischen » hatte bereits K. Brugmann, IF. 5 (1895), 89 ff. gehandelt.

¹¹ So überwiegend im Slavischen (N. van Wijk, IF. 43, 281 ff.).

¹² H. Bräuer : Der persönliche Agens beim Passiv im Altbulgarischen. (Mainzer Ak. Abhdl. 1959. Nr. 3), 139.

¹³ J. Endzelin : Lettische Grammatik (Heidelberg 1923), § 774.

nominal umschriebenen Perfekts begegnen : Das in anderen Sprachen praesentisch-aktiv gebrauchte *-nt-Partizip im Hethitischen : *DUMU.SAL piāanza ešta* « ein Mädchen war gegeben worden »¹⁴, das sonst perfektisch-aktiv verwandte *-ues/-us-Partizip im Tocharischen : z.B. Dialekt A *šāwes kāsšišsi tamne wewūnu* « von grossen Lehrern ist so gesagt worden »¹⁵, ein in seiner Erklärung umstrittenes lo-Partizip im Armenischen¹⁶.

Ebenso gibt es diese oben für das Georgische behandelte Perfektumschreibung aus Verbum substantivum und Partizip in allen Kartvelsprachen¹⁷. Perfektisch-präteritale Bildungen aus (bei trans. Verbalwurzeln) passivisch verwandten Verbaladjektiven in Verbindung mit Formen des Verbums « sein » (die aber idg. auch fehlen können) sind demnach typologisch den kartvelischen wie den idg. Sprachen eigen. In den Kartvelsprachen (wie im Neugeorgischen so auch im Svanischen und besonders im Lasischen und Mingrelischen) besteht dabei eine starke Tendenz zur Univerbierung von Partizip und Kopula.

Partizipiale Umschreibungen sind mit univerbierten Formen des Perfekts bzw. des Zustandspassivs auswechselbar. Vogt (l.c. 149) führt bei der Behandlung des Zustandspassivs hierfür Beispiele aus dem Bereich der « haben »-Umschreibungen an : *cxeni mibia tavlaši* « le cheval est attaché pour¹⁸ moi dans l'écurie » : *cxeni mǰavs mibmuli* « j'ai le cheval attaché », *es puli ubaria bankši* « cet argent est confié par lui à la banque » : *puli mibarebuli akvs* « er hat das Geld eingezahlt ». Deeters (l.c. § 329) entnehme ich ein altgeorgisches Beispiel (Esra I 7,8), das den syntaktisch parallelen Gebrauch zwischen univerbierten Perfektformen und Periphrasen aktivisch-intransitiver Sinnggebung (gebildet aus dem präteritalen Partizip einer intransitiven Verbalwurzel und dem Verbum substantivum) zeigt : *upsqrulsa ara štarul var da žožoxetsa ara štamivlies da cad ara aysrul var arca samotxē mixilavs* « in den Abgrund bin ich nicht hinabgestiegen (= periphrastisches Perf.) und die Hölle habe ich nicht betreten (= Perfekt) und in den Himmel bin ich nicht emporgestiegen (= periphrastisches Perf.) noch habe ich das Paradies gesehen (= Perfekt) ». Ganz entsprechend sind im Svanischen umschriebene intransitive Perfektbildungen aus *me*-Partizip und Formen von *sein* « syntaktisch den aktiven Perfekta auf -a gleichwertig » (Deeters, l.c. 239) : svan. *mečdēli* < **mečede li* « es ist vergangen », *emčedēli* < **an mečede li* « er ist gekommen » usw.

Die oben zitierten Verbalformen des Typus *cxeni mibia tavlaši* waren von Vogt als Zustandspassiva gefasst und entsprechend passivisch übersetzt worden, z.B. « le cheval est attaché pour moi dans l'écurie », obwohl sie

¹⁴ J. Friedrich, l.c. 137.

¹⁵ W. Krause und W. Thomas : Tocharisches Elementarbuch I (Heidelberg 1960), 82.

¹⁶ E. Benveniste, BSL 48 (1952), 52 ff., ders. BSL 54 (1959), 46 ff.; vgl. auch meinen im Druck befindlichen Aufsatz « Zum umschriebenen Perfekt in indogermanischen Sprachen » (IF.).

¹⁷ Zu den lasischen, mingrelischen und svanischen Belegen vgl. Deeters, Das kharthwelische Verbum, 238 f.

¹⁸ Das *pour* von Vogts Uebersetzung differiert mit dem *par* in der Uebersetzung des folgenden Beispiels.

ihrer syntaktischen Struktur nach dem Perfekt entsprechen. Und in der Tat stehen sich Perfekt und Zustandspassiv so nahe, dass es eigentlich mehr eine Frage der Konvention ist, wonach man hier zwei unterschiedliche Verbalkategorien definieren soll. Perfekt und ZP. ist die sog. relative Konstruktion gemeinsam, d.h. die Verbalformen beider Kategorien werden immer mit obliquem Personalpräfix bzw. entsprechenden Charaktervokalen (= CV.) versehen, da sie ihrer Herkunft nach an ein indirektes Objekt gebunden sind. *s-çeria* « es ist geschrieben » (mit *s* als Obj. Präf. 3. Sg.) gilt als ZP.; *students dauceria çerili* « der Student (im Dativ) hat den Brief geschrieben » (der Agens im Dativ wird hier durch den CV. *u* an der Verbalform angezeigt) wird von Tschenkéli (l.c. 492) als Beispiel für die Perfektkonstruktion gegeben.

Nach den von Tschenkéli (l.c. 509 f.) angeführten neugeo. Vergleichsbeispielen zwischen Perfektformen transitiver Verben und ZP. mit Charaktervokal *i* läuft der Unterschied zwischen beiden Verbalkategorien faktisch auf eine Frage der Interpretation hinaus: *mi-çeria*: 1. als ZP. « etwas ist bei mir geschrieben », 2. als Perfekt « etwas ist von mir geschrieben worden », « ich habe etwas geschrieben ». Ein formaler Unterschied zwischen beiden Formen ist dann gegeben, wenn der Perfektstamm dem Präsensstamm gleich ist — es handelt sich hier besonders um die Bildungen auf *-av* und *-am* —, das ZP. dagegen von der Wurzel abgeleitet wird: ZP. *mi-xaŋia* « etwas ist bei mir gemalt »: Perfekt *mi-xaŋavs* « etwas ist von mir gemalt worden », ZP. *mi-szia* « etwas ist bei mir (= für mich) eingegossen »: Perfekt *mi-szams* « etwas ist von mir eingegossen worden ». Hierher gehören auch ZP. *mŋidia*: Perfekt *mŋidebia* als Ableitungen von *ŋideba* « hängen » bei Vogt (l.c. 224). Die Uebertragung der Präsensformantien ist eine sekundäre Erscheinung, die aber nur auf das Perfekt einwirkt.

Das ZP. ist jedoch zum Unterschied vom Perfekt immer unkomponiert (Verbalpräfixe fehlen) und lässt sich nur von einer beschränkten Anzahl von Verben bilden, und zwar auf *-ia* in der 3. Sg. Diese Form auf *-ia* wird von den Grammatikern « Präsens » genannt und durch relative Entlehnungen aus dem Vorgangspassiv (mit Charaktervokal *e*) für die übrigen Tempora suppliert¹⁹. Das ZP. tritt in Verbindung mit den CV. *a* (*açeria* « es ist auf ihm geschrieben ») und *u* (*uçeria* « es ist für²⁰ ihn geschrieben ») auf, im letzteren Falle, wie auch mit Charaktervokal *i* (s. oben), ist der Uebergang zum Perfekt fließend und hängt weitgehend von der Interpretation ab. Ohne diese CV. steht die « relative » Form mit objektivem Personalpräfix, das jedoch sinngemäss nicht mehr zum Ausdruck zu kommen braucht: *sçeria* heisst nur « es ist geschrieben ».

Neben dieser relativen Konstruktion weist formal die Endung *-ia*, die schon im späteren Altgeo. für älteres *-ies* aufgekommen ist (Deeters, l.c. 170 f.), auf Zusammenhänge zwischen dem ZP. und dem Perfekt hin. Die

¹⁹ Dagegen gehören zum Perfekt ein Plusquamperfekt und ein Konjunktiv.

²⁰ So übersetzt Vogt (l.c. 148) durch franz. *pour*; Tschenkéli (l.c. 437) übersetzt *bei*.

Vermutung von Tschenkéli (l.e. 435), dass das *-i* von *-ia* verkürztes Partizipialsuffix *-ili* wiedergibt, ist daher abwegig, zumal kein Grund für diese Verkürzung gegeben ist. Deeters (l.e. § 314) nennt Formen wie *abia* « daran ist gebunden, hängt », *h̄qria* « darauf ist geworfen », *h̄kidia* « an ihm hängt », *s̄vevia* « er ist daran gewöhnt » intransitive Perfekta, die geo. Grammatiker würden dafür sicherlich die Benennung ZP. vorziehen, der Tatbestand bleibt jedoch der gleiche.

Die relative Rektion ist beispielsweise in dem von Vogt (l.e. 149) gegebenen Beispiel *cxeni mibia tavlaši* « le cheval est attaché pour moi dans l'écurie » noch intakt, während sie in *cxeni abia tavlaši* (Vogt, l.e.) oder in *lom̄i abia žačvita* (Deeters, l.e. § 315) « der Löwe ist mit einer Kette angebunden » bereits fehlt. Die aufkommende Funktionslosigkeit der objektiven Personalpräfixe ist ein Merkmal der späten Perfektbildung, das sich auch in der Unsicherheit in der Schreibung dieser Präfixe niederschlägt (Tschenkéli, l.e. 436). Hierdurch wird der für das Perfekt typische Anschluss des Ziels der Handlung (z.B. *m-mosies samoseli* « mir ist das Gewand angezogen » = « ich bin mit dem Gewand bekleidet » : Deeters, l.e. § 303) oder ihres Urhebers (*mi-mosies samoseli* « von mir wurde (ihm) das Gewand angelegt » = « ich habe (ihn) mit dem Gewand bekleidet » : Deeters, l.e. § 303) im Dativ unmöglich.

Der Uebergang vom Perfekt zum ZP. zeigt sich besonders bei den Formen mit Charaktervokal Null oder *a*, denen wie im Falle von *m-mosies samoseli* « mir ist das Gewand angezogen » ein Täter fehlt. Ähnlich unterscheidet Deeters (l.e. 181 ff.) für das Svanische zwischen Zustands- und Handlungsperfekta. Die Zustandsperfekta bezeichnen einen Zustand, der aus einer vorausgegangenen Handlung resultiert : *xapra* « darauf ist aufgedeckt », *xājra* « darin steht geschrieben » u.a. Sie sind meistens durch Charaktervokal *a* bzw. Null ausgezeichnet, was auf Ableitung von intransitiven Verbstämmen weist. Doch ist bei den svanischen Zustandsperfekta im Unterschied zum neugeo. ZP. die relative Konstruktion offenbar noch durchgehend funktionsstark : *čie korwas loqar xapra* « jedes Haus (Dativ) ist mit einem Dach gedeckt ».

Perfekt und ZP. gehen gemeinsam auf eine intransitive Zustandsaussage zurück. Die Umdeutung dieser Kategorie zu einem « aktiven » Tempus beim späteren Perfekt, mit der auch die Funktionsschwächung der objektiven Personalpräfixe in Einklang steht, lässt sich besonders an der unterschiedlichen Verwendung des Pluralzeichens *-t* erkennen, das sich im Altgeo. auf das grammatische, in der späteren Sprachentwicklung dagegen — beeinflusst durch die Muster von Präsens und Aorist — auf das psychologische Subjekt bezieht. Bei Deeters (l.e. § 100) findet sich der altgeo. Satz *rametu ganuciravt da aryara xart tkuen misa erad* « denn er hat euch verlassen, und ihr seid nicht mehr sein Volk » : *gan-u-cirav-t* (mit *-t* als Pluralsuffix) wäre hier etwa als « es ist verlassen ihr (*-t*) durch ihn (*-u-*) » zu fassen. Dagegen ist ein späteres *gi-čeria-t* als « ihr habt geschrieben » zu deuten, wobei sich das *-t* auf *-gi* als psychologisches Subjekt bezieht. Vergleicht

man *gi-çeria-t* « ihr habt geschrieben » mit dem Aorist in der 2. Pl. *da-çere-t*, so sieht man, dass das *-t* in der intransitiven Perfektkonstruktion ebenso bezogen wird wie im transitiven Aorist, nämlich quasi-transitiv. Im Georgischen konnte ausserdem das *-a* der 3. Pers. Sg. *-ia* des Perfektparadigmas als « ist » aufgefasst werden, wobei die Analogie des umschriebenen Perfekts (aus Partizip und zu *-a* verkürzter Kopula) eingewirkt haben mag²¹. Nach der 3. Pers. Sg. auf *-a* wurde so durch das Muster des (bei transitiven Verbalstämmen) passiven Partizips aus Partizip und Kopula ein neues Paradigma mit den Formen der Kopula am Ende gebildet: *v-s-çer-i-var* « ich bin geschrieben », *s-ç-er-i-xar* « du bist geschrieben », *çer-ia* « er ist geschrieben » usw. Ältere Belege zeigen, dass die Funktionslosigkeit des objektiven Personalpräfixes keine Vorbedingung für die Herausbildung dieses Paradigmas ist: Joh. 18,35 (der Moskauer Bibel von 1743) *moucemizar šen čemda* « παρέδωκάν σε ἐμοί » (Deeters, l.c. § 313), wörtl. « du bist von ihnen mir überantwortet worden ». Die oben angeführte Erklärung von Tschenkéli (l.c. 435) für das *-i* von *-ia* (« Dieses *i* ist wohl als verkürztes Partizipsuffix aufzufassen ») ist psychologisch insofern interessant, als sie die — sprachhistorisch zwar falsche aber für georgisches Sprachgefühl bezeichnende — Analyse dieser Verbalform durch einen Georgischsprecher wiedergibt. Die Erklärung nach dem periphrastischen Perfekt wiederholt die Analogie, die das Aufkommen des Paradigmas erleichtert hatte.

Das geo. ZP. lässt sich demnach insofern mit dem umschriebenen (bei transitiven Verben) passivischen Präteritum oder Perfekt in idg. Sprachen (Typus lat. *scriptum est*) vergleichen, als es sich formal an das Muster von passiven Periphrasen aus Partizipium und Verbum substantivum anlehnt. Im Hinblick auf die Verwendung entspricht das Verhältnis zwischen umschriebenem (= aus Part. + Verb. subst. gebildeten) passivem Perfekt und unverbierterem ZP. der Doppelfunktion eines lat. *occisus est*: 1. als Präteritum zum Präsens *occiditur*, 2. als ZP. zum Vorgangspassiv *occiditur*²².

Das sog. Vorgangspassiv wird in idg. Sprachen meistens durch mediale Verbalendungen, reflexive Konstruktionen, intransitiv-vorgängliche Stammsuffixe oder auch vorgängliche Verbalwurzeln gebildet, die als Passiv einem transitiven Handlungsverbum zugeordnet werden. Eine Passivbildung kann auch durch die Kombination verschiedener dieser Mittel zustande kommen. Die weitgehende Identität von Medium und Passiv ist für die idg. Sprachen

²¹ Vgl. oben; für die Wurzel *çer* gibt Vogt (l.c. 153) *çerebula* als Perfekt, das zweifellos das Partizipsuffix *-ul-* + Kopula *-a* (< *-ars*) enthält: *vitome anderžši çerebuliçis* « comme si cela avait été écrit dans le testament ».

²² Auf die Bedeutung des Perfekts als *turmeobiti*-Form kann hier nicht eingegangen werden, ebensowenig auf die Abgrenzung der « Vergangenheitsgruppe des Gesehenen » (geo. *naxulis žgupi*) mit Imperfekt und Aorist von der « Vergangenheitsgruppe des Nichtgesehenen » (geo. *unaxulis žgupi*), zu der die Formen des Perfektsystems zu stellen sind. Die Benennung der Perfektformen mit *resul'tativnye vremena* (= Resultativzeiten) durch Rudenko (l.c. 241 f.) betont demgegenüber den Abschluss der Handlung.

eine so allgemeine Erscheinung, dass man sich schon daran gewöhnt hat, hier von zwei Diathesen zu sprechen : Aktivum und Medio-Passivum. Weit schwieriger zu verfolgen ist der Weg, auf dem eine mediale Form passivische Bedeutung erlangt. Die Meinungen der Gelehrten gehen in dieser Frage so weit auseinander, dass dieses Problem hier nicht erörtert werden kann. Erwähnt sei nur, dass eine der letzten Erklärungen des idg. Mediums von J. Gonda stammt²³. Gonda (l.c. 66) tritt dafür ein, dass die ursprüngliche (*original*) oder wesentliche (*essential*) Funktion des Mediums war, « that a process is taking place with regard to, or is affecting, happening to, a person or a thing ». Dieser Ausgangspunkt eines eventiv-vorgänglichen Mediums erleichtert die Erklärung des Uebergangs vom Medium zum Passiv : griech. *λούεται* « der Prozess des Waschens findet an ihm statt » : *λούεται ὑπό τινος* « der Prozess des Waschens findet an ihm statt durch jemandes Einwirkung », « er wird von jemand gewaschen ». Ob die Basis von Gonda ausreicht, um alle Fälle des Mediums zu erklären, soll hier nicht entschieden werden. Immerhin lässt sich das vorgängliche Medio-Passiv einleuchtend dem zuständigen Partizip (< Verbaladjektiv) in passivischer Funktion gegenüberstellen. Ein dem Medium verwandtes Mittel zur Bezeichnung vorgänglich-passivischer Verbalinhalte sind die Reflexivkonstruktionen, wie sie besonders in slavischen, nordgermanischen und romanischen Sprachen finden²⁴. Ausser durch mediale Personalendungen oder reflexive Konstruktionen lässt sich das Passiv in idg. Sprachen durch intransitiv-vorgängliche Stammsuffixe bilden oder dadurch, dass sich intransitiv-vorgängliche Verbalwurzeln mit transitiven Handlungsverben zu der Opposition Passiv : Aktiv zusammenschliessen. Beispiele für die letztere Form der Passivcharakterisierung sind : griech. *κτείνειν* « töten » : *πίπτειν* « fallen », « getötet werden », (*ἀπο*)*θνήσκειν* « sterben, getötet werden », lat. *perdere* « zugrunde richten, verderben » : *perire* « umkommen, vernichtet werden », *vendere* « verkaufen » : *vēnīre* « zum Verkauf kommen, verkauft werden », heth. *kuenzi* « er tötet » : *aki* « er stirbt, wird getötet »²⁵. Dieser Passivtypus tritt jedoch zurück hinter den Bildungen, die durch intransitiv-vorgängliche Stammsuffixe gekennzeichnet sind. Im Indischen fungiert in diesem Sinne die Kombination aus einem Suffix *yá* und der Medialendung als Passivträger²⁶. Die Wurzel steht dabei überwiegend in der Schwundstufe : *yaj-* « opfern » : *ijyate* « er, sie, es wird geopfert ». Das Armenische verwendet eine *i*-Stammbildung, die von Hause aus intransitive Zustands- und Vorgangsverben bildet in passivischer Funktion. Mediale Endungen fehlen hier : *nstim* « ich setze mich », *meranim* « ich sterbe » : *berim* « ich

²³ *Lingua* 9 (Amsterdam 1960), 30-67 und 175-193. Der Artikel von Gonda enthält weitere Literaturangaben zur Erklärung des Mediums.

²⁴ E. Wistrand, *Ueber das Passivum* (Göteborg 1941), 53 ff.

²⁵ E. Schwyzer, *Zum persönlichen Agens beim Passiv, besonders im Griechischen* (Abhdl. Preuss. Ak. Wiss., Jahrgang 1942, Phil.-hist. Kl. Nr. 10, Berlin 1943), 12 f.

²⁶ Vgl. J. Gonda, *Remarks on the Sanskrit Passive* (Utrecht 1951), 22 ff.

werde getragen » als Passiv neben *berem* « ich trage ». Auch der passive griechische Aorist auf $\eta\nu$ und $-\theta\eta\nu$ oder das germanische « Quasipassiv »²⁷ auf *-nan* bauen auf Stammsuffixen auf, die primär zur Bildung von Intransitiven dienen. Derartige Formen des Passivs treten den Medio-Passiven und den passivisch verwandten Verbaladjektiven gegenüber zurück, während die die passivisch verpaarten Verbalwurzeln an Häufigkeit weit übertreffen²⁸.

Das Vorgangspassiv im Georgischen ist durch bestimmte Charaktervokale, durch Verbalendungen oder durch die Kombination beider Morpheme kenntlich gemacht. Der Charaktervokal *i* drückt die Version *sataviso* « für sich » aus. Deeters (l.c. § 124) führt im Zusammenhang mit diesem, auf Schanidze zurückgehenden, Terminus die altindische Bezeichnung des Mediums als *ātmane-padam* (= Wort für sich selbst) heran²⁹. Wie sich in der grammatischen Terminologie Parallelen zum Sanskrit ergeben, so sind auch in der Funktion dieses Charaktervokals nach den Worten von Deeters (l.c. § 124) « die sachlichen Uebereinstimmungen mit dem indogermanischen Medium schlagend ». Diesem ähnlich zeigt die geo. Version *sataviso* an, dass das Ziel dem Täter angehört oder für ihn bestimmt ist, z.B. *da tits ičris* « die Schwester schneidet sich in den Finger ». Vogt (l.c. 203) spricht von einer *version subjective*, die in Uebersetzungen auch durch das Possessivpronomen wiedergegeben werden kann: *zels viban* « je lave mes mains » ou « je me lave les mains » usw. Diese subjektive Version bezeichnet im zanischen (= lasisch-mingrelischen) und georgischen Aorist sowohl die aktive als auch die passive Diathese: geo. *ševipqar* « ich fing » und « ich wurde gefangen », *ševimose samoseli* « ich zog das Gewand an »: *ševimose samoslita* « ich wurde mit dem Gewand bekleidet »³⁰. Den Uebergang von der medialen zur passivischen Konstruktion muss man sich wohl mit Deeters (l.c. § 152) als primär über die Zwischenstufe eines Reflexivums, das im Georgischen mit *i*-Charaktervokal und *tavi* « Kopf » als Ziel gebildet wird, erfolgt denken: z.B. altgeo. *mat ganimzadnes tavni matni brzolad* « sie rüsteten sich (= *tavni matni*, wörtl. « ihre Köpfe ») zum Kampf ». Die um *tavni matni* verkürzte Wendung *mat ganimzadnes* muss später intransitiv aufgefasst worden sein. Demzufolge wurde auch im Aorist *igini ganimzadnes* möglich. Besonders in Verbindung mit einem Agens — *igini ganimzadnes misgan* « sie wurden von ihm vorbereitet » — kam die passive Funktion für derartige Wendungen auf³¹.

²⁷ Wistrand, l.c. 14.

²⁸ Das impersonale Passiv (*es wird getanzt = man tanzt*) und einige infinite Passivträger (z.B. Infinitive) werden hier nicht berücksichtigt.

²⁹ Vgl. auch J. Lohmann, KZ 64, 57, der weiter auf die terminologische Uebereinstimmung zwischen Sanskrit *parasmai-padam* (= Wort für den anderen) als Terminus des Aktivs und geo. *sasviso* als Version « für den anderen » aufmerksam macht.

³⁰ Beispiele bei Deeters, l.c. § 153.

³¹ Deeters (l.c. § 111) vermag die Erklärung des Passivs aus dem Reflexiv noch besonders durch zielhafte Pluralsuffixe zu stützen, die sonst unerklärt bleiben würden:

Die Beifügung eines Täters oder Agens, die vielen Gelehrten als eigentliches Kriterium für « Passiv » dient, ist auch in idg. Sprachen fakultativ möglich, doch nicht häufig und vielfach von der Art des Stils abhängig³². Für die Kartvelsprachen liegen mir zu dieser Frage keine statistischen Angaben vor. K. Tschenkéli (l.c. 253) bemerkt jedoch, dass das (vollständige) Passiv « verhältnismässig wenig gebraucht » wird. Immerhin ist das Passiv mit Agens, der im Georgischen aus Genitiv und Postposition (*mier*, auch *gan*) gebildet wird³³, auch hier durchaus möglich.

Zum Unterschied vom passiven Aorist zeigen die präsentischen Passivbildungen im Georgischen bestimmte Stammsuffixe. Bei Bildungen mit dem Suffix *i* im Präsens und dazugehörigem *od*-Imperfekt treten die Suffixe im allgemeinen schon altgeo. an die Präsensstammzeichen : z.B. *vḱl-av* « ich töte » : *daiḱl-v-o-d-es* « sie wurden getötet », *vipḱr-ob* « ich fange » : *šeiḱr-ob-i-an* « sie werden gefangen ». Aus Präsensstammbildungen auf *-eb-* (z.B. *ayesrul-eb-od-is* « es soll ausgeführt werden ») wurde ein Passivsuffix *-ebi* abstrahiert, das sich auch auf Präsensbildungen übertragen liess, die im Aktiv kein *-ebi* zeigen : *v-čam* « ich esse » (Wurzelpräsens) : *i-čm-eboda* « es wurde gegessen », *vi-zil-av* « ich sehe » : *i-xilv-eboda* « es war zu sehen » usw.

Der Anschluss der passivisch verwandten Suffixe *-i* (*-od*) und *-ebi* liegt in intransitiven Präsensbildungen, wodurch sich eine Parallele zu den oben skizzierten Stammbildungen dieser Art im Idg. ergibt. Deeters (l.c. § 225) bemerkt zu der Präsensbildung auf *-i* (mit *od*-Imperfekt) : « Die hierher gehörigen Verba sind intransitiv und oft relativ » : z.B. altgeo. *ivlti* « ich fliehe » : *ivltodes* « sie flohen », *ḱumis* « es raucht » : *mtaj ḱumoda* « der Berg rauchte », *melmis* « mich schmerzt » : *gelmoda* « du littest Schmerzen », *mrcxuenis* « ich schäme mich » : *grcxuenoden* « schäme dich » usw.

Aehnlich lassen sich die Passiva aus *eb + i* unmittelbar an die sog. « primären Passiva » anschliessen, zu denen Deeters (l.c. § 368) bemerkt : « Im Georgischen handelt es sich um eine altertümliche Schicht von ganz bestimmten Verben. Sie haben im Präsens die Endung *-ebi* und Synkope des Wurzelvokals ». Altgeo. Beispiele : *vdrḱebi* « ich wende mich » : *vdreḱ* « ich beuge », *šrḱebis* « es verlischt » : *všreḱ* « ich lösche », *movsčqḱdebi* « ich sterbe » : *movsčqḱed* « ich töte », *čarvčqmdebi* « ich gehe zugrunde » : *carvsčqmēd* « ich richte zugrunde » u.a. Einige dieser Verbalwurzeln sind nur intransitiv als « primäre Passiva » belegt. Das Transitivum fehlt ihnen. Hierzu gehören z.B. *davadgrebi* « ich lasse mich nieder », *vzurebi* « ich krieche » u.a. G. Mačavariani, der letztlich die primären Passiva auf *-ebi* untersucht

ayvimaḱlenit gelni « wir erhoben unsere Hände » : *ayvimaḱlenit* « wir wurden erhoben » < **ayvimaḱlenit tavn* « wir erhoben uns (unsere Köpfe) ». Das Suffix *en* weist auf die Plurale *gelni* bzw. *tavn* hin.

³² Wistrand, l.c. 8, Gonda, Remarks on the Sanskrit Passive (Utrecht 1951), 4 ff., Verf., Zum Agens beim Passiv (im Druck als Beitrag für die IF.).

³³ A. Martirosovi, IKJ. 1 (Tiflis 1946), 242 und 229

und mit ihren zanischen und svanischen Entsprechungen verglichen hat³⁴, bestätigt das Ergebnis von K. Lomtati³⁵, dass es sich dabei um *dinamikuri ugvaro zmnebi*³⁶ zum Unterschied von *ugvaro sṭatikuri zmnebi*³⁷ handelt³⁸. Dieser Gegensatz dürfte etwa der Einteilung anenergetischer Verben in *metastatische* oder Vorgangsaussagen und *stative* oder Zustandsaussagen, entsprechen, wie sie von Schwyzer (l.c. 11 f.) für idg. Sprachverhältnisse erörtert wird³⁹.

Die präsentischen Passivbildungen des Georgischen lassen sich typologisch in etwa mit dem präsentischen Sanskritpassiv vergleichen, wenn man den CV. *i* zu den altindischen Medialendungen, die Suffixe *-i* und *-ebi* zu dem Formans *yá* dieser idg. Sprache in Parallele setzt. Der nur durch den CV. *i* bezeichnete passivische Aorist entspricht dagegen strukturell eher dem griechischen Passiv im Präsens, das lediglich durch die Medialendungen charakterisiert ist. Der passive Aorist im Griechischen auf $\nu\eta$ und $\theta\eta\nu$ und die besondere Aorist-Bildung der 3. Pers. im Indo-Iranischen — Sanskrit *akāri* « es wurde gemacht » : *kar-* « machen » — haben demgegenüber ihren Ausgangspunkt in intransitiven Bildungen⁴⁰, die sich den oben erwähnten geo. Stammklassen vergleichen lassen, auf denen im Zusammenspiel mit dem Charaktervokal *i* das passive geo. Präsens aufbaut. Daneben kannte aber das ältere Griechische ebenso wie das Indo-Iranische Formen der medialen Aoriste in passivem Gebrauch⁴¹. Dieser ältere Sprachzustand vergleicht sich typologisch dem oben skizzierten geo. Aorist.

Überwiegend denominativ ist das sog. *d*-Passiv im Georgischen, dessen *d* auf ein *n* zurückgeht, das hinter wurzelauslautendem *n*, *l*, *r* zu *d* dissimiliert wurde, wie Schanidze nachgewiesen hat⁴². Dieses *d* wurde danach verallgemeinert und hat schliesslich im Neugeorgischen das *n* vollständig zurückgedrängt : *ganḡacna ymerti* « Gott wurde Mensch » (*n* folgt auf *c* : Schanidze, l.c. 41) als Ableitung von *ḡaci* « Mensch » gegenüber altgeo. *ganšišulda* « entblösste » (*d* < **n* dissimiliert hinter *l* : Schanidze, l.c. 42)

³⁴ Kartvelur enata sṭukturis saḡitxebi 1 (Tiflis 1959), 100-130, bes. 106.

³⁵ IKJ. 4 (Tiflis 1953), 77.

³⁶ = dynamische diathesenlose Verben; « diathesenlos » bedeutet hierbei, dass die Sinngattung dieser Verben älter ist als das Aufkommen des Gegensatzes Aktiv : Passiv.

³⁷ = statische diathesenlose Verben.

³⁸ Der Unterschied zwischen dynamischen und statischen Verben spielt besonders in der Grammatik der westkaukasischen Sprachen eine Rolle und ist wahrscheinlich von dort durch K. Lomtati auf die Kartvelsprachen übertragen worden.

³⁹ Statische Verben bei Schwyzer sind z.B. *sein*, *sitzen*, *liegen*, *stehen*, *schlafen*, *wachen*..., als metastatische, d.h. von einem Zustand in den anderen übergehend, werden angeführt : *aufwachen*, *fallen*, *ertrinken*, *erfrieren*, *sterben*.

⁴⁰ Altind. *ápādi* « ist gegangen », griech. $\epsilon\gamma\rho\acute{\alpha}\varphi\eta$ « wurde geschrieben » wie $\epsilon\rho\rho\acute{\upsilon}\eta$ « floss ».

⁴¹ Vgl. E. Schwyzer, Griechische Grammatik II. 1. 1 (München 1953) und die Zweifel bei Wistrand, l.c. 26.

⁴² A. Schanidze, Nasaxeluri zmnebi kartulši, in : BUT 1 (Tiflis 1919), 87-96 = Kartuli enis sṭukturisa da iṣṭoriis saḡitxebi 1 (Tiflis 1957), 35-44.

als Ableitung von *šišueli* «nackt, bloss». Von dem Verbalstamm auf *n/d*⁴³ wird neben einem starken Aorist ein Präsens auf *-ebi* abgeleitet, das an das oben behandelte intransitiv-passivische *-ebi* erinnert. Dass es sich bei diesen intransitiven Bildungen jedoch um keine eigentlichen Passiva handelt, geht neben der Sinngebung aus dem Fehlen des Charaktervokals *i* hervor. Das Suffix *-en* findet sich in Verbindung mit *-i* als Zeichen des intransitiv-passiven Präsens der ablautenden Verben im Svanischen (Deeters, l.c. § 382), einer Klasse, die weitgehend den oben behandelten «primären Passiva» des Georgischen entspricht⁴⁴: altgeo. *št-eb-is* < **šed-eb-is* «er bleibt»: sv. *sed-ni* < **sed-en-i* ds., ageo. *qd-eb-is* < **qed-eb-is* «er kommt»: sv. *qed-n-i* < **qed-en-i* ds. u.a.⁴⁵ (Mačavariani, l.c. 106 f.). Dies zeigt die Herkunft des Suffixes aus der intransitiven Verbalfunktion. Da die denominativen Bildungen im Georgischen jedoch nicht direkt dem Passiv vergleichbar sind, soll ihre Konfrontierung mit idg. Denominativa in einem anderen Zusammenhang erfolgen.

Walberberg (Kr. Bonn)
Lange Fuhr 20.

Karl Horst SCHMIDT.

⁴³ Das Suffix lautet in voller Lautgestalt *en*; doch zeigt sich dieses *en* nur noch in der 1./2. Pers. Aoristi: *ganhkacen* «du bist Mensch geworden» (Deeters, l.c. 201).

⁴⁴ D.h. dem Teil dieser Klasse, der keine transitive Entsprechung neben sich hat und *marčivi țipi* «einfacher Typus» im Gegensatz zu dem *rtuli țipi*, dem «zusammengesetzten Typus» heisst (Beispiele s. oben).

⁴⁵ Das Suffix *en* bleibt im lentschischen Dialekt des Svanischen in unreduzierter Gestalt erhalten.

AUS DEM REICH DER POESIE

von

Grigol Robakidse

(Jenseits aller « Ismen »)

In seinem Buche « Les anciens Aryens » vergleicht Hermann Lommel die Religion der EDDA mit der der RIG-VEDA und sagt : « Nous devons constater que dans les poèmes de l'Edda les dieux ne sont plus l'objet de la foi, mais seulement de la poésie, qu'ils sont une fiction poétique sublime et édifiante. Les dieux servent la poésie, devenue indépendante, et les poètes connaissent et professent une autre religion, bien que celle-ci n'ait probablement pas encore des racines dans leur âme ».

Die Edda-Saga erscheint also als eine Art Nachdichtung wenn nicht des Gedichteten so doch des Verdichteten : ich meine die Überlieferungen, die der Edda-Saga zugrunde liegen. Ist es ein Zufall, dass diese Ereignisse zum Wort und Bild nicht unmittelbar kamen ? Vielleicht war in der Geschichte der Germanen eine Wendezone eingetreten, an der die uralten Überlieferungen plötzlich wie an einem ätzenden Stoff abstarben und erst später wieder in der Stammeserinnerung auftauchten ! Wie dem auch sei, die Tatsache, dass der Anfang der germanischen Dichtung so erscheint, erklärt mir vieles. Als hätte hier der Dichter den Stoff einfach als « Thema » behandelt. Auch im nicht-germanischem Sektor Europas sieht die Poesie nicht anders aus. Der Dichter in Europa dichtet hauptsächlich « über » etwas und äussert selten das « Etwas » selbst. Er dichtet « nach » etwas und zwar so diestanziiert vom « Etwas », dass seine Dichtung zu oft ins begriffliche « Urteil » übergeht.

Denken und Dichten sind im Grunde eins. Doch treffen sie die Dinge in ihren verschiedenen Aspekten. Denke ich eine Erscheinung auf richtigem Wege, also : platonisch, so fasse ich sie in der « Idee ». Schau ich dieselbe Erscheinung in ihrer inneren Bewegung, so bilde ich sie in der « Mythe ». « Idee » und « Mythe » sind beide das « Inbild » der Erscheinung : die erste als ihr « Same », die zweite als ihre « Brut ». In der Metaphysik des Abendlandes wird die Idee zum « Begriff » und die Mythe in der Dichtung neigt sich dort zur « Sage ». In Europa ist das Bild meist « Abbild » und selten das « Sinnbild » und in tausend Fällen taucht es als « Inbild » auf. (Überhaupt. Die christliche Welt ist im Vergleich mit der heidnischen blutarm an Bildern. Wie ist es zu erklären ? Braucht Johannes das Bild- er sieht denn la réalité même : Christus ! Ich nehme den Fall gesteigert. Doch ist es Blitz - Gedanke und keine These.)

« In Kleinasien » — erzählt Mereschkowskij in seinem « Geheimnis des Westens » — « am Golf Smyrna, im alten Lydien - Dardanien, dem noch älteren Chati, zwei Wegstunden von Magnesia, dem heutigen Manissa, am Nordabhang des Berges Sipylos, hat sich bis auf den heutigen Tag durch vielleicht vier-tausend Jahre ein in Felsen gehauenes riesengrosses Standbild der thronenden Mutter erhalten. Sie sitzt mit gesenktem Kopf und aufgelöstem Haar da. Der

Kalkfelsen ist von Regen und schneeschnmelzenden Schnee so mit Feuchtigkeit durchsetzt, dass beständig Wassertropfen über das Antlitz der Figur rieseln wie ewige Tränen. Die Umrisse der Gestalt sind so verwischt, dass sie wie ein Gespenst wirkt ».

Überwältigend das Bild, wenngleich nicht dichterisches! Mereschkowskij zitiert Pausanias : « Ich habe das Standbild selbst gesehen, als ich den Berg Sipylos erstieg. In der Nähe ist sie ein Fels und eine steile Wand, die dem Beschauer keinerlei menschliche Form darstellt. Aus der Ferne aber glaubt man ein trauerndes, weinendes Weib zu schauen ».

Nichts in der Welt könnte das Mythische so gestalthaft darstellen !

Der römische Autor Sallustius sagt über die Attismythe : « Es hat sich nie ereignet — es ist aber immer ». Damit hat er den Kern der mythischen Realität getroffen : den Kern der ewigen Gegenwart. Diese Gegenwart denkt man als das überzeitliche « Einst ». Hegel sagt : « Die Sprache » — gemeint : die deutsche — « hat im Zeitwort : SEIN das Wesen in der vergangenen Zeit : GEWESEN behalten — denn das Wesen ist das vergangene, aber zeitlos vergangene Sein ». Noch treffender wird es in der georgischen Sprache ausgedrückt. Vom Verbum Sein wird dort das Vergangene zwiefach gebildet : einmal als das für immer Verschollene : « ՉՓԻԼԻ », ein andermal als das gewesen - Währende : « ՆԱՉՓԻ ». Und das Erstaunliche noch : das gewesen - Währende und die Frucht haben denselben Namen : « ՆԱՉՓԻ ». Was könnte noch gewesen - währendender sein als die ewig zu sich kehrende Frucht ! Diese « naqphi » : Frucht trägt in sich das ewig - Währende. Es ist greifbar nah und urzeitlich fern.

Pausanias hat im Standbild die Nähe und die Ferne empirisch wahrgenommen und zwar getrennt : in der Nähe eine steile Felswand, aus der Ferne ein trauerndes Weib. Sophokles hat es mythisch geprägt und zwar : in seinen beiden Momenten einheitlich. Sehen wir nicht die Noibe !?

« Einst an Sipylos Höhen starb :
gleich des Efeus schlingendem Grün
rankt um sie der sprossende Fels.
Rastlos zehrt der Regen an ihr,
der Schnee lässt sie niemals
und badet unter den tränenden Brauen
ewig den Busen ihr ».

Und der Dichter Kalymachos aus Kyrene haut es wiederum « michelangelesque » in seinem « Weinenden Stein » :

« ... wasserumrauschter Fels
in phrygischen Landen, Marmor,
der einst ein Weib gewesen
mit klagendem Mund ».

Beide, sowohl Sophokles als auch Kallymachos, greifen kosmisch ins « Inbild » der weinenden Mutter hinein. Beide hauen archaisch « das » Bild.

Wer erinnert sich nicht des erschütternden Dichterbildes bei Homer : des Bildes der hohlen Schatten des Hades ! Odysseus trinkt sie mit dem warmen Opferblut. Sie nippen an ihm gierig, beleben sich für einen Augenblick und

sterben gleich wieder. Welch eine « physisch-transzendente » Scheide zwischen Tod und Leben ! Überwältigend ! Einmalig !

Pindar bekundet die Essenz der Mysterien in einem von Clemens von Alexandria überlieferten Fragment wie folgt :

« Gesegnet, wer,
nachdem er das geschaut,
unter die Erde geht :
er kennt den Endsinn des Lebens
und das zeusgeschenkten Anfang ».

Eine « Gedankenpoesie » also ? Doch scheint es nur so. « Zeusgeschenk seines Anfangs » — das Bild spannt über das Ganze in Wahrheit den göttlichen Strahlbogen. Der in die Mysterien « Sterbende » sah sich aus dem Urgrund Gottes herausgeatmet : als ein Geschenk sich selbst von Gott. Welch ein Augenblick !

Im Abendlande hören wir Tausende von Gedichten über die Mutter - Erde. Nun vernehmen wir das Gebet an die Erde in « Atharva - Veda » :

« Wenn, auf dir liegend,
ich mich wend, o Erde,
von meiner rechten nach
der linken Seite,
wenn, so dass deinen Rücken
du uns wendest,
mit unseren Rippen wir
auf dir zu liegen kommen —
dann wolle uns nicht
weh tun, liebe Erde,
du, die du allem
Widerlage bist ».

Es wäre unerträglich, nach diesem Gebet von unendlicher, ja, kosmischer Zartheit ein abendländisches Gedicht über Mutter - Erde zu hören.

Der grosse Pharaon Echnaton, Sonnenpriester und Sonnendichter in einem, wendet sich an die Sonne :

« Du lässt wachsen die Frucht
im Leibe der Frauen.
Du weckst den Samen im Manne.
Du gibst Luft dem Küklein
in seiner Schale
und gibst ihm Kraft
die Hülle zu zersprengen.
Alles stillst du —
Amme der Ungeborenen ! »

Nur dem Sonnensamen wäre es gelungen — wäre er sich bewusst — in diesen Bildern sich zum Ausdruck zu bringen. An der Herbstneige der Manneskraft könnte man scharf erfahren, was der dritte Satz der Hymne sagt. An dem Küklein aber hätte sich selbst Pindar ergötzt : er hätte den « Gottesge-

schenk des Anfangs » im Bilde der Sprengung durch das Küklein der Eischale erlebt und zwar : nicht erst am Herabsinken in den Urgrund. Und nun der Ruf : « Amme der Ungeborenen ! ». Ein unvergleichliches Monogramm für die Sonne !

So die Grossen der Antike. Es handelt sich hier weniger um die Begabung, als um die mythische Mutterhülle, in der ein Dichter sich noch befindet. In meinem Heimatland, Georgien, kennt man kaum einen im Jahre 1922 verstorbenen Dichter : Sandro Zirekidse. Er zeichnet in einer Skizze ein erschütterndes Bild mit der Kunst der Chinesen : der Kunst der Weglassung. Stille mondvolle Nacht. Es weht im Hauchen aus Fernen. Die Blätter rühren sich kaum. Mondstrahlen fallen von den Blättern auf den Boden sanft. Sie rühren sich spielend auch. Ein Einsamer steht unter dem Baum entfremdeten Blickes. Er blickt befremdend auf die spielenden Strahlblicke. Langsam nimmt er aus der Tasche eine Zündholzschachtel. Die Schachtel ist leer wie der Mann selbst. Dann neigt sich der Mann zu Boden und fängt an die Strahlen zag zu sammeln und legt sie behutsam in die Schachtel. Kein wort mehr. So die Skizze in meiner Wiedergabe.

Uns ist in der Weltliteratur das Bild bekannt : wie der Wahnsinnige seinen eigenen Schatten zu überspringen versucht. Vermag dieses Bild mit jenem den Vergleich auszuhalten ? Sogar die Frage wäre hier nicht am Platze. Wir sehen im Angeführten einen Weltverlorenen, präziser : einen der DU - WELT verlorenen. Irrend sucht er noch das göttliche «DU» in den gefallenen Mondblicken zu finden. Erschütternd. Welches Herz vermöchte es, sich dem Armen als liebendes DU nicht zu öffnen ?

Ein zweites Beispiel—wiederum aus meinem Heimatland. Vor einigen Jahren starb in Tbilissi ein Dichter noch im reifenden Mannesalter, namens : Ilo Mossaschwili. In einem seiner Gedichte hören wir folgende Endzeile : « Zu den Abgründen hin von den fliehenden Steigbügeln! » Georgisch nur drei Worte : « Uphskrulébisen gak'ânebul usangébidan! » Man sieht einen Reiter, der entfesselt zu den Abgründen hin reitet. Man fühlt, dass er, vom Pferd wie losgelöst, in den Abgrund nicht stürzt : er wird ihn überspringen. Ich wüsste in der Weltliteratur keine einzige Zeile, die den dionysischen Schwung so dynamisch ausgedrückt hätte. Die Zeile Hölderlins aber : « Das wunderbare Sehnen dem Abgrund zu ! ». Hölderlin selber, der seraphisch Helle, hätte die Verszeile des georgischen Dichters viel gelungener gefunden.

Noch ein Beispiel, ein überaus wichtiges. Auch aus dem dichterischen Reich Georgiens.

Die Bergstämme Georgiens — Pschawen, Chewsuren, Swanen — sind christianisiert. Dennoch lebt in ihrem Christentum das Heidnische kräftig weiter.

(Chewsuren sind in einer meiner « Kaukasischen Novellen », Insel-Verlag, dargestellt, wie auch in meinem in Europa nicht bekannten Drama « Lamara » — Swanen : in meinem Roman « Der Ruf der Göttin », Diederichs Verlag.)

Bei Pschawen und Chewsuren nennt man die Bethalle mal « Djwari » : Kreuz, mal « Chati » : Ikone — meist « Chati ». Aber seltsam : in den Bethallen dieser Stämme findet man keine einzige Ikone. Wie ist es zu enträtseln ? « Chati » meint dort das innere Bild des Stammes : dessen heilige Mitte. Diese wird durch ein mythisches Wesen hypostasiert, am häufigsten durch « Laschari » : den Lichtvollen. (Im eigentlichen Georgien entspricht ihm der heilige Georg, stets mit dem Beiwort « der Weisse » genannt.)

Der Einzelne lebt hier im Umraum der Stammesmitte, in allem ständig nach ihr rückwärts gerichtet. Die Nabelschnur zur Natur ist ihm nicht durchschnitten. Die Sonne erscheint ihm als ein lebendiges Wesen und die Erde bleibt für ihn wirklich : als Mutter. So leben diese Stämme immer noch in der Urzeit : wie zeitlos, das heisst : in der absoluten Gegenwart, in die auch die Abgeschiedenen einbezogen sind, jedoch ohne Vertuschung der Grenze zwischen Diesseits und Jenseits, was verkehrterweise bei manchen Denkern und Dichtern der Moderne der Fall ist.

In diesem urhaften Raum lebte und wirkte der Dichter Waja - Pshawela : 1861-1915. (« J » wie Jour.), Als individuelle Begabung hätte er manchen Dichtern nachstehen müssen. Niemanden von den nachheidnischen Dichtern aber wäre das gelungen, was ihm, dank dem mythischen Raum : seiner Mutterhülle, gelang, nämlich : die mythische Wesenheit zur realen Gestalt zu steigern.

Hier nur ein Beispiel. Während des Ersten Weltkrieges hat er ein Gedicht geschaffen, benannt : « Brief eines pschawischen Soldaten an die Mutter ». Dieser Pshawe teilt seiner Mutter u. a. mit : Sinkt die Dämmerung abends nieder und wir georgische Kämpfer ruhen, erscheint uns Jemand : auf dem blauen Pferd, mit entblösstem Schwert, schwermütigen Antlitzes und von schöner Gestalt. Erscheint unvermutet und scheint's : überwacht uns. In ihm, dem stillen Beschützer von uns, haben wir, Mutter, unseren Laschari erkannt. So etwa. Grenzfall einfachen Sagens. Es ist aber so gesagt, ins Ganze derart eingefügt, dass man an das Gesagte nicht metaphorisch glaubt. Die Vision gewinnt hier Gestalt des Wirklichen.

Unter den ungezählten Gedichten, die ich kenne, ist dieses Gedicht das einzige, welches ich ohne Tränen nicht zu lesen vermag. (Und ich bin alles andere als sentimental.) Ich fühle in ihm einfachhin den Herzschlag des ganzen Georgiens.

Pshawen und Chewsuren sprechen eine Art archaisches Georgisch, in den Bergen lebendig erhalten geblieben. Das Wort in dieser Sprache ist : kernig, am Vokalende fast immer abgehakt, wie blitzgeladen, meisselnd; der Satz: kurz, prägnant, lapidar und immer elliptisch gebaut. Das Archaische des Pshawischchewsurischen akzentuiert noch stärker das mythische Moment der Poesie von Waja - Pshawela. (Übrigens, mein oben erwähntes Drama « Lamara » ist ebenfalls pschawischchewsurisch geschrieben.)

Als das Vorbild für das Bild möchte ich hier folgende « im Stillstand der Sonne gefallene Zeilen » eines Dichters anführen. Sie lauten :

« Schlummern
der schweren
gelben Quitte
unlängst gepflückt
die weiter im Reifen
die Sonne
in sich
als Traum trägt ».

Ein gottnegnadeter Paganini ruft aus der Geige berausende Klänge hervor, die das Holz nach Faser und Maser stofflich verfeinern und zwar derart : spielte auf der Geige ein Laie, hätte er ihre feinsten Fäden verletzt. Der Stoff im

Gedicht muss genau so plastisch gestaltet werden. In der abendländischen Dichtung sehe ich es, offen gestanden, kaum. Nicht, dass ihre Einsichten dichterisch zusehends der entsprechenden Gestaltung ermangeln. Nicht selten schauen sie im Phänomen das Urphänomen, wie Goethe in der Pflanze die Urpflanze. Aber: *statt die „Urpflanze“ zurück in die „Pflanze“ zu versetzen, um sie dann Ring um Ring Blatt um Blatt, das heisst: Wort um Wort Bild um Bild zu gestalten — pflücken sie sie einfach als « Urteil ».* Selten, selten gelungene Fälle.

Es wäre nicht ohne Interesse, die Meinung eines aus Georgien stammenden Dichters, dem Grenzland, in dem Ost und West sowohl sich scheiden als auch sich vermählen, über die sieben Lyriker des Abendlandes — Goethe, Hölderlin, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Paul Valéry, Rilke — zu vernehmen.

GOETHE. Zu den universellsten Gestalten des Abendlandes zähle ich: Jeanne d'Arc, Michelangelo, Goethe. Das Mädchen von Domremy ist für mich ein Stück des Paradieses. Mir scheint manchmal, als wäre sie aus dem Garten Eden herausgeatmet, ohne den Abfall erlebt zu haben. Michelangelo erscheint mir als Gestalter par excellence. Seine Hand schlägt aus dem Stein Feuerwieg wie der « Herr des Feuers » in Rig-Veda — und haut die Vision wie ein Mitschöpfer selbst. Goethe halte ich für einen Seher von weltumfassender Bedeutung. Der geheime Brunnen des Seins hat sich seinem Sonnenblick als « Urphänomen » erschlossen. Würde ich aber gefragt: ob Goethe als Lyriker dem Seher Goethe gewachsen ist, so wäre meine Antwort: Nicht ganz. (« Über allen Gipfeln » lasse ich beiseite — es ist ein Glücksfall für die Menschheit.) Anscheinend war er mit der Schau des Urphänomens so inwendig beschäftigt, dass ihm nicht mehr die Kraft blieb, sie, die Schau, als Bild genügend bildhaft zu prägen. Ein Beispiel:

« Und so lang du das nicht hast,
dieses: « stirb und werde »,
bist du ein trüber Gast
auf dunkler Erde ».

Ich bin sicher, dass man diese Zeilen mit den oben angeführten Pindars Zeilen vergleicht. Nicht zum Vorteil für Goethe. « Stirb und werde » — Goethe bringt hier den in den Mysterien vollziehbaren Akt zum Ausdruck. Ja, er ist hier selber ein Geweihter. Die « Schau » des Geweihten aber bleibt im Gedicht als « Aussage », die zum « Bild » nicht pflanzenhaft wächst. (Allerdings in den Vorstrophen des Gedichts ist das Bildhafte zur Genüge konkretisiert.) Dort aber, wo Goethe « nur » schaut, eine Landschaft z.B., erreicht er das Höchste in seinem Schaffen. Seine « Beschreibung » der Natur erscheint so objektiv treffend, dass er das verräterische Adjektiv nicht mitwirken zu lassen braucht. (Darin hatte recht Houston Stewart Chamberlain.)

HÖLDERLIN. Jahrelang vermochte ich nicht, mich mit seinen Dichtungen abzufinden. Sie schienen mir nur als hymnische Ansprachen: also auch als « Aussagen ». Einmal tropfte im Gespräch einer: « Hölderlin ist unser musischster Dichter ». Ich sann nach. Zu gleicher Zeit sagte mir mein Freund, der im Jahre 1954 abgestorbene Dichter Bruno Goetz: « Hölderlin, der im Griechen-

land imaginär lebte und aus dem Griechischen vieles ins Deutsche übertragen hat, hat sich den griechischen Satzbau zu eigen gemacht, was in keiner Weise zur Willkür führte, denn die deutsche Sprache gleicht nach ihrer Struktur der griechischen wie keine andere ». Jetzt las ich Hölderlin anders. Ich sah nun, dass es bei ihm nicht um die Gestaltung des Urphänomens ging, sondern : einfach um den « Verkehr » mit den Urwesenheiten : den Göttern. Hier war die « Aussage » als « Ansprache » recht am Platze. In einer durch die hohle Ratio entgötterten Welt war es sicher schwer. Hölderlin musste ununterbrochen sich imaginärreal in eine andere, gotterfüllte Welt versetzen. Es war anscheinend überanstrengend für seine Imagination und letzten Endes gefährlich für sein Dasein selbst. Imaginär ständig in die völlig andere Welt ent-rückt, spürte er in sich die dunkel - nahende Ver - rücktheit. Erschütternd wirkt sein Wort während einer Begegnung mit einem Vorübergehenden : « Entschuldigen Sie bitte : ich erinnere mich manchmal meines Namens nicht ». Aber auch jetzt sass er wie ein helles Kind unter den Göttern und führte mit ihnen unbefangenen kindlich - geniales Gespräch. Dann sank auf ihn schwere dunkle Nacht, die er Jahrzehnte lang erleiden musste. Und wenn ich zuweilen an jenen Sammler der Mondblicke denke, taucht vor mir nicht selten auf Friedrich Hölderlin : das seraphische Genie der düster - inbrünstigen Deutschen.

BAUDELAIRE. Vor allem sind « *Les fleurs du mal* » das Ganze : die Gedichte sind hier ein einheitliches Poem. Etwas einmaliges, nicht allein in der europäischen Poesie. Dann das Essenzielle. « *Fleurs* » — wieso « *du mal* » ? Eine tiefgreifende Vision — « *La mort des amants* » — gibt den geheimen Schlüssel. Zwar nagen an den Kern der « *Blumen* » Baudelaires feinste Würmer — sie riechen aber noch nach dem Garten Eden, schon verlorenen. Der Duft wird dadurch noch raffinierter. Der Riechende lechzt gierig nach ihm : der das Verlorene nicht wiedergeben kann. Schmerzlich. Zur Betäubung des Schmerzes bleibt : « *Haschisch* ». Hier ist der ganze Baudelaire. Er ist nicht frei von Rhetorik. Daran aber hat er Schuld weniger als die französische Sprache, welche von einer anderen Seite her : der Rhythmik — sei es hinzugefügt — für die Prosa viel, viel mehr geeignet ist als für die Poesie. (Man vernehme im Radio französische Verse. « *Müde* » Monotonie, möchte ich sagen. Dann höre man im selben Radio die Ansagerin, meist mit tiefer sex-appeal-Stimme. Ein berauschender Klangstrom, direkt orchestral nuanciert.)

RIMBAUD. « *Il se lève tout à coup —* » comme Jeanne d'Arc « — s'écriera-t-il plus tard lamentablement », sagt Claudel. Der siebzehnjährige Jüngling erscheint in Paris und erobert mit einem Schlag die französische Muse und wird zu ihrem Herzschlag. Unter seinen wenigen Gedichten scheinen mir am vollendetsten zwei : « *Tête de Faun* » und « *Le dormeur du val* ». Hier entspricht der « *Schau* » keimhaft die bildsame « *Entfaltung* ». Im zweiten Gedicht strahlt der Blick der Jeanne auf dem Schlafenden. Gewaltiger jedoch erscheint das weltberühmte Gedicht : « *Le bateau ivre* ». Schon der Titel ist genial. Im überwältigenden Rausche entstehen gewaltige Bilder von archaischer Wildheit — zyklologisch, auch im früheren Sinn der Griechen. Gewaltig durchbricht Rimabud — der selber « *bateau ivre* » ist — die Fesseln der « *Ratio* », doch nicht nach der Art des paradiesischen Mädchens : Jeanne. Er stürzt sich ins Chaotische hinein, Aber erstaunlich : auch im Chaos verlässt ihn nicht der Strahlblick jenes Mädchens. Im Rausche des Chaotischen spürt er plötzlich :

« les pieds lumineux
des Maries poussent forcer
le muflle aux Océans poussifs ».

Er verlässt, wie sein Schiff, die Gestaden Europas und geht wie ein Abenteuerer in die unbekannte Welt. Er dichtet nicht mehr. Nach jahrelangen Irrfahrten kehrt er zurück zu den Gestaden des geliebten Mutterlandes, um auf seinen Boden, Marseille, in den Händen seiner Schwester, tödlich krank und resigniert, zu sterben. In den Händen der Schwester wird er zum Bruder der Jeanne. Alle bedauern, dass er als Dichter sich voll nicht entfaltet hat. Er bleibt aber in der französischen Poesie als « Keimbild ». In einer anderen Dimension ist das vielleicht wesentlicher.

VERLAINE. Ich kann über ihn nur eines sagen. (Ich kenne ihn wenig.) Er ist vor allem « Sänger » — bel canto der französischen Lyrik. Als Sänger — dank der immanenten Kraft des Gesangs — war ihm viel leichter, sich der Ratio zu bemächtigen. In einem vollendetem Gedicht — « Drei Muscheln » — wird dank dem Gesang sogar das Obszöne nicht merkbar.

VALÉRY. Ein echter Cartesianer, bleibt er im Rahmen der Ratio. Das mediterrane Mass — an der Gestalt des grossen Lionardo erlernt — ist ihm in allem entscheidend. Er schleift jeden Gegenstand « begrifflich » zur diamantenen Schärfe und Härte und zwar : so eigenartig, dass am Rande des Gestalteten der « Begriff » nicht selten ins plastische Bild hineinstrahlt. Man höre z.B. zwei Zeilen aus dem « Cantique des Colonnes » :

« Chacune immole son
silence à l'unison ».

Eine wunderbare Medaille.

RILKE. Ich nehme ihn hier nur als Autor der weltberühmten « Duineser Elegien ». (Da diese zu der aktuellsten Erscheinungen der geistigen Gegenwart geworden sind — man schreibt über sie : Essays, Bücher, sogar Dissertationen — finde ich angebracht, bei ihnen länger zu verweilen.) Sagen wir gleich : sie sind metaphysische Meditationen eines Dichters. Als solche sind sie weder reine Dichtung noch reine Philosophie.

Keine Dichtung im strengen Sinn, wirken die « Elegien » an manchen Bildern direkt grotesk. Man höre nun. « der Mann, als wär er der Sohn eines Nackens und einer Nonne » (5. Elegie). Könnte man sich ein noch monströseres Bild vorstellen ? Dann dies. « Und sieh die halbe Sicherheit des Vogels, / der beinah weiss aus seinem Ursprung, / als wär er eine Seele der Etrusken, / aus einen Toten, den ein Raum empfing, / doch mit der ruhenden Figur als Deckel » (8. Elegie). Es fehlte noch, uns mit einem Exkurs in die etruskischen Überlieferungen einzuführen ! Oder, in der selben Elegie : « Und wie bestürzt ist eins, / das fliegen muss / und stammt aus einem Schoss. Wie vor sich selbst / erschreckt, durchzuckts die Luft, wie wenn ein Sprung / der durch eine Tasse geht. So reisst die Spur / der Fledermaus durchs Porzellan des Abends ». Rilkes Verehrer würden sagen : ein unendlich raffiniertes Bild. Ich bemerke dazu : Je schwächer die Manneskraft — desto « raffinierter » der sexuelle Akt. Ich möchte

noch zwei « Bilder » aus den « Sonetten an Orpheus » zitieren. Im I. Sonett heisst es : « O Orpheus singt ! O hoher Baum im Ohr ! » Im zweiten : « Und fast ein Mädchen wars und ging hervor (...) und machte sich ein Bett in meinem Ohr ». Sind diese Ausgeburten : Bilder ? Nicht zuletzt auch dieses « Bild » im Gedicht « Der Auferstandene » : « ... in dem Kostüme eines Schmerzes ... ». Fürchterlich !

Als Dichtung sind die « Duineser Elegien » eine Umdrehung der Syntax nach Rilkes Art.

Man beachte hier eine « Winzigkeit ». Eine gedichtete Rose z.B. ist, versteht sich, « anders », als die prosaisch beschriebene. Die Dichter der Moderne — die Moderne » im Gegensatz zur Antike — wännen dieses « anders » meist mittels des Reims zu erreichen. Der Reim aber ist im Gedicht nur : « Schmuck ». Meine feste Überzeugung : Moderne Dichtung verdarb AUCH durch den verführerischen Reim. Jetzt dieses Faktum. Die gereimten Verse Rilkes sind viel verständlicher als die ungereimten, in unserem Fall : die « Elegien ». Will hier nicht der Autor anstelle des Reims die Umdrehung der Syntax anwenden, um den Eindruck des Prosaismus zu vertuschen ? Die Frage stellt sich selbst.

Keine reine Dichtung, sind die « Elegien » ein grossangelegtes Denkbild, wenn nicht gerade, wie schon gesagt, reine Philosophie. Dieses Bild zeigt — sagen wir es gleich — die uferlose Irrfahrt eines sichverlorenen Ich's. Unterwerfen wir es einer strengen immanenten Analyse.

Rilke ahnt nicht, dass seine Meditationen aus der « Genesis » herrühren. Ahnt nicht, wie sein Lehrmeister Alfred Schuler in seiner Lehre über das « offene » Sein. Das geschieht, weil er, wie Schuler, den « Abfall » im Sein nicht anerkennt. Das ist um so erstaunlicher, als dies in der 8. Elegie, wohl der wichtigsten, vorausgesetzt wird. Dort wird über das Tier gesagt :

« ... ihm auch haftet immer an, was uns
oft überwältigt -- die Erinnerung,
als sei schon einmal das, wonach man drängt,
näher gewesen, treuer und sein Anschluss
unendlich zärtlich. Hier ist alles Abstand
und dort wars Atem. Nach der ersten Heimat
ist ihm die zweite zwittrig und windig ».

Was besagt dieses « dort », wenn nicht den verlorenen Garten Eden ? Zwar stimmt das in Bezug auf das Tier nicht — in Bezug auf den Menschen aber bestimmt. « Hier ist alles Abstand und dort wars Atem ». Unter diesem « Atem » ist das paradiesische Sein gemeint : das « offene » Sein, das Rilke am Phänomen « Tier » sieht. Treffend wird in selber Elegie gesagt : « ... das freie Tier / hat seinen Untergang stets hinter sich / und vor sich Gott... » Nicht so der Mensch : in seinem Dasein ist « alles Abstand ». Und Rilke beklagt sich darüber :

« Dieses heisst Schicksal : gegenüber sein
und nicht als das und immer gegenüber ».

Hier tastet Rilke etwas richtiges — aber tastet nur. Hätte er sich in die « Genesis » tief eingefühlt, so hätte er das ersehnte, am Tier erschaute Sein richtiger erfasst. Er erinnert mich an das in der Eischale reifende Küken, das dem Licht engengesieht. Nur ist es, dass das Küken ans Licht kommt -- Rilke

aber nicht. « Le bon Dieu est dans le détail ». Rilke verwechselt das « Gegenüber » mit dem « Gegenstand ». Diese Winzigkeit entscheidet hier alles. Das Tier ist nicht ohne « Gegenüber », kennt aber keinen « Gegenstand ». Ich erlaube mir, hier meine Einsicht ins Phänomen « Tier » — im Roman « Die Hüter des Grals », 1937, dargestellt — zu skizzieren.

Die Ersten Menschen waren vor dem Abfall nackt — schämten sich jedoch ihrer Blöße nicht. Im Augenblick des Abfalls — metaphysisch gemeint — ertappten sie sich plötzlich bei ihrer Nacktheit und bedeckten jäh ihre Blöße mit den Feigenblättern. War hier nur das Schamgefühl, hervorgerufen wegen der Verletzung des heiligen Gebots, im Spiele, wie es seit Jahrhunderten ausgelegt wird? Nein! Hier birgt sich etwas mehr. Vor unseren Nächsten schämen wir uns unserer Blöße kaum — erhascht uns aber ein fremder Blick nackt, bedecken wir uns sofort. Jene unheimliche Stelle der « Genesis » — welche an Tiefe ihrsgleichen in der ganzen Weltliteratur nicht findet — deutet auf die ins Sein plötzlich eingetretene : « Entfremdung ». Durch den Abfall von Gott wurden Adam und Eva einander gleichsam « entfallen », das ist : « entfremdet ». Sie wurden an der « Blöße » metaphysisch « blossgestellt ». Das Menschenwesen, vorher eins mit Gott, wurde gespalten. Die Spaltung brachte die Schranke. (« Bloss » bedeutet auch : « nur dieses ». Das Wort akzentuiert fein « Abgrenzung » : Sonderung.) An der Schranke erkennt man erst die Urscham, wie auch die Urangst. Das Kind, das räumlich keine « Grenze » kennt, ist ohne Scham und ohne Angst. Ein Frevelmütiger, der die gesetzte « Grenze » überschreitet, ist schamlos wie angstlos. Das Tier kennt weder Scham noch Angst, im menschlichen Sinn, weil es keine « Grenze » kennt, auch im menschlichen Sinn. Es sieht das Andere nicht als « Gegen-Stand » — sondern : wie DAS AUGE DAS LICHTMEER. Stünde dem Auge das Licht als « Gegenstand » gegenüber, seine Sehkraft wäre im Nu erloschen. Adam und Eva sahen einander vor dem Abfall nicht als « Gegenstände », sondern als ihre eigenen « Sonderselbste ». Sie hatten in sich noch das metaphysisch - Tierhafte. Und nun die andere Seite. Im Tier west die göttliche Ganzheit, wiewohl ichlos. Der Mensch ist wohl das Ichwesen, aber gespalten. Das Tier kennt keinen Zwischenraum : es ist immer am Ziel. Der Mensch lebt ständig im Zwischenraum : er setzt sich das Ziel « vor », um es zu erzielen. Mythisch ausgedrückt : Im Augenblick des Abfalls ist vom Menschen : seinem Wesen das Tier abgefallen. Er ist nicht mehr « ganz ». (« Ganz » und « Heil » sind im Georgischen wie auch im Russischen Synonyme.) Nun sehnt sich der Mensch nach seinem abgespaltenen metaphysischen « Bruder » : dem Tier. Er vergöttert das Tier. Das Phänomen TOTEM ist so zu erklären, nicht anders. Im Totem, dem heiligen Tier, schmeckt der Sehrende den Rückgewinn des Verlorenen im Bilde. (Meine Deutung des Abfalls ist auch im Essay - Buch « Dämon und Myttos », 1935, dargestellt.)

Nun kehren wir zu den « Elegien » zurück. Rilke verwechselt, wie schon gesagt, das « Gegenüber » mit dem « Gegenstand ». Diese winzige Verfehlung führt zur Grundverfehlung der « Elegien ». Mit dem gedanklich aufgehobenen « Gegenüber » wird in den « Elegien » konsequent das gestalthafte Sein selbst aufgehoben. Daher die grundlegende Intention der « Elegien », tendiert — längs der Erscheinung des « Engels » — nach dem Unsichtbarwerden. So deutet es der Autor selbst im bekannten Brief an seinen polnischen Übersetzer Witold von Hulewicz. In der 7. Elegie wird gesagt : « Weite Speicher der Kraft schafft der Geist, gestaltlos, / wie der spannende Drang, den er aus allem gewinnt ». Man beachte hier : « gestaltlos ». Dann weiter : « Ja, wo noch ein übersteht,

ein einst geliebtes Ding, ein gedientes, geknietes —, / hält es sich, so wie es ist, schon ins Unsichtbare hin ». Und die 9. Elegie. Sie drückt es noch schärfer aus. « Erde, ist es nicht dies, was du willst : UNSICHTBAR / in uns erstehen ? — Ist es dein Traum nicht, / einmal unsichtbar zu sein ? »

Die Intention der « Genesis » lautet anders : Aufhebung des « Gegenständlichen », nicht aber des « Gestalthaften ».

Das metaphysisch gefährdete Sein setzt im Voraus eidetisch das ungefährdete — genau so, wie z.B. die kranke Leber die gesunde. Denn : wie könnte man die erste diagnostizieren, ohne Wissen um ihre normale Struktur ! Die Ontologen — Platon ausgenommen — merken es nicht. In den « Elegien » wird es « gefühlt », jedoch nicht bis zu Ende gedacht. Das zeigt sich im folgenden.

« Gegenstand » meint eine Art Kruste des Seins : Ablagerung um das Sein : Folge des inneren Verschlusses durch den Abfall. « Der innere Verschluss ». Ich kann z.B. den Schmerz eines Anderen nachempfinden, ja, mitempfinden. Das wäre aber mein eigener Schmerz. Niemandem in der Welt würde es gelingen, den Schmerz aus dem Innern des Leidenden heraus zu fühlen. Selbst der Leidende vermöchte es nicht, seinen Schmerz « gegenständig » zu fixieren. Er ist aber, der Schmerz, das Realste von allem Realen. Hier wurzelt der INNEN-RAUM und die in ihm sich manifestierende Transzendenz. (Nota bene. Die letztere wird üblich anderswo gesucht.) Die Liebe ist sowohl ein Hinschauen in die Transzendenz als auch der Vorschmack ihrer Aufhebung. Orpheus — der Offenbarer des DU im DU — singt in diesem Raum. In der 4. Elegie tastet Rilke diesen Raum, den er weiter den « Weltraum » nennt : «... wir kennen den Kontur / des Fühlens nicht : nur, was ihn formt von aussen ». In diesem Innenraum — « Weltraum » nach Rilke — findet statt die anfangs gesagte uferlose Irrfahrt eines selbstverlorenen Ich's, jetzt präziser : selbstverlorenen, aber immer selbstsuchenden. Es gibt bei Rilke eine Verszeile—in welchem Gedicht, erinnere mich nicht mehr : sie hat sich aber unvergesslich meiner Mneme eingepägt — eine Verszeile, in der sich Rilke unendlich fein wie unendlich treffend definiert und damit : den Grundton der « Elegien ». Sie lautet : « Er liess mir das Nahe, daraus er entschwand ». Am Rande dieses « Nahen » sucht Rilke — man spürt es—jenen « Entschwundenen ». (Bei Heidegger und Sartre fehlt überhaupt dieses « Nahe ».) Sucht und stösst fortwährend auf das Nichts, weil er, der mystische Solipsist, gottlos bleibt. (Gott erfährt man am Rande des Nichts.) In einem verzweifelten Augenblick entfährt ihm in der 4. Elegie der ungeheure Satz : dass wir das Sein « immerfort entzweien, indem wir da sind ».

Man lese jetzt seine von ihm selbst gefasste Grabinschrift, in der das Begriffliche so fein, konkreter : so rilkeisch geschliffen ist, dass es an seinem Rande zum einprägsamen plastischen Bild wird :

« Rose, reiner Widerspruch, Lust,
niemandes Schlaf zu sein unter soviel
Lidern ».

Entziffert, würde es heissen : Jemand gleich Niemand. Ein vollendeter Ausklang der « Elegien ».

Dass aber Rilke das « Nahe » so « transzendent - physisch » fühlte und im Trachten nach dem « Entschwundenen » so abgründig litt — das überwiegt ONTISCH alle seinen 10 « Elegien ». Glühen ist mehr — sagt saint Bernard de Clairvaux — « als Wissen ». Als Person ist Rilke mehr als seine Dichtungen.

(So verhält es sich, übrigens, auch bei Dostojewskij. Nichts anders ist auch — toutes proportions gardées — der Fall Pasternak.)

P. S. Ich stehe zur Dichtung der Moderne — die « Moderne » im Gegensatz zur Antike — kritisch, präziser : zu ihrer Generalinie. Einzeln Gedichte, die meiner Formel, mehr oder weniger, entsprechen, gibt es wohl dort. Zwei Gedichte von Rimbaud sind bereits erwähnt. Ein drittes nenne ich jetzt : « LEDA » desselben Rilke. Dieses Gedicht ist so beispielhaft vollendet, dass ich mich nicht enthalten kann, es hier anzuführen.

« Als ihn der Gott in seiner Not betrat,
erschreck er fast, den Schwan so schön zu finden ;
er liess sich ganz verwirrt in ihm verschwinden.
Schon aber trug sein Betrug zur Tat,
bevor er noch des unerprobten Seins
Gefühle prüfte. Und die Aufgetane
erkannte schon den Kommenden im Schwane
und wusste schon : er bat um eins,
das sie, verwirrt in ihrem Widerstand,
nicht mehr verbergen konnte. Er kam nieder
und halsend durch die immer schwächere Hand
liess sich der Gott die Geliebte los.
Dann erst empfand er glücklich sein Glieder
und wurde wirklich Schwan in ihrem Schoos ».

Man sieht wohl, dass dieses Sonett vollkommen gestaltet ist. So vollkommen, das man sagen könnte : die Gestaltung werde hier selbst zur Gestalt. Die Meisterung des Tabu-Themas steigert noch das Gelingen. Ich wüsste in der ganzen Lyrik Rilkes nicht ein zweites so vollendetes Gedicht. « Leda » überragt rein dichterisch selbst die « Duineser Elegien », selbst die « Sonette an Orpheus ». Darüber hinaus : Nach ihrem inneren Bau — man beachte : wie ineinander sich hier Zeus, der Schwan und Leda mäandrisch verflechten — nach diesem « mäandrischen » Bau findet « Leda » m.E. ihresgleichen in der Weltliteratur kaum.

Wären « Elegien „ und ” Sonette » dichterisch auch nur nähernd so gestaltet wie « Leda », dann wären sie wirklich grosse Dichtungen. Dabei hätten sie — sei es eingeschaltet — « Leda » im Schatten gelassen, da sie thematisch viel, viel wichtiger sind als « Leda ».

Wir stossen auch hier auf das « ewige » Problem « Inhalt-Form ». Darüber kurz einiges.

Der Inhalt eines Werkes ist « Inhalt », insofern er in der Form zum Ausdruck kommt, nur insofern — die Form eines Werkes ist « Form », insofern sie den Inhalt zum Ausdruck bringt, nur insofern. Beide bedingen einander nach dem Kanon des Plastischen. Man denke an « Kern » und « Schale ». Nehmen wir jetzt als Beispiel zwei Gedichte : das Katze-Gedicht und das Engel-Gedicht. Lassen wir, dass sie beide gleichwertig gestaltet sind. Wir würden trotzdem das Engel-Gedicht bevorzugen, versteht sich, warum. Hier macht man meistens den Fehlschluss : als ob in einem Werk letzten Endes der Inhalt entscheide. Der kritischen Sicht entgeht bei diesem Schluss eine winzige aber entscheidende Nuance. Nämlich folgende. Bleiben wir bei unserem Beispiel.

Im Vergleich — Katze-Gedicht : Engel-Gedicht — steht nicht der Katze-Inhalt an sich dem Engel-Inhalt an sich gegenüber — sondern : der gestaltete Katze-Inhalt dem gestalteten Engel-Inhalt. Wäre das Engel-Gedicht schwächer gestaltet als das Katze-Gedicht, hätte ihm, verglichen mit diesem, das Moment des Engelhaften nicht helfen können.

Diese Nuance macht, glaube ich, dem nieendenden Streit zwischen Formalisten und Antiformalisten ein Ende.

A NOTE ON THE PRINCELY FAMILIES OF KABARDA

by W.E.D. ALLEN

The ruling families in Kabarda were called in Cherkess, *pshi*; the Turks found the equivalent in *bey* or *bek* and described the chief prince as *vali*; the Russians gave the members of ruling families who accepted baptism the title *knyaz* (= prince). Each prince had dependent on him a number of (Cher.) *work* or *vork*, Turkish *usden*, rendered as nobles, or, perhaps, more appropriately for the knightly structure of Kabard society, as squires. The Kabardans appeared in the valley of the Kuban towards the end of the fifteenth century. They came from the Crimea where elements of Circassian toponymy recall their former presence: the plain of Kabarda in the upper valley of the river Belbek; Cherkess-tus; Cherkess-kermen, Pallas, *Travels in the Southern Provinces of the Russian Empire*, 1812, I, 392. They established a fortified base at Shantgir on a peninsula formed by the southern bank of the main channel of the Kuban and the two streams Hepil and Pfif — the remains of which were to be seen in the time of Pallas, *ibid.*, I, 388-89. From here, they moved along the valley of the Kuban and established an ascendancy over the mixed population inhabiting the upper valleys of the Kuban and its feeder, the Teberda, and they spread eastward up the left bank feeders of the Terek. All this country came to be known as Great Kabarda. To the east of the Terek, as far as the Sunzha, was Little Kabarda. In the north, in the triangle formed by the upper streams of the Kuma, in Beshtau (Pyatigorsk) — « the five mountains » — they found superb grazing grounds for horse-breeding and a strategic centre which commanded the approaches along the Kuban to Taman and the Azov Sea; across the Nogai steppe to the Caspian and Astrakhan; to the lower Terek and Dagistan; and to the upper Terek and the passes into Georgia.

The language of the Kabardans was a dialect of Circassian which, owing to their social ascendancy in northern Caucasia, became the fashionable pattern of a speech which had no written literature. In their relationship to the rest of the population, Pallas has compared them to the Livonian Knights, I, 391. They certainly differed from the mixed population of Alans (As or Ossetins), Bulghars (Balkars) and Tartars whom they mastered in the Kuban steppes and the northern foothills of the Caucasus. Pallas, I, 409, states that « their Princes and Usdens speak a peculiar dialect, which is kept secret from the common people, and used chiefly in their predatory expeditions ». Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*, 1796-97, I, 275, has preserved a few words of this « secret or court language which is called *Sikowschir* ».

Pallas also contrasts the Kabardans with the earlier Cherkess population of the left bank of the Kuban whom they either entered or drove up into the higher valleys of the Caucasus. These Abassins or Abaza, calling themselves *Apsu'a* (pl. *Apsne*), display a peculiar national character: their narrow faces, their laterally compressed heads, and their prominent noses, are as characteristic as the dark brown hair which is almost general among them », I, 90. The

Kabardans, especially the upper classes, were « of tall stature, thin form and Herculean structure ». Some bore traces that their mothers were of Nogai descent. A stout build, certainly in later life, was admired; c.f. characterisation of individuals in genealogical lists of the Kabardan princes edited by Belokurov, *Snosheniya Rossii s' Kavkazom*, 1-8, and Pallas's Plates, I, 19 & 20. In the nineteenth century, Hahn remarks on the black hair and dark eyes of the Kabardans and adds that fair-haired children are seldom seen. He often saw reddish beards with black hair. (In the eighteenth century, according to Reineggs, the Kabardans wore their heads and beards shaven; they only suffered the moustaches to grow long and paid particular attention to them). Hahn found the women often very beautiful « with fine features and fiery dark eyes », Hahn, *Kaukasische Reise und Studien*, 17.

According to Pallas the Kabardans considered themselves to be descended from the Arab armies sent to the Caucasus by the Caliphs while others believed them to be descended from the Mamluks. Claims to Arab descent were not uncommon among Caucasian (e.g. the Sharvashidzes of Abkhazia) and Kurdish princes; a connection with the Mamluks is more likely, and, indeed, apparent. The progenitor of the Kabardan princes was a certain Inal. Temryuk, Prince of Great Kabarda, the contemporary and father-in-law of Tsar Ivan IV, was descended from him in the fifth generation, Belokurov, *Lists*, 1-8. Generations in Kabarda of the period were rather short-lived and it would be reasonable to place the *vivebat* of Inal in the middle of the fifteenth century. The biographer of the Russian Chancellor, Prince Alexei Mikhailovich Cherkasski (1680-1742), a grandson of the Kabardan prince Yakov Kunedetovich, son of Kunedet Kanbulatovich — a nephew of Temryuk, identifies his subject's ancestor Inal as « former sultan of Egypt ». The Mamluk sultan Inal was living 1379-1460 and died in Cairo at the age of 81 after a reign of seven years; his son, Ahmad, was only sultan for four months and later lived in retirement in Alexandria, art. by N. Sobernheim, *Inal*, in *Encyclopaedia of Islam*, 1st ed., and Sir William Muir, *The Mameluke or Slave Dynasty of Egypt*, 163 ff.

Sultan Inal was certainly a Circassian and flourished at the beginning of the period of Circassian ascendancy in the Mamluk Corps in Cairo. Among his near contemporaries were Jan Berdi, Jan Belat and two Jani Beks - perhaps all recruited from the small Zhane tribe who, in the late fifteenth century were neighbours of the Kabardans on the lower Kuban and, in the mid-sixteenth century, their rivals for the favours of the Russian tsars. The Circassians had risen at the expense of the Kipchak Turks; and Sultan Barkuk (1336-99), himself a Circassian born in the Crimea, had brought about the final ascendancy of his race by the systematic purchase of increasing numbers of Circassian mamluks and by drastically cutting purchases of mamluks of other nations, see art. *Barkuk*, by Sobernheim in *EI*.

Sultan Inal cannot be identified with the Inal who was the ancestor in the fifth generation of Temryuk and the founder of Kabardan power in the western Caucasus, since he never returned to Caucasia; but it is possible that a kinsman of his may have appeared in the Crimea after the deposition of Ahmad in 1461. Following the accession of the Greek mamluk Khushkadam as Sultan, Janim Bek, a powerful supporter of the late sultan fled to the Akkoyunlu Turkomans.

He was soon murdered while the guest of Uzun Hasan, who was concerned to remain on good terms with the new Egyptian sultan, art. *Khushkadam* by N. Sobernheim in *EII*, but it is likely that some of his kin and followers survived. Uzun Hasan had as wife Despina Catherine, niece of David Comnenus, the last emperor of Trebizond. David in turn was married to Maria, sister of Isaac Gabrades, the ruler of the principality of Gothia in the Crimea. (The Gothic princely family was of Khaldian origin from the hinterland of Trebizond, A. A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, 1936, 153 ff. and the name Gabrades = Gabradze can have been of Laz-Mingrelian origin). The capital of the Gothian princes was at Mangup (Doris or Theodore, Vasiliev, *passim*) on the northern decline of the great coastal range of the Tauric Chersonese. Here, in the middle ages, lived a very mixed population. « In the course of time », wrote a thirteenth century Byzantine historian, « the people dwelling in the inland parts, I mean the Alans, Zikhi (Cherkess), Goths, Russians, and other different neighbouring peoples, mixed with them (the Nogai Tartars); they adopted their customs, assumed their tongue and clothes, and became their allies », Vasiliev, 172, citing Pachymeres. A little later, the Arab historian, Abu'l Fida, describing the great castle of Kerker (now Chufut-kale = Jews' castle), says that the inhabitants « belong to the race called Ass », Vasiliev, 166. (The name Kerker, like other toponyms in this region noted by Pallas and Dubois de Montpéroux, is probably of Circassian origin, c.f. *Kerketes*). And for the Circassian element in the Crimean Jews (Karaim) see works of Bashmakov notably in Bull. de l'Assoc. Guillaume Budé, n° 57 Oct. 1937 pp. 13-29). A near contemporary of Abu'l Fida, Theodore Bishop of the Alans (c. 1240) reports that the Alans were « neither wanted nor voluntary (settlers); they served the city of Cherson (now Sevastopol) as a sort of wall and fortified enclosure ». They lived under very primitive conditions, « scattered in the mountains, deserted places and caves, having neither cattle folds nor huts », *ibid.*, 167. The Gothic *Climata* and Cherson were both, in the mid-thirteenth century vassal possessions of Trebizond... « One thing is certain, that the Alans also occupied some portion of the territory of Gothia », *ibid.*, 168. Referring to the forms Dory-Doros-Doras, alternative names for Mangup, Vasiliev makes comparisons with Ossetian *dor*, stone, and *duar*, gate, *ibid.*, 57.

Shora Bekmurza Nogmov, the nineteenth century Circassian historian, in his interesting but confused account of early Circassian history, *Istoriya Adykhenskago Naroda*, Tiflis, 1861, gathers a number of traditions which seem to have some basis in fact but which lack all chronological order. For instance, he gives in some detail the campaign in 1516 of « Sultan Isgak » (Selim I of Turkey, whose name is confused apparently with that of the contemporary Sultan of Karaman - Ishak) against the Mamluks in Syria and Egypt and the death of the last Circassian sultan, Tumanbai, Nogmov, 65 ff. « Khan Larun » in Nogmov's story is, perhaps, Tumanbai's predecessor, Sultan Kansuh el-Ghori (for phonetic change in *Larun*, c. f. *al-Larisa* = *Arsiya* = Alania Minorsky, *A History of Sharvan and Darband*, 1958, 147. As his name implies el-Ghori belonged to *al-Ghur*, the division of Mamluks recruited from Afghanistan, art. *sub nomine* by Sobernheim in *EII*. This could explain Nogmov's reference to his « Babylonian origin ». But Muir, 187, describes Kansuh as a Circassian and adds that Kansuh (Kansowiah) was a popular name at the time, 182, n.

Kansuh, following his purchase as a slave, turned out to be a brother of

Sultan Kaitbey's wife Assilbai, Muir, 185. There is no indication that this lady was an Afghan, and it was not the practice of the Circassian Mamluks to purchase women in Afghanistan. Kaitbey (*regnavit* 1468-95) was a Circassian; as a boy he had been purchased by Barsbay (*EI1*) and manumitted by Djakmak, both Circassian sultans in Cairo. Kansuh el-Ghori certainly moved from his youth in the highest circles of the Circassian clansmen in Cairo; indeed, it looks as though he may have been an Alan attached to the Ghorid contingent, perhaps as a liaison or training officer. Tumanbai, described by Nogmov as the successor of « Khan Larun », and his comrade « Arab Khan » are described by Nogmov as « the closest kinsmen » of « Larun », Nogmov, 65. Tumanbai was killed by « Sultan Isgak ». « Arab Khan » took refuge with « the Greek Emperor » who « allowed him to settle with his followers on the river Kobarte (Kabarda) in Taurida, intending by this favour to set up a new bulwark for his empire by establishing on his frontier people known for their strength and outstanding valour », *ibid.*, 67.

It would seem that accounts of the crises at the deaths of the Circassian sultan Inal in 1460 and of « Larun » (Kansuh el-Ghori) and Tumanbai in 1516 have been amalgamated and at the same time confused in Circassian tradition. « Arab Khan » can have been a kinsman, perhaps even a son, of Sultan Inal, and, along with the historical personality, Djanim Bek, he can have taken refuge with Uzun Hasan. Among the Circassians in the Crimea he may have been called « Arab Khan », the Arab lord, from his Egyptian background; c.f. Urus-bei - the Russian Lord, Abaza Pasha, Misier-Munekhin, « Egyptian » Munekhin, Vernadsky, *Russia at the dawn of the modern age*, 90. Uzun Hasan, the several rulers of the Seljuk « successor » states surviving in Anatolia, the Commenian emperor of Trebizond, the prince of Gothia and the Genoese in the Crimea, were all greatly concerned with the prospects of Ottoman aggression round the shores of the Black Sea following the conquest of Constantinople by Sultan Mehmet II in 1453. In the year after the death of Sultan Inal, Trebizond fell to an Ottoman army, 1461. Mangup, the Gothian capital in the Crimea, on the northern slopes of the Chatyr-dagh, in the region of the Kabarda (Kobarte) valley, survived until its capture by Ottoman troops under Gedik Ahmet Pasha in 1475. It is known that in the intervening years the Gothian princes and the Genoese in Caffa were seeking support and mercenaries wherever they could find them. Stephen the Great of Moldavia sent to Prince Isaac of Gothia 300 Sicilian soldiers, provided by Mathias Corvinus, under a Hungarian noble, Vasiliev, 206 ff. It would seem that Mamluk fugitives from Egypt, passing through the lands of the Akkoyunlu and Trebizond, distinguished and experienced military men, would have been a welcome addition to the strength of the Mangup rulers—capable of training and leading the As and Cherkess elements who already formed part of the mixed population of the Gothian principality.

In 1475, the city and fortress of Mangup were destroyed by the Ottomans after a hard campaign, but the victors did not penetrate the countryside beyond the capital. With the fall of the Gothian principality and of the Genoese towns along the coast, the southern Crimea must have been in a state of anarchy. The migration of the surviving Mamluk leaders and their followers, with the local Cherkess and Alan levies, across the strait of Kerch would have been a natural move.

Five generations, Nogmov 67, intervene between « Arab Khan » and a second Inal who appears as a historical personality in a war with the Georgians in the year 1532 or 1533. Dubois de Montpereux, *Voyage autour du Caucase*, I, 68, calls him Inal Teghenn. With this title « Teghenn » may be compared « Techir », the style attributed to the ruler of Mangup by the Turkish historian Sa'ad ed-din; see note by Vasiliev who interprets it as « Tekur = Tekfur », ruler, tsar, prince, 256 & n. 3.; but see also Minorsky, *Hudûd al-Ālam*, 288, n. 1 for *tekin*, a title given to the younger sons or other relatives of a Khaqan among the Turks; and Atalay, *Divanû Lugat-î-Türk*, 1940-43, under *tegin* with same interpretation. Georgian sources refer to « the execrable Tsandia-Inal-Daphita », Brosset, *Chronique Géorgienne*, 7-9. This form may perhaps be interpreted as Inal of Shantgir, *defterdar*. During the preceding two decades the Ottomans had been pursuing an aggressive policy against the Georgians in Samtzhke and Imereti while the Cherkesses had been raiding Guria and Mingrelia. At the same time the Ottomans were seriously interested in the Azov region and concerned themselves in the tribal politics of Circassia. It is possible that Inal may have received from them the honorific of *defterdar* (normally the title of a high financial official) — as later the Princes of Kabarda were named *vali* by the Turks.

If this (second) Tsandia-Inal-Daphita is identical with the Inal who is the common ancestor of the princely lines given in Belokurov's lists, it must be admitted that four generations separate the famous victor over the Georgians who died in 1533, and whose tomb near the river Bzib was still known in the nineteenth century, Nogmov, 71, from Temryuk who was the contemporary of Tsar Ivan IV (c. 1550-70). Therefore, we find nine generations, according to the genealogical indications of Nogmov and the lists of Belokurov, within the course of a century. If « Arab Khan » was the original link with the octogenarian Sultan Inal (d. 1460), it is likely that he was an elderly man when he reached the Crimea. His son, Abdan Khan, led the migration out of the Crimea about 1475. Abdan's son Kesa (the first of the line to bear a Cherkess name) is said by Nogmov to have been born during the sea journey to the Circassian coast, Nogmov, 67. Kesa was responsible for establishing the authority of the Kabardan immigrants over the Adighe (Cherkess) tribes already living between the Kuban and the Black Sea coast. Kesa was followed by a son, Ado, and a grandson, Khurophatlae, neither of whom ruled long. The latter was the father of the second Inal. One of Inal's sons was Unarmesa, Nogmov, 71; he is clearly the Inarmaz of Belokurov's genealogical lists and the grandfather of Temryuk. An interval of only thirty years between a mature Temryuk and his great-grandfather Inal is scarcely acceptable and it is apparent that there is some confusion in the lists which may have arisen from a desire to fit the chiefs of various lines into a common pattern of descent from the second Inal, when in fact they may have had only a more dubious descent from the remote Abdan Khan and the Mamluk Sultan Inal. (In this connection, Nogmov makes Beslen, the eponymous ancestor of the Beslenei Cherkesses a son of the second Inal although he does not figure in the lists edited by Belokurov.)

Remarking on the genealogical fragments given by Pallas, Reineggs, Potocki and Klapproth, Dubois de Montpereux, I, 92, n. 2, remarks that « ces.,. *généa-*

logies ne s'accordent point du tout. Que faire? ». It seems that here is another case of « the Companions of the Conqueror ». But there is evidence for a migration of the Kabardans from the Crimea in the later part of the fifteenth century; and the tradition of Mamluk descent may well derive from a connection with Mamluk elements coming from Egypt. These gave the Kabardans the concept of a military fraternity and some of the training techniques which enabled them to offer the stiff resistance recorded of the defenders of Mangup in 1475 and later to impose their hegemony over the tribes of north-western Caucasia.

Halil Inalcik has observed that until the end of the first quarter of the sixteenth century, the Ottoman Porte looked on Moscow as a natural element in the balance of power in the north and considered Moscow as its natural ally in the politics against Lithuania-Poland, Inalcik, *Bulletin of the Turkish Historical Soc. No. 46*, 54 ff. In the middle decades of the century, however, circumstances changed and it became clear that a conflict was impending between the Ottoman and Muscovite states for hegemony over the vast territories into which the former empire of the Golden Horde had broken up (Kazan, Astrakhan, the Nogai steppe and the Crimea). The Circassian lands were important to the contending powers and the disparate tribes were attracted alternately to the Ottoman sultan, the khans of the Crimea and the Muscovite tsar. As early as 1538, Cherkess troops (probably Kabardans, Smirnov, *Politika Rossii na Kavkaze*, 1958, 24) took part in the civil wars of the Khans of Astrakhan; and in 1552 the last Khan Yagmurci was reinstated with the help of the Cherkesses, c.f. Inalcik, 59, n. 48. In November of the same year the first Cherkess envoys visited Moscow. They spoke on behalf of the Beslenei tribe who were living in the strategically important region of « the five mountains » (Beshtau = Pyatigorsk). In 1553 the Russian envoy Shchepetev visited Beshtau and returned to Moscow with Sibok Atsimgok of the Beslenei and other princes from the Zhane (Jan) Cherkesses of the lower Kuban, Namitok, *Caucasian Review*, 2, 21. (In earlier years Kansavuk Bey of the Zhane had accepted the *tug* and banner of the Sultan, Inalcik, 59). In 1556 « the Pyatigorsk Cherkasses » took part in the Russian campaign against the Crimean Khan and captured the towns of Anapa and Temryuk on the Taman peninsula.

« Seeing the success of the Beslen and Zhane princes in Moscow, the Kabardan princes decided to follow suit », and in July 1557 sent an embassy to the Tsar, headed by Prince Kanklych Kanuko. Kanuko spoke on behalf of his cousin Temryuk (= in Russian sources, Circassian Kemirgoko). « In this race for the friendship of the Muscovite Tsar the winners were the Kabardan princes », and the marriage in 1561 of Ivan IV to Kuchenei (baptised as Maria), daughter of Temryuk, finally consolidated Russo-Kabardan relations. « Henceforth the Tsar became interested in his father-in-law's situation alone and developed his relations with Kabarda on the basis of kinship », Namitok, 22.

« Such a turn of events could not help but influence the behaviour of the Beslen and Zhane princes, as the undisguised rivals of the Kabardan princes... The relations between the Beslen and the Zhane princes and the Tsar became so bad that Sibok's sons (baptised as Alexei and Gavril) left the Tsar and went to the Lithuanian king. Sibok's brother had already been there with the intention

of getting as far as the Crimea, which by that time was already allied with the Cherkess princes against Temryuk » , Namitok, *ibid.* Enmity between the rival groups became acute in 1563 and 1566.

As the eldest son of Idar, whose father Inarmaz was the senior of the three grandsons of Inal (according to the genealogical lists) Temryuk was the most distinguished of the Kabardan princes. The marriage of his daughter to the Tsar brought him enhanced prestige and his kin access to all the favours of the Moscow court. But he was not lucky in the outcome. The Tsaritsa Maria died without issue in 1569. Temryuk himself was heavily defeated by the Crimean Khan and the Nogais in 1570, *1st. Kabardy*, 43. A year or two later he died. His sons Domanuk and Mamstryuk, who appear in the correspondence of the Russian envoy, Zvenigorodski, were later killed by their cousin, Kazy Mirza. A third son, Saltanuk (ennobled in Moscow as Knyaz Mikhail Temryukovich Cherkasski, see *Russ. Biographichiski Slovar sub nomine*), for some years a favourite of the Tsar, was executed in 1571. After the death of Temryuk, power in Kabarda passed to his brother Kanbulat.

The line of the Kabardan princes was continued in the numerous houses of Cherkasski — whose biographies occupy no less than forty-nine columns in the Russian Biographical Dictionary. A handsome race of bold and able men, they managed to survive and succeed in the turbulent politics of Russia over a period of more than two centuries, rising to high distinction in the service of the army and the state and making, often, brilliant marriages. Kanbulat's son, Boris Kanbulatovich (Khoroshai murza) was a *voyvode* and *boyar* at the end of the sixteenth century and married the sister of Theodore Romanov; his son Ivan was first cousin to the first Romanov Tsar Michael. For the next half century both Tsar Michael and his successor Alexei Mikhailovich, treated their Kabardan kin with confidence and favour. A grandson of Kanbulat, Yakov Kunedetovich was a particular favourite of Tsar Michael and later became a leading personality in the circle of the young Tsar Alexei. His son, Michael Yakovlevich, was *voyvode* of Tobolsk (a profitable if arduous post) in the last years of the seventeenth century. He married a Kurakina and was the father of Alexei Mikhailovich Cherkasski, a distinguished figure in Petrine Russia and the first Chancellor of Empress Elizabeth Petrovna.

The direct line of Temryuk was continued through Mamstryuk, in Prince Dmitri Mamstryukovich. Although he was said to be illiterate, he was a particular favourite of Alexei Mikhailovich and was best man at both his weddings.

From the line of Minbulat, uncle of Temryuk, through Mundaraki, came Kordanuk (Kazy Murza), the killer of Temryuk's two sons, Mamstryuk and Domanuk. Kazy's son Vasili Kordanukovich, was already in Russian service in 1582 and he fought with distinction against the Sweden. In later life, he seems to have been much engaged in Baltic affairs. In August 1599, he was present in Moscow at the state dinner for Crown Prince Gustav of Sweden; and in September 1602 he was attached to the suite of the Danish Prince John during his stay in Moscow. His support of the False Dmitri seems to have brought an end to his career.

The line of Zhelegot, another brother of Temryuk, remained active in the politics of northern Caucasia throughout the seventeenth century. Zhelegot's son, Kanklych, had a son Sunchelei who was settled in Little Kabarda be-

tween the Terek and the Sunzha — hence his name « Sunchelei » — « of the Sunzha ». Sunchelei had no less than seven sons of whom the third Alkas may be identical with the Alkas in the reports of the Zvenigorodski mission. In the crisis of 1603, Sunchelei went to Moscow accompanied by some of his younger sons. Of these Mutsal had a son, Kaspulat Mutsalovich, who, during the later decades of the seventeenth century, took an important part in the administration of the northern Caucasus. Sunchelei's youngest son, Sunchelei (Prince Gregory Suncheleivich), was serving in Russia in 1645. He married Praskovia Odoevskaya, a grand-daughter of his patron, Prince Theodore Sheremetev. In 1655, he became first « Voyvode of the Mountain Cherkasses and Astrakhan Tartars ». His son Daniel married the sister of Field-Marshal Boris Sheremetev and his daughter Elena became the wife of Prince Yuri Trubetskoi.

The Solokh who appears in the Zvenigorodski reports was descended in the fourth generation from Yankhot or Yankhont, a great-uncle of Temryuk. In the last decade of the sixteenth century, he came to the fore among the Kabardan princes through the force of his personality but he failed to impose himself as Prince of Kabarda in 1597. Nevertheless in the middle of the eighteenth century, when the brilliant Cherkasskis were long since Russianized, princely power in Kabarda lay with the descendants of Yankhot's line — the Antokzhyukos (Atazhukins), Yanbulats (Iambulats) and Misosts.

MILKRELATIONSHIP IN THE CAUCASUS, ITS FUNCTION AND MEANING

This article aims to give a description of the custom of *MILKRELATIONSHIP* as practiced in the Caucasus, and then bring forth views endeavoring to explain its origin and meaning. It represents a form of fictitious bloodrelationship rooted in the adoption of an individual by another, or by a social group, as a family, community, clan or even a whole tribe. The process of adoption was expressed in two main forms: 1) nursing and upbringing a child by specially selected foster parents and 2) adoption by performing the ceremony of «touching with lips the breast of a woman». Consequently both of these forms of adoption were based on sucking the breast of a woman, the adopting mother or sometimes the sister.

The study of this behavior has not only an academic interest because of its ethnographic value, but also because of its importance in the socio-political, economic and psychological expression of the people. In addition it has a definite cultural-historical interest pointing to the affinity of the Caucasus with the ancient pre-Greco-Roman world of the Near East and the Mediterranean, a remaining part of which is the aboriginal Caucasus.

This custom was practiced by all ethnic non-Indo-European and non-Semitic-speaking groups of aboriginal Caucasus, comprising the so-called Japhetic¹ linguistic and cultural group. Later this behavior was transmitted to the newcomers in the country who settled in its various parts as the Mountain Tatars (Karachais, Balkars) and the non-Japhetic Ossets.

Taking at first a review of the custom of milkrelationship dealing with *CHILDUPBRINGING*, let us begin with the description of its practice among the Circassian (Adighe) groups, in the northwestern part of the Caucasus.

Among the Circassians and their kinsmen, the Kabardians, a child of noble family was always given for nursing and upbringing to a selected nurse and her husband, who was called *atalyk*, meaning «tutor» and «fosterfather». The *atalyk* was obliged to feed, clothe and educate his pupil and even provide him with a good horse and arms. All of this was done gratis, but the consequences of the education were more than profitable for the *atalyk*. Besides the father-like attitude and respect toward him and his family shown by his former pupil and his relatives, the *atalyk* received rich presents from the father of his pupil and was entitled by custom to a certain share in all his pupil's spoils of war, forays and brigandage. This custom was known in Russian literature under the name of *atalychestvo*, meaning the «institute of *atalyk*».

Many travelers who visited their country observed and described this behavior as it was practiced by the Circassians from time past, when the functions and patterns of their culture were not endangered by the hostile ambitions of advancing Russian armies. From these travelers we may mention, for ex-

¹ The term «Japhetic» was introduced into scientific literature by the late Professor Niko Marr, the noted linguist and member of the Russian Academy of Science.

ample, Giorgio Interiano, who lived in Circassia about the year 1500 and gave an account of the performance of this custom by the people² in his book : « *Della vita de Zichi, chiamati i Circassi* », published in *Ramusio*, vol. II, 1559. His account was published originally by Aldus in 1502, and was reprinted in 1505.³

More detailed description of this behavior was given, more than three centuries later, by a French traveler and merchantman, Taitbout de Marigny. « It is very rare, » writes Taitbout de Marigny,⁴ « for a boy to receive his education under the parental roof; the right of educating him is granted to the first person who presents himself; and if more than one arrives at the same moment, there are arbiters who determine how long each of them shall instruct the child. The *atalyk* carries off the infant, sometimes secretly, and confides it to a nurse; and, as soon as it can dispense with her care, his education begins. It consists in all bodily exercises adopted to increase the strength and agility; riding, wrestling, shooting with the bow, the gun, or the pistol, etc.; in the art of conducting an incursion with success; in skill in theft, and in being able to brave hunger and fatigue; they endeavour also to render them eloquent, and to form their judgment, in order to enable them to be influential members of the assemblies. This education, which reminds us of that of the heroic times of Greece, was held in such high estimation by the khans of Tartary, that they used to send their children to be brought up by the *atalyks* in Circassia. The young man's return to his parental home is celebrated by a grand fete, to which all the relations are invited, and to which he is brought in triumph. The *atalyk* returns home loaded with presents, and henceforth enjoys in the family of his pupil a degree of relationship, which is always preserved, and which nothing can destroy».

To this description we may add the accounts of two Englishmen, J. S. Bell and J. A. Longworth, who observed the custom during their residence in Circassia in the last years of the 1830's.

J. S. Bell resided in Circassia for period of three years, as the title of his book *Journal of a Residence in Circassia during the Years 1837, 1838 and 1839*, 2 vols., London, 1840 indicates. He was induced to visit Circassia, as he himself states in the preface of the first volume, by a mercantile interest. His aim was the establishment of commercial interrelations between England and the Circassian tribes. According to his own words the work presents « the Journal of every day's observation and experience.... just as it was compiled for the purpose of private correspondence ». He took an enthusiastic part in the warfare of the Circassians against the Russians because he could not remain in the country struggling for its liberty as a mere merchant. He participated in

² KLAPROTH, Julius von : « *Travels in the Caucasus and Georgia, Performed in the Years 1807 and 1808, by Command of the Russian Government* ». Translated from the German by F. Shoberl. London, 1814. See : 333.

³ BADDELEY, John F. : « *The Rugged Flanks of Caucasus* ». 2 vols. Oxford Univ. Press, London, 1940. See : II, 270.

⁴ TAITBOUT DE MARIGNY, E. : « *Three Voyages in the Black Sea to the Coast of Circassia : Including Descriptions of the Ports, and the Importance of their Trade : with Sketches of the Manners, Customs, Religion, etc. of the Circassians* ». London, 1837. See : 56-57, 122.

the war councils of Circassians by giving them advice for action and strategy. His desire was to give such aid to the mountaineers which would help them, if not to defeat, at least to retard the aggression of Russia.

J. A. Longworth lived in Circassia one year as indicated by the title of his book : « A Year Among the Circassians, » 2 vols., London, 1940. He was closely associated with Bell, and like Bell, was warmly sympathetic with the struggle of the Circassians against the Russian advance, taking an active part in their internal affairs and warfare. In the meantime he was also a correspondent of the London *Times*, contributing articles describing his observations and experiences in Circassia.

Describing the behavior and character of the people, he also gives an account of their practice of the custom of milkrelationship. Thus, speaking about the education of boys based on the custom of milkrelationship, the institution of *atalyk*, he writes : « Boys are banished at an early age from the paternal roof to that of the fosterfather, or *atalyk*, that no parental indulgence may interfere with the austerity of their education. But, though perhaps the great object in its establishment, hardihood is not the sole result of this discipline. I have more than once alluded to the strong social feeling that seems to unite the Circassians into one family »⁵.

The custom of milkrelationship expressed in childupbringing, the institution of *atalyk*, continued its existence among the Circassians, although it changed its details with the change of the living conditions of the people after the Russian conquest of their country. Here is one such example as practiced at the end of the nineteenth century by the Temirgois⁶, one of the Circassian tribes, residing in the Maikop district of the Kuban region, along the river Laba and its tributaries. Every well-to-do family among them regarded as their duty, like their ancestors in the time past used to do, to give their children for upbringing and education to strangers, if not to the family of another tribe, at least to that of another village. Even before the birth of the baby the parents chose the future *atalyk*, and he and his family were notified about their choice. According to the custom, the future *atalyk* was expected to accept the child, and there were no cases of refusal. Such a proposition was regarded as a great honour and was materially beneficial. Immediately after birth, the child was taken to the *atalyk* and left in his complete care until he came of age, which for boys was not until their seventeenth or eighteenth year and for girls not until their fifteenth or sixteenth year. The child was fed from the breast of the *atalyk's* wife, and through this he was regarded as the adopted son (or daughter) of the family.

On the first anniversary of the child's birth, the *atalyk's* family arranged a special celebration and feast called *purgott'ya*, meaning in English « the showing time of the pupil ». On this occasion the child's head was shaved for the first time, and he was shown to the whole population of the village, who were invited for the feast. The child was brought to every guest who had to give him a

⁵ LONGWORTH, J. A. : « A Year among the Circassians ». 2 vols. London, 1840. See . II, 285.

⁶ VASILKOV, V. V. : « The Mode of Life of Temirgois ». *Ocherki byta termirgoevtsev*. Sb. MK., vol. 29, part 1, pp. 71-122. 1901. See : pp. 74-80.

present according to his ability. To a boy they usually gave a horse, saddle, horsewhip, dagger and belt, and to a girl various objects of needle-work.

When the child started to walk, the *atalyk* arranged a second special feast called the *letegavuch*, meaning in English « the feast in honor of the first step ». Here, as on the first feast, the child received presents from the guests. Besides this, it was customary during this feast to determine the future inclinations of the child by the following divinatory method. They placed before the baby boy various objects, such as a bridle, horse-whip, saddle, rifle, dagger, money and book, and then watched which of these objects attracted the baby's attention. If it was the rifle or dagger, then they concluded that the boy would be a courageous warrior (*jigit*); if his interest was centered on the accessories of horseback riding, then he was expected to be a skillful horseman; if it was money, he would be a rich man; and, finally, if he payed attention more to the book, then he would be in the future a learned clergyman. And for the determination of the future inclinations of the baby girl, they placed before her various objects of tailoring, sewing and needle-work, and the interest which she showed for one of them was to indicate her future abilities. Similar divinatory custom was found among the other ethnic groups of the Caucasus, such as the Georgian groups, the Khevsurs⁷ in the eastern highlands of the country, and the Megreles⁸ in Western Georgia.

From the tenth or twelfth year of his age, a Circassian boy received among the Temirgois a training from his *atalyk* that prepared him for his mature life. The boy was taught all the necessary attributes of a good Circassian (Temirgoi), consisting of the development of physical strength, horsemanship, the use of arms, endurance, ability to withstand hard work and privations and finally piety. The girl was taught to be modest, respectful to the people and industrious. She learned all handiwork and needlework, including the knowledge of making men's clothes and foot-wear.

When the pupil came of age and the education was thought to be completed, the *atalyk* arranged a last feast for all members of the community. After three days of feasting and good times, accompanied by close relatives and carrying a good supply of food and drinks for a seven-day feast, the *atalyk* led his pupil to his parental home. Attired in all his finery the young man rode on horseback, usually on the best horse of his *atalyk*. If the pupil was a girl, she was carried in a native carriage that was covered from all sides with a coloured cloth. When they reached the vicinity of the girl's parental village, one of the riders accompanying her snatched away the cloth from the carriage and galloped with it to the village, the other riders trying to intercept him.

The parents of the pupil, who were notified beforehand, met the *atalyk* and his attendants with great respect. They arranged a feast for the guests and invited all the inhabitants of the village. The provisions for the feast were donated by the *atalyk* and his relatives. During the feast the pupil's father gave

⁷ GURKO-KRIAZHIN, V. A. : « The Khevsurs ». *Khevsury*. Nov. Vost., vol. 20-21, pp. 158-196. See : 272.

⁸ STEPANOV, I. S. : « Omens, Methods of Divination and Certain Superstitions of the Georgians of Megrelia ». *Narodniya primety, razniya sposoby gadaniya i nekotoriya pove-riya mingrel'tsev*. Sb. MK., vol. 32, part 3, pp. 125-152. 1903. See : 138.

presents to the *atalyk*, which usually consisted of money, cattle, horses and a promise to send him yearly a foal; in the old times slaves also were given as presents. The amount and kind of presents was announced publicly at the feast by the oldest man of the host's relatives, but not by the host himself. Incidentally, the amount and kind of presents given to the *atalyk* was fixed beforehand through negotiations conducted between the relatives of the *atalyk* and those of his foster-child and pupil. The *atalyk* himself and his pupil's father did not take a direct part in the negotiations. After the completion of the feast and the acceptance of the presents, the *atalyk* and his relatives returned to their homes and their foster son remained with his real parents.

A custom of childupbringing similar to the institution of *atalyk* among the Circassians was found among their neighbors, the ABKHAZES⁹, who live on the western Caucasus shores of the Black Sea. An Abkhaz mother suckled her newborn baby only two or three days; after this period of time the baby was given to a chosen nurse or foster-mother. The nurse was carefully chosen by the parents long before the child's birth, but in spite of this, according to the custom, she had to offer officially her services to the parents when the time came. Together with the child the nurse received various gifts, consisting usually of the following things: a full woman's dress for her, a bed with all its belongings for the child, a chest, a copper kettle, and a female water-buffalo. Such presents were regarded as the minimum and they were obligatory for everyone in Abkhazia who gave his child for nursing and rearing. But of course the higher in social status and the richer the baby's parents were, the more numerous and valuable were their presents to the nurse. If the nurse was accompanied by her mother, she likewise received presents, which were smaller than those of her daughter. The nurse, in fact, always was accompanied by her husband and other close relatives. They saw to it that the nurse and the baby were well protected and that they reached their destination in safety. From the very first day when the nurse took the baby, she received the name of *anadz'dzei*, meaning in Abkhaz language «the nurse» or «the mother-nurse». Likewise her husband acquired the name of *abadz'dzei*, meaning «the father-nurse», and the baby was known under the name of *akhupha*, meaning «the pupil» or «the foster-child», not only for the nurse and her husband, but for every member of their family and community. The whole village welcomed the nurse and the baby and congratulated them for their safe arrival. The baby was fed with milk from the breasts of his nurse only, and if by unforeseen and unknown causes the nurse lost the milk and was unable to feed the baby herself, at once another woman was chosen from the same community to substitute for her. It could even happen that the baby had more than two or three

⁹ DERZHAVIN, N. S.: «Ethnography of Abkhazia». *Abkhaziya v etnograficheskom otnoshenii*. Sb. MK., vol. 37, part 1, pp. 1-38. 1907. See: 18-26.

MACHAVARIANI, K.: «Some Traits from the Life of the Abkhazes. The position of woman». *Nekotoriya cherty iz zhizni abkazitsev. Polozhenie zhens'chiny v Abkhazii*. Sb. MK., vol. 4, part 2, pp. 40-76. 1884. See: 42-47, 52-54.

A.: «The Religious Beliefs of the Abkhazes». *Religioznyiya verovaniya Abkhazitsev*. Sb. KG., vol. 5, part 3, pp. 1-32. Tiflis, 1872. See: 30-32.

DZHANASHVILI, M. G. (JANASHVILI, M. G.): «Abkhazia and the Abkhazes». *Abkhaziya i Abkhaztsy*. Zp. KGob., vol. 16. 1894.

nurses. However, in spite of this, the greatest respect and priority rested with the first nurse. During the whole period of usually more than two years of breast-feeding the baby, to avoid the possibility of pregnancy and consequently of losing the milk, the nurse had no intimate relations with her husband.

After a period of three to five and seven years of nursing and taking care of the baby, the foster parents were obliged by custom to present the child to his real parents to convince them of the good care given the child. Carrying presents and accompanied by her husband and sometimes also by other members of her family, the nurse took the child to his parental home just for show. When the child was a boy, his foster parents were obliged by custom to provide him with a horse and saddle and the fitted garments of a grownup Abkhaz gentleman. If the child was a girl, she was shown to her parents in the full dress of a lady of the country. They were received with great joy by the child's parents and their neighbors, and a special feast was arranged in their honor to celebrate their arrival. Everyone tried to show his or her respects to the nurse and her husband; they were treated with etiquette as the most honoured guests. After a short stay the child and his nurse and her husband returned back home, laden with presents and the good wishes of their hosts. According to the custom it was obligatory for the child's parents to repay the nurse and her husband twice the amount expended by them for this special occasion. Later when the boy was sixteen years old (twelve in the case of a girl), he finally left the home of his nurse. His upbringing and education were now regarded as completed, and accompanied by his nurse and her close relatives he returned for good to his real parents, by whom they all were received with great joy. The coming of the dear guests was a great occasion for feasting and good times. After a short stay the foster parents bid good-bye to their pupil and returned home with many presents from the parents of their pupil as an expression of appreciation for the care and upbringing of the child. These gifts took the place of a fixed payment, which was prohibited by custom. The size of the gifts depended on the social standing and wealth of the young man's parents and also on the noticeable results of his education. For example, when the pupil was a girl she was expected to show her efficiency in etiquette and self-control, in sewing and handiwork, and in other high accomplishments of an Abkhaz lady. When the pupil was a young man who had succeeded already to distinguish himself as a man of courage, or had shown himself as a clever and successful thief, or had become a sharpshooter and expert horseman, according to the Abkhaz standards his education was regarded as very successful, and the foster parents were bountifully rewarded.

Besides the Circassians, Kabardians and Abkhazes, the institution of *atalyk* was practiced by other ethnic groups of the Caucasus, including the Georgians and the Ossets.

Among the Georgians of the province of Megrelia, every well-to-do family used to give its children for rearing to other families, usually of lower social standing. The husband and wife who took the child for rearing were called, in the Megrel dialect of the Georgian language, « *mordia* », meaning the « up-bringer » or « nurse ». The same custom was practiced among the Georgians of other provinces of their country, where the nurse and her husband were called « *dzidzia* », meaning in the Georgian language « nurse », or « *gamzdeli* », meaning

« upbringer », derived from the Georgian word « *gazda* », meaning « to grow ».

Among the OSSETS¹⁰ it was customary for the upper classes to entrust their children for upbringing and education to the families of lower classes than themselves. The foster parents received the child immediately after his birth and departed with their pupil to their home, which was located in another community or village at quite a far distance. The Digor and Tagaur *aldars* (nobles) even used to give their children to the *atalyks* of Kabarda. At the end of the child's first year the *atalyk* and his wife brought their pupil to his parents for show. This occasion, known as *kakh'ts*, called for special celebration and feasting. After this the foster parents returned to their home with the child, who stayed in the *atalyk's* family for years without seeing his parents again until the education was completed. As elsewhere in the Caucasus there were no special fixed fees to be paid to the *atalyk* and his wife, but according to custom numerous and large presents were given to them; in addition, the special ties of friendship, mutual assistance and fictitious blood relationship paid much more dividends than any fees could do.

Discussing the practice of the institution of *atalyk* among the Ossets, we may conclude with a short passage quoted from Professor M. M. Kovalevsky's well known scholarly work : « *Coutume contemporaine et loi ancienne. Droit coutumier ossétien éclairé par l'histoire comparée* », Paris, 1893. He gives following evaluation of the custom : « Les Ossètes admettent aussi, nous l'avons vu, une parenté fictive très étroite au profit de la nourrice et de l'atalik, ce gouverneur auquel on confie l'éducation d'un enfant. Les frères et les sœurs de lait ne peuvent pas se marier entre eux; ils sont obligés de se défendre et de se protéger l'un l'autre, et cette obligation s'étend jusqu'à leurs pères réciproques. L'atalikat, nous l'avons déjà dit, n'est répandu en Ossétie que dans les familles de chefs. Ce n'est qu'en Digorie que les hommes libres - les farsaglags - ont aussi l'habitude de mettre leurs enfants en nourrice et, plus tard, entre les mains d'un gouverneur. Il n'y a peut-être pas de coutume montagnarde qui soit aussi connue en Russie que celle-là. La festin qu'offre le père, lorsqu'il remet son fils entre les mains d'un étranger; l'éducation militaire que l'atalik¹¹ donne à son élève (*khanou*), le rôle que ce gouverneur joue dans la vie de son pupille en lui cherchant une fiancée; la fête que le père donne au retour de son fils majeur; l'entrée solennelle du fils, en croupe, sur un cheval richement harnaché, en compagnie de son atalik; les larges récompenses que le père heureux accorde au gouverneur, tout cela a non seulement été décrit maintes fois par les voyageurs qui ont visité l'Ossétie, mais encore a été chanté par nos meilleurs poètes tels que Poushkin ou Lermontoff. Il n'est pas nécessaire, pour nos études juridiques et historiques de nous arrêter plus longtemps sur ce côté de l'atalikat. Nous ajouterons seulement que cette parenté fictive s'étendait jadis jusqu'aux degrés les plus éloignés. « Le lait va aussi loin que le sang! » dit un vieux proverbe Ossétien. Aujourd'hui, le mariage n'est défendu qu'entre les

¹⁰ PFAF, Dr. V. B. : « The Ossetic Folk Law ». *Narodnoe pravo osetin*. Sb. KG., vol. 1, pp. 177-200. 1871. See : p. 185.

¹¹ Les Ossètes appellent ordinairement l'atalik *amsèka* ou *emetchèque*. Cette dernière dénomination est d'origine turque.

frères et les sœurs de lait, qui portent comme l'atalik le nom d'*emetchèque*¹².

We may conclude our survey of the details of the custom of *atalyk* in the Caucasus by pointing to its socio-political, economic and psychological implications in the adjustment of the child to the pattern of his immediate family and culture group, as well as to the unity in the function and survival of the group itself.

The child became a member of his *atalyk's* family. He played, slept, ate, exercised and worked with the other children of the family. But with this equality and affection bestowed upon him by his upbringers and their children, there existed also a special, unofficial respect toward him, pointing to his origin and higher social standing. During this time the child's affections were not cooled and alienated toward his parents and kin. He was always reminded by his upbringers of the virtues, greatness and high social standing of his parents and of the love that they had toward him. This instruction was supplemented by periodical visits to his parents. Thus the child grew outside of his parental home and was prepared for future life with proper respect and love for his parents. In the meantime he was out of the danger of becoming spoiled by a possible « overdose » of parental affection.

The institution of *atalyk* brought the two families of the child and his nurse close to each other, in spite of differences in their social and economic standing. It created between their members cordial and fond feelings and special legal ties of fictitious relationship (milkrelationship), expressed in a strict exogamy and in reciprocal obligations of mutual assistance and help in time of any need and danger. Thus if something was stolen from his foster parents, the pupil was obliged to find the thief and return the stolen object or indemnity as prescribed by custom. The pupil was obliged likewise to protect his foster parents and their children from any danger, especially in the time of a blood-feud. When there was a marriage in the family of his foster parents, the pupil assisted with material help, and if the bride was carried away by force by one of his foster brothers, he was one of the leading co-performers and helpers, jeopardizing his own safety. During the wedding ceremonies he was the first and most prominent attendant of the groom, giving large presents to the bride. When a death occurred in his foster parents' home, he took an active part in all mourning ceremonies prescribed by custom, such as ceremonial crying, lamentations, wearing the black mourning garments, letting the hair grow, and helping with funeral expenses. Later he took charge of arranging and paying the expenses of the ceremonies for commemorating the deceased.

In their turn his foster parents, every member of their family and their relatives and friends came to the aid of their pupil when he was in danger or need. If it was a war-party, they all were ready to give their own lives in protecting his. They also took a prominent part in the arrangement of his marriage and wedding ceremonies. In the case of his death, following the pattern of their culture, they bewailed and mourned him as their own son and brother.

¹² KOVALEVSKI, Maxim M.: « Coutume contemporaine et loi ancienne. Droit coutumier ossétien éclairé par l'histoire comparée ». Paris, 1893. This is a French translation of the Russian original published under the title: *Sovremennyyi obychai i drevnii zaken. Obychnoe pravo osetin, v istoriko-sravnitel'nom osvesh'chenii*. 2 vols. Moscow, 1886. See: 212-213.

After reviewing the custom of childupbringing in the institution of *atalyk*, representing one form of milkrelationship in the Caucasus, let us take now *the other form of the behavior*: the adoption of mature individuals of a social group. It was manifested in the custom of *ADOPTION BY TOUCHING WITH LIPS THE BREAST OF A WOMAN*, thus representing a simulative parallel with the institution of *atalyk*. It was practiced among all ethnic groups of the Caucasus, such as the Circassians, Kabardians, Abkhazes, Mountain Tatars (Karachais and Balkars), Chechens, Ingushes, Avars, Ossets and the Georgians.

For example, among the *Circassians* it was described and witnessed by many travelers and writers, among them being the above-mentioned F. Taitbout de Marigny¹³, who wrote in his « Voyage dans le pays des Tcherkesses », Paris, 1829, as follows: « La cérémonie pour l'adoption consiste a garder quelques moments dans la bouche le bout du sein d'une femme.... » And according to J. A. Longworth: « The ceremony required that the matron should present the breast to the adopted as to one of their children....¹⁴ » And then he continues: « But this part of it was dispensed with in the adoption of Nadir,¹⁵ who was merely introduced into the harem¹⁶, and invited to salute the women as one of the family. He thus acquired (not to reckon the whole tribe of Kutsuk¹⁷, of which he likewise became a member) a great number of blood relations ».

Here we have information of the existence of the custom of milkrelationship where the basic behavior of « touching the woman's breast with lips » could be substituted by entering the women's quarters. This action represents a fact of acculturation where through the impact of the newly acquired Mohammedan religion the established by tradition custom was changed.

The Abkhazes¹⁸, neighbors of the Circassians, likewise practiced a similar custom of adoption by touching the woman's breast with lips. Thus when an Abkhaz was to be adopted, he was invited to supper by the family adopting him. He presented himself, accompanied by a few of his friends. During the supper the head of the house and his relatives present for the occasion knelt before the adoptive and offered him a glass of wine. After this they all rose and one of them addressed him with the following words: « From this very day we count you as a member of our family and we will be ready to do everything for you and we hope that you will treat us in the same way ». After this they gave him a few rubles and presented some kind of gift to his companions. At the moment of the presentation of gifts they said in the Abkhaz language: « *Valcha evun!* » meaning « the gift for you! » The final act of the procedure was the ceremony of « touching with lips the breast of a woman ». On the carpeted floor of the room a trunk was placed, and on it was seated the matron of the

13 TAITBOUT DE MARIGNY, E.: « Voyage dans le pays des Tcherkesses ». Paris, 1829. In the first volume, pp. 249-356 of Conte Jean Potocky: « Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase », publié par J. Klaproth, 2 vols. Paris, 1829. See: 342.

14 LONGWORTH: Op. cit., II, 285.

15 The name of the person to be adopted.

16 Under « harem » he meant « the women's quarters » the entrance to which was prohibited to males, with exception of the children.

17 The name of the adopting family.

18 DERZHAVIN: Op. cit.: 18-26.

house, surrounded by women. The adoptive placed himself before her, made a bow, and three times touched with his teeth her breast, or as told in Abkhaz language, « He bit three times the breast, » and after every touch he said : « From this day thou art my mother ». With the conclusion of this ceremony he was treated as a blood relative (son) of the family.

In times past the custom of adoption by « touching with lips the breast of a woman » was practiced in all parts of Georgia. The custom was known among the Georgians under the name of *dzudzus kbena*, meaning in English the « breast-biting », derived from two Georgian words : *dzudzu* meaning « breast » and *kbena* meaning « to bite ». The Megrels of western Georgia, when speaking about this custom said in the Megrel language, an ancient dialect of Georgian, *dzudzus achamu*, meaning that a certain individual « had bitten the breast », derived from two words *dzudzu* meaning « breast » and *achamu*, meaning « to bite ». The performance of the custom was very prominent among the Megrels. I myself had an opportunity to see it performed in the village of Nosiri, heard about it as usual behavior, and met many people who bore this relationship. Concerning the practice of this custom in the past, we may quote Arcangelo Lamberti, an Italian Catholic missionary who witnessed it among the Megrels in the seventeenth century. « When two persons wish to enter into close relationship with each other, » Lamberti writes¹⁹, « and they are of different sexes, then the man presses gently with his teeth the nipple of the woman's breast, and after this procedure they regard each other as mother and son, or as brother and sister, according to their age ».

Especially elaborate in detail was the performance of this custom among the Svans, a secluded eastern group of the Georgian Highlanders. It was described in detail by Professor Alexander Khakhanov of Moscow University, himself a Georgian, who knew the people, their language and their culture-historical background. It was printed under the title : « *Linturali* : Knightly Service to a Lady in Svanetia » (*Linturali Rytsarskoe sluzhenie dame v. Svanetii*) in the Russian periodical *Ethnographic Review (Etnograficheskoe Obozrenie)*.²⁰ Originally it was published in the Georgian language periodical *Iveria*, Tiflis, 1889.

The custom reminded Professor Khakhanov of gallant service given to a chosen lady by a European knight in the time of medieval chivalry. This custom was known in the province of Free Svanetia under the name of *linturali*. In the southern part of the country, in the so-called « Dadiani's Svanetia », it was known as *likrisd*, and in the neighboring Georgian provinces of Ratcha and Lechkhum it was called *likerts-lashur*. The *linturali* consisted of the following procedure : when a Svan wished to enter into a fictitious relationship with a certain lady by adoption, with the aim of serving and protecting that lady, he had the right to fulfill his desire by observing the custom of *linturali*. The

¹⁹ LAMBERTI, Arcangelo : « Relazione della Colehida, hoggi della Mengrellia, nella quale si tratta dell' origine, costumi e cose naturali di quei paesi ». Napoli, 1654. A complete Russian translation of this work was made by C. H. von Hahn and printed in the Sb. MK., vol. 43, part 1, pp. 1-232. 1913. See : 170.

²⁰ KHAKHANOV, Alexander : « *Linturali* : Knightly Service to a Lady in Svanetia ». *Linturali : Rytsarskoe sluzhenie dame v Svanetii*. The Ethnographical Review (*Etnograficheskoe Obozrenie*), vol. 1, p. 138. Moscow, 1889. See : 138.

first step, according to the custom, was to inform the chosen lady of his intention; it depended upon her decision whether she would accept or reject the proposition. If she gave her consent with the understanding of her relatives and husband (if she was married), the Svan went into her home accompanied by a friend and carrying a quantity of brandy. He was welcomed and cordially entertained. When the whole family was assembled in one room of the house, the Svan approached his chosen lady with a full cup of brandy in his hand and asked God's blessing upon the *linturali*. He knelt on one knee before her, and with his head submissively lowered he asked her humbly if it was her wish to touch his breast with her teeth, or he had to touch her breast in the same way, which meant: Did she wish to be his foster mother, or he her foster father. If she was adopting him, the Svan strewed a little salt on her bare breast, and, touching the place three times with his teeth, he said: «*Si di mi gezil*», meaning in the Svan language: «Thou art mother, I am son». The ceremony was concluded with the exchange of warm kisses between the new relatives. On the day after the ceremony the Svan received from his foster mother a present consisting usually of one sheep or cow or some other head of cattle, and in return he tried to send her better gifts. After the exchange of gifts they regarded each other as blood relatives, visited each other, and even could sleep together in one bed without anyone questioning the moral purity of their relations. Sometimes this custom was performed with a view to put an end to gossip or bad rumors about the morality of a woman, married or single.

This custom was prominent also in times past among the peoples of the Daghestan region before the introduction of the Mohammedan religion into the country. Subsequently the old custom of adoption was suppressed by Islam and substituted by a simpler one consisting of a common prayer and feasting²¹. Thus, when a person was to be adopted by a Daghestan community or clan, he was obliged to arrange a feast for all members of the group. Only when the adoptive son was poor and could not meet the expenses was the feasting arranged by the adopting group itself. After the feasting ended, the senior clergyman present at the occasion began to pray with loud voice, asking God to give good health and blessed life to the newly adopted member of the community, and to see him as a kind and helpful son. During the prayer every member of the assembly stood up with outstretched arms, the palms of their hands turned upward «toward the sky», and endorsed the prayer with numerous amens. After the prayer the whole assembly recited the first chapter of the Koran, the knowledge of which is obligatory for every good Mohammedan. After this ceremony everyone wiped his face with both hands as a symbol of transmission of Allah's blessings, and congratulated each other on the acceptance into the community of a new member. The new adopted son was provided by the community with all necessities for his life.

The examination of the folklore of the ethnic groups of Daghestan reveals, as we mentioned before, the existence in the country as elsewhere in the Caucasus, of the custom of adoption by touching with lips the breast of a woman. For example, in an Avar folk tale under the title of "The Sea-Horse" (*Morskoï*

²¹ KOVALEVSKI : Op. cit. : 154-156.

kon')²², it is related how a young royal prince saved himself from imminent death by performing this custom. In entering the house of a giant-woman who was also a cannibal, the prince rushed forward and touched with his lips her breast. « Now thou art my son, and I am thy mother! » said the giant-woman bitterly to the young man. And she added : « If you did not touch my breast, look what I was going to do with you ». With these words she seized the cat sleeping near the fire-place, tore it in two, poked it into the hot ashes and swallowed it.

In the same Daghestan region among the *Karakaitags* the custom of the adoption of one individual by a whole tribe was practiced by performing the custom of « touching with lips the breast of women ». As soon as a son was born to their ruler (*Utmi*), the child was taken to all the villages of the tribe, from one to another, where all women in milk gave him suck until he was weaned. After the performance of this ceremony, the child was regarded a blood relative by milkrelationship to every member of the tribe, the foster-brother of each and all of them, and accordingly he was assured their affection, assistance and help during the whole span of his life²³.

In addition to many above mentioned reciprocal advantages for both parties involved in performance of the custom of adoption by « touching with lips the breast of a woman », it figured also in the legal life of the people, especially in prosecution of the blood-feud. Thus a murderer under heavy penalty of blood vengeance could be adopted among the Ossets²⁴, the Georgian P'shavs²⁵ and other peoples of the Caucasus by the mother of the man he killed, through the ceremony of « touching the woman's breast with lips ».

After this survey of the practice of the custom of milkrelationship in the Caucasus, let us review the opinion about the *meaning and origin* of this behavior expressed by the scholars of the past and present generation. Regardless of their ideological inclinations they all saw in the « institution of *atalyk* », as well in the practice of adoption by « touching with lips the breast of a woman », an indication or rather survival of matriarchate, supposedly practiced in the past by ethnic groups of aboriginal Caucasus.

From the sources of the past supporting this view we may mention as an example the works of the well known Russian scholar of comparative jurisprudence, Professor *Maxim M. Kovalevski*. From his numerous manuscripts and papers directly dealing with the Caucasus we may mention, here his 1) « Coutume contemporaine et loi ancienne. Droit coutumier ossetian éclairé

²² CHIRKAEVSKI, Adimir : « The Oral Traditions of the Caucasus Mountaineers. The Avar Popular Traditions, Tales and Fables. Collected and Translated by Ad. Cirkaevski. *Narodniya skazaniya kavkazskikh gortsev. Avarskiya narodniya skazaniya. Skazki i basni. Sobranniya i perevedeniya Ademirom Chirkaevskim*. Sb. KG., vol. 2, pp. 9-76. 1869. See : 9-16.

²³ BADDELEY : Op. cit., I, 18.

²⁴ BAZORKIN, Aslambek : « The Pilgrimage of the Mountaineers ». *Gornoe palomnichestvo*. Sb. KG., vol. 8, pp. 1-12. Tiflis, 1875. See : 3-4.

KARGINOV, S. : « The Blood-Feud Among the Ossets ». *Krovavaya mest' u osetin*. Sb. MK., vol. 44, part 2, pp. 170-210. Tiflis, 1915. See : 200.

²⁵ KHAKHANOV, Alexander : « About the Pshavs ». *O Pshavakh*. Sb. ME., vol. 3, Moscow, 1888. See : 144.

par l'histoire comparée », Paris, 1893. His other, not less prominent, work is 2) « Law and Custom in the Caucasus » (« *Zakon i obychai na Kavkaze* »), 2 vol., Moscow, 1890. And we may add also his article 3) « La famille Matriarcale au Caucase », printed in the « *L'Anthropologie* », vol. 4, pp. 259-278, Paris, 1893.

At the present time among the social scientists and especially the ethnologists, we find the same interpretation of the meaning and origin of this behavior regarding the custom of milkrelationship in the Caucasus as one of the survivals of the matriarchate. The scholars of the Soviet Union in their numerous works dealing with the Caucasus follow the same line of thought. From a great number of individual articles and books published in the Soviet Union, which deal with this subject, we may mention as an example the works of Professor M. O. Kosven of Moscow University such as « The Survival of Matriarchy among the peoples of the Caucasus » (« *Perezhitki matriarkhata u narodov Kavkaza* ») printed in *Sovetskaya Etnografiya (The Soviet Ethnography)*, vol. 4-5, 1936²⁶. We may note also his work especially dealing with the custom of *atalyk* published under the title « *Atalychestvo* » (« The Institute of *Atalyk* ») in the *Sovetskaya Etnografiya (The Soviet Ethnography)*, No. 2, 1935²⁷. Then we may mention his larger work « Matriarchate » (« *Matriarkhat* ») published in the « Learned Memoirs of the Moscow, order of Lenin, M. V. Lomonosov State University » (« *Uchenye Zapiski Moskovskogo, ordena Lenina, Gosudarstvennogo Universiteta imeni M. V. Lomonosova* »), No. 61, section of History, vol. II, Moscow, 1940. And we may also add his report read on a meeting of the Caucasus Section of the Institute of Ethnography of the Academy of Sciences of U. S. S. R., during its March session, 1944, entitled : « The Custom of Returning Home. From History of Marriage » (« *Obychaii vozvrash' cheniya domoi. Iz istorii braka* »). It was later published in the « Short Communications of the Institute of Ethnography. The Academy of Sciences of USSR » (« *Kratkie Soobsh' cheniya. Institut Etnografii. Akademiya Nauk USSR* »), vol. 1, Moscow, 1946²⁸. In this paper Professor Kosven describes a custom practiced in the Caucasus consisting of a bride returning to her parental home after the wedding for a short stay. He tries to prove that it represents a survival of the transitory period in the evolutionary process of human family, leading from the matriarchal to patriarchal, from polygyny to monogamy and from matrilineal to patrilineal forms of the family.

Now reviewing the above expressed ideas about the *meaning and origin* of the custom of milkrelationship in the Caucasus, we may note that the examination of the facts of reality, approached without any preconceived ideas, shows that the institution of *atalyk* and *milkrelationship* in general, do not

²⁶ KOSVEN, M. O. : « Survivals of Matriarchate among the Peoples of the Caucasus ». *Perezhitki matriarkhata u narodov Kavkaza*. Sov. Et., No. 4-5, pp. 216-218. Moscow, 1936. See : pp. 216-218.

²⁷ KOSVEN, M. O. : « The Institute of Atalyk ». *Atalychestvo*. Sov. Et., No. 2, pp. 41-61. Moscow, 1935. See : pp. 41-61.

²⁸ KOSVEN, M. O. : « Custom of Returning Home (From History of Marriage) ». *Obychai vozvrash' cheniya domoi. (Iz istorii braka)*. Kr. S., No. 1, pp. 30-31, 1946. See : 30-31.

represent a survival of matriachy, which, according to our conviction, did not exist in the Caucasus.

This view of the presence of the survival of matriarchate in aboriginal Caucasus was based not only on the practice of the custom of milkrelationship in the country but likewise on the other customs, especially on the *high position of woman* in the social group.

In regard to such opinion we may point out that an impartial study and analysis of factors forming the complex of the *position of woman* in aboriginal Caucasus, taking in consideration her economic, socio-political and moral status in the social group, shows that this position was not a « matriarchy » or « matriarchate ». She was highly respected, living on equal footing with man in a patriarchal, patrilineal, patrilocal and monogamous family, from the most ancient to modern times. And the facts of a survey of the position of woman among the various aboriginal ethnic groups of the Caucasus, as for example, the Circassians, Abkhazes and Georgians, support our opinion.

The beauty and charm of the Circassian woman from the ancient times were made world-famous through the accounts and description of the strangers who visited Circassia.

In her country the Circassian woman did not lead, by any means, the secluded and isolated life of her Mohammedan sisters of Turkey, she never covered her face or avoided men. The girls in Circassia had full right to visit their friends and neighbors and take part in all public amusements and festivals, where in company of young men they had the opportunity to exhibit their beauty and skill in dancing. The Circassians had two varieties of dances, the *orirasha* or the circle (*ugg*), and the *kafenir*. The last mentioned represented the typical dance in the Caucasus, performed by both sexes, although not simultaneously. Usually a teen-aged young man stepping out into the middle of the circle, formed by the crowd, opened the dancing under the accompaniment of the native music and the clapping of hands. The steps of the young man, slow at the beginning, became livelier, showing the fiery temperament of the dancer whose adroit and swift movements were suddenly interrupted by the dancer standing on the tips of his toes, succeeded in another moment by quick and graceful movements. The young men were followed by young girls, who slowly floated and circled expressing the passion and charm of their beauty.

Not only in dancing but in general the freedom of behavior of the Circassian women was in many instances puzzling to strangers. From numerous accounts about this matter we may mention a few illustrative examples. Thus according to Chev. Taitbout de Marigny²⁹, the Circassian fair sex, although destined to lead a most laborious life, were far from being condemned in their country, as in Turkey, to an eternal solitude. The young girls especially were admitted to all the fetes, which they embellished by their gaiety, and their society was one of the sweetest recreations of the men, with whom they lived upon terms of the greatest familiarity. According to J. A. Longworth³⁰, the maidens of Circassia were allowed a latitude in their behavior which was elsewhere unknown; not only did they talk and dance with the other sex, but when they pleased,

²⁹ TAITBOUT DE MARIGNY, E : Op. cit., 35.

³⁰ LONGWORTH, J. A. : Op. cit., I, 216.

they exercised their blandishments to an extent that to a stranger was no less perplexing than agreeable.

This freedom of behavior of the Circassian woman was limited by custom. It was not permitted among them to trespass the decency of their moral standards and place in jeopardy their personal honor. The most serious offense among the Circassians was the insult of woman's honor. Such crimes, among them, if not consummated by marriage, very seldom led to reconciliation, but had blood-vengeance as the consequence.

Among the immediate neighbors of the Circassians, the Abkhazes³¹, the socio-political rights of woman and her respect were nearly equal to that of the Georgians, their neighbors to the south, among whom the respect of the woman reached almost the state of the «cult of woman».

Among the Abkhazes, as among the Georgians to the south and various groups of Circassians to the north, woman was the staunch defender of the traditions and the spirit of unity of her family. Outside her family in the social, political and religious life of her community she had rights equal to man. She took active part and in many instances a leading role in deliberations of social and political affairs. In some instances she could even conduct religious ceremonies.

An Abkhaz woman was regarded as ideal when she could captivate everyone with her beauty, her manners and graceful tact. She was also expected to be skilful in the use of dagger, sword and firearms and be able to defend her home in the absence of menfolk in case of an enemy attack. She was taught the skill of horsemanship. She was likewise prepared from early age to take her part, following her social standing, to be a loving and faithful wife and mother and know all rules of etiquette established by custom. She was expected also to take part in the economic life of their immediate family and community with her work around the house or in the fields, according to her social standing.

Among the Georgians not only in the customs of the past but even in the current expressions of their language preference is given to woman before man. Thus when speaking about a male and female together, the Georgian gives the female the first place always. For example, one says «mother and father», in the Georgian *ded-mama*, from the words *deda* meaning «mother», and *mama*, «father», but one never says «father and mother». The Georgian says *da-dzma*, meaning «sister and brother», from the Georgian words *da*, «sister», and *dzma*, «brother»; but not «brother and sister». They say also «female and male», in Georgian *k'al-vazhi*, from the words *k'ali*, «female» and *vazhi*, «male»; «wife and husband» - *tsol-k'mari*, from *tsoli*, «wife» and *k'mari*, «husband», but never «husband and wife».

In everyday speech, in poetry, in music, and in song, and even in dancing, the Georgian glorified the beauty and attributes of the female sex. In every gathering, on all occasions, during work or idleness, in all corners of the country, the Georgians loved to sing and among their songs of warfare and

³¹ DERZHAVIN : Op. cit. : 12-13. DZHANASHVILI : Op. cit. : 18. MACHAVARIANI : Op. cit. : 40-54.

courage there were always the songs of passionate love and the praise of woman's beauty. The beauty and charm of the Georgian women were known from ancient times and praised by travelers who visited the country. Sir John Chardin's³² description of the Megrel and Georgian women may be taken as a typical example. Thus according to him the Megrel women are «so handsome, that they seem born to inspire love», and about the Georgians he writes: «The Georgians are the handsomest people, not only in the east, but, I believe, in the whole world; and I never observed an ordinary person of either sex in this country; but I have seen some that have been quite angelical. Nature has given most of the women such graces as are nowhere else to be seen; and it is impossible to behold without loving them. They are tall, easy, not encumbered with fat, and have slender waists; but they injure their beauty with paint».

The Georgian woman, on the other hand, attained her esteemed position not only by her beauty, but also by her personal qualities which often gave her the leading role in the destiny of the nation and preservation of the country. The personality of the brilliant Queen Thamar of the Georgians may be mentioned as an example. It is necessary to add that not only in Queen Thamar but in the person of every Georgian mother, rich or poor, of noble or humble birth, the country had the most zealous defenders of its sovereignty, its language and culture³³.

The findings of the custom of *milkrelationship* and *high position of woman* were paralleled and connected by the scholars with the ancient culture world of the Mediterranean and the Near East, a part of which, as we think, was the aboriginal Caucasus.

Thus the practice of the custom of milkrelationship was found also among the ancient Greeks and the Etruscans. Among the Ancient Greeks its practice is attested, for example, by adoption of Heracles by Hera (Diodorus, iv, 39). Its existence among the Etruscans is pictured on an Etruscan mirror found in Volterra, showing the adoption of Hercules by Juno. It was at first described by Professor Josef Kohler of the University of Berlin under the title: «Milchverwandtschaft bei den Etruskern» and printed in the «Zeitschrift fuer vergleichende Rechtswissenschaft», vol. 18³⁴. Professor Kohler pointed also to the existence of a similar custom in the Caucasus among the Ossets, taking his information from the above mentioned work of Professor Maxim M. Kovalevski: «Coutume contemporaine et loi ancienne. Droit coutumier ossétien éclairé par l'histoire comparée», Paris, 1893³⁵. In the same period *Dr Albert Hermann Post* discussed the practice of the custom of milkrelationship with its legal implications, including the Caucasus, in both volumes of his well known work «Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz», Stuttgart, 1894-1895³⁶. In more recent time we may mention a discussion of the custom of milkrelationship by Professor Richard Thurnwald, printed under the title «Milchver-

³² CHARDIN, Sir John: «The Travels of Sir John Chardin through Megrelia and Georgia into Persia». London, 1767. See: 339, 370.

³³ My manuscript: «Position of Woman in the Caucasus» is prepared for publication.

³⁴ KOHLER, Joseph: «Milchverwandtschaft bei den Etruskern». ZfVr., vol. 18, pp. 73-75. Stuttgart, 1905. See: 73-75.

³⁵ KOVALEVSKI, M. M.: Op. cit.: 212-213.

³⁶ POST, Albert Hermann: «Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz». Leipzig, 1894-95, 2 vols. I - 1894; vol. II - 1895. See: I, 98; II, 67.

wandschaft » in Max Ebert's « Reallexikon der Vorgeschichte », vol. 8³⁷. And we may add, especially dealing with the Caucasus, Adolf Dirr's work « Aus dem Gewohnheitsrecht der kaukasischen Bergvoelker », printed in the « Zeitschrift fuer vergleichende Rechtswissenschaften », vol. 41, Stuttgart, 1925³⁸.

What concerns the *high position of woman* in the aboriginal (Japhetic) Caucasus, this behavior, as we previously mentioned, was also compared and paralleled by the scholars with similar behavior in the Ancient Pre-Greco-Roman Culture World of the Mediterranean and Near East, which likewise erroneously was interpreted as a form of *matriarchy*. According to their opinion matriarchate was the foundation of the family and social structure of that ancient world. As an example expressing this opinion, we may mention the scholarly and impressive work by Professor George Thomson : « Studies in Ancient Greek Society », New Edition, London, 1954

Thus, part two of Professor Thomson's work, consisting of chapters V and VI, pages 147-294, deals with *matriarchy* of the Ancient Aegean culture world, such as the Lyciens, the Carians and the Leleges, the Pelasgoi, the Minoans. And he brings into the discussion also the Hittites and the ethnic groups of the Proto-Hittites of ancient Anatolia and the Etruscans of Italy as one of their outshoots.

The Hittites, whose language as he justly thinks belongs to the Indo-European linguistic stock, entered Anatolia according to him from the Caucasus. In the last mentioned case he is in agreement with Professor Frederick (Bedrich) Hrozný of the University of Prague and Professor E. Cavaignac of Paris. Professor F. Hrozný's opinion is found in his work with the title : « The Ancient History of Western Asia, India and Crete », New York, 1952³⁹; and E. Cavaignac's view we find in his work : « Le problème hittite », Paris, 1936⁴⁰.

Dr. Thomson points to the acculturative change of the social aspect of Hittite culture under influence of the ancient Proto-Hittite culture groups of Anatolia. Thus the family form of the early Hittite kings which was patriarchal and polygynous, with succession from father to son changed with the time. And in period of greatness of their kings, the queen and queen mother were in positions of authority, the queen mother taking part in official affairs. Likewise in their religion the Hittites adopted the female deities as Ishtar from Babylonia, Hepa and her consort Teshub from Mitanni. The figure of a female warrior-goddess or priestess that appeared in their capital Hattusas, Professor Thomson regards as the prototype of the Amazons, whom he places in Caucasus region⁴¹ as the majority of ancient writers did .

According to my opinion the above mentioned view regarding the high position of woman in the socio-political and moral life of the Ancient Near

37 THURNWAALD, Richard : « Michverwandschaft », Max Ebert's Reallexikon der Vorgeschichte, vol. 8, pp. 190-191. Berlin, 1927.

38 DIRR, Adolf : « Aus dem Gewohnheitsrecht der kaukasischen Bergvoelker », ZfvR, vol. 41, pp. 1-128. Stuttgart, 1925. See : 1-128.

39 HROZNY, Frederiek (Bedrich) : « The Ancient History of Western Asia, India and Crete », New York, 1952. See : p. 102.

40 CAVAIGNAC, E. : « Le problème hittite ». Paris, 1936. See : pp. 1-2.

41 THOMSON, George : « Studies in Ancient Greek Society ». New edition, London, 1954. See : 179-180

East and Mediterranean, including the Etruscans, is not based on the facts of reality. An impartial study of the socio-political, economic, esthetic and moral life of that culture world gleaned from written sources, comparative linguistics and silent records of archeology shows that the high position of woman among them *was not* a form of matriarchy. This question was discussed by me in a paper entitled « Matriarchate in Ancient Near East » read on the annual session of the American Oriental Society, on April 2, 1958, held in New York City. In that paper I tried to present facts denying the existence of matriarchy in the Caucasus and parallelly with it in the Ancient Culture world of the Mediterranean and Near East emphasizing the high position of woman in their society based on the high respect of woman as mother and member of the society equal to man in their socio-political, economic, and moral life. As an example I took the Etruscans. It was a strange behavior for the upcoming Semitic speaking culture groups of the Near East and utterly misunderstood and misinterpreted by the newcomers of the Indo-European speech. As an example we may mention the malicious misrepresentation by the Ancient Greeks of the Etruscans of Ancient Italy. We find, for example, an excellent evaluation of this prejudice and ethnocentrism of the ancient Greeks in Professor David Randall-Maciver's work entitled : « The Etruscans »⁴².

Especially important and gratifying for me in supporting my views, already formulated more than a decade ago, is the opinion concerning the high position of woman among the Etruscans expressed by *Massimo Pallottino*, the Professor of Etruscology and Italic Archaeology in the University of Rome. This noted scholar, in the study of the Etruscans and their culture, opposed the established views to regard the high position of woman in Etruscan society as a form of matriarchy. And writing in his book « The Etruscans », 1955, a translation from the Italian, he emphasizes that the high position of the Etruscan woman was not matriarchy but a clear indication of social equality between the sexes, the behavior which the present « civilized » world only now tries to achieve⁴³.

Concluding our short survey of the practice of the custom of *Milkrelationship* in the Caucasus, we may point out that it represents one of the important factors in cultural behavior of the people. With its function the custom created economic, socio-political and psychological interdependence between individuals, families and communities, thus forming rules of solidarity and unity necessary for survival of the social group itself.

We may add that a review of the legal life of the communities of the Caucasus mountaineers shows not chaos and anarchy but established rules of conduct and order.

Notwithstanding this obvious fact, certain writers, especially those who were friendly to the aims and general policy of the Russian Imperial government usually deplored the « savagery », « lawlessness », and « brutality » of the mountaineers of the Caucasus, and accordingly welcomed the establishment of Russian rule in the country as a great boon to the people and a forward step

⁴² RANDALL-MACIVER, David : « The Etruscans ». Oxford, Clarendon Press, 1927. See : p. 35.

⁴³ PALLOTTINO, Massimo : « The Etruscans ». (Translated from the Italian by J. Cremona) Penguin Books, 1955. See : 151-152, 215-216.

in their civilization⁴⁴. Without going into a discussion of the possible high moral and civilizing merits of the Russian rule in the Caucasus, we may merely mention the obvious truth that the Russian functionaries displayed not only a complete lack of understanding of the natives, but also surpassed, in their brutal and inhuman conduct, the farthest flights of imagination of the so-called « barbarous » Highlanders, whom they were supposed to have come to civilize.

That the mountaineers were not mere bands of lawless brigands and cut-throats hostile to any honest occupation, and living only by pillaging and murdering one another is an obvious fact supported by study of their legal life and examination of historic records and the narratives of various travelers who visited the country both before and after the Russian conquest.

A characteristic example supporting our opinion is the testimony of P. S. Uvarov, former president of the Russian Imperial Archaeological Society, who visited the country soon after the Circassian defeat by the Russians and the « voluntary » emigration of the mountaineers from their beloved homesteads into Turkey, which was full of tragedy, courage, dismay, privations and death for many exiles⁴⁵. The author describes the multitude of abandoned orchards, gardens, cultivated fields, and other proofs of the peaceful agrarian life of the people, at the same time deploring the typical Russian disorder and unsuccessful attempts to govern the conquered country⁴⁶.

The condition of the same country of the Circassian before the Russian conquest had been pictured also by numerous travelers and investigators, beginning with the historians of the ancient world, and including Catholic missionaries of the sixteenth and subsequent centuries and other writers down to the latter part of the last century, when the Russians took control of the country and it was abandoned by its inhabitants. The accounts of two Englishmen, J. S. Bell and J. A. Longworth, who lived in Circassia in the 1830's are particularly enlightening. They both could be accused by those who desire so of their Anglophile and Russophobe aspirations expressing that time's feelings of two great nations toward each other. But on the other hand, the description of the Circassian countryside and the people's character given by these two English eyewitnesses are fully unprejudiced and worthy of quoting. They found well-cared-for orchards, cultivated fields, and a countryside strikingly similar to some of the best cultivated parts of rural England. Thus J. S.

⁴⁴ LILOV, A. : « The Ways of Life of the Caucasus Mountaineers ». *Ocherk byta kavkazskikh gortsev*. Sb. MK., vol. 14, part 1, pp. 1-58. 1892. See : 28-33.

⁴⁵ ABRAMOV, Ya. : « The Mountaineers of the Caucasus ». *Kavkazskie gortsy*. MICH., No. 3. 1927.

⁴⁶ UVAROV, P. S. : « The Caucasus. Ratcha, District of Gori, the Mountains of Ossetia, Pshavia, Khevsuria and Svanetia. Notes of a Journey » Part 3. *Kavkaz. Ratsha, Goriiski uezd, gory Osetii, Pshaviya, Khevsuretiya i Svanetiya. Chast' 3*. Moscow, 1904. See : 163.

BERG, L. S. : « Natural Regions of the USSR ». Translated from the Russian by Olga Adler Titelbaum. New York, The Macmillan Co. 1950. See : 218.

GRABOVSKI, N. F. : Kabarda's struggle for independence and her annexation by Russia (An historic sketch). *Prisoedinenie k Rossi Kabardy i bor'ba eye za nezavisimost (Istoricheskii ocherk)*. Sb. KG., vol. 9, pp. 112-212. 1876.

Bell ⁴⁷ writes : « We ascended from the valley through an open wood with hamlets interspersed, and fields of grain exceedingly luxuriant; some of it here, as well as at Sujuk, was, I am sure six feet high; it is now in full flower. Next came a succession of ascents and descents not remarkable, except indeed in regard to cultivation, which was so general, and the sides of the fields were so clean and well fenced, that I could have believed (had other things permitted) that I was in one the best cultivated parts of Yorkshire ». And a little further on we read : « We stayed for three days with the host at Ankhur, who demurred, and then we moved a little distance westward to the hamlet of three brothers, in a richer portion of the plain, whose clumps of stately oaks, verdant meadows, and heavy crops of corn, brought England vividly before me. Mr. Longworth frequently exclaimed : This is just like England. »

Alexander Grigolia

Philadelphia, Pennsylvania. U. S. A.

⁴⁷ BELL, James Stanislaus : « Journal of a Residence in Circassia during the Years 1837, 1838 and 1839 ». In 2 vols. London, 1840. See : I, 135.

ABBREVIATIONS

- Kr. S. — *Institut Etnografii, imeni N. N. Miklukho-Maklaya. Kratkaya Soobsh'cheniya. Izdatel' stvo Akademii Napk SSSR.*
Institute of Ethnography, named after N. N. Miklukhol-Maklai. Short Informations. Published by the Academy of Sciences of USSR. Moscow-Leningrad.
- MICH — *Materialy dlya Izucheniya Cherkesskogo Naroda. Izdanie Obsh'chestva Izucheniya Adygeiskoi Avtonomnoi Oblasti i Adygeiskogo Oblastnogo Istoriko-Etnograficheskogo Muzeya.*
Material for the History of the Circassian People. Published by the Society for Study of the Adygeisk Autonomous Region and of the Adygeisk Regional Historico-Ethnographic Museum. Krasnodar. 1927.
- Sb. KG — *Sbornik Svedenii o Kavkazskikh Gortsakh.*
Magazine of Information about the Caucasus Mountaineers. Tiflis. 10 vols. The publication has a special paging.
- Sb. ME — *Sbornik Materialov po Etnografii, izdavaemyi pri Dashkovskom Etnograficheskome Muzee.*
Magazine of the Ethnographic Material published by the Dashkov Ethnographic Museum. Moscow.
- Sb. MK — *Sbornik Materialov dlya Opisaniya Mestnostei i Plemen Kavkaza.*
Magazine of the Material Describing the Localities and the Tribes of the Caucasus. Tiflis. Makhaeh-Kala.
- Sov. Et — *Sovetskaya Etnografiya.*
The Soviet Ethnography. Leningrad. Moscow.
- ZfvR — *Zeitschrift für vergleichenden Rechtswissenschaften.* Stuttgart
- Zp. KGOB — *Zapiski Kavkazskago Otdela Imperatorskago Russkago Geograficheskago Obsh'chestva.*
Memoirs of the Caucasus Branch of the Imperial Russian Geographic Society. Tiflis (From 1872).

DIDMOURAVIANI ; A NARRATIVE POEM

OF THE SEVENTEENTH CENTURY

Georgian history in the first third of the seventeenth century is dominated by the formidable figure of Giorgi Saakadze. He came from a family of only moderate consequence among the nobility, but in the year 1609 he made his mark by the defeat of a body of marauding Crimean Tartars. Later his sister was married to the young king of K'art'li, Luarsab II, and he was able to make himself the real ruler of the land. He acquired his soubriquet *didmouravi* ('the Great Mourav') from his holding the office of mourav, or governor, of Tbilisi, K'rtzhilvani, and Dvalet'i. After a time, however, he was forced by the success of ill-wishers in gaining the ear of the king to flee the country, and he betook himself to the court of Shah Abbas, where he was well received. Thereafter he won distinction in campaigns with the shah's armies in Afghanistan and elsewhere. His continuing influence in Georgia seems to have been of material assistance to the Persians in achieving the rapid subjugation of K'art'li and Kakhet'i after their invasion of 1614 — an invasion in which he took an active interest. In 1623, however, having learned of the shah's intention to have him put to death, he anticipated events by putting himself at the head of a national revolt which had been provoked by the excesses of Persian rule. In the years that followed he inflicted a number of defeats upon the Persians, but in the end he was constrained to take refuge in Turkey, to be executed in obscure circumstances while with an Ottoman army at Konya - in the same year, 1629, as that in which the shah with and against whose armies he had fought so many battles breathed his last.

Saakadze's character has been very variously judged. For Vakhusht, writing in the following century, he was 'a man, brave and strong, who united tremendous energy with audacious courage, but who was cunning, cavilling, distrustful, whispering always and ceaselessly interfering in the affairs of his neighbours' (1). Scholars of our own day, such as Professor Kekelidze (2) and Professor Baramidze (3) - the latter, it is true, recognises that there is a darker side to the picture (4) - see in him, on the other hand, a disinterested patriot, striving for the unity of Georgia, a strong central government, the curtailment of the power and privileges of the nobility, and the amelioration of the lot of the common people; a man whose great error it was to persuade himself that he could harness the aggressive imperialism of Shah Abbas for the furtherance of his own enlightened policies. For those who take this view of him, Saakadze was first driven from the country whose welfare he had so much at heart by jealousy, calumny, and the unworthy credence lent to these by a young and

1 W. E. D. ALLEN, *A History of the Georgian People*, London, 1932, p. 166; from BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, 11, 1, 45.

2 *K'art'uli literaturis istoria*, 11, Tbilisi, 1958, p. 531.

3 In *K'art'uli literaturis istoria* (a different work from that referred to in the last note), 1, Tbilisi, 1954, pp. 383-84.

4 *Ibid.*, p. 385.

inexperienced king. The picture recalls the description in the *Poema del Cid* of the manner in which the Cid was forced into exile by the accusations of Garcia Ordenez and the suspicions of King Alfonso. Well might the Georgian people when Saakadze left their land have echoed the cry of the citizens of Burgos :

‘ Dios, qué buen vassallo, — si oviessse buen senore ! ’

A less sympathetic eye might perhaps see in the figure of the Great Mourav the very type of the military adventurer so familiar to Western Europe in the epoch of the Thirty Years’ War. More particularly, such an eye might possibly discern, for all the difference in the scale of their activities, certain resemblances between his character and career and those of Wallenstein. Linked with the same ability to create an army out of nothing, to handle the soldiery of any country, and to command in the field, there is, the argument might run, the same ambiguity as to character and motive, the same eye for the main chance, and the same readiness to enter into negotiations with all and sundry, irrespective of formal political alignments. It might be further observed that the execution of the Georgian seems to belong to the same sorry world of political violence as the Bohemian’s murder at Eger some five years later.

Fortunately, however, the student of literature is not called upon to make the assessments of men and affairs that are required of the historian : for the former the interest of Saakadze’s career lies in its having furnished the inspiration and material for one of the most notable products of the seventeenth-century revival of Georgian letters, the narrative poem *Didmouraviani*⁽⁵⁾ — “ The story of the Great Mourav ”.

Practically all that is known with any certainty of the life of the author, Ioseb Saakadze, commonly known as *T’bileli* (‘ of Tbilisi ’) seems to be that in his later years he held the metropolitanate of Tbilisi, that he wrote a number of other works⁽⁶⁾ (how many is uncertain, but four have survived in manuscript) on subjects more obviously appropriate to the pen of an ecclesiastic than war and politics, and that he died in 1688. In the introduction to his edition of the poem Platon Ioseliani volunteers some further biographical data⁽⁷⁾, but as nothing appears to be known of the material on which it is based, it must be treated with a certain reserve. *T’bileli* himself tells us in the epilogue to his poem that he is of the kin of its hero. According to Ioseliani he was a grandson, but today the consensus of opinion seems to be that he was more probably a nephew⁽⁸⁾. He was clearly a man of learning, steeped in the classics of Georgian literature : in his poem there are references to or echoes of *Amiran-Darejaniani*⁽⁹⁾, *Visramiani*⁽¹⁰⁾, *Vep’khistqaosani*⁽¹¹⁾, and *Rostomiani*⁽¹²⁾.

⁵ The work has been edited three times; by Platon Ioseliani in 1851; by I. Imedashvili and S. Dehiladze in 1897; and by G. Leonidze in 1939.

⁶ LEONIDZE (introduction to his edition), pp. XXIX-XXX; KEKELIDZE, pp. 528-29.

⁷ LEONIDZE, pp. XIX-XXIV; KEKELIDZE, pp. 525-26.

⁸ LEONIDZE, p. XXII; BARAMIDZE, p. 384. KEKELIDZE, p. 525, leaves the question open.

⁹ LEONIDZE, p. 4, quatrain 10.

¹⁰ *Ibid.*, p. 51, quatrain 367.

¹¹ *Ibid.*, p. 5, quatrain 18; p. 26, quatrain 155; p. 59, quatrain 440. *T’bileli*’s devotion to Rust’aveli’s masterpiece extended to the interpolation therein of quatrains of his own composition. LEONIDZE, pp. XXIX-XXX; KEKELIDZE, pp. 527-28; BARAMIDZE, pp. 324, 326.

¹² *Ibid.*, p. 9, quatrain 49.

A reference in the prologue to that part of Archil's *Archiliani* which is cast in the form of a conversation between T'eimuraz I of Kakhet'i and Rust'aveli is commonly held to be sufficient proof that *Didmouraviani* must have been written after the completion of the 'conversation' in 1682 or 1683⁽¹³⁾. Since, as noted above, T'bileli's death occurred in 1688, those who accept the argument can maintain that his poem must have been written almost certainly *circa* 1685. Leonidze, however, does not interpret the evidence of the prologue in this sense, but believes that the work was written during the period of Archil's occupancy of the throne of Kakhet'i, 1664-75⁽¹⁴⁾.

The poem, in Leonidze's edition, comprises 482 Rust'avelian quatrains⁽¹⁵⁾ in eleven 'chapters', with a prologue of three quatrains and an epilogue of eight. The proportion of quatrains carrying a triple rhyme is high. In the fashioning of his rhymes the poet allows himself a good deal of latitude.

While the influence of T'eimuraz, the first major figure in the literary renaissance of the seventeenth century, is perhaps to be discerned in T'bileli's partiality for homonyms, whether as a matter of convenience or as a means of displaying his virtuosity in the use of his mother tongue, at the end of his lines, he does not belong to the school of his royal predecessor. T'eimuraz had spent his youth at the court of the shah, and was steeped in the literature of Iran. Many of his works are adaptations of tales beloved by the Persian poets, and his verses are full of words borrowed straight from their tongue. T'bileli, in contrast, is firmly rooted in his native soil. He has nothing of the East about him in matter or in manner. He gives the impression of being something of a purist in his use of language. As befits a lover of Rust'aveli, his vocabulary is essentially classical; the words of foreign origin in his quatrains were for the most part naturalised in Georgian in the middle ages.

T'bileli had a generous measure of family pride in the life and exploits of the Great Mourav, and the chief purpose of his composition was clearly to rescue the reputation of his kinsman from the hands of detractors. He makes a beginning by imagining him as learning near the end of his life that 'the king' (un-named, but apparently we are to understand him to be T'eimuraz⁽¹⁶⁾) has been turned against him and purposes to have him put to death. The bulk of the poem is given the form of an *apologia pro vita sua* put into the Mourav's own mouth. The narrative covers the years 1609-29.

These notes are the outcome of a mere first reading, not of the close study of both text and historical background that it would be necessary to undertake before any serious criticism of *Didmouraviani* could be attempted. On such a reading the qualities that chiefly stand out are the vigour of the narrative and the tragic intensity of the passages expressive of personal emotion.

R. H. Stevenson

¹³ KEKELIDZE, pp. 529-30; BARAMIDZE p. 384.

¹⁴ LEONIDZE, pp. XXX-XXXIII.

¹⁵ These consist of sixteen-syllable lines of a trochaic and dactylic character with a double or triple rhyme *aaaa*.

¹⁶ LEONIDZE, p. VI; KEKELIDZE, p. 523, text and note.

THE NEW OXFORD EDITION OF PROCLUS DIADOCHUS

by D. M. Lang

In the history of Georgian philosophy, there are few names more celebrated than that of the neo-Platonist Ioane Petritsi, who flourished in the latter part of the eleventh and the early years of the twelfth century. Among the works with which Petritsi enriched Georgian literature and thought is a free rendering of the *Institutio Theologica* or *Elements of Theology* by Proclus Diadochus (A. D. 410-85), the foremost representative of the neo-Platonist school. This Georgian rendering of Proclus, made direct from the Greek, is accompanied by a commentary written by Petritsi himself. In Georgian, the work goes under the title of *Kavshirni*; described in some detail by N. Y. Marr in his monograph « Ioann Petritssky, gruzinsky neoplatonik XI-XII veka » (*ZVO*, XIX, St. Petersburg, 1909), the complete work was published by Professor Simon Qaukhchishvili (tom. 1, text, Tbilisi, 1940; tom. 2, commentary, Tbilisi, 1937).

In addition to its significance in the history of Georgian philosophy, the Petritsi version of Proclus is also of value for the purpose of correcting and reconstituting the text of the original Greek version, particularly since Petritsi used for his translation a Greek manuscript considerably older than any now surviving. This fact was recognized thirty years ago by the editor of the standard text of Proclus' *Elements of Theology*, the distinguished Oxford scholar Professor E. R. Dodds, who was able to make use of some material, including a collation of the first five chapters of the Greek and Georgian redactions, supplied to him from Tbilisi by Professor Qaukhchishvili. (See Proclus, *The Elements of Theology*. A revised text with Translation, Introduction and Commentary by E. R. Dodds. Oxford, at the Clarendon Press, 1933, pp. xli-xlii.)

Professor Dodds' edition of Proclus, an outstanding scholarly achievement, has long been out of print. The Clarendon Press in Oxford has therefore decided to reissue the work, together with a new supplement written by the editor and embodying fresh material which has become available since the appearance of the first edition in 1933. Professor Dodds has thus been able to add some further notes on the Georgian version of Proclus' treatise, based on Professor Qaukhchishvili's edition of Ioane Petritsi's rendering. The following is the text of Professor Dodds' remarks :

p.xlii. Since I wrote my introduction Petritsi's Georgian version of the *Elements* has been published by Dr. S. Qaukhchishvili (Kauchtschischwili) in *Ioannis Petritzii Opera*, tomus I (Tbilissi, 1940), and his commentary in tomus II. I owe it to the generous co-operation of Dr. D. M. Lang, Reader in Caucasian Studies at the School of Oriental and African Studies, that I am now able to provide some further information about it. The book proved to be unobtainable in this country, but during a visit to the U. S. S. R. Dr. Lang was enabled by the friendly help of the Georgian Academy of Sciences to procure

a copy, and he has been good enough to translate for me from the Georgian over fifty selected passages. Unfortunately, Petritsi's version does not reflect its Greek exemplar at all closely. It is a free translation, and in addition it exhibits many errors which are unlikely to go back to the Greek. Some of these are evidently due to a failure to follow Proclus' reasoning, while others, such as the total omission of prop. 149, may well have been introduced by peccant Georgian copyists. (Qaukhchishvili's careful edition is based on ten Georgian manuscripts, but he states that the best codex, written in the 13th century, was not available to him.) For these reasons it has only limited value for the reconstitution of the Greek text. It can, however, be shown with certainty that Petritsi's exemplar belonged to the MPQW group, with which he shares numerous characteristic errors, whereas I have nowhere found him erring in the sole company of BCD. As between M(W) and (P)Q the Georgian seems to be more or less neutral: errors otherwise peculiar to M or MW reappear in Geo at pp. 64.29, 94.6, 138.17; on the other hand it reproduces a characteristic error of Q at p. 102.11.

Very occasionally, in the passages I have examined, Geo seems to point to a good reading which has vanished from the direct tradition. The clearest instance is at p. 148. 7-8, where Geo has 'each one will know all things simultaneously. But if it should be known to it in parts...' This confirms my correction $\pi\alpha\varsigma . \epsilon\iota (\pi\alpha\sigma\iota$ MW, $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha$ BCD, $\tau\acute{o}$ Q). For various reasons the following points also seem worth recording:

p. 14. 6 : $\kappa\alpha\iota$ τὴν φύσιν τῶν ὄντων om. Geo, perhaps rightly (cf., however, *Th. Pl.* 73. 10 $\acute{\alpha}\nu\tau\alpha$ τὰ ὄντα καὶ πάσας τὰς τῶν ὄντων φύσεις).

p. 22. 1 : « spiritual existence » Geo, perhaps pointing to my conjecture $\psi\upsilon\chi\iota\kappa\acute{\eta}$ ($\psi\upsilon\chi\eta$ PQArg : $\psi\upsilon\chi\eta\varsigma$ BCDOW : deficit M).

p. 80. 20 : « is eternal being » Geo (= $\acute{\alpha}\epsilon\iota$ ὄν ἐστι Q : ὄν om. cett.). But in the next line Geo does not recognise Q's $\pi\acute{\alpha}\sigma\iota\nu$.

p. 92. 8-9 : « the movement inherent in it » Geo, showing that BCD's $\pi\alpha\rho'$ $\epsilon\acute{\iota}\alpha\nu\tau\eta$ stood in the archetype.

p. 114 : after prop. 128 Geo inserts an additional proposition beginning « Every divine and diabolic (? = $\delta\alpha\iota\mu\omicron\nu\iota\alpha$) soul exercises thought in a variable way, and no intelligence does so in an immutable fashion. » This cannot be authentic : it contradicts props. 170 and 184, and the terms $\delta\alpha\iota\mu\omicron\nu\omega\nu$, $\delta\alpha\iota\mu\omicron\nu\omicron\nu\omicron\varsigma$, are not used in the *El.Th.* I have no clue to its origin.

p. 124.19 : « Each providence of the divine sort » Geo, apparently confirming my correction $\theta\epsilon\acute{\iota}\omega\nu$ ($\theta\epsilon\acute{\omega}\nu$ Mss).

p. 144. 32 : Geo rightly omits the negative (as M primitus).

p. 180. 24 : « it cannot ever have a beginning » Geo, supporting Q's $\acute{\alpha}\rho\chi\eta\nu$ ποτε.

p. 182. 17 : « ascends in company with its soul » Geo, pointing to my correction $\sigma\upsilon\nu\alpha\nu\acute{\alpha}\gamma\epsilon\tau\alpha\iota$ ($\sigma\upsilon\nu\acute{\alpha}\gamma\epsilon\tau\alpha\iota$ MW : $\sigma\upsilon\nu\acute{\alpha}\pi\tau\epsilon\tau\alpha\iota$ Q).

On the life and writings of Petritsi, who had been a pupil of Psellus at Byzantium, see M. Tarnishvili, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* (= *Studi e Testi*, vol. 185, Vatican City, 1955) 211-225. His interest in Neoplatonism is further attested by his translation of Nemesius, *de natura hominis*, into Georgian.

UNE EDITION CRITIQUE DE LA VERSION GEORGIENNE DE L'APOCALYPSE

En présentant ici l'an dernier ¹ l'édition critique du Psautier géorgien publiée en 1960 par Melle Mz. Šanidze, nous signalions que venait alors de paraître également une édition de la version géorgienne de l'Apocalypse.

Cette publication est l'œuvre de M. I. Imnašvili, excellent philologue avantageusement connu déjà par son imposant « Lexique du tétraévangile géorgien » paru à Tiflis en 1948-1949 ²; elle constitue une partie (p. 1-205) du volume 7 des « Travaux de la Chaire d'ancien géorgien » de l'Université de Tiflis, publiés sous la direction de M. A. Šanidze ³; elle comprend deux sections 1) l'édition de la version géorgienne de l'Apocalypse, suivie de l'édition du commentaire d'André de Césarée (p. 3-115); 2) une étude sur ces textes (p. 119-162) et un lexique développé (p. 163-205).

De tout le Nouveau Testament géorgien, c'est le livre de l'Apocalypse qui est le plus récent; l'Apocalypse ne fut, en effet, traduite en géorgien qu'au X^e siècle, par S. Euthyme l'Hagiorite († 1028) ⁴. Dans sa biographie des SS. Jean et Euthyme, Georges l'Hagiorite note parmi les ouvrages traduits par Euthyme იოვანე მახარებელისა ხილვად და ხილვისა თარგმანი ანდრეა კესარიელისა « Iohannis evangelistae Visionem et Visionis interpretationem Andreae Caesariensis » ⁵. Et les trois manuscrits les plus anciens de la version géorgienne disent explicitement que le traducteur est S. Euthyme ⁶.

¹ Une édition critique du Psautier géorgien, dans *Bedi Karthlisa*, no 36-37 (1961), p. 12-20.

² ი. იმნაიშვილი, ქართული ოთხთავის სიმფონია-ლექსიკონი (ძველი ქართული ენის ძეგლები, 6), Tiflis, 1948-1949, 032-840 p. — Voir *Le Muséon*, 72 (1959), p. 451-452.

³ ი. იმნაიშვილი, იოვანეს გამოცხადება და მისი თარგმანება. ძველი ქართული ვერსია (= ძველი ქართული ენის კათედრის შრომები, 7, p. 1-205, 6 planches hors texte), Tiflis, 1961. — Le même volume contient en outre les deux études suivantes : 1) ა. შანიძე, გრამატიკული სუბიექტი ზოგიერთ გარდაუვალ ზმნასთან ქართულში, p. 207-228; 2) ლ. კიკნაძე, უწყვეტლის ხოლმეობითის მწკრივი ძველ ქართულში, p. 229-279.

⁴ Voir St. LYONNET, dans M.-J. LAGRANGE, *Critique textuelle* [du N. T.], II, Paris, 1935, p. 635; კ. კეკელიძე, ქართული ლიტერატურის ისტორია, I, Tiflis, 1960, p. 194, 198, 415; M. TARCHNISHVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* (*Studi e Testi*, 185), Vatican, 1955, p. 128, 131, 316; IDEM, *Die Anfänge der schriftstellerischen Tätigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skleros*, dans *Oriens Christianus*, 38 (1954), p. 113-124; J. SCHMID, *Studien zur Geschichte des griechischen Apokalypse-Textes*, I, Einleitung, Munich, 1956, p. 113-114.

⁵ Éd. ი. ჯავახიშვილი, ცხორება იოვანესი და ეფთვიმესი, Tiflis, 1946, p. 29, 24-25; efr trad. P. PEETERS, *Histoires monastiques géorgiennes*, Bruxelles, 1923, p. 35, 3-4.

⁶ Voir ci-dessous. — Th. Žordania (ქრონიკები და სხვა მასალა საქართველოს ისტორიისა, I, Tiflis, 1892, p. 124-128) estimait qu'il s'agissait, non de S. Euthyme l'Hagiorite, mais d'Euthyme Grjeli; cette opinion, que contredit notamment le témoignage

Ces trois manuscrits sont les cod. H 1346 et A 397 de Tiflis, et le manuscrit géorgien 85 du Sinaï.

1. Tiflis, Institut des Manuscrits, cod. H 1346 (A); parchemin, copié au Mont Olympe en 978; apporté à Tiflis en 1917 du monastère de Šiomgvine⁷. Le manuscrit ne contient que l'Apocalypse (fol. 2r - 59v) et le commentaire d'André de Césarée (fol. 60r - 208r). Au fol. 208r se lisent les invocations suivantes⁸ :

Christe, glorifica spiritu Euthymium, huius (libri) interpretem; amen, sit.
Christe miserere Sabae, huius (libri) scribae et Iohannis glutinatoris (*mmoseli*).

Le colophon du copiste Saba (fol. 208v - 210r) indique que le manuscrit a été copié au Mont Olympe, en 978, au temps de l'insurrection de Bardas Scléros (976 - 979), sur laquelle il apporte un témoignage intéressant⁹ :

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, per intercessionem omnino sanctae Dei Genitricis et semper virginis Mariae, per potentiam vivificae venerandae Crucis et sanctorum et gloriosarum caeli potestatum archangelorum, sancti prophetarum, praecursoris et baptistae Iohannis, sanctorum et omnino laudabilium apostolorum et martyrum, sancti Iohannis theologi, apostoli et evangelistae et omnium sanctorum qui grati fuerunt Deo, dignus factus sum ego, indignus et peccator Saba K(u)ti, describere manu mea sanctum hunc et verum librum Apocalypsis, per auxilium Dei et iussum spiritalis magistri mei Gregorii et fratris mei Iohannis. Et diligenter conatus sum ut sine-errore describerem, et rursus asseveravi, et ubicumque inveni vel defectum aut additum, usque ad litteram unam, omnia correxi, et puto quia priore melior est. Nunc vos etiam qui scribetis, item facite, ut innoxii fiatis; et (vos) qui legetis hoc nostrum scriptum (Deus vos contentos-faciat), in sancta oratione vestra nostri mementote, ut per orationem vestram et intercessionem omnium sanctorum qui hunc librum scribunt, simul digni fiamus intrare in caelestem civitatem Ierusalem, gratia et misericordia domini nostri Iesu Christi, cuius est gloria a saeculo in saeculum. Amen.

Descriptus est (hic liber) in Graecia, in Monte sancto Olympe, in domicilio

de Georges l'Hagiorite, ne peut se soutenir; voir კ. კეკელიძე, ორი ექვთიმე ძველ ქართულ მწერლობაში, dans IDEM, ეტიუდები ძველი ქართული ლიტერატურის ისტორიიდან, IV, Tiflis, 1957, p. 90-104; TARCHNISHVILI, *Die Anfänge*, p. 118-119,

⁷ Voir ქრისტინე შარაშიძე, ხელნაწერთა აღწერილობა, H III, Tiflis, 1948, p. 292-293; IMNAISHVILI, p. 125-128; R.P. BLAKE, dans *Harvard Theological Review*, 21 (1928), p. 287, avec note 7; G. GARITTE, dans *Le Muséon*, 74 (1961), p. 400-401; ლ. მენაბდე, ძველი ქართული მწერლობის კერები, I, Tiflis, 1962, p. 195. Des reproductions photographiques de ce ms. ont été publiées par M. I. Abuladze (ქართული წერის ნიმუშები. პალეოგრაფიული ალბომი, Tiflis, 1940, pl. 40-41 = fol. 73 v - 74 r et 74 v - 75 r; cfr p. 301-302); les planches 1 et 2 de M. Imnaishvili reproduisent respectivement le fol. 91 r et le fol. 107 v. D'après Blake (endroit cité ci-dessus), le ms. H 1346 serait de la même main que le ms. 42 d'Ivion (Aetes et Épîtres); la comparaison des reproductions photographiques (ABULADZE, pl. 40-41 et pl. 40-41 et pl. 37) n'est guère favorable à cette identification.

⁸ Catalogue H III, p. 292; IMNAISHVILI, p. 125.

⁹ Catalogue H III, p. 292-293; IMNAISHVILI, p. 126-127.

sanctae Deiparae, in laura nomine Crania¹⁰, in regno Basili et Constantini (976-1025), in patriarchatu Antonii (III, 974-979) et dura secessionem Bardae Scleri (*varda skleros*), cum valde vexaretur Graecia, cum devastarentur pauperes, cum interimerent iuvenes sine misericordia alter alterum gladio, frater super fratrem et pater super filium; hoc totum fiebat cum hunc librum scriberem; cuiusmodi autem victoria daretur, nullus sciebat praeter Deum; omnes alter in alterum ruebant verbo et opere, parvi et magni, omnes pugnabant¹¹.

A principio anni erant 6.582 (= a. D. 978), chronicon erat 198 (= a. D. 978).

2. Tiflis, Institut des Manuscrits, cod. A 387 (B); parchemin, X^e siècle, 452 p. (p. 1-54 plus récentes)¹². L'Apocalypse et le commentaire d'André de Césarée se lisent p. 55-212; le texte de l'Apocalypse est mutilé; les passages suivants manquent : I, 1 - VIII, 13; XIV, 11-14, 20; XIX, 14 - XXI, 2; XXI, 16 - XXII, 19. La p. 212 porte une invocation en faveur du traducteur Euthyme :

Domine Deus, glorifica animam patris Euthymii, qui hunc sanctum librum interpretatus est. Amen¹³.

3. Sinaï, cod. géorgien 85 (C); papier, XI^e siècle (?), 182 feuillets; contient l'Apocalypse (à parir de v, 7) (fol. 1r - 42v), le commentaire d'André de Césarée (fol. 43v - 168v), la *Doctrina XII* de Dorothee de Gaza (fol. 169r - 180v) et le début de la *Doctrina XIII* du même (fol. 180v - 182v)¹⁴. Au fol. 42v, se lit l'invocation en faveur d'Euthyme :

Quicumque hunc mirandum librum legetis, orate (Deus vos contentos-faciat) pro paupere Euthymio, huius libri interprete¹⁵.

Outre ces trois manuscrits anciens, on conserve à Tiflis 6 manuscrits récents, du XVIII^e ou du XIX^e siècle (cod. A 158, A 532, S 113, S 1129, S 1358 et S 3625), qui ne diffèrent du manuscrit A que par des variantes orthographiques que et des vulgarismes¹⁶.

M. Imnaïšvili publie le texte géorgien de l'Apocalypse (p. 3-34) et du com-

¹⁰ Le monastère géorgien de Krania, au Mont Olympe, en Bithynie; voir TARCHNIŠVILI, *Geschichte*, p. 62, p. 135, note 7; PEETERS, *Histoires monastiques*, p. 17, note 5; S. Euthyme séjourna au Mont Olympe et y composa certaines de ses traductions (*ibid.*, p. 34).

¹¹ Voir TARCHNIŠVILI, *Die Anfänge*, p. 118 et 120-124; N. LOMOURI, *K istorii vosstaniia Vardy Sklira*, dans *Trudy Tbilisskogo gos. Universiteta*, 67 (1957), p. 29-46.

¹² Voir Th. D. ŽORDANIA, *Opisanie rukopisej Tiflisskago Cerkovnago Muzeja*, I, Tiflis, 1903, p. 392-395; IMNAÏŠVILI, p. 128-130; BLAKE, dans *Harvard Theological Review*, 21 (1928), p. 287; reproductions photographiques dans ABULADZE, *Albomi*, pl. 51 et 52 (= p. 209 et 210) (cfr p. 305) et dans IMNAÏŠVILI, pl. 3 et 4 (= p. 174 et 180).

¹³ IMNAÏŠVILI, p. 129; ABULADZE, *Albomi*, p. 305.

¹⁴ Voir N. MARR, *Opisanie gruzinskih rukopisej Sinajskogo monastyryja*, Moscou et Léningrad, 1940, p. 242-247; G. GARITTE, *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï* (CSCO 165, Subs. 9), Louvain, 1956, p. 258-262; IMNAÏŠVILI, p. 130-132; reproduction photographique des fol. 87 v - 88 r et 90 v - 91 r dans IMNAÏŠVILI, pl. 5 et 6.

¹⁵ MARR, *Opisanie*, p. 246; GARITTE, *Catalogue*, p. 261; IMNAÏŠVILI, p. 131.

¹⁶ IMNAÏŠVILI, p. 132-133.

mentaire d'André de Césarée (p. 37-115) d'après les trois manuscrits A, B et C, le texte de A étant pris comme texte de base (p. 159).

Dans l'étude qui accompagne cette édition, M. Imnaišvili, après avoir présenté l'Apocalypse et ses commentaires (p. 119-124), décrit les trois manuscrits A, B et C (p. 124-133), analyse les particularités linguistiques et lexicales du texte géorgien (p. 133-154) et énumère les divergences qui d'observent entre le texte de la version géorgienne de l'Apocalypse et le même texte dans la version du commentaire (p. 154-158).

L'ouvrage se termine par un lexique étendu (p. 165-205) qui constitue un très utile complément au lexique du tétraévangile publié naguère par le même auteur.

L'édition de M. Imnaišvili, qui est établie avec toute la précision et l'exactitude souhaitables, est une contribution de valeur à la philologie géorgienne; elle est une des rares éditions critiques que l'on possède de l'œuvre immense du traducteur Euthyme et elle complète heureusement la série des éditions modernes des livres du Nouveau Testament géorgien (désormais, seules attendent encore un éditeur les Epîtres de S. Paul). Elle intéresse en outre la critique textuelle du Nouveau Testament grec et le patrologie.

Gérard GARITTE

CORPUS AREOPAGITICUM

PETRUS IBERUS

(Pseudo-Dionysius Areopagita)

OPERA. VERSIO IBERICA AB EPHREM MCIRE CONFECTA. EDIDIT
COMMENTARIISQUE INSTRUXIT S.I. ENUKACHVILI. TBILISSIS MCMLXI.

Il est regrettable que les savants occidentaux aient ignoré, et beaucoup l'ignorent encore, que les œuvres complètes du pseudo-Denys l'Aréopagite avaient été traduites en géorgien dès le XI^e siècle; cependant elles n'avaient pas été publiées jusqu'en 1961 et existaient seulement en manuscrits, en cinq exemplaires soigneusement conservés dans des institutions scientifiques 1) Noms divins; 2) La Théologie mystique; 3) La hiérarchie céleste; 4) La hiérarchie ecclésiastique et 5) Dix lettres.

L'éditeur du « Corpus Areopagiticum », le jeune savant géorgien S. Enoukachvili a comparé ces œuvres avec la traduction faite par Corderius (*Opera Sancti Dionysii Areopagitae, Antwerpen 1634*) et avec l'édition de Migne : *Patrologica Graeca*. Il ressort de ces comparaisons que la traduction géorgienne ne présente pas le même ordre de succession des œuvres et chaque œuvre elle-même renferme un ordre différent. Chaque ouvrage comporte des commentaires de Maxime le Confesseur et du Patriarche Germanos. Chacun des « Corpus Areopagiticum » géorgien est précédé par une traduction grecque d'épigraphes et d'iambiques, ce que les originaux grecs, d'après les éditions connues, ne possèdent pas, affirme le savant géorgien S. Enoukachvili. Il en conclut que le traducteur géorgien avait entre les mains une édition originale grecque qui comportait des épigraphes et des iambiques. — Ces iambiques existent dans les traductions géorgiennes et chaque épigraphe comporte des commentaires du traducteur; de plus, dans chaque manuscrit géorgien, le traducteur donne également ses propres commentaires.

La traduction géorgienne du Corpus Areopagiticum est précédée d'une préface, suivie elle-même d'une table des matières comprenant les titres des cinq œuvres mentionnées plus haut et quelquefois des sous-titres. Chaque livre comporte également, à la fin, une table des matières.

Le jeune chercheur S. Enoukachvili nous donne la description de chaque manuscrit : A — 110, A — 684, H — 194, N — 416, 1 — 3270, N 463. Après avoir comparé ces manuscrits entre eux et les avoir décrits séparément, il procède à leur comparaison avec l'édition de Corderius *Opera Sancti Dionysii Areopagitae*, et entreprend de rétablir le texte de la traduction géorgienne: complètement des passages manquants, restitution des parties détériorées, en citant parallèlement dans ce dernier cas comme témoins le texte grec original. Bien entendu les nouveaux textes géorgiens comportent la nouvelle ponctuation et comprennent un dictionnaire greco-géorgien.

Ensuite le chercheur géorgien entreprend la comparaison des originaux grecs avec la traduction géorgienne au point de vue de leur contenu et souligne 205 passages qui pèchent par excès de verbiage, puis il cite 89 omissions dans la tra-

duction géorgienne. L'auteur fait aussi remarquer 116 passages où la traduction est d'une excessive liberté et il les compare aux textes grecs. Son attention se porte également sur le remplacement des synonymes, comme par exemple le mot $\tau\epsilon\theta\omicron\varsigma$ qui est traduit en géorgien tantôt par « Saint » ou « Grand », tantôt par « Divine » ou « Divin » et il cite 40 cas de semblables variations. — Les pronoms existant dans les textes grecs sont remplacés par leurs équivalents géorgiens dans 51 cas et des inversions dans la construction des phrases sont relevées 54 fois. Il est à remarquer que les pluriels de l'original grec sont traduits au singulier en géorgien et ceci en 66 endroits, ces substitutions sont nécessitées par une règle grammaticale géorgienne qui veut que les choses abstraites soient employées au singulier. Dans 30 cas c'est l'inverse qui se produit et le singulier du texte original est traduit au pluriel.

D'après S. Enoukachvili, l'édition de Corderius comporte nombre de fautes d'orthographe et d'accentuation des voyelles. Les traductions géorgiennes sont plus justes (copies) dans 18 cas que des textes de l'édition originale de Corderius; elles comportent également 23 cas d'emploi de variantes pour quelques endroits des textes originaux. — L'éditeur de la traduction géorgienne ne se contente pas des comparaisons entre la traduction et les originaux de Corderius, mais examine les variantes des manuscrits vénitiens mentionnés par Corderius lui-même. S. Enoukachvili examine certaines particularités de la langue et du style et d'assimilations phonétiques, métathèses, etc... Il étudie la morphologie et le vocabulaire et conclut que la traduction géorgienne est caractérisée par son purisme, son parallélisme des synonymes et héndiadias, et souligne quelques grecismes aussi bien dans l'emploi du vocabulaire que dans celui des verbes composés, des phrases longues etc...

Mais qui fut donc le traducteur géorgien du « Corpus Areopagiticum » ? — Un ecclésiastique du nom d'Ephrem Mtsiré (Ephrèm le Bref) que le célèbre historien J. Djavakichvili décrit comme un érudit incomparable: philologue, philosophe, historien, doué d'une grande élévation d'esprit et d'intelligence. Il vécut au XI^e siècle. On lui doit, non seulement le « Corpus Areopagiticum » traduit en géorgien, mais aussi bien d'autres œuvres et traductions, dont l'énumération nous éloignerait de notre sujet.

Notons qu'il avait traduit du grec 50 auteurs, 116 œuvres de 15 disciplines diverses, dont: la philosophie, la dogmatique, l'histoire, la liturgie, la mystique, etc...

Ephrèm Mtsiré était aussi un poète, et traduisit de nombreuses iambiques et composa des poésies; il joignit en outre à ses traductions de nombreuses scolies et des commentaires: philosophiques, historiques, lexicographiques et autres.

Examinant de très près les traductions d'Ephrem Mtsiré, S. Enoukachvili nous indique que ces œuvres possèdent toutes les qualités correspondant aux plus hauts niveaux du savoir de son époque. Elles comportent une préface très documentée, une vaste et abondante conclusion, un vocabulaire précis et de précieuses scolies.

Comme on a pu se rendre compte par l'exposé qui précède, le jeune savant S. Enoukachvili n'a ménagé ni sa peine ni son application, ni sa grande érudition et son énergie pour fouiller tous les aspects scientifiques de la traduction géorgienne et il est agréable de constater qu'il a pleinement réussi dans son entreprise, nous dotant ainsi d'une remarquable édition géorgienne du « Corpus Areopagiticum » avec un texte défini et avec un appareil philologique adéquat.

De plus, S. Enoukachvili, dans le cinquième chapitre de son introduction initie le lecteur à l'histoire de l'Areopagiticum : — Qui était son auteur supposé. — Quelles théories existaient depuis les V^e et VII^e siècles jusqu'à ces derniers temps au sujet des auteurs de cette œuvre ?

L'histoire de l'Areopagiticum est bien connue des savants occidentaux, et nous ne nous arrêterons pas ici sur ce sujet traité par Enoukachvili, nous attirerons seulement l'attention sur des recherches les plus récentes sur cette question.

Le savant géorgien Chalva Noutsoubidzé, avait, dès 1942, présenté une nouvelle théorie et tenta de prouver que pseudo-Denys l'Aréopagite était un géorgien, Pétré Iberiéli — Petrus Iberus (Peter the Iberian) Géorgien. Dans son exposé, le Professeur Noutsoubidzé évoquait tout d'abord des faits déjà établis et connus au sujet de l'Aréopagite : que les œuvres du Pseudo-Denys l'Aréopagite ont été écrites dans la deuxième moitié du V^e siècle; elles ont paru en Syrie près de Gaza et sont mentionnées pour la première fois au Concile de Constantinople en 532. Ensuite, Ch. Noutsoubidzé développait sa thèse pour démontrer que le pseudo-Denys l'Aréopagite était en réalité Petrus Iberus. Dans son ouvrage « La mystique du pseudo-Denys l'Aréopagite » il indiquait que les œuvres Areopagitica avaient été attribuées à Denys l'Aréopagite l'Athénien, disciple de l'Apôtre Paul (1^{er} siècle) dans le dessein d'assurer l'autorité et de rehausser l'importance et la signification de ces œuvres. A la création de ce mythe avait également participé Zacharie le Rhétoricien, historien et philosophe (V^e et VI^e siècles) qui connaissait certainement le véritable auteur des œuvres Areopagitica, son époque et ses œuvres. Ce Zacharie était l'élève et le disciple de l'Evêque de Majuma, de son vrai nom Mourvan l'Ibérien, fils du roi des Ibères, envoyé à Constantinople pour son éducation où il étudiait la théologie, la philosophie, en particulier le néo-platonisme de Proclus. Mais l'Impératrice Eudoxie ayant été particulièrement sensible à la beauté du jeune Mourvan d'Ibérie, celui-ci dut s'enfuir en Palestine où il se réfugia dans un monastère et entrant dans les ordres, prit le nom de Petrus Iberus.

De l'avis des historiens il fut célèbre dans le monde entier. Il était le Chef spirituel de la colonie géorgienne en Syrie et forma de nombreux disciples parmi lesquels Serge de Réchaïn, Zacharie de Gaza (appelé plus tard le Rhétoricien) peut-être aussi, le philosophe arménien David Anakht, et d'autres encore.

Zacharie n'ignorait pas que Petrus Iberus écrivait des œuvres, mais il ne le dit pas. C'est Zacharie qui créa le mythe selon lequel les œuvres Aréopagitica auraient appartenu à un philosophe imaginaire Ennius d'Alexandrie qui aurait écrit des livres non orthodoxes; ainsi Zacharie créa-t-il deux mythes : 1. que les œuvres Areopagitica appartenaient à Denys l'Aréopagite, 2. également à Ennius d'Alexandrie. — Pourquoi a-t-il fait cela ? Noutsoubidzé nous dit que dans les écrits Areopagitica il y a des idées qui sont très proches des doctrines monophysites dans leur phase la plus modérée. L'attribution de ces œuvres à Denis l'Aréopagite aurait eu pour but de les placer avec les idées qui s'y étaient développées, sous l'autorité de disciples de l'Apôtre Paul, afin de les étayer et leur donner plus de force. Zacharie aurait volontiers nommé le véritable auteur de ces œuvres qu'il savait être Petrus Iberus, mais il était dangereux de l'exposer étant donné les luttes acharnées qui avaient alors lieu entre les monophysites et diophysites, et il n'a pas livré le vrai nom de l'auteur. Il indiqua Denys l'Aréopagite et plus tard l'imaginaire philosophe Ennius d'Alexandrie.

Par ailleurs des renseignements biographiques sur Petrus, ses œuvres et ses travaux d'érudition, nous incitent, par les preuves fournies, à penser qu'il était bien l'auteur des *Aréopagitica*.

Il existe, en outre, des renseignements précis, selon lesquels Petrus Iberus était en étroite relation avec les philosophes et théologiens du V^e siècle établis à Gaza et en particulier avec Enos (ou Ennius), Essaïe et d'autres, qui se consacraient à l'étude des questions faisant l'objet des *Aréopagitica*.

Petrus Iberus enseignait personnellement à ses élèves une vision du monde *Aréopagitique*. Toutes les preuves existantes sur cette question nous inclinent à reconnaître, comme l'auteur des œuvres *Areopagitica*, Petrus Iberus, Evêque de Majouma en Palestine, le Chef de la Colonie géorgienne de Syrie au V^e siècle, et qui n'était autre que Mourvan, fils du roi des Ibères... — Cette hypothèse est corroborée par des sources syriennes et arméniennes, en particulier par le philosophe Serge de Réchaïn qui traduisit en langue syrienne des œuvres *Areopagitica* en y joignant ses propres commentaires. La vie et l'œuvre du philosophe arménien David Anakht, éclairent également la question de l'*Areopagitica*.

Mais les preuves les plus abondantes se trouvent dans la littérature géorgienne, d'après lesquelles les livres *Areopagitica* sont attribués à Petrus Iberus.

Ces renseignements sont contenus dans des œuvres du début du XII^e siècle, celle du philosophe géorgien Jean Petritzi, et du poète Tchakroukhadzé (dans son poème « *Thamariani* »); d'après ces sources il ressort qu'il existait des récits traditionnels géorgiens que les écrits de pseudo-Denys l'*Aréopagite* étaient bien des œuvres de Petrus Iberus.

Telle était la théorie du Prof. Ch. Noutsoubidzé publiée en 1942 et aussi plus tard exposée en maintes occasions*, en particulier dans son « *Histoire de la philosophie géorgienne* » parue en 1956 (tome I) et en 1958 (tome II).

En 1952 l'Académicien belge Ernest Honigmann publia son étude sur « *Pierre l'Ibérien et les Ecrits du pseudo-Denys l'Aréopagite* », où le savant belge exposait de façon tout à fait indépendante la théorie émise dix ans plus tôt par Noutsoubidzé.

E. Honigmann avait étudié de très près toutes les questions concernant *Aréopagitica* et parmi elles celle de l'*Hierothée* qu'il identifie, comme Ch. Noutsoubidze, avec Jean le Lâze le Maître, et les *Aréopagitics* comme étant celles de Petrus Ibérus.

La question de l'identification du pseudo-Denys l'*Aréopagite* préoccupait depuis longtemps les savants occidentaux et la théorie avancée par Ch. Noutsoubidzé et E. Honigmann produit une véritable sensation dans le monde savant; comme il fallait s'y attendre, quelques spécialistes ne l'ont pas acceptée

* Tout récemment encore Noutsoubidzé écrivait dans le *Mnathobi* N° 4, 1962 : « Jean le Laze recueillit les thèses de l'ouvrage de Proclé 'Éléments Théologiques' et les transmet à Pierre l'Ibérien afin que celui-ci les élabore. Ainsi naquit la première œuvre *Areopagitica*, composé par Pierre l'Ibérien (pseudo-Denys) (cf. mon ouvrage : la première source de 'Liber de Causis', dans 'Annuaire de Byzance', 1961, n° 20). Ce fut, selon toutes les données, le premier ouvrage de Pierre l'Ibérien écrit en géorgien et sur ces bases fut édifiée *Areopagitica*. »

Comme on le voit, le « *Liber de Causis* » a bien — selon le Pr. Noutsoubidzé — été écrit par Pierre l'Ibérien (Denys-l'*Aréopagite*), et constitue le fondement de toutes ses œuvres.

comme définitivement réglée, mais d'éminents savants l'ont cependant prise en considération.

En Géorgie même, cette théorie n'a pas été partagée par l'Académicien K. Kékélidzé et S. Danelia, mais elle a ses partisans en la personne de l'Académicien S. Kaoukhtchichvili, Ch. Khidacheli et d'autres. Les savants de l'Union Soviétique Orloff, le Dr Sidorova et d'autres sont d'accord, ainsi que la grande Encyclopédie Soviétique, sur le fait que le pseudo-Denys et Petrus Iberus étaient une et même personne. — L'éditeur de la traduction géorgienne de Aréopagitica S. Enoukachvili partage cette opinion et commentant quelques moments biographiques de Petrus Iberus, démontre avec d'autres preuves la véracité de cette thèse. En outre, il publie séparément des études spéciales sur la question.

Il ne nous est guère possible de nous immiscer dans la discussion concernant Petrus Iberus, car c'est l'affaire des spécialistes; nous voudrions seulement attirer l'attention sur la grande importance que revêt pour la science en général l'édition d'une traduction du XI^{ème} siècle des œuvres du pseudo-Denys. Cette édition fera sans aucun doute l'objet d'études approfondies en la comparant aux originaux, et l'on doit arriver à établir de quel original grec elle a été traduite ou elle se rapproche le plus. A ce point de vue l'édition de ces ouvrages constitue une véritable richesse pour la science. Cependant, il faut déplorer que cette édition ne possède pas de résumé de l'introduction de l'auteur dans une des langues européennes indispensable à sa compréhension.

Dr V. NOSADZÉ

LES PLUS ANCIENS MONUMENTS ARCHEOLOGIQUES DE MTSKHETHA

d'après l'ouvrage du Professeur T. Tchoubinichvili *

L'un des principaux monuments archéologiques de la Géorgie et le mieux connu dans la littérature spécialisée est sans conteste le cimetière superposé de Samthavro, dans la banlieue nord de Mtskhètha. En effet, l'étude de ce monument permet de résoudre quelques questions, parmi les plus importantes, de l'histoire ancienne de la Géorgie et du Caucase.

L'étude systématique des monuments de Samthavro confirme que ce cimetière, véritable nécropole d'un des quartiers de la grande cité située au confluent des fleuves Mtkvari et Aragvi, vers le milieu du premier millénaire avant J.C., était bien celui de Mtskhètha, capitale du Royaume de la Géorgie orientale.

Vers la fin du deuxième millénaire av.J.C. existaient en Géorgie deux grandes régions de civilisation distincte: l'occidentale et l'orientale.

Le développement de ces régions culturelles avait été précédé par la formation progressive d'une culture locale propre, dont les particularités s'épanouissaient sur des bases indépendantes pour chacun des groupes ethniques.

La mise au jour de plus anciennes tombes dans le cimetière de Samthavro permet de suivre l'histoire du progrès d'une société qui, plus tard, créa dans la partie centrale de la Transcaucasie une civilisation de bronze hautement évoluée.

Le territoire de Chida-Karthli était l'une des régions où fleurissait cette culture. L'étude des divers groupes d'objets provenant des tombes de Samthavro, l'examen de leur mode de production, ainsi que l'étude de la vaisselle en terre glaise et d'objets en fer (Fouilles de Z. Maïssouradzé, Thavadzé et Sakvarelidzé) fournissent des données nouvelles qui caractérisent les plus anciens groupes de tombes en forme de tertres, dont certains traits fondamentaux avaient été révélés par des fouilles de 1938 et 1940 dans la partie nord du cimetière (Fouilles de Kalandadzé.)

Les fouilles de Samthavro ont mis au jour des objets de l'époque du bronze moyen; plusieurs chercheurs se sont consacrés à leur étude.

Il faut mentionner enfin que l'examen de ces objets et l'étude typologique de quelques armes a rendu possible l'établissement d'un tableau chronologique des périodes d'inhumation du cimetière de Samthavro (Kalandadzé, F. Lomthatidzé).

En outre des données stratigraphiques permettent d'établir que certaines tombes ont été édifiées par dessus des tombes plus anciennes.

* *Les plus anciens monuments archéologiques de Mtskhètha*. Edition : *Tehnika da Chroma*, Tbilissi 1957.

Toutes les références concernant les numéros des tombes sont extraits de l'ouvrage du Professeur Tchoubinichvili.

Les formes et l'inventaire des complexes d'anciennes tombes révèlent des particularités caractéristiques d'inhumations très anciennes.

La typologie des objets épars sur le territoire de Chidakarthli permet d'établir les liens génétiques de trois époques successives : celles du *bronze moyen*, de l'*étape ancienne du bronze récent* et de l'*époque transitoire du bronze au fer*.

Le tertre funéraire de l'époque du bronze moyen offre des traits généraux communs avec les monuments de Samthavro de l'époque étudiée; il est remarquable non seulement par la diversité et l'ensemble des objets qu'on y découvre, mais aussi par l'aspect coutumier de la répartition et la disposition des objets à l'intérieur de la tombe.

Ainsi le cercle des pierres et le sacrifice du bœuf sont observés dans les tombes de Samthavro et plus tard dans le complexe de la tombe du « jeune pâtre »; celle-ci se compose du tombeau du jeune garçon, séparé de la tête et des pieds du bœuf sacrifié trouvés sur la pierre tombale recouvrant la tombe principale, une arme et une flûte en os de cygne étant placées dans la tombe même du « jeune pâtre ». Cet ensemble était entouré de pierres disposées en cercle sur la surface de la tombe la plus ancienne, située tout à fait en dessous des autres tombes, plus récentes.

On constate d'après les tombes de Samthavro que les sacrifices du bœuf se sont perpétués, jusqu'à l'époque d'une large utilisation du fer, mais ils étaient semble-t-il, réservés aux hommes, ainsi que la règle d'être enterré couché, reposant sur le côté droit, avec une arme de bronze ou de fer. Plus tard on trouve des pierres disposées en cercle autour du corps à l'intérieur même de la fosse.

A l'examen d'un grand nombre de tombes, on remarque entre deux coutumes d'enterrement un lien rituel qui révèle l'existence d'un culte ancien d'agriculteurs : celui du soleil et du bœuf.

Des monuments identiques existant en Karthli confirment cette théorie. (Ex. Trialeti, Boulatchaouri etc.).

Des preuves non moins importantes du progrès de la culture matérielle, au cours des périodes du bronze ancien et moyen, sont offertes par divers objets découverts dans la tombe n° 243 (des céramiques et une lame en cuivre).

La prédominance et l'unité de la culture du deuxième millénaire av. J.C. est parfaitement observable, même sur des objets de l'époque du bronze moyen retrouvés à Tbilissi, Nouli, Kvassathali et Didi Akhali Sophéli.

L'étude des types d'armes, haches, kinjals (sorte de poignards), pointes de lances et flèches, ainsi que celle d'épingles à tête plate ou à tête conique, fournissent un matériel nouveau pour l'estimation de l'influence prépondérante et de la permanence des liens de la culture du bronze récent.

De plus, il convient de souligner d'une façon toute particulière que l'étude *métallographique* de ces armes indique une amélioration constante des procédés de fonte et de forge à froid ou à chaud durant tout le deuxième millénaire av. J.C.

L'examen approfondi des matériaux archéologiques de Samthavro a permis d'isoler tout un groupe des plus anciennes tombes (64) dont les ensembles et la composition rendent possible le relevé des traits caractéristiques de la culture matérielle du début de l'étape du bronze récent. Ces tombes se divisent en trois sous-groupes; le premier comprend 29 tombes d'hommes découvertes en 1938-1948; 5 tombes en 1939-40, la tombe n°583 en 1876. Le deuxième sous-groupe comprend 25 tombes de femmes, 55 tombes situées dans la partie

sud de Samthavro, mises au jour en 1939, et le n° 595 en 1946. Enfin le troisième sous-groupe comprend 10 tombes d'enfants et de jeunes gens, situées dans la partie nord, découvertes en 1938-1947, et 2 tombes situées au sud, découvertes en 1939.

Les anciennes fosses ont une forme rectangulaire, quelquefois avec des angles arrondis, leur profondeur dépassant rarement 0,50 à 0,75 m. Elles étaient d'abord constituées de bois, puis de terre et de pierres. D'une façon générale, elles étaient en forme de tertre et contenaient un seul squelette; la tombe n° 155 seule renfermait un couple.

Les ossements se trouvaient couchés sur le côté droit dans 31 tombes et sur le côté gauche dans 29 tombes. Dans une seule tombe, le sujet est couché sur le dos.

Il avait été admis que les hommes étaient enterrés sur le côté droit, et les femmes sur le côté gauche. Cette théorie fut confirmée par l'examen anthropométrique des crânes, ainsi que par l'inventaire des objets se trouvant avec les ossements couchés sur le côté droit, objets qui étaient toujours des armes. La seule exception est la tombe n° 288, où se trouvait à côté des objets caractéristiques d'une sépulture féminine une longue lame.

Par leur orientation générale, les tombes se divisent en deux groupes importants: dans le premier, la tête est tournée vers l'ouest, quelquefois légèrement inclinée vers le nord ou le nord-ouest; dans le second, la tête est dirigée vers l'est, quelquefois légèrement vers le nord ou vers le sud, voire même vers le sud-est.

Les tombes avec orientation vers l'ouest sont de toute évidence plus anciennes que celles avec orientation vers l'est. Confirmation en est fournie, entre autres indications, par l'état stratigraphique des plus anciennes tombes n° 170 et n° 171. 60% environ du nombre total de tombes renferment des ossements de restes d'animaux (chèvres, brebis, cochons). On trouve dans la tombe les pieds et la tête des bêtes, le plus souvent au fond de la fosse, et quelquefois seulement posés sur le squelette humain ou placés sur un plat. On trouve des ossements d'animaux dans les tombes d'adultes comme dans celles des enfants.

L'inventaire des tombes masculines comprend des céramiques et des armes d'une ou de plusieurs espèces, on y trouve rarement des boucles ou d'autres objets. Les parures font généralement défaut.

Les tombes féminines comprennent des céramiques, des objets d'utilisation courante comme des aiguilles, des épingles et des parures en grand nombre (3 à 6 exemplaires).

Les tombes d'enfants ne diffèrent guère de celles des grandes personnes à l'exception des tombes n° 26 et 27, où se trouvent en plus des objets habituels des petits modèles d'amphores pour la conservation du vin (kvevri) et une batteuse d'huile, un jouet d'enfant.

La comparaison entre les plus anciennes tombes et les tombes plus récentes permet de relever des particularités de rite pour une période déterminée.

La présence de cercles de pierres posées sur les tombes, l'absence de l'inhumation des couples, l'orientation des têtes, principalement vers le sud, la constance et la similitude des inventaires pour les adultes et les enfants retiennent l'attention.

Lorsque, pour la même époque, l'attention est attirée par la présence d'un groupe de tombes qui diffèrent par leur structure, par leur rite de mise au tom-

beau, de même que par la composition des inventaires d'objets, ces indices permettent d'établir la différence des rites d'inhumation.

Chaque tombe renferme, habituellement, de 2 à 8 ustensiles ou objets de vaisselle, plus rarement une douzaine de pièces.

La céramique est en grande partie faite sur un tour de potier, mais les plus anciennes vaisselles sont en glaise grise et tous les récipients ont une forme typique de l'époque du bronze récent. Un certain nombre de vaisselles sont pétries grossièrement et modelées sans emploi du tour, et le mélange de glaise contient une quantité importante de cristaux de quartz.

Un autre groupe contient des pièces d'armement (85 exemplaires) parmi lesquelles le plus grand nombre sont des lames, des dagues et des kinjals en tôle en forme de feuilles. Ces lames comportent soit une nervure étroite en leur milieu, soit une large nervure épaisse; de plus elles semblent avoir été forgées et non coulées, comme le supposaient jusqu'à présent certains chercheurs. Ces lames n'étaient coulées dans des moules spéciaux que pour obtenir d'abord les nervures; c'est après seulement que se faisait le tranchant par battage à la forge, à froid ou à chaud.

Il est notoire qu'aux époques antérieures, à côté de la technique de coulage et de moulage des métaux fondus, était employé le procédé de fabrication et de transformation de diverses parties par battage et affinage des pièces brutes coulées. Il est établi que la fabrication des armes du type ancien par le travail à chaud était conditionnée par l'emploi des cuivres et des bronzes qui renfermaient des mélanges et des additions d'étain, de plomb, d'antimoine, de fer et de cristaux arsénifères.

On peut constater l'existence des liens étroits entre les matériaux de Chida-Karthli, ceux de Géorgie occidentale et ceux du Caucase du nord, où le développement de la métallurgie jouait un rôle important et d'où provenait la plus grande partie des métaux.

Toutefois, ceci n'exclut nullement la possibilité d'emploi de minerais locaux et l'existence en Géorgie orientale d'un centre de production propre. Cette idée se trouve d'ailleurs corroborée par des faits archéologiques probants.

Pour dresser un tableau chronologique des monuments de la culture matérielle, on se sert des objets d'après leur appartenance à une époque ou à une date, d'après leur date d'importation en Transcaucasie, en provenance des pays de l'ancien orient. Parmi les matériaux archéologiques de cette contrée appartenant à l'époque du bronze moyen, on note des pointes concaves des lances munies de colliers de serrage en argent et de longues rapières du type créto-mycéen, de la tombe n° 243 appartenant aux années 1750-1650-1580 av.J.C.

Les pointes de lances de ce type ont été découvertes à Thrialeti et à Kirova-Kané, dans les tertres funéraires de l'époque du *bronze moyen*.

Des épées en bronze en forme de rapière ont également été découvertes en Arménie, mais de façon éparsée.

Si l'on part de ces objets pour établir les dates des monuments de Samthavro, une signification particulière est attribuée au fait que, dans les tombes de la période indiquée à Kvassathali, on découvre des pointes de lance en bronze qui reproduisent les formes des pointes en tôle coniques s'adaptant sur des lances. On note également des épées courtes, en bronze, de l'époque du bronze moyen (à Ouzoular et Kirova-Kané) et une épée d'origine inconnue conservée au musée de Géorgie, n° 26-26-226; les pointes de lances de Kvassathali sont

considérées comme des pièces de la production locale reproduisant les formes des armes de culture méditerranéenne, en bronze de haute qualité.

L'étude typologique de ces épées courtes fait supposer qu'elles ne sont que des kinjals (dagues) étirés, sans doute transformés en épées sous l'influence des longues rapières du type créto-mycéen, ce qui témoigne en faveur de l'hypothèse émise dans la littérature archéologique sur l'existence de liens étroits entre la Transcaucasie et la Méditerranée à l'époque du *bronze moyen*. Ceci nous autorise à dire qu'il ne devait pas y avoir une grande différence d'époques entre les cultures de ces deux contrées, et nous permet d'attribuer aux XVIII^e-XVI^e siècles av.J.C. les tertres funéraires de Samthavro avec leurs épées de bronze en forme de rapière du type créto-mycéen.

Jusqu'à la découverte en Transcaucasie d'objets de date déterminée appartenant à l'étape ancienne de l'époque du bronze récent, les dates des plus anciennes tombes de Samthavro ne pourront être précisées que par voie indirecte. On situe la date des plus anciennes tombes en forme de tertres, renfermant des lames plates de kinjals en tôle, des épingles à tête torsadées et enfin des pointes de flèches triangulaires et plates. Par analogie, on conclut que ces objets appartiennent à la culture créto-mycéenne de la période postérieure, donc aux XV^e ou XIV^e siècles av.J.C., ce qui nous autorise à préciser davantage les dates des plus récentes tombes de Samthavro.

Tout d'abord seront examinées les tombes qui sont immédiatement précédées par des tombes de l'époque du bronze récent à son début. Ce petit groupe comprend les tombes n^o 44, 96, 89, 87, 68, 240 et 247 et n^o 63, 67, 88 où l'on découvre des complexes de tombes possédant les traits et l'aspect du type archaïque.

Considérant tous ces objets d'armement typiques en bronze coulé, hache de Colchide, hachettes à lames en demi-cercle, etc., trouvées sous des tertres funéraires de différentes époques, et compte tenu des données stratigraphiques de tombes de l'époque du bronze récent, nous pouvons dresser un tableau des modifications dans les compositions des complexes de tombes de cette période.

En nous servant de ces données nous pouvons déduire qu'un laps de temps assez long s'est écoulé entre l'époque du bronze récent à son début et l'époque d'une large utilisation du fer.

L'étude des objets en fer provenant de Samthavro a conduit quelques archéologues à conclure que l'apparition des épées en fer reproduisant les formes de celles du bronze est observable pendant une période précédant de loin l'époque d'une large extension d'emploi des objets de fabrication d'Ourartou. La concordance de toutes les données citées plus haut autorise à fixer la limite la plus rapprochée de la période transitoire du bronze au fer aux XIII-XII^e siècles av.J.C.

On peut ainsi affirmer que les plus anciennes tombes de Samthavro en forme de tertres apparaissent comme susceptibles d'être situées chronologiquement dans l'intervalle compris entre les monuments de l'époque du bronze moyen et ceux de l'époque transitoire du bronze au fer et peuvent donc être datées des XV^e-XIV^e siècles av.J.C.

Il est établi d'après les données paléanthropologiques des tombes de Samthavro que les crânes découverts dans les tombes de l'étape ancienne du bronze récent et de l'époque transitoire du bronze au fer sont à attribuer au même type crâniologique. — La série des crânes de Samthavro des époques étudiées

appartiennent à la *branche méditerranéenne des Européides n'ayant pas conservé des traits du type européen*.

Toutes ces observations permettent bien d'établir la *primauté* et l'*unité* de la culture matérielle des habitants de Mtskhéthà au deuxième millénaire av.J.C., mais les plus anciennes tombes de Samthavro ne nous offrent pas de matériaux suffisants pour l'établissement de la structure domestique de la société aux périodes qui nous intéressent, par contre elles nous fournissent des preuves qui indiquent le développement de l'élevage au début de la première étape de l'*époque du bronze récent*. Ces preuves sont des os d'animaux domestiques et divers types d'ustensiles en terre cuite destinés aux produits laitiers, ustensiles découverts dans les tertres funéraires. Il faut noter la présence de barattes à beurre de deux types, avec ou sans manche. La découverte d'une bride nous révèle l'utilisation des chevaux.

L'existence des liens étroits entre les anciens habitants de Mtskhéthà et des populations des régions montagneuses de la Géorgie est démontrée par la présence d'objets d'utilisation courante et par la nécessité d'emploi des pâturages saisonniers et de l'élevage par transhumance. *On ne découvre aucun instrument aratoire ni aucun outil destinés aux travaux agricoles dans les plus anciennes tombes de Samthavro.*

L'étude de l'agriculture au II^e millénaire av.J.C. commence par la découverte des groupes d'ustensiles en terre glaise, parmi lesquels figurent des récipients et de la vaisselle à manche, destinés au vin ou à la bière, des pots en forme de tonnelets ou des pichets, ainsi que des amphores en miniature du type « kvévri », en usage de nos jours en Géorgie pour la conservation du vin sous terre.

Il est universellement connu que la culture de la vigne et la préparation du vin correspondent aux époques de haut degré de développement de l'agriculture. La découverte des objets mentionnés constitue donc des preuves du haut degré atteint par l'agriculture vers cette période.

En complétant ceux de Samthavro, les matériaux mis au jour par les fouilles de Chida-Karthli rendent possible l'esquisse d'un tableau de la vie domestique de la société au cours du deuxième millénaire av.J.C. Il faut citer d'abord les outils agricoles, faucilles en bronze et en cuivre, des moulins à écraser les graines et des objets de culte se rattachant à l'agriculture.

A la suite des découvertes, en Géorgie Orientale, en Arménie et en Azerbaïdjan, d'autres matériaux archéologiques, on peut affirmer que l'agriculture s'était développée en Transcaucasie depuis les temps les plus anciens, non seulement dans les plaines et les vallées mais également sur des coteaux et des plateaux élevés, où existaient pour l'élevage des bêtes à corne des conditions favorables.

A Satchkhéré, on a trouvé des épingles en bronze représentant une tête de bœuf attelé, que l'on estime dater du deuxième millénaire av.J.C.; et à Thrialethi un char en bois à quatre roues de l'époque du bronze moyen indique l'utilisation de bœufs comme moyen de traction, déjà aux époques très anciennes.

On est en droit de penser que le développement de l'agriculture en Transcaucasie à l'époque en question avait grandement favorisé l'utilisation des bœufs pour des travaux agricoles et en particulier pour le battage de la récolte de blé, au moyen des planches de battage « kvévi » découvertes à Samthavro, Staliniri, Akhtala et Khanlar.

D'après les matériaux archéologiques, on peut également suivre le déve-

loppement de la culture spirituelle des tribus qui s'adonnaient à l'agriculture et à l'élevage sur le territoire de Chida-Karthli.

Cette culture suivait le progrès de l'agriculture et d'après certains matériaux des périodes les plus anciennes, mis au jour en Géorgie Orientale, on constate l'emploi très répandu de bœufs pour des cérémonies rituelles du culte.

A la lumière de tout ce qui précède, il est possible d'affirmer que l'agriculture de cette époque atteignait un degré supérieur, l'importance et l'expansion de l'élevage et l'utilisation domestique du cheval ayant fait naître la nécessité de l'emploi des pâturages saisonniers.

En outre, l'extension des foyers de production des métaux et l'intensification des rapports entre les tribus avec l'épanouissement ultérieur des cultures locales favorisait et incitait leur unification en une grande culture régionale connue sous la dénomination de *culture orientale géorgienne*.

La comparaison des tombes des différentes époques nous révèle une série de traits qui différencient très nettement les tombes des riches de celles des pauvres, illustrant ainsi l'existence des différences de condition sociale, permettant d'éclairer l'évolution historique des tribus et de suivre le progrès de leur culture vers la fin du deuxième millénaire qui caractérise toute la partie centrale de la Transcaucasie.

CONCLUSION

En résumé, l'étude des monuments archéologiques de Chida-Karthli cités ci-dessus nous dévoile les éléments suivants de la culture au cours de l'étape ancienne du bronze récent,

1^o — Des armes du type ancien et des objets fabriqués d'après les techniques de l'époque du bronze moyen étaient d'usage courant et que cette fabrication se faisait avec un bronze de basse qualité, mélangé d'étain, d'antimoine et d'autres additifs, et qu'en même temps apparaissaient pour la première fois de nombreux objets coulés dans un bronze de qualité meilleure.

2^o — A cette étape du développement de la culture, la production des objets en céramique se faisait surtout à l'aide de tours de potiers; c'est pourquoi nous trouvons des ustensiles et de la vaisselle différant d'une façon marquante de la vaisselle grossière en terre glaise de l'époque du *bronze moyen*; que l'augmentation de la production révélée par de nombreux monuments archéologiques de Chida-Karthli et l'extension ultérieure de l'agriculture et de l'élevage favorisaient l'essor général de la culture pendant *l'étape ancienne du bronze récent*.

3^o — Que la culture au cours de l'étape ancienne du bronze récent nous apparaît comme transitoire au sens chronologique, comme par rapport à la culture domestique et intimement liée à la culture précédente de même qu'à celle qui la suit.

Des études plus approfondies des monuments de Samthavro et de Chida-Karthli et surtout des fouilles des plus anciens habitats situés sur le territoire de Mtskhétha fourniront sans aucun doute la possibilité non seulement de suivre l'histoire de toute la culture matérielle déjà en partie révélée par des sources écrites, mais aussi d'éclairer les rapports entre les diverses cultures anciennes qui les ont précédées.

THE OLD GEORGIAN VERSION OF THE PROPHETS

THE OLD GEORGIAN VERSION OF THE PROPHETS, Critical edition with a latin translation by Robert Pierpont Blake and Canon Maurice Brière, published in collaboration with The Dumbarton Oaks Research Library and Collection, *Patrologia Orientalis* Tome XXIX Fascicule 2, 3, 4 et 5. Paris-Firmin-Didot - 1961.

L'édition de la version géorgienne des Prophètes paraît enfin, après bien des années d'attente.

L'auteur principal, le Professeur Robert Pierpont Blake (1886-1950), expose lui-même dans les pages qui suivent, la genèse et la lenteur de ce travail : entrepris dès 1920 au cours de plusieurs voyages en Orient pour la recherche et la photographie des manuscrits, il fut arrêté ensuite par la publication des Évangiles et ne fut donné à l'impression qu'en 1949. La mort subite de l'auteur en 1950 vint tout paralyser.

Le chanoine Maurice Brière, qui dès les débuts, avait collaboré avec Blake, fut prié en 1952 de corriger les premières épreuves. Il passa plus de quatre années à corriger la traduction latine et une année et demie à voir les épreuves du texte géorgien et de la traduction et à établir la liste des variantes. Il relut enfin et annota les Prolegomena de Blake en septembre 1959, peu de mois avant sa mort.

Le Dr. Julius Assfalg de Munich a bien voulu accepter de compléter la bibliographie relative à la version géorgienne des Prophètes pour la période 1950-1960.

D'autre part M. L'Abbé Charles Mercier, Professeur d'arménien et de géorgien à l'Institut catholique de Paris, s'est chargé de corriger les dernières épreuves.

Qu'ils en soient tous les deux vivement remerciés.

Il faut surtout rendre hommage à la compréhension et au désintéressement du *Dumbarton Oaks Research Library and Collection*. Ayant d'abord voulu exécuter intégralement les intentions de Robert P. Blake avec les instruments dont il disposait, Dumbarton Oaks a tenu ensuite à terminer l'impression du texte géorgien et de la traduction latine au prix de nombreuses démarches et de multiples sacrifices.

Nous remercions cordialement Dumbarton Oaks d'avoir bien voulu permettre la parution de cet ouvrage dans la *Patrologia Orientalis* et d'avoir généreusement assumé les frais d'impression du texte et de la traduction.

Les difficultés techniques imprévisibles ont obligé les éditeurs à imprimer, en un fascicule séparé, l'apparat critique et la liste des errata.

En terminant il faut souligner à l'occasion de cette publication du Prophète la rapidité, de tous points remarquable et qui n'a peut-être pas d'autres exemples dans les autres langues, avec laquelle cette édition critique de la version géorgienne de la Bible a été réalisée par une équipe internationale à Tiflis, Washington et Paris, et cela dans des circonstances qui ne semblaient pas favoriser le travail intellectuel et les recherches dans les bibliothèques.

François GRAFFIN

SHOTA AMBAKOS-DZE MESKHIA

Shota Ambakos-dze MESKHIA : *Goroda i gorodskoi stroi feodal'noi Gruzii, XVII-XVIII vv.* pp. 439. 1 map. Tbilisi State University Publishing House, 1959. Cities and urban way of life in feudal Georgia.

Although Georgia was and still is a predominantly agricultural land, in which the peasantry constitute the bulk of the population, it has always had a vigorous and individual urban life. Classical writers such as Strabo were already commenting on the architectural merit of the towns of ancient Iberia (Kartli), of which recent excavations provide archaeological evidence. During the 19th century, the witty *kinto* and dignified *qarachokheli* of Tbilisi occupied a place in Georgian life comparable with that of the London Cockney and city alderman in the national tradition of England. The social life of old Tbilisi is immortalized in the two monographs by Ioseb Grishashvili on « Sayatnova and Old Tbilisi » and on the Georgian capital's Bohemian literary world of bygone days. There exist also some excellent studies of Tbilisi architecture, notably that by Professor Vakhtang Beridze published in 1960, and dealing with the period from 1801 to 1917.

At the same time, there have been few attempts to present a systematic historical survey of urban institutions and management in Georgia under the Bagratids and of the role of cities and towns in the country's evolution. Professor Meskhia's treatise is in fact virtually the first special monograph on the subject since the brief and long outdated study by Platon Ioseliani, published in 1850. The author begins by surveying the development of town life in Georgia from pre-Christian times through the early feudal period up to the Golden Age of the 12th century. He traces the fatal effects of the Mongol invasions and the subsequent incursions of the Ottoman Sultans and the Safavi Shahs of Persia, leading by the 15th-16th centuries to a marked decay in urban life and in commercial prosperity. The second chapter contains geographical and statistical details of the main towns and boroughs existing in 17th and 18th century Georgia, both Kartlo-Kakheti and Imereti, and an account of the trades and industries carried on there, together with estimates of their population at various points of time during the period under review. From this, Professor Meskhia passes to consider the social composition of the town dwellers — the proportion of serfs and vassals to free citizens, burghers and town aristocracy — and the conflicts of interest which from time to time opposed one social stratum or national or religious grouping to another. The fourth chapter, dealing with government and administration of Georgian towns under the later Bagratid monarchy, is based on exhaustive study of manuscript sources, and contains information of great interest. As Georgia was linked during this period with Ottoman Turkey and with Persia, the functions and titles of members of the official hierarchy in Georgian urban government correspond in many respects with those of their counterparts in the neighbouring Islamic states, whence much of the technical terminology employed in administration is clearly derived. Not less interesting is the description given in chapter six of the origins and development of trade guilds and professional fraternities in Georgia — notably the *amkari*. The final section, which might with advantage have been inserted earlier in the book, concerns the physical appearance of Georgian towns prior to the Russian

occupation, their public buildings, dwelling houses, bazaars, fortresses, gardens, bath houses and so on. The book is furnished with a glossary of special terms and a geographical index, and with extensive footnotes which reveal the extent of the author's reading. The lack of a general bibliography detracts from the work's usefulness as a reference book.

Among the sources quoted by Professor Meskhia are reports of foreign travellers, contemporary memoirs and documents both of an official and a personal character, all of which impart vividness and veracity to the analysis of social and economic conditions in Georgian towns of olden days. However, the author takes little account of the work done by scholars outside the Soviet Union on the history of Georgia and neighbouring countries. Virtually the only reference to this seems to be to an article by Professor V. Minorsky, whose edition and translation of the important 18th century Persian manual of administration, the *Tadhkirat al-Mulák* (London, 1943), which elucidates many Persian and Turkish titles and administrative terms current in Georgia, seems however unknown to Professor Meskhia. There is no mention of W. E. D. Allen's *A History of the Georgian People* (1932), nor of the contemporary reminiscences of Captain de Grailly de Foix, who accompanied Count Todleben to Georgia in 1769 and left some interesting impressions of Tbilisi and the smaller Georgian towns of the period (edit. by D. M. Lang, in *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, Vol. 13. London, 1951). More serious than this is the absence of any mention of J. Karst's six volume *Corpus Juris Ibero-Caucasici* (Strasbourg, 1934-40) which includes a critical translation with commentary of the Code of King Vakhtang VI (1711-24) and dissertations on Georgian laws, institutions, offices and ranks, financial ordinances and other important topics coming squarely within the terms of reference of Professor Meskhia's book. Georgian scholars sometimes complain that the study of Georgian history and culture is neglected abroad. It must be said in all fairness that Western specialists would have more incentive to engage in this field if their publications were at least given passing mention in the writings of colleagues in Georgia itself.

None the less, Professor Meskhia has written a definitive work, conforming to the highest standards of scholarship and indispensable to the serious student of Caucasian history. It is valuable also for purposes of comparative study of urban institutions and administration in many other countries of the world. Such indeed is the broad continuity of Georgian life that Professor Meskhia's researches can greatly help a visitor to the Tbilisi of today to understand and evaluate much of what he would see even at the present time.

David M. LANG

LA PASSION DE S. ELIEN DE PHILADELPHIE ('AMMAN)

par Gérard Garitte*

La tradition géorgienne nous a conservé des textes hagiographiques relatifs à un bon nombre de saints complètement inconnus autrement ou dont le nom seul a survécu ailleurs; citons, sans chercher à être complet et sans compter les saints autochtones, S. Lucius ou Lucien d'Héliopolis, les SS. Paul, Bilon, Théon et Héron, de Thanis, martyrisés à Thessalonique, S. Boa d'Hiérapolis, les SS. Théodore, Julien, Eubule, Malcamon, Mocimus et Salamanès, martyrs de Philadelphie, S. Philoctémon, S. Agathange de Damas, S. Timothée d'Antioche, stylite, S. Jean le moine, S. Jean d'Edesse, S. Romain le néomartyr, S. Basile d'Epiphanie et S. Elien d'Amman (Philadelphie, en Transjordanie). Les textes hagiographiques géorgiens qui les concernent sont aujourd'hui tous publiés, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient tous connus.

Une Passion de S. Elien, intitulée *Martyrium sancti martyris Aeliani qui martyrium passus est in Arabia in civitate Amman Balqae*, se lit dans deux anciens manuscrits géorgiens, le cod. A 95 de Tiflis et le cod. *Georg.* b. 1 de la Bibliothèque Bodléienne à Oxford. Le premier, bien connu des géorgisants sous le nom de « mrvalt'avi (= *polycephalos*) de Parhali », est un énorme recueil de textes homilétiques et hagiographiques, tous très anciens, copié vers la fin du x^e siècle au monastère de Parhali dans le Tao-Clardjéthi; la Passion de S. Elien y est transcrite aux p. 1023-1033. Le codex d'Oxford a été décrit en 1912 par le P. Peeters; c'est un manuscrit hagiographique, copié à Jérusalem au XI^e siècle, qui comprend un ménologe pour les mois de mars à août (fol. 1-425) et une série de textes relatifs à de saintes femmes (fol. 426-509); la Passion de S. Elien figure dans le ménologe, à la date du 11 août (fol. 363^r-368^v).

Le texte a été publié en 1946 par M. Kekelidze dans le second volume de son recueil d'anciens textes hagiographiques. Nous avons signalé l'existence de cette édition dans notre récent commentaire du calendrier palestinogéorgien du Sinaï, en traduisant le titre et quelques lignes de la Passion (IX, 1-2). M. Milik, dans une étude récente sur les martyrs de Transjordanie, a mis excellemment à profit cette brève notice.

Nous croyons qu'il n'est pas inutile de refaire le travail de M. Kekelidze; son édition, publiée d'après le seul manuscrit de Tiflis et sans traduction, dans un ouvrage écrit en géorgien et dont, de surcroît, les exemplaires n'abondent pas dans nos bibliothèques, risque de rester lettre morte pour la plupart des savants occidentaux. C'est à l'intention de ces derniers que nous présentons ici, avec une traduction latine, une édition définitive du texte, fondée sur les deux témoins existants. La Passion de S. Elien mérite d'être révélée à d'autres qu'aux rares spécialistes de la littérature géorgienne; elle « ouvre jour sur l'hagio-

* NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous publions ici, sans les notes, un extrait de l'article de G. GARITTE paru dans les *Analecta Bollandiana*, 79 (1961), p. 412-446.

graphie fort mal connue de la province d'Arabie, qui est si pauvrement représentée dans les textes parvenus jusqu'à nous »; elle fournit plusieurs indications topographiques qui intéresseront sans doute les archéologues; elle témoigne, avec toutes les précisions requises, du culte d'un martyr vénéré aux confins du monde romain et dont le souvenir ne s'est point conservé dans l'Eglise byzantine; comme l'écrivait naguère avec raison le P. Halkin, « s'il y a un certain intérêt à grossir de nouveaux témoignages le dossier déjà très fourni de (saints) populaires, il y en a incontestablement beaucoup plus à relever les traces clairsemées, voire l'unique attestation, de cultes peu répandus ou presque totalement oubliés ».

S. Elien ne figure nulle part dans les livres liturgiques de l'Eglise grecque, ni dans ceux des autres Eglises orientales, hormis les livres géorgiens. En dehors de sa Passion, on trouve seulement son nom mentionné dans quelques documents géorgiens où survivent les traditions liturgiques de l'Eglise de Jérusalem. Le calendrier de Jean Zosime, compilé à Saint-Sabas dans les troisième quart de x^e siècle, inscrit, notamment au 10 août, *Aeliani* (elianos) *martyris* et au 28 novembre *Irenarchi* (elinarho) et *Aeliani* (elino) *martyrum* : ces deux dates sont notées à la fin du texte de la Passion (IX, 1-2) comme étant respectivement celle de la mort du saint et celle de la dédicace de son église. Deux exemplaires géorgiens du grand lectionnaire de Jérusalem mentionnent S. Elien : le lectionnaire de Paris (cod. Paris. géorg. 3, du x^e-xi^e siècle) note une fête de S. Elien (*eliano*) au 28 novembre (fol. 298^r), et le lectionnaire de Latal (du x^e siècle, aujourd'hui cod. 635 du Musée de Mestia en Svanie) inscrit S. Elien au 12 août (p. 499.) Le cod. georg. I du Sinaï, menée du X^e siècle, indique comme seule fête pour le 11 août celle de « S. Elien, martyr » (fol. 203^r-204^r); de même, le ci-devant cod. 123 du Musée Asiatique de l'Académie de Saint-Pétersbourg, menée pour les mois de juillet et août, copié en 1049 à Jérusalem, inscrit au 11 août « le saint martyr Elien (*elianoz*) ». Enfin, Michel Modrékili, mélode géorgien du x^e siècle, cite S. Elien dans son hymne pour la fête « de tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament » (22 janvier).

Une mention épigraphique de S. Elien, en grec, vient d'être reconnue par M. Milik dans une inscription de Madaba publiée depuis longtemps. Il s'agit d'une des inscriptions de l'église double découverte à la fin du siècle dernier; l'église supérieure, dédiée au prophète Elie (Ἠλίας), fut achevée en 607/608 par le prêtre Léonce; l'église inférieure fut bâtie en 595/596 par le prêtre Serge, qui s'intitule πρ(εσβύτερος) τοῦ ἁγίου Ἀλιανοῦ; on a traduit couramment jusqu'ici, à la suite du premier éditeur, le P. Séjourné : « prêtre du saint Elianée » (c'est-à-dire « de la crypte de S. Elie »), comme si Ἀλιανοῦ pouvait avoir quelque rapport avec Ἠλίας! Il faut comprendre, évidemment, avec M. Milik : « prêtre de (l'église de) S. Elie », ce qui fournit une attestation du culte de notre martyr au vi^e siècle, à Madaba, à une trentaine de km. au sud d'Amman; on remarquera ici que la Passion (VII, 1, 8) place le lieu du supplice d'Elien en un endroit situé au-delà de la « porte de Madaba », donc, selon toute vraisemblance, sur la route d'Amman à Madaba.

Ces diverses mentions, pour précieuses qu'elles soient comme attestations du culte de S. Elien dans la tradition liturgique hiérosolymitaine et en Transjordanie, ne nous font connaître que le nom du saint, sa qualité de martyr et les dates de sa commémoration. Si nous n'avions en outre le texte de sa Passion, nous ignorerions jusqu'à sa ville d'origine.

Celle-ci est indiquée très clairement dans la Passion; le titre note que S. Elien fut martyrisé « en Arabie, dans la ville d'Amman (*aman*) de Balqa' (*balkan*) », et le texte (I, 1-2) place la scène du martyre « en Arabie, dans la ville d'Amman (*aman*) ». Faute d'avoir compris le terme *balkan*, M. Kekelidze n'est pas parvenu à identifier la ville d'« Aman »; or, *balkan* est de toute évidence la transcription de *balqa*, nom arabe de la Transjordanie; dès lors, la « ville d'Aman de Balqa' », dans la province d'Arabie, ne peut être qu'Amman, la Philadelphie de l'époque gréco-romaine, l'actuelle capitale du royaume de Jordanie. Cette identification serait confirmée, si c'était nécessaire, par les allusions que fait la Passion à une porte de la ville dite « porte de Gérasa » (II, 1) et à une autre dite « porte de Madaba » (VII, 1) : les deux villes de Gérasa et de Madaba encadraient Philadelphie, la première à environ 35 km. au nord, la seconde à une trentaine de km. au sud-ouest; une route romaine reliait Philadelphie à Gérasa et une autre à Madaba....

LES RECENTS CATALOGUES DES MANUSCRITS GEORGIENS DE TIFLIS*

En Géorgie, les fonds les plus considérables de, manuscrits géorgiens sont aujourd'hui confiés aux soins de l'« Institut des Manuscrits » de l'Académie de Tiflis (Rusthavéli, 3, Tiflis); cet Institut a notamment la garde des collections suivantes :

- 1) le fonds A, constitué par la collection du ci-devant « Musée Ecclésiastique » (*Saklesio Muzeumi*) et celle du Musée de l'Université;
- 2) le fonds H, formé par la collection de l'ancienne « Société Historique et Ethnographique » (*Saistorio-saet'nograp'io Szogadoeba*), fondée en 1907;
- 3) le fonds S, qui groupe les manuscrits de la « Société pour la diffusion de la culture en Géorgie » (*K'art'vel'a šoris cera-kit'hvis gamavr'elebeli Szogadoeba*), fondée en 1879;
- 4) le fonds Q, où sont conservées les nouvelles acquisitions entrées au Musée depuis 1929.

Les fonds A, H et S ont été recueillis, en 1930, par le Musée d'Etat de Géorgie (*Sak'art'velos Sahelmcip'o Muzeumi*), où fut créée une « Section des Manuscrits » (*Helnacert'a Ganqop'ileba*); en 1941, le Musée fut intégré à l'Académie des Sciences de Géorgie (*Sak'art'velos SSR mec'nierabat'a Akademia*), et le 30 juin 1958, la « Section des Manuscrits » fut érigée en un « Institut des Manuscrits » (*Helnacert'a Instituti*) autonome, dépendant directement de l'Académie et comprenant deux sections, la section des manuscrits proprement dits et la section des archives.

En 1939, la Section des Manuscrits du Musée entreprit la rédaction de catalogues détaillés des manuscrits dont elle avait la garde ; un premier volume, consacré à la description des manuscrits 1-500 du fonds H, parut en 1946; depuis cette date, 10 autres volumes ont été publiés.

Tous ces catalogues, rédigés suivant les instructions de feu Iv. Džavachišvili († 1940), répondent aux exigences les plus sévères de la « codicologie » moderne; les descriptions, très détaillées, fournissent aux chercheurs tous les renseignements qu'ils peuvent demander à un catalogue de manuscrits. Pour chaque codex, on indique d'abord, sous un titre général le contenu et l'âge du manuscrit, son signalement matériel (nombre de feuillets, dimensions, matière, reliure, genre d'écriture, date, copiste, lieu d'origine); ensuite, dans le corps de la description, sont transcrits in extenso les titres et les incipit de toutes les pièces, avec l'indication de la foliotation; enfin, dans une dernière section sont reproduites les souscriptions de copistes, les notes de possesseurs etc. Chaque volume est muni d'index très détaillés : liste des manuscrits par ordre chronologique, index des noms géographiques, index des noms de personnes, index des matières.

* NOTE DE LA RÉDACTION. — Extrait de l'article de G. Garitte paru dans *Le Muséon*, 74 (1961), p. 387-422.

ÉTUDES SUR LA LANGUE OSSÈTE

E. BENVENISTE. *Études sur la langue ossète*. — Paris, C. Klincksieck, 1959 ; 165 pages in 8° (collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, LX).

« Longtemps négligé parmi les dialectes iraniens », comme le dit Benveniste dans son avant-propos, l'ossète n'a pas reçu, dans l'Europe de l'Ouest, l'attention que mérite son importance pour la linguistique iranienne.

En raison de sa position isolée hors du monde musulman dans lequel il n'a jamais été englobé, l'ossète a conservé un vocabulaire archaïque, pièce de choix pour l'étymologiste et qui frappe par la grande « richesse de sa dérivation et de sa composition » (p. 115).

La phonétique en est, de même, relativement transparente au point de vue historique. Imaginerait-on, par une fantaisie extrême, un mot comme oss. iron *fisastœd* qu'il serait possible d'en dériver des formes anciennes aussi différentes que *fus(r)astata-* et *pisastada-*. Mais les ambiguïtés phonétiques ne se résolvent heureusement jamais de cette façon dans la réalité : en général « le phonétisme a échappé aux bouleversements qui obscurcissent l'histoire de certaines des langues (iraniennes) plus anciennement attestées » (p. 7).

Durant ces dernières années, l'activité dans le domaine de la linguistique ossète a été particulièrement intense en Union Soviétique. A l'Ouest, Bailey, Gershevitch et d'autres ont aussi utilisé avec grand profit des faits ossètes. Mais l'œuvre la plus ample et la plus importante est sans doute ce livre d'E. Benveniste. La table des matières donne une idée de son riche contenu : I. Études sur la phonétique et l'étymologie ; II. Analyse d'un vocable primaire : i.-e. *bhaghu* « bras » en ossète (ces deux premiers chapitres sont repris, avec quelques corrections, du *BSL*, 52) ; III. Morphologie et lexicologie du verbe ; IV. Préfixes et suffixes ; V. Remarques sur le vocabulaire traditionnel.

« Phonétique et étymologie vont ici de pair », dit B. (p. 7). Les étymologies sont fondées, non seulement sur une stricte observance des lois phonétiques et une connaissance remarquable des dialectes iraniens anciens et modernes, mais aussi, dans toute la mesure du possible, sur les textes et l'analyse d'exemples — et l'on connaît bien la sagacité pénétrante de l'auteur dans la discussion des problèmes linguistiques. Les étymologies proposées sont souvent d'un intérêt qui dépasse l'ossète ; elles éclairent les autres langues iraniennes, l'indo-aryen et même l'indo-européen en général. B. souligne (p. 138) le caractère non mazdéen du vocabulaire ossète et les deux traditions, l'une guerrière et aristocratique, l'autre populaire et paysanne qu'il reflète (p. 142-143). Signalons aussi les concordances lexicales particulières entre l'ossète et le sogdien traitées p. 58 et suiv., et les études importantes sur la morphologie du verbe dans le troisième chapitre.

Mais il serait impossible et vain d'essayer de donner, dans un compte rendu, une liste des étymologies brillantes, des explications morphologiques nouvelles contenues dans un livre qu'il faut lire pour en savourer la richesse....

Imprimerie Orientaliste, S.p.r.l. — Louvain (Belgique)